

Les qualités transitionnelles de *Dans un gant de fer* de Claire Martin dans le contexte de  
l'évolution de la société québécoise au milieu du vingtième siècle

by

Samantha Joan Cook

A thesis submitted in partial fulfillment of the requirements for the degree of

Doctor of Philosophy

in

French Language, Literatures and Linguistics

Department of Modern Languages and Cultural Studies  
University of Alberta

© Samantha Joan Cook, 2014

## Abstract

In this dissertation, I examine Claire Martin's autobiography, *Dans un gant de fer* (1965-66), in the context of the literary trends and the socio-cultural reforms of 1960s Quebec. Martin situates her memories of a misogynistic and violent father, as well as of an insipid convent education, in the interwar years. Her indictment of the objectification of women and the abuses of clerical power made possible by the dominance of traditional values in the Quebec of her youth is written about forty years later, in the mid-sixties. The timing of this exposé has some very specific effects. Martin is the first to criticize injustices committed in the name of the traditional French-Canadian family and the Catholic religion in an explicitly personal, autobiographical manner. The content of her detailed, referential recollections of brutal mistreatment at the hands of her father and numerous nuns is meaningful for a society in its mid-twentieth century transition to secular, egalitarian institutions. For the most part, Martin's initial readership relates personally to the experiences of her protagonist, particularly the interactions with narrow-minded, authoritarian teaching nuns, although some readers defend clerical educational practices, casting doubt on the accuracy of Martin's memory. The publication of *Dans un gant de fer* predates the generalization of literary approaches to autobiography in critical circles. Because it is not until a decade later that much emphasis is placed on the *creative* processes of the reconstruction of memories, the initial reviewers of Martin's text react mainly to its disturbing content, and make necessarily arbitrary judgments regarding its credibility. More recent studies of *Dans un gant de fer*, notably by Patricia Smart, Isabelle Boisclair, and Laurent Mailhot, focus on the centrality of Martin's demands for

equality between the sexes, and her literary strategies for mocking, and eventually neutralizing, the authority figures who abuse the young Claire. My focus is on the esthetics and the significance of the interplay between the functioning of the protagonist in her milieu and the framing provided by a narrator who relates the remembered events some forty years after the period in which the narrative is set. I analyze the functioning of the different past tenses in *Dans un gant de fer*, the incorporation of character dialogue into the text, and Martin's use of institutional lexicons as well as subjective adjectives, to gain insight into the motivations driving the construction of her autobiography. The theoretical bases for this analysis are, most notably, Philippe Lejeune's strategies for distinguishing the circumstances of the autobiographical protagonist and the retrospective point of view of the narrator. Dominique Maingueneau's work on the functioning of linguistic principles in literature also informs this study. These theories allow me to demonstrate that Martin's efforts to establish continuity between the perspective of the young Claire and that of the narrator create an autobiographical subject akin to Sidonie Smith's understanding of the "universal subject". It is in light of feminist autobiographical theory that I analyze the role of the narrator's rejection of motherhood in the created effect of a unified autobiographical *I*.

Isabelle Boisclair has observed the transitional character of Martin's text, that is, the coexistence of a revolutionary autobiographical content with a traditional, highly referential esthetic. I am influenced by Boisclair's work to situate Martin's autobiography in a transitional phase of the evolution of feminist activity in Quebec as I examine Martin's championing of egalitarian values from a socio-cultural perspective. The official reforms of the sixties in Quebec relevant to the concerns expressed in *Dans un gant de fer*

are outlined in two texts: the *Rapport Bird*, for questions of women's equality, and the *Rapport Parent*, for educational reform. My thematic and formal comparison between these documents and Martin's autobiography allows me to demonstrate that the latter can be read as an innovative example of a woman's participation in the development of a more egalitarian, collaborative conception of history. Gerda Lerner's concept of women's history is instrumental to this approach. However, the partial and transitional character of Martin's questioning of traditional historical authority becomes apparent in light of her construction of a univocal autobiographical subject.

## **Sommaire**

Nous examinons l'autobiographie de Claire Martin, *Dans un gant de fer* (1965-66), dans le contexte des tendances littéraires et des réformes socioculturelles des années soixante au Québec. Martin situe ses souvenirs d'un père misogyne et violent, et d'une éducation conventuelle insipide, durant l'entre-deux-guerres. Sa condamnation de l'objectification des femmes et des abus du pouvoir clérical causés par la dominance des valeurs traditionnelles dans le Québec de sa jeunesse voit le jour environ quarante ans plus tard, durant les années soixante. Cet exposé est publié à un moment très spécifique de l'histoire (littéraire) québécoise. Martin est la première à critiquer les injustices commises au nom de la famille canadienne-française traditionnelle et la religion catholique d'une manière autobiographique et explicitement personnelle. Le contenu détaillé et référentiel de ses souvenirs des mauvais traitements reçus de son père et de plusieurs religieuses est significatif pour une société en transition vers des institutions

laïques et égalitaires au milieu du vingtième siècle. La plupart du lectorat initial de *Dans un gant de fer* s'identifie de manière personnelle aux expériences de la protagoniste, particulièrement aux interactions avec des religieuses enseignantes bornées et autoritaires, quoique quelques lecteurs défendent les pratiques éducatrices cléricales, et questionnent la précision de la mémoire de Martin. La publication de *Dans un gant de fer* précède la généralisation de la critique de l'autobiographie en tant que genre proprement littéraire. Comme ce n'est qu'une décennie plus tard que l'on met l'accent sur le processus *créatif* de la reconstruction des souvenirs, les lecteurs initiaux du texte de Martin réagissent surtout à son contenu choquant, et ils émettent des jugements nécessairement arbitraires concernant la crédibilité de celui-ci. Des études plus récentes de *Dans un gant de fer*, notamment de Patricia Smart, Isabelle Boisclair et Laurent Mailhot se concentrent sur l'importance de ses revendications d'égalité entre les sexes et de ses stratégies littéraires pour ridiculiser, et ainsi neutraliser, les bourreaux qui maltraitent la petite Claire. Pour notre part, nous étudions l'esthétique et la signification des interactions entre le protagoniste dans son milieu et l'encadrement du récit fourni par une narratrice qui remémore les événements racontés une quarantaine d'années après l'époque dans lesquelles l'intrigue a lieu. Nous analysons le fonctionnement des temps du passé dans l'autobiographie de Martin, l'incorporation des dialogues dans le texte, et l'emploi de lexiques institutionnels ainsi que d'adjectifs subjectifs, pour mieux comprendre les motivations de cette auteure. Les bases théoriques de cette analyse sont notamment les stratégies que développe Philippe Lejeune pour différencier les circonstances du protagoniste autobiographique du point de vue rétrospectif du narrateur. Les études de Dominique Maingueneau sur le fonctionnement des principes linguistiques

dans les textes littéraires influencent également notre examen de *Dans un gant de fer*. Ces théories nous permettent de démontrer que les efforts de Martin d'établir une continuité entre la perspective de la jeune Claire et celle de la narratrice créent un sujet autobiographique qui rappelle le « sujet universel » tel que conçu par Sidonie Smith. À l'aide de la théorie autobiographique féministe, nous analysons le rôle du rejet de la maternité chez la narratrice dans l'effet d'un *je* autobiographique unitaire.

Isabelle Boisclair observe le caractère transitionnel du texte de Martin, c'est-à-dire la coexistence d'un contenu autobiographique contestataire et d'une esthétique traditionnellement référentielle. Nous sommes influencée par le travail qu'elle fait pour situer l'autobiographie de Martin dans une phase transitionnelle de l'évolution féministe au Québec lorsque nous examinons d'une perspective socioculturelle l'appui martinien des valeurs égalitaires. Les réformes officielles des années soixante au Québec liées aux préoccupations de *Dans un gant de fer* se résument dans deux textes : le *Rapport Bird* pour la question de l'égalité entre les sexes, et le *Rapport Parent* pour la réforme scolaire. Notre comparaison thématique et formelle entre ces documents et l'autobiographie de Martin nous permet de démontrer que celle-ci peut se lire comme un exemple innovateur de la participation d'une femme au développement d'une conception plus collaboratrice et égalitaire de l'histoire. Le concept de *women's history* comme l'entend Gerda Lerner est indispensable à cette façon de comprendre *Dans un gant de fer*. Toutefois, le caractère partiel et transitionnel de l'interrogation martinienne de l'autorité historique traditionnelle devient apparent à la lumière de sa construction d'un sujet autobiographique univoque.

## **Dedication**

This thesis is dedicated to my parents, whose constant love and support gave me the strength to keep moving forward.

## **Acknowledgments/ Remerciements**

Je tiens à exprimer ma reconnaissance de l'aide de ceux et celles qui ont rendu possible l'aboutissement de ce travail. Je remercie mes co-directeurs de thèse, Marie Carrière et Paul Dubé de leur soutien. Leurs conseils, leur encouragement et leurs relectures patientes des ébauches de cette thèse m'ont permis de me dépasser sur les plans du style ainsi que de l'argumentation. Lynn Penrod m'a beaucoup aidée à préciser ma recherche en théorie autobiographique en tant que membre de mon comité de thèse. Patricia Demers, comme membre de mon jury de soutenance, et Pamela Sing m'ont offert notamment des perspectives variées et précieuses pour ce qui est de la planification de ce travail. Maïté Snauwaert a contribué son expertise à l'évaluation finale de ma thèse comme membre de mon jury de soutenance. Estelle Dansereau a généreusement accepté de commenter la version finale en tant qu'évaluatrice externe. Micah True a gentiment accepté d'être le président de ma soutenance. Le Henry Kreisel Scholarship in Canadian Literature m'a fourni un soutien financier très apprécié.



## Table of Contents/ Table des matières

### Introduction 1

### Chapitre 1 : La parution de *Dans un gant de fer*, sa réception et sa (non)participation à quelques tendances à l'époque de sa sortie 10

#### Introduction 10

#### La réception : *Dans un gant de fer* face aux attentes génériques dominantes de son époque 15

#### De l'énonciation contestataire vers la subversion esthétique 28

#### Les romans des années soixante, l'innovation stylistique et la critique 38

#### *Dans un gant de fer* et *Une saison dans la vie d'Emmanuel* face au passé 38

#### Les narrateurs de *Dans un gant de fer* et de *Le libraire* face aux discours de la censure 52

#### Conclusions 63

### Chapitre 2 : Idéologies de l'entre-deux-guerres au Québec et la femme 68

#### Introduction 68

#### Le « Retour à la Terre » : la simplicité et la sagesse d'une campagne idéalisée 75

#### Un passé idéalisé 78

#### Le mépris en guise de protection morale 92

#### La formation des filles comme instrument de reproduction des valeurs traditionnelles 97

#### Les initiatives politiques féminines et le statut traditionnel de la femme 114

#### Conclusions 123

### Chapitre 3 : La concurrence entre l'autorité informatrice et l'optique personnelle chez Claire Martin 126

#### Introduction 126

<b>L'inspiration <i>biographique</i> de <i>Dans un gant de fer</i></b>	<b>128</b>
<b>Le paradoxe de l'expérience « unique » racontée à la recherche de témoins</b>	<b>135</b>
<b>L'autoréflexion, l'ouverture et la préservation de l'autorité narrative</b>	<b>141</b>
<b>La mise en scène de ses souvenirs, ou comment Claire Martin se taille un domaine autobiographique « unique »</b>	<b>143</b>
<b>Des adversaires solidement absents, et des ennuis moins redoutables</b>	<b>154</b>
<b>La coexistence trouble de l'omniscience narrative et l'exactitude référentielle</b>	<b>159</b>
<b>L'autorité narrative : Une attitude souvent prudemment atténuée, assumée avec confiance chez Claire Martin</b>	<b>168</b>
<b>Les effets des personnages typiques sur l'autorité narrative</b>	<b>178</b>
<b>Conclusions</b>	<b>184</b>
<b>Chapitre 4 : L'énoncé et l'énonciation : les changements de plan à travers le langage</b>	<b>186</b>
<b>Introduction</b>	<b>186</b>
<b>Quelques réflexions sur le développement (traditionnel, mais en même temps innovateur) du récit de l'enfance</b>	<b>191</b>
<b>Quelques réflexions générales sur le rôle du discours direct dans l'autobiographie</b>	<b>194</b>
<b>Le discours direct sans verbes introducteurs</b>	<b>196</b>
<b>Les temps du passé employés pour gérer le passage apparent du temps</b>	<b>198</b>
<b>Le discours direct sans verbes introducteurs et l'attribution des paroles citées</b>	<b>200</b>
<b>Les effets de l'approximation expressive sur l'énonciation</b>	<b>207</b>
<b>L'encadrement des paroles citées de verbes introducteurs</b>	<b>210</b>
<b>Les effets des verbes introducteurs à l'imparfait sur l'énonciation</b>	<b>214</b>

Le fonctionnement ambigu du discours indirect libre et de la réappropriation d'un lexique institutionnel dans l'énonciation	216
Le fonctionnement des adjectifs subjectifs depuis l'énonciation	219
Le sujet universel face à la maternité	223
La condition maternelle située dans l'énonciation de <i>Dans un gant de fer</i>	226
<i>Dans un gant de fer</i> et l'ordre du texte	232
<i>Dans un gant de fer</i> et le corporel	235
<i>Dans un gant de fer</i> et les souvenirs de l'enfant	236
La (pro)création et la marginalisation des femmes	238
Conclusions	248
<b>Chapitre 5 : <i>Dans un gant de fer</i> et les projets de réforme des années soixante</b>	<b>250</b>
Introduction	250
L'autobiographie comme source historique	251
L'envergure <i>manifestement</i> collective de <i>Dans un gant de fer</i>	259
<i>Le Rapport Bird</i> : considérations générales	264
<i>Dans un gant de fer</i> , le <i>Rapport Bird</i> et l'interrogation des rôles « naturels »	265
<i>Dans un gant de fer</i> , le <i>Rapport Bird</i> et le mariage	277
La valeur d'une documentation variée dans le cas de l'éducation des filles	282
<i>Le Rapport Parent</i> : considérations générales	288
<i>Dans un gant de fer</i> , le <i>Rapport Parent</i> , et les ressources éducatives	289
<i>Dans un gant de fer</i> , le <i>Rapport Parent</i> et la philosophie éducative	301
Conclusions	309

**Conclusions 313**

**Œuvres citées et consultées 319**

## Introduction

L'autobiographie de Claire Martin voit le jour à un moment très précis de l'histoire littéraire québécoise. Beaucoup des mésaventures de la petite Claire sont déterminées par le milieu dans lequel elle grandit, une prison conventuelle et domestique qui réunit des interprétations extrêmes et androcentriques de la doctrine catholique. Il faut dire qu'il serait hasardeux de prendre l'univers de Claire comme *représentatif* de la vie au Québec durant l'entre-deux-guerres. Cependant, sa situation oppressive est quand même causée par l'autorité de l'Église et la puissance du rôle féminin traditionnel durant la période de sa jeunesse. En dépit de l'univers isolé qui sert de décor pour la jeunesse de la protagoniste, nous verrons que les expériences de Claire et leur encadrement discursif par la narratrice entrent dans des dialogues variés avec les contemporains de Martin. Ces rapports historiquement situés révèlent les préoccupations partagées par l'autobiographe et ses concitoyens. Cela se produit dans des contextes différents, notamment au niveau des réactions des lecteurs individuels de *Dans un gant de fer* à sa sortie, et de leur identification à Claire. Nous examinerons également les recoupements, qui sont particulièrement visibles depuis notre position rétrospective, entre les réclamations de Martin et les réformes sociales qui ont lieu durant les années soixante. L'originalité de notre travail se trouve notamment dans notre étude des façons dont *Dans un gant de fer* et les Rapports Bird et Parent semblent se compléter. Le texte littéraire de Martin permet de voir sur un plan individuel le besoin de réformes constaté officiellement durant les années soixante.

Nous verrons que chez les premiers lecteurs, la conception de ce qu'une autobiographie « devrait » inclure, et le contenu de *Dans un gant de fer* lui-même, dominant la réception de ce récit, ce qui détourne l'attention de ses qualités formelles. En effet, les attentes de l'époque de sa sortie sont une raison pour laquelle ce texte invite des réexamens à la lumière de la valorisation actuelle de la richesse littéraire que peut engendrer la création d'un sujet autobiographique. Notre analyse littéraire de l'autobiographie de Martin élucidera la relation trouble et paradoxale entre ses revendications manifestes de la mise en pratique de valeurs égalitaires et son esthétique traditionnelle. Son encadrement de l'intrigue, son omniscience et son réalisme évoquent sa connaissance intime d'un milieu traditionnel et autoritaire autant que son désir d'exposer des injustices d'une manière nouvelle et déstabilisante. Sa construction d'un sujet uni et univoque coexiste avec la spécificité de sa participation *depuis une perspective de femme* à l'expression des besoins d'un peuple qui fait face aux exigences de la vie moderne. Ces juxtapositions suggèrent que nous pourrions placer *Dans un gant de fer* dans une phase transitionnelle de l'évolution féministe.

Le premier chapitre examine *Dans un gant de fer* dans le contexte littéraire des années soixante au Québec. Nous verrons que sa réception initiale est axée presque exclusivement sur la « vraisemblance » nécessairement arbitraire de son intrigue choquante et les réactions personnelles que celle-ci peut susciter chez le lecteur. À la publication de l'autobiographie de Martin, les critiques ne disposent pas encore d'appareils vraiment adéquats pour l'analyser relativement à deux enjeux fondamentaux : son fonctionnement comme autobiographie *littéraire* et son potentiel (et ses limites) en tant que texte pionnier du mouvement féministe alors naissant. *Dans un gant de fer* sort

avant le développement de la tendance, qui demeure d'ailleurs très actuelle de nos jours, à examiner les complexités de la *création* autobiographique. Cela se voit dans les débats initiaux qui se limitent à la pertinence du contenu. De plus, si les lecteurs comprennent immédiatement la frustration de Claire face à la formation qu'offraient les pensionnats, les attitudes traditionnelles envers les femmes dont certains commentateurs font preuve entravent la considération sérieuse des revendications que fait Martin de rôles féminins non stéréotypés. Malgré l'inadaptation de leurs habitudes de lecture à l'examen de ses qualités littéraires et de ses visées égalitaires, ses premiers lecteurs attribuent spontanément un pouvoir évocateur considérable à l'autobiographie de Martin. Ils s'identifient avec émotion aux tribulations de Claire, ou ils s'irritent contre l'exposition franche du milieu aberrant dans lequel elle grandit. Nous verrons que des analyses plus récentes de *Dans un gant de fer* tiennent compte de la richesse esthétique dont peut faire preuve l'écriture autobiographique. Pour participer à la lecture du texte qui nous intéresse sur un plan proprement littéraire, nous l'examinerons ensemble avec des romans qui lui sont contemporains et qui ont innové sur le plan formel. Notre position rétrospective s'ouvrira aussi sur l'innovation de notre étude qui situera le récit de Martin à l'aide de perspectives féministes sur la production littéraire des femmes durant les années soixante.

Dans le deuxième chapitre, nous aborderons trois discours centraux de l'entre-deux-guerres au Québec, le contexte dans lequel Claire grandit : l'agriculturalisme<sup>1</sup>, l'éducation des filles, et les rôles féminins. Comme nous ne disposons que d'un seul chapitre pour recenser l'époque, la sélection qui s'impose limite nos choix aux préoccupations qui nous semblent le plus directement liées au monde extrêmement isolé,

---

<sup>1</sup> Bien que cette expression soit souvent classée comme anglicisme, elle est utilisée par les auteurs que nous consulterons. Ainsi, notre propre emploi de ce mot, ainsi que de ses formes adjectivales, suit le leur.

traditionnel et religieux, pour ne pas dire cloîtré, de la protagoniste. Nous verrons que la morale agriculturaliste des années vingt et trente a une influence palpable et variée dans le quotidien de cette citadine. Il faut cependant dire que pour le père de Claire, il ne s'agit pas d'aspirations proprement rurales, même s'il a un jardin important. Il est plutôt question de ses idées réactionnaires et de l'isolement qu'il impose à ses enfants ; elles ont beaucoup en commun avec l'idéalisation passéiste d'une campagne qui serait loin des « mauvaises » influences que comportent les rassemblements. Martin crée une sorte d'univers hybride pour son personnage en dépit de la tendance des partisans de la vie rurale à diviser de façon binaire la campagne et la ville, à attribuer une salubrité sage et pure aux milieux ruraux et à redouter la mort immédiate des valeurs traditionnelles dans les centres urbains. Nous examinerons le fonctionnement de Claire à l'intérieur d'un monde qui interroge ces catégorisations ayant cours à l'époque de sa jeunesse. Il faut dire que les discours des colonisateurs sont souvent axés de façon optimiste sur la satisfaction des besoins du peuple, mais que le quotidien de Claire est loin de confirmer leurs souhaits. Au contraire, l'incursion des valeurs agriculturalistes dans la vie de cet enfant rend son existence encore plus pénible. Ses expériences limitées et l'insatisfaction qui en résulte se reflètent dans la pauvreté de la formation que les autorités scolaires offrent alors aux filles. Nous verrons que la pensée derrière l'administration des écoles vise à intensifier la dépendance des femmes à une époque où elles commencent à réclamer plus d'autonomie. Elles ne remettent pas vraiment en question la suprématie de leurs rôles de mère et d'épouse, mais elles revendiquent une participation accrue dans la vie politique et intellectuelle face à des « protecteurs » qui ont moins d'égards envers les intérêts des femmes qu'envers le maintien du statu quo.



Le troisième chapitre cherche à analyser l'assurance et la domination discursives de la voix autobiographique et ses modalités particulières dans l'œuvre, *Dans un gant de fer*. Nous verrons que Martin insiste sur la correspondance entre ce qu'elle raconte et le vécu de la « vraie » Claire qu'elle était. Elle le fait avec la sorte de confiance et de véhémence qui fera plus tard l'objet des questionnements d'une critique qui cherchera à apprivoiser et à apprécier l'autobiographie en tant que genre dans un sens à la fois plus précis et plus littéraire. Nous examinerons les intérêts quelque peu conflictuels de Martin, qui met l'accent sur le caractère unique des expériences de sa protagoniste, voire de son « expertise » incomparable en matière des mauvais traitements des enfants, tout en exigeant la reconnaissance de ses lecteurs. Les adversaires de Claire se présentent dans une lumière également paradoxale, car ils occupent une place prépondérante dans le récit sans que leurs perspectives participent à sa construction. Ils rappellent notamment les « types » de personnages réalistes, mais sans la fonction informatrice qui y est généralement associée. En outre, Martin raconte depuis une optique d'omniscience difficilement compatible avec la supposée exactitude référentielle des souvenirs reconstruits, allant jusqu'à inclure des épisodes auxquels Claire ne participe pas. Il faut dire que ces aspects paradoxaux du récit martinien, peu évoqués dans les études parues jusqu'à maintenant, semblent se prêter à une compréhension particulière de l'approche de cette auteure envers l'autobiographie. Si on a souvent condamné la force avec laquelle Martin raconte ses souvenirs à la sortie de *Dans un gant de fer*, on n'est pas encore allé très loin dans l'analyse détaillée du fonctionnement de sa confiance discursive et des rapports de cette assurance à l'autobiographie. Ce chapitre proposera une telle analyse.

Dans le quatrième chapitre, nous tenterons de distinguer l'univers de la protagoniste de l'ici-maintenant de la narration dans ce texte qui semble miser sur cette assurance uniforme, voire univoque. Notamment, les mouvements temporels que nous cernerons nous permettront de nuancer ces apparences. Notre stratégie se concentrera sur l'examen de l'insertion et de l'encadrement des paroles des personnages dans un discours direct, de l'emploi des temps du passé pour gérer le passage apparent du temps dans le quotidien de Claire, du fonctionnement du discours indirect libre et de la réappropriation d'un lexique institutionnel et du fonctionnement des adjectifs subjectifs. De plus, nous verrons comment l'attitude de la voix narrative envers la procréation et la maternité est liée à son autorité discursive. Cette préoccupation n'occupe pas beaucoup d'espace dans le contenu manifeste. Cependant, elle est récurrente, et elle sous-tend l'orientation textuelle de *Dans un gant de fer*. En outre, elle nous offre, au moins par moments, une occasion d'examiner l'autobiographie de Martin sous l'angle d'un féminisme beaucoup plus récent et développé que celui de la phase transitionnelle féministe, où l'on tend à la situer en raison de sa forme traditionnelle.

Dans le cinquième chapitre nous lirons l'autobiographie de Martin à côté de deux textes réformateurs majeurs des années soixante : le *Rapport Bird* et le *Rapport Parent*<sup>2</sup>. Le premier concerne les droits des femmes, et le deuxième, la scolarisation. Ces enjeux sont des préoccupations centrales de Martin. Les manières dont elle les explore sont semblables au langage employé dans les Rapports, quoique *Dans un gant de fer* soit axé sur les expériences personnelles d'une fille individuelle, et non les conclusions tirées de la recherche historique et scientifique. Ainsi, il convient de se demander comment ces

---

<sup>2</sup> Le *Rapport Bird* voit le jour en 1970, mais il est composé d'études et de données datant des années soixante.

deux types différents de discours peuvent se compléter pour donner une conception plus complète des besoins depuis trop longtemps insatisfaits des femmes et des enfants, deux groupes dont les intérêts se voient souvent minés par les stratégies éducatives, les valeurs et les discours traditionnels. La nouvelle valorisation sur le plan historique des perspectives individuelles variées nous invite à considérer *Dans un gant de fer* comme une source d'informations sur les conditions de vie que les réformes cherchent à améliorer. Bien que nous ne puissions pas aborder le contenu d'une autobiographie littéraire comme s'il était factuel, et que nous ne puissions pas non plus spéculer sur la précision des souvenirs de Martin, nous pouvons apprécier la pertinence des attitudes qui dirigent ses remémorations et constater les enjeux qu'elle considère importants. Les préoccupations des individus ont leur rôle à jouer dans la construction de l'histoire, d'un ordre différent des « faits » sujets à la vérification et la corroboration. Nous pouvons examiner les insatisfactions de Martin et de sa protagoniste autobiographique vis-à-vis des insuffisances des pratiques traditionnelles et des mesures correctrices expliquées dans un contexte institutionnel pour commencer à voir les qualités historiques de la voix martinienne. Nous verrons que les soucis officiels et les formes de leur expression trouvent un certain écho dans la voix autobiographique de Martin. Pour ce qui est de l'objectif de l'égalité entre les sexes, nous nous pencherons notamment sur les convergences de *Dans un gant de fer* et du *Rapport Bird* pour interroger les rôles féminins « naturels » et les attitudes traditionnelles envers le mariage. Ensuite nous verrons que les ressources et les philosophies éducatives lacunaires des pensionnats desquelles Claire reçoit sa formation correspondent de manière frappante aux critiques et donc aux besoins et aux mesures correctives déterminés par le *Rapport Parent*. Ici, ce

n'est pas la factualité de ces passages de *Dans un gant de fer* qui importe, mais plutôt le partage de ces préoccupations entre Martin et les réformateurs officiels. Nous nous référerons également à quelques études historiques plus récentes sur la formation des filles, non pour vérifier ou corroborer le contenu du récit de Martin dans l'idée de l'appuyer ou de le démentir, mais pour l'examiner vis-à-vis d'autres traces laissées par la scolarisation des filles de l'entre-deux-guerres.

Avant de continuer, nous résumerons brièvement les orientations nouvelles que nous proposons d'ajouter au corpus sur *Dans un gant de fer*. Isabelle Boisclair note le caractère transitionnel de l'autobiographie de Martin dans le trajet féministe, en se référant à la coexistence du contenu revendicateur et de la forme traditionnelle de ce récit. Elle fait cette observation de manière concise dans une étude panoramique de l'activité littéraire des femmes au Québec au cours du vingtième siècle (*Ouvrir la voix*, 153). Nous nous inspirons de ce constat pour entamer des analyses formelles détaillées dans notre travail consacré spécifiquement à *Dans un gant de fer*. On n'a pas étudié tous les liens troubles entre les préoccupations de Martin. Notre examen de la façon dont la narratrice dirige et commente les aventures de la protagoniste révélera notamment la relation paradoxale entre son omniscience et la correspondance explicitée du récit au vécu de la « vraie » Claire. Les ajouts que nous proposons aux études existantes de *Dans un gant de fer* se concentrent effectivement dans notre examen de l'importance référentielle, voire historique, que Martin attribue au contenu de son texte. Notre travail sur l'autobiographie de Martin se distingue des études existantes en particulier parce qu'elle se concentre sur les rapports entre l'enfance racontée et l'encadrement que fait la narratrice du récit. Notre analyse formelle des stratégies discursives que Martin emploie

pour « lisser » les glissements entre le présent de la narratrice et l'époque dans laquelle le personnage circule nous permettra de préciser les composantes spécifiques de sa construction d'un sujet unitaire. Notre interrogation détaillée du *fonctionnement* de son autorité discursive nous aidera à mieux comprendre le caractère transitionnel de sa contribution aux revendications féministes des années soixante. Dans cet ordre d'idées, nous analyserons notamment le fonctionnement du rejet de la maternité dans le contexte du sujet unitaire que Martin construit pour renforcer la « véracité » de son autobiographie. Notre lecture de *Dans un gant de fer* face aux Rapports Bird et Parent est également nouvelle. L'autobiographie et les documents officiels ont beaucoup en commun, surtout pour ce qui est de leur ton informateur et de leur orientation rétrospective. Martin écrit à une époque où l'on commence à envisager une conception plus égalitaire et plurivoque de l'histoire. De plus, notre considération historique de *Dans un gant de fer* est particulièrement pertinente dans le contexte des valeurs féministes et post-modernes actuelles. De nos jours la reconnaissance de la spécificité et de la partialité de tout sujet s'impose. Ainsi, notre examen du sujet autobiographique unitaire de Martin nous permettra de voir le caractère transitionnel et quelque peu conflictuel des revendications de *Dans un gant de fer* dans une optique historique autant que littéraire.

## Chapitre 1

### La parution de *Dans un gant de fer*, sa réception et sa (non)participation à quelques tendances à l'époque de sa sortie

#### Introduction

En 1969, Paule Leduc observe que « [m]esurer la valeur, la qualité de la production d'une année littéraire dans l'histoire d'une littérature est toujours un coup de dé. L'œuvre nouvelle donne son entière mesure, ne signifie vraiment qu'à l'épreuve » (« Le Roman », 205). Inversement, l'appréciation d'une œuvre peut changer au cours des années lorsqu'on l'examine depuis des contextes de lecture aux valeurs différentes. Il est donc utile d'examiner les valeurs des critiques qui œuvraient lors de la parution de l'autobiographie de Claire Martin pour connaître les attentes et les innovations de l'époque, ainsi que pour mettre à l'épreuve les attitudes de lecture qui ont accueilli ce texte, dont certaines se révèlent périmées. Ainsi, dans ce chapitre, qui tente de cerner le contexte littéraire dans lequel *Dans un gant de fer* est sorti, il est fondamental d'examiner les attitudes et les réactions des premiers lecteurs du récit. La façon dont ils apprivoisent l'autobiographie comme genre et les revendications d'égalité entre les sexes se révélera très différente des stratégies littéraires ayant cours actuellement. Les attentes, les goûts et les habitudes qui accueillent l'ouvrage sont révélateurs concernant non seulement la valorisation du texte lui-même, mais aussi par rapport à la sorte de textes qui génèrent au cours des années soixante les discussions les plus intéressantes sur les plans générique, thématique, stylistique et idéologique. La considération trop poussée de *Dans un gant de*

*fer* en tant que thérapie donne des spéculations peu fructueuses concernant les états émotifs de Martin. Certains commentateurs déplorent la prétendue méchanceté de l'auteure sans préciser en quoi cela affecte son écriture. De plus, une concentration trop insistante sur le contenu choquant des événements qui meublent sa reconstruction de son enfance contribue au détournement de l'attention critique de l'esthétique de l'œuvre. Chez les critiques qui accueillent favorablement le récit à sa parution, on consacre beaucoup de place à affirmer la « vérité » du contenu. Lorsqu'on évoque les propriétés plus littéraires du récit, on le fait assez rapidement, sans les développer. Quoique les auteurs des comptes rendus doivent respecter des limites de longueur assez strictes, et ils doivent résumer le livre à l'intérieur de l'espace dont ils disposent, ce qui ne permet pas beaucoup d'analyse, la concentration sur les épisodes racontés vient souvent aux dépens des commentaires stylistiques.

Ici, les comptes-rendus et les articles sélectionnés tendent vers la région plus « savante » de la gamme pour deux raisons principales. D'abord, les exigences pratiques de longueur imposent un choix. Vu que les questions du contexte littéraire et de la réception ne forment qu'une composante du présent ouvrage qui cherche à situer *Dans un gant de fer* selon plusieurs perspectives, et que nous pourrions sans doute élaborer un volume complet sur les pratiques littéraires dominantes des années soixante, il est nécessaire de limiter nos sources à celles qui reflètent le plus directement les orientations prépondérantes de l'époque. Ainsi, la concentration sur les écrits « savants » fait écho à leur prédominance dans le milieu « littéraire » ; les qualités « littéraires » de tout texte sont déterminées avant tout par les individus et les organismes qui détiennent le pouvoir de les consacrer. L'appréciation d'un récit dans une publication « populaire » a plutôt une

pertinence socioculturelle dans un milieu où l'on ne se fie qu'aux universitaires pour souligner les qualités « littéraires » des textes évalués. Les attentes de ces critiques des années soixante devancent les tendances actuelles à considérer sur le plan « savant » des textes destinés à des attitudes de lecture variées et même à interroger les divisions établies entre les prétendus « niveaux » de textes et de lecture (savant/ populaire). Les années soixante précèdent également l'appréciation actuellement très notable et sérieuse qu'a la critique pour les qualités autobiographiques des textes qu'elle examine ainsi que le développement poussé d'un appareil critique qui reflète l'intérêt des genres autobiographiques et permet d'exploiter leur potentiel.<sup>3</sup>

Dans les bases de données actuellement les plus utilisées dans l'étude universitaire de la littérature, il y a très peu de matériel sur *Dans un gant de fer* sorti à sa publication. De cette manière, pour cette section du travail nous prenons la bibliographie de Gilles Dorion intitulée « Bibliographie de Claire Martin » ainsi que celle de *Claire Martin : Son œuvre : Les réactions de la critique* de Robert Vigneault comme point de départ. Dans cet ouvrage de synthèse de 1975, Vigneault examine la réception de l'autobiographie de Martin, ajoute ses commentaires aux articles évaluateurs et propose ses propres analyses ainsi que des informations biographiques supplémentaires sur l'auteure. Cependant, comme sa monographie couvre tout l'œuvre de Martin et son sujet est très précis, il ne va pas très loin pour ce qui est de situer *Dans un gant de fer* dans son époque littéraire. Malgré cela, les bibliographies de Dorion et de Vigneault nous ont fourni des comptes rendus et des articles des périodiques les plus savants où l'on a réagi

---

<sup>3</sup>Deux ouvrages récents qui examinent la variabilité de l'autobiographique sont Gilmore, Leigh, *The Limits of Autobiography. Trauma and Testimony*, Ithaca and London, Cornell University Press, 2001 et Ouellette-Michalska, Madeleine, *Autofiction et dévoilement de soi*, Montréal, XYZ, 2007.



au récit de Martin, des publications que l'on trouve rarement dans les bases de données savantes de nos jours, probablement en raison de leurs intérêts ouvertement cléricaux ou au moins catholiques, et leur contenu souvent moralisateur. Dorion et Vigneault se réfèrent à des articles et des comptes rendus dans les publications relativement savantes suivantes (lorsqu'on considère que les autres revues et journaux de ces bibliographies sont des quotidiens ou des hebdomadaires d'actualités ou des magazines de bien-être) : *L'action nationale*, *Maintenant*, *Relations*, *Culture* et *Liberté*. Nous consulterons ces mêmes périodiques pour cerner les attitudes de lecture qui ont accueilli l'autobiographie de Martin, quoique dans une optique différente. Il faut dire que nos recherches dans les publications très connues de l'époque *Parti pris*, *Barre du jour* et *Cité libre* n'ont pas donné de réactions à *Dans un gant de fer* pour les années 1965-7. Les préoccupations de ces titres semblent plus éloignées des intérêts spécifiquement religieux. Lors des années soixante, *Parti pris* propose des articles sur la politique et les classes sociales, le joual, l'indépendance, *Barre du jour* est particulièrement doté du sous-titre « Revue littéraire » et *Cité libre* a notamment des articles sur la réforme scolaire et universitaire sur un ton beaucoup plus laïc que les revues aux fins religieuses consultées pour la présente étude. L'autobiographie de Claire Martin semble avoir suscité de l'attention surtout dans la presse aux intérêts religieux, et nous reprendrons cette question plus loin. Quant à la contextualisation de l'autobiographie de Claire Martin concernant sa place dans la prise de conscience féministe qui a eu un essor marqué pendant les années soixante et soixante-dix, il faudra concentrer notre attention sur des sources plus récentes, vu que l'appareil critique contestataire des normes traditionnellement masculines s'est établie surtout à partir des années soixante-dix au Québec.<sup>4</sup> Nous verrons que tout en appréciant la

---

<sup>4</sup> Le travail de Simone de Beauvoir antérieur à la première période active de Martin, notamment *Le*

revendication martinienne indéniable de l'égalité entre les hommes et les femmes, on tend à placer *Dans un gant de fer* dans une phase transitionnelle en raison de sa forme.

L'examen des réactions critiques à *Dans un gant de fer* sera accompagné d'une analyse de deux récits qui ont retenu beaucoup d'attention critique à leur parution au cours des années soixante. Nous nous concentrerons sur *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais et *Le libraire* de Gérard Bessette. Nous trouvons nécessaire de cerner comment chaque œuvre a formé les valeurs de la critique de l'époque, ainsi que de déterminer le degré auquel l'autobiographie de Claire Martin s'insère dans les tendances littéraires dont ces œuvres sont des porte-voix. Une sélection s'impose, et les romans retenus pour des analyses détaillées se trouvent parmi les textes qui ont été les plus louangés à l'époque pour leurs innovations esthétiques et qui explorent des thèmes liés spécifiquement à leur époque. En ce qui concerne notre analyse d'autres récits qui forment le contexte littéraire de cette décennie, nous ferons référence aux écrits des critiques contemporains de Claire Martin, actifs à la sortie de son autobiographie pour comprendre les préoccupations et les goûts de l'époque. De plus, cette approche nous permettra d'élucider ce qui a surpris les commentateurs de la Révolution Tranquille, les techniques littéraires qu'ils considèrent innovatrices. Ainsi, nous pourrions situer le contenu et la forme de *Dans un gant de fer* vis-à-vis des caractéristiques des textes les plus appréciés de la période. Les ouvrages à explorer ici se classent dans le genre romanesque, ce qui impose une considération de cette différence générique par rapport à l'autobiographie de Martin. Les textes retenus ici le sont pour leurs liens socioculturels et thématiques à *Dans un gant de fer* et à son auteure ; ils

---

*deuxième sexe* (1949) est pertinent sur les plans historique et thématique en ce qui concerne les questions de la condition féminine abordées dans *Dans un gant de fer*, mais ici nous faisons référence à l'activité critique spécifiquement féminine dans le domaine de l'analyse littéraire.

suivent le développement d'un protagoniste-écrivain, et *Une saison dans la vie d'Emmanuel* provient d'une femme. Par ce choix limité de deux romans, nous ne prétendons pas offrir un recensement véritable de la production des années soixante. Il faut dire que le récit de Martin est assez différent des autres textes de l'époque vu qu'il ne se concentre ni sur l'innovation esthétique, ni sur les intérêts nationalistes. À sa sortie, on ne le lit même pas toujours comme un texte vraiment littéraire, ce qui impose initialement une séparation momentanée entre *Dans un gant de fer* et d'autres œuvres qui lui sont contemporaines. Nous nous permettrons d'examiner assez longuement les récits de Blais et de Bessette ensemble avec *Dans un gant de fer* justement pour cerner des points de contact entre des romans reconnus depuis longtemps pour leur questionnement de la pensée traditionnelle et l'autobiographie de Martin, dont les interrogations moins explicites, intégrées dans sa forme, n'ont d'abord pas été appréciées. Nous verrons que l'appréciation de l'autobiographie de Martin sur un plan littéraire s'intensifie plus tard. Or, il nous semble que les textes influents que nous avons décidé d'examiner ont assez en commun avec celui de Martin pour nous permettre de les explorer en détails tout en restant dans notre sujet principal.

### **La réception : *Dans un gant de fer* face aux attentes génériques dominantes de son époque**

Dans l'introduction de sa récente édition critique de l'autobiographie qui porte simplement le titre *Dans un gant de fer* (2005), Patricia Smart remarque que « [c]omme les critiques hostiles, les très nombreux comptes-rendus favorables se préoccupent surtout

de l'aspect référentiel des mémoires » (44). En effet, après avoir rempli la place nécessairement réservée à un résumé bref du développement du récit, les auteurs des comptes rendus des contemporains de Martin vont rarement beaucoup plus loin que de réagir au contenu de l'autobiographie. Bien qu'Yvon Rivard discute également des romans de Martin dans son article de 1967 intitulé « Claire Martin : Notre théoricienne du cœur humain », il aborde d'abord *Dans un gant de fer* et sa première phrase annonce la préoccupation caractéristique des lecteurs dans les mois suivant la publication de l'autobiographie : « l'œuvre ne saurait s'éclairer sans le recours à la biographie de l'écrivain. Certains auteurs ont la gentillesse de fournir les documents. Ainsi, Claire Martin a cru bon de nous livrer le squelette de son enfance et de son adolescence » (1041). Le dédain particulier qu'exprime Rivard envers le texte qu'il critique ici se manifeste notamment dans sa manière nonchalante, voire négligente de le situer sur le plan générique. S'il s'était tenu à proférer des spéculations sur l'exactitude du contenu du texte, l'étroitesse de son analyse aurait suivi les tendances manifestées chez d'autres critiques qui ont offert leurs réactions, sans plus, mais au moins sans piétiner de façon singulièrement blasée la valeur subjective du texte de Martin. Or, la dérision malicieuse avec laquelle il jette ce récit intensément personnel dans la même catégorie que la « biographie » et les « documents » indique un refus péremptoire d'admettre jusqu'à la *possibilité* d'une richesse littéraire quelconque. Chez ceux qui seraient disposés au moins à réfléchir sérieusement aux caractéristiques esthétiques ou même structurelles du récit, il serait légitime d'avancer une absence d'innovation stylistique, rhétorique ou linguistique dans l'autobiographie de Martin ou lui reprocher sa manière catégorique à elle de classer les êtres qui peuplent son existence.

Le compte rendu de Romain Légaré pour le premier tome<sup>5</sup> est écrit dans un esprit singulièrement mesquin ; la tournure d'une de ses phrases semble calculée pour attirer une attention démesurée à une « expression fautive »<sup>6</sup> de l'auteur. Cependant, il faut dire aussi qu'il s'attaque immédiatement et pertinemment à « [s]on univers [qui] se partage en deux catégories [...] les gens qu'elle aime et qui l'aiment [...] les gens qu'elle n'aime pas et qui ne l'aiment pas » (210). Dans sa réaction à *La joue droite* un peu plus loin,<sup>7</sup> il continue son observation de cette binarité qui risque d'affaiblir les propos de Martin : « La dévaluation du père, de certaines religieuses est si accentuée, si exagérée, [...] qu'elle devient agaçante à la longue ; elle suscite un doute secret à l'égard de la méchanceté foncière des “bourreaux”<sup>8</sup> » (485). Dans les articles qui ont suivi la première volée de comptes rendus des années soixante, et effectivement jusqu'aux publications les plus récentes sur *Dans un gant de fer*, les critiques prennent presque sans exception un plaisir malin à sourire des vagues « rapides vérifications personnelles » (485) qui passaient chez Légaré pour une défense de « la patience des religieuses à l'égard d'un caractère [celui de la petite Claire] qui naturellement n'était sans doute pas des plus souples » (485). Il faut dire que la qualité critique des premiers commentaires sur l'autobiographie de Claire Martin est inégale. Pour sa part, Yvon Rivard signale la « navrante pauvreté littéraire » (1041) de *Dans un gant de fer* sans vraiment qualifier cette déclaration.

---

<sup>5</sup> Ce compte rendu n'a pas de titre, et a paru dans *Culture*, 27, 1966, 210-11.

<sup>6</sup> « [...] une expression fautive fréquente lui a sans doute échappé : « à la journée longue » (52) pour à *longueur de journée* » (211). Il faut vraiment être mal disposé envers un auteur pour consacrer de l'espace à ce genre de correction dans un compte rendu d'une page. De plus, l'expression n'est même pas fautive.

<sup>7</sup> Ce compte rendu n'a pas de titre, et a paru dans *Culture*, 27, 1966, 484-6.

<sup>8</sup> Les guillemets sont de Légaré.

Effectivement, plusieurs critiques qui tentent d'aborder cette autobiographie en tant que texte littéraire se contentent soit de louer son esthétique ou de la déconsidérer, sans élaborer des arguments. Il y a une certaine tendance chez les critiques qui accueillent *Dans un gant de fer* de s'exclamer longuement sur les événements et les personnages les plus affreux, et de ne préférer que quelques fragments d'analyse stylistique ou rhétorique. On dirait que ces premiers lecteurs du récit étaient si saisis par la présentation autobiographique et réaliste d'un contenu condamateur des rouages cléricaux et patriarcaux d'une société qui ne pouvait plus supporter leurs abus que ces commentateurs n'ont pas pu s'empêcher de flamber presque tout l'espace de mise en page dont ils disposaient à ressasser les atrocités évoquées dans l'autobiographie. Hélène Pelletier-Baillargeon interroge déjà les manifestations « populaires » de cette préoccupation en 1967 lorsqu'elle décèle trois types principaux de réactions du grand public dans les lettres ouvertes écrites aux magazines *Maclean's* et *Châtelaine* à la sortie de *Dans un gant de fer* : il y a des lecteurs qui n'apprécient pas l'exposé de Martin, préférant reléguer les pires abus cléricaux et patriarcaux au passé ; ceux qui nient la « vérité » des atrocités que raconte l'auteure et défendent la valeur d'une formation dans une institution religieuse ; et ceux qui appuient de manière enthousiaste et inconditionnelle les observations les plus sévères de Martin, souvent à l'aide de leurs propres souvenirs pénibles de la vie au pensionnat.<sup>9</sup> (64). Les lettres du grand public elles-mêmes tombent hors de l'envergure du présent ouvrage, mais leur évaluation à l'intérieur d'un article qui provient d'une publication qui contient une rubrique régulière de critique littéraire est pertinente ici. De plus, les sources citées au cours du présent

---

<sup>9</sup> Ce compte rendu s'intitule « Les bonnes sœurs de Claire Martin », et a paru dans *Maintenant*, 62, février 1967, 64-5.

chapitre suggèrent des intersections entre les trois attitudes principales des lecteurs non-spécialistes résumées par Pelletier-Baillargeon et celles des critiques professionnels. L'analyse de ces lettres qu'entreprend Pelletier-Baillargeon l'incite à réagir, à prôner l'appréciation du récit qui nous intéresse selon des critères plus féconds que la « réalité » vérifiable et confirmée de son contenu. En effet, elle voit l'autobiographie de Martin dans une perspective qui met l'accent sur la subjectivité de l'auteur, un concept toujours très actuel dans les études sur l'autobiographie en tant que genre littéraire : « Qu'importe en effet que les “bonnes sœurs” de Claire Martin soient aujourd'hui perçues comme des réalités ou des caricatures, c'est la douloureuse vision subjective de l'enfant qu'elle était qui demeure le propos fondamental de son entreprise » (64). Elle n'explore pas les complexités qui retombent nécessairement du projet de l'adulte qui tente de recréer l'état d'esprit de l'enfance, mais ses affirmations de la subjectivité de l'autobiographe signalent une volonté d'aller au-delà de la simple lecture du contenu. Néanmoins, qu'ils soient généralement positifs ou négatifs, des débuts de commentaires sur les qualités littéraires du texte de Martin se manifestent ici et là dans les comptes rendus de l'époque, mais souvent ils ne semblent intervenir qu'à la périphérie des résumés émus ou méprisants du récit.

On note chez les auteurs des comptes rendus qui accueillent la parution de chaque tome de l'autobiographie (1965-7) une tendance marquée à débattre longuement le degré auquel le texte de Martin correspond au vécu de ses contemporains. Ce phénomène se produit notamment dans des publications qui se veulent parmi les plus savantes de tous les périodiques qui consacrent de l'espace à la critique de *Dans un gant de fer*. En effet, on a souvent affaire à une comparaison entre les descriptions dans le texte et les

souvenirs personnels d'un lecteur contemporain de Martin qui a connu lui aussi une vie d'élève pensionnaire, quoique dans le cas de la critique masculine, il s'agisse évidemment de séjours chez les *frères* religieux. Prenons par exemple Jean-Guy Pilon, qui affirme sa compréhension très personnelle des expériences élaborées par Martin dans son texte de 1966 : « Les portraits des religieuses que nous trace l'auteur- et il y en a une dizaine dans son livre- sont précis, complets, vivants et réalistes. J'insiste sur ce dernier mot, car je sais, pour avoir vécu huit ans dans un pensionnat dirigé par des clercs, de quoi ces gens-là sont capables » (68). Jean Fréchette<sup>10</sup> se sépare un peu de cette orientation en soulignant la pertinence du premier tome de l'histoire de Martin à l'expérience *collective* de sa société : « Ce père tyrannique, violent et bête, nous en avons tous souffert, nous l'avons tous connu, sous des formes diverses d'oppression : Eglise, société puritaine... La peur de cette enfant et sa honte sont bien nôtres » (387). André Renaud, responsable du compte rendu du premier tome pour *Relations*<sup>11</sup>, fait des observations semblables, qu'il conclut par une question qui interpelle et regroupe ses lecteurs ainsi que ceux de Martin : « N'est-ce pas du même coup la voie qu'ont voulu suivre toutes les générations d'enfants ici ? » (116).

Il faut attendre jusqu'en 1975 à la parution de la monographie de Robert Vigneault intitulée *Claire Martin. Son œuvre. Les réactions de la critique* pour lire un chapitre entier consacré à l'autobiographie. Ici, on note les débuts d'une étude plus

---

<sup>10</sup> Ce compte rendu s'intitule « Les enfances de Claire Martin » et a paru dans *L'Action nationale*, 56, 4, décembre 1966. 386-9.

<sup>11</sup> Les références ultérieures au compte rendu de Renaud proviennent de la publication suivante : Renaud, André, « Dans un gant de fer », *Relations*, 304, avril 1966, 116.



élaborée de la valeur littéraire plutôt que documentaire de ce texte. En 1976, Nicole Bourbonnais propose un compte rendu du livre de Vigneault<sup>12</sup>, où elle remarque que

Robert Vigneault a vite fait de découvrir et d'exposer les mécanismes périmés d'une critique qui ne porte plus son nom. Tantôt elle se nomme censure et juge d'une œuvre en fonction de critères soi-disant "moraux". [...] Tantôt la critique se veut mathématicienne et réclame une équation absolue entre les faits racontés et les faits vécus. Une œuvre comme les Mémoires ne sera bonne que dans la mesure où elle copie servilement la réalité (28).

On est témoin ici d'une insatisfaction grandissante vis-à-vis des modèles critiques qui privilégient avant tout une sorte de vraisemblance arbitraire, une correspondance apparente entre le ton et le contenu d'une autobiographie et une sélection particulière de données extérieures. Ce matériel « de comparaison » est d'ailleurs choisi assez spontanément par des lecteurs qui s'érigent en tant que vérificateurs de faits et défenseurs des limites de leur capacité individuelle d'admettre des propos désobligeants. Une nouvelle volonté d'approfondir la critique de *Dans un gant de fer* selon des analyses de la subjectivité et de l'imaginaire de l'auteure se voit d'abord dans le texte de Vigneault et ensuite dans la réponse de Bourbonnais (28). Que l'auteure du compte rendu appuie dans une portion importante de son texte (d'ailleurs très bref et qui commente un livre qui couvre *tout* l'œuvre de Martin) ce changement de perspective prôné par Vigneault s'accorde aux tendances théoriques contemporaines à prêter une attention sérieuse aux qualités littéraires des autobiographies. *Le pacte autobiographique* de Philippe Lejeune sort notamment en 1975 et cette parution inspire une abondance de réactions critiques. Le livre de Robert Vigneault, sorti la même année que celui de Lejeune, fait preuve d'un

---

<sup>12</sup> Ce compte rendu s'intitule « Robert Vigneault à l'écoute de Claire Martin » et a paru dans *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, 3, 1976, 27-29. Ici, toute référence au compte rendu provient de la version numérique *Érudit* : <http://id.erudit.org/iderudit/1366ac>

intérêt accru pour la valeur subjective et littéraire de l'autobiographie (142-9). Par contre, la sortie de *Dans un gant de fer* en 1965 précède (de peu, mais assez pour que cette antériorité soit détectable dans même les comptes rendus contemporains les plus sensibles) l'intérêt critique plus réfléchi que l'on commence plus tard à prêter aux complexités génériques de l'autobiographie, et dont Lejeune sera l'un des contributeurs les plus connus et commentés.

André Renaud, un des rares lecteurs de 1966 de *Dans un gant de fer* qui résiste à la tentation de s'attarder longuement sur ses passages les plus brutaux, comprend avant la publication de *Le pacte autobiographique* l'importance fondamentale du développement de la personnalité du protagoniste. Il se concentre plutôt sur le développement intérieur de Claire le personnage, son passage de l'enfant terrorisée à la jeune adulte qui entrevoit un avenir prometteur : « c'est l'aventure vécue d'une intelligence et d'une sensibilité-celles de l'écrivain- tout autant ou plus qu'une suite d'épisodes matériels » (« Dans un gant de fer », 116). Cependant, ce même commentateur, un professeur à l'université d'Ottawa, d'ailleurs, déclare avec confiance que « [c]ette reconstitution totale et objective est nécessaire, d'une nécessité froide où ne doit plus être considéré que ce strict devoir que l'on a à l'endroit de soi-même, des personnes impliquées et des lecteurs...à l'endroit de la vérité purement et simplement » (« Dans un gant de fer », 116). Cela suggère que la compréhension généralisée d'un concept aussi fondamental que le caractère nécessairement subjectif et partiel de toute autobiographie est encore à venir, même chez les universitaires. Plus tard, au cours de son compte rendu sur *La joue droite* dans un numéro ultérieur de la même publication<sup>13</sup>, Renaud offre cependant une réflexion qui

---

<sup>13</sup> Ce compte rendu s'intitule « La joue droite » et a paru dans *Relations*, 310, novembre 1966, 314.

permet une conception plus nuancée de la façon dont Claire Martin, et effectivement, tout autobiographe, doit reconstruire ses souvenirs dans le récit :

L'écrivain qui entreprend d'écrire ses mémoires n'a pas vraiment le choix ; du moins, ce n'est pas au niveau des événements que peut s'exercer sa liberté. Malgré lui il se voit placé devant un massif d'épisodes liés les uns aux autres par les personnages qui les ont commandés, par ceux qui les ont subis (314).

Ici, Renaud félicite Martin de sa perspicacité tout en signalant que la maîtrise qu'un autobiographe croit avoir sur l'évolution de son récit est en grande partie illusoire. Il propose une optique intéressante dans laquelle on peut considérer l'entreprise autobiographique, surtout pour son époque, où il y a une tendance notable de se concentrer assez longuement sur le déroulement de l'action et le développement des personnages et la responsabilité de l'autobiographe de raconter la « vérité ». Son commentaire évoque des souvenirs qui en génèrent d'autres qu'il faut inclure pour élaborer chaque scénario comme une sorte de réaction en chaîne qui dépasse le contrôle de l'écrivain. On ne peut nier non plus la puissance des connotations, souvent imprévues, du langage qu'emploie l'auteur. Nous élaborerons cette observation dans les troisième et quatrième chapitres du présent travail.

Dans les comptes rendus des années soixante, on remarque que très peu des commentaires font référence à la condition féminine de Martin. Comme nous l'avons constaté ci-dessus, ceux qui s'identifient aux événements et aux personnages élaborés dans son autobiographie semblent le faire en tant qu'habitants du Québec dont l'expérience commune est d'avoir traversé l'époque évoquée dans le récit. Il vaudrait peut-être mieux ici de parler simplement en termes d'expériences semblables dans un

environnement religieux ou familial comparable sans trop fixer de périodes trop précises. On n'a pas besoin d'avoir le même âge que Martin, d'avoir passé son enfance pendant exactement les mêmes années pour pouvoir reconnaître ses souvenirs. L'autobiographie de Denise Bombardier, *Une enfance à l'eau bénite*, provient d'une auteure née beaucoup plus tard, pendant les années quarante, ce qui n'empêche pas le climat religieux évoqué par Bombardier de ressembler à celui remémoré par Martin. Cela renforce le caractère plutôt graduel des changements dans l'influence cléricale au cours des décennies du mi-siècle. Effectivement, le peu de références vraiment directes à la condition féminine de Martin, dans les comptes rendus qui ont accueilli son texte est notable lorsqu'on considère la présence très marquée dans l'autobiographie de commentaires sur l'expérience féminine dans la vie sociale et religieuse de l'époque. Comme la plupart des lecteurs considérés ici sont masculins, il est probable qu'ils n'investissent pas beaucoup dans ces considérations simplement parce qu'ils ne les éprouvent pas de manière directe. À ce sujet, Isabelle Boisclair observe effectivement que « [s]'il est plus facile pour une femme de lire le texte d'un homme présentant un protagoniste masculin, habituée qu'elle est à la culture ou à l'univers masculin, il semble plus difficile pour un homme de comprendre un sujet féminin » (*Ouvrir la voie/x*, 219-20). De plus, la sortie de *Dans un gant de fer* précède l'établissement d'un appareil critique spécifiquement féministe indispensable à commenter ce texte selon une subjectivité féminine. Il faudra attendre la décennie suivante pour l'apparition de périodiques majeurs qui ont pour mission de publier des textes critiques venant de perspectives féminines. Bien entendu, certaines conceptions moins réfléchies de la féminité s'insèrent dans les comptes rendus de l'époque. Le passage suivant de Romain Légaré concernant *La joue droite* évoque des

attitudes traditionnelles et essentialistes envers les femmes : « Cet ouvrage, apparenté à l'essai ou mieux à un roman cruel plutôt qu'au récit autobiographique, révèle une ironie froide, une méchanceté qui n'est pas encore coupée de l'hérédité, un style soigné, incisif, et plutôt qu'une touche féminine une griffe virile qu'a développé sans doute l'agressivité de la vie » (485). Il nous semble que ce que ce lecteur trouve le plus difficile à accepter n'est pas le ton accusateur et caustique de l'ouvrage, mais plutôt que cela soit écrit par une femme. Rares sont les commentaires qui expriment directement le mépris misogyne. Le préambule de « Les enfances de Claire Martin » de Jean Fréchette est notable en ce que le compte rendu ouvre sur cette citation « d'un ami » de Fréchette : « On dirait une femme qui raconte ses maladies à ses amies en prenant le thé... » (386). Fréchette réagit avec équanimité : « La phrase était un peu méchante, mais il faut croire qu'il y a beaucoup d'amateurs d'hypocondries chez nous, puisque *Dans un gant de fer* fut le plus grand succès de l'édition québécoise de la dernière saison littéraire... » (386). Effectivement, les interprétations « thérapeutiques » des autobiographies qui reconstruisent des expériences douloureuses abondent, même chez les critiques favorables. Dans « La joue droite », André Renaud profère des explications de ce genre : « Nous pouvons constater que chaque paragraphe écrit vient pour ainsi dire suppléer au vide de l'enfance et de l'adolescence par la maturité et la liberté de l'âge adulte » (314). Plusieurs critiques s'étonnent qu'une fille aussi maltraitée puisse se métamorphoser en une femme aussi perspicace et espiègle. En effet, ils semblent aussi impressionnés par la force de la personnalité de la Claire Martin qu'ils connaissent (souvent personnellement) que par la puissance de son autobiographie. L'auteure marocaine Siham Benchekroun s'irrite contre les lecteurs qui prétendent que toute production littéraire féminine doit être

surtout une tentative d'apaisement d'un état émotif endommagé, « une démarche à visée thérapeutique » (20). Elle ironise sur le ton méprisant de certaines réactions lorsqu'un texte écrit par une femme paraît : « N'auraient-elles pas mieux fait de s'allonger sur un divan [...] pour épancher leurs états d'âme au lieu d'incommoder les lecteurs par leurs confidences ? » (20). Bien que son texte intitulé « Être une femme, être marocaine, écrire » sorte en 2005 et mette l'accent sur la situation au Maroc, nous avons vu qu'une attitude analogue à celle que dénonce Benchekroun se voit également lors de la parution de *Dans un gant de fer* au Québec en 1965. Même lorsqu'il s'agit d'un récit dont le caractère autobiographique est assumé et qui contient des reconstructions d'expériences affreuses, si on prête une attention exagérée aux qualités « thérapeutiques » de l'opération, on risque de passer à côté de l'esthétique du texte qui en résulte.

De brèves allusions aux profondeurs littéraires de *Dans un gant de fer* sont élaborées plus tard dans le texte de 1975 de Robert Vigneault, qui indique en particulier la démythification de la figure gigantesque du Père (153). Cette notion est abordée assez brièvement par Vigneault, mais elle suggère des possibilités intéressantes pour l'exploration du déploiement paradoxal de la figure du Père dans l'autobiographie de Claire Martin ; l'auteure construit un père colossal en le rapetissant simultanément par le raisonnement et le ridicule. Cette construction et cette destruction allègres, catégoriques et impitoyables de la figure autoritaire du père évoquent de manière plutôt subtile le caractère artificiel, arbitraire et temporaire des normes sociales qui ont longtemps permis le fonctionnement de figures semblables dans l'imaginaire, si ce n'est pas le quotidien, d'un lectorat qui tend à reconnaître facilement ce personnage de proportions pourtant monstrueuses.

En 2003, un numéro de *Voix et images* consacré aux textes de Claire Martin paraît. Laurent Mailhot y signale quelques perspectives pour une analyse proprement littéraire de *Dans un gant de fer* dans son article intitulé « Sur les deux joues : relecture d'un diptyque ». Il expose notamment le développement de la force de la jeune Claire aux dépens de son père de plus en plus pitoyable, tout en insistant sur la richesse dramatique du récit à l'aide du lexique théâtral :

C'est lui l'Enfant irresponsable, dangereux parce qu'irrationnel, imprévisible, transi de peur, confit de préjugés. Et c'est la petite fille, Claire, qui tient la famille et la maison dans sa main ferme sous un gant de velours. Les perspectives sont donc renversées ; la faiblesse se mue en force, et la tyrannie domestique en farce grotesque. On n'évite le tragique que par l'intelligence et la ruse (48).

L'analyse de Mailhot fait effectivement penser à une sorte de conte de fées réactualisé. L'héroïne triomphe face à des obstacles redoutables : l'isolement physique (la maison rurale des Martin au bout d'une route impraticable est analogue aux tours abandonnées qui abritent les princesses des frères Grimm), l'ennui et l'attente qui semblent interminables dans la vie de la petite Claire rappellent les sentences imposées à ces mêmes princesses (« Elle sera endormie cent ans/ jusqu'à l'arrivée du prince, etc. »), l'antagoniste que Mailhot caractérise d'« Ogre » (64) et de « nain gigantesque » (49). « L'intelligence et la ruse » dont parle Mailhot (48) suggère les armes ingénieuses d'une héroïne vaillante qui se débrouille pour vaincre la force brutale d'un géant malfaisant. Le renversement du pouvoir qui s'opère au cours du récit de Martin selon Mailhot est pourtant d'une signification plus profonde que d'une simple morale binaire à la fin d'un conte de fées où le Bien triomphe du Mal : « Ce qui fait l'originalité de l'œuvre personnelle, parfois intime de Claire Martin, c'est son style. [...] Si l'auteure dénonce et

attaque les hommes, des femmes, des préjugés, des clichés, elle ne le fait pas systématiquement au nom d'autres personnes, idées, groupes- fussent-ils féministes, laïques, démocrates, élitistes. » (64). S'il faut concéder l'absence d'innovation stylistique dans l'autobiographie de Martin, il faut également admettre que sa façon conventionnelle de raconter vient de manière honnête et légitime du milieu dont elle est issue, et la rigidité qui fait partie de son style contribue à la puissance des scènes et des personnages qu'elle développe. Sa sévérité à elle reflète et magnifie l'austérité de sa jeunesse remémorée. Le travail récent de Laurent Mailhot insiste effectivement davantage sur les complexités génériques et stylistiques de *Dans un gant de fer* que l'accueil critique initial de ce récit.

### **De l'énonciation contestataire vers la subversion esthétique**

Comme le démontre Isabelle Boisclair au cours du développement de son analyse historique de la production et de la critique littéraire féminines au cours des années 1960-1990 intitulée *Ouvrir la voie/x*, les années soixante font partie d'une période initiatrice de contestation sur le plan de la création littéraire féminine au Québec. Cette période précède la participation active des femmes dans les institutions critiques, ainsi que le développement d'appareils d'analyse féministe. Ainsi, il faut se baser sur des études plus récentes qui examinent les représentations littéraires de la féminité pendant les années soixante pour situer *Dans un gant de fer* vis-à-vis de la production des autres auteures de cette décennie. Cela nous permettra de considérer l'exploration des enjeux qui concernent la subjectivité des femmes dans ces textes. Comme nous le verrons, la critique des années



soixante a beau être élogieuse des mérites des écrits des femmes de l'époque et en proposer souvent des examens sérieux et pertinents, les femmes ne sont pas encore assez présentes dans les institutions critiques pour qu'il y ait beaucoup de considération savante des problématiques spécifiquement féminines que soulèvent ces textes. Par rapport à la production littéraire en tant que telle, Boisclair note que

[s]ur le plan du contenu, la production littéraire traverse une phase où le féminisme n'est pas explicitement formulé, même s'il est exprimé, notamment sous la forme de l'énonciation d'un malaise et d'une insatisfaction. Cette insatisfaction est principalement dirigée contre les formes institutionnelles du *conjugio*, qui annihile la femme comme sujet et la maintient au rang d'objet patriarcal (1960-1974) (*Ouvrir la voie/x*, 151).

Martin, qui en autant que nous le sachions n'a jamais employé l'étiquette féministe pour se présenter ou pour caractériser son œuvre, répond de façon marquante à cette tendance. Sa dénonciation cuisante des valeurs familiales de l'époque de son enfance, dont la dynamique de la famille qu'elle met en scène semble évoquer l'apogée du potentiel destructeur, est notable non seulement dans les insistances explicites de la narratrice que sa protagoniste n'allait pas vivre la triste histoire de sa mère, mais dans les interactions forcées et stériles entre les femmes de la famille en la présence du patriarche, qui deviennent chaleureuses et salutaires dès qu'il quitte la maison. Boisclair catégorise Martin d'ailleurs parmi les auteures du « préfémisme », regroupement de onze de ses contemporaines qui inclut notamment Anne Hébert et Marie-Claire Blais (*Ouvrir la voie/x*, 153). Cette période « préfémiste » correspond aux années 1960-1973 pour Isabelle Boisclair, et cette critique souligne le réalisme qui le caractérise, tendance dans laquelle l'autobiographie de Claire Martin tombe de manière notable : « de 1960 à 1973, avant que ne se fassent connaître les écrivaines dites radicales, les écrits des femmes

dénoncent un malaise, un inconfort de la situation de la femme, et cela, de façon très réaliste, pas métaphorique pour deux sous (à part peut-être *Les chambres de bois*, d'Anne Hébert, qui décrit le malaise relié à la condition féminine sur le mode lyrique) » (*Ouvrir la voie/x*, 223). Ici, Boisclair fait allusion aux attentes de la critique androcentrique, et surtout la cléricale qui était en train de perdre de son influence à l'époque qui nous intéresse ; elle observe que ce réalisme des femmes qui expose souvent ce qu'il y a de moins beau dans les relations conjugales et familiales était difficile à avaler pour les représentants des idéaux catholiques et traditionnels du père qui guide sa famille d'une main ferme mais bienveillante, de la mère qui se sacrifie avec amour pour le bien de ses enfants, de la famille pauvre mais industrielle qui n'attend que la récompense du Ciel, etc.

Pour ce qui est de la réception générale des écrits des femmes au cours des années soixante, il faut d'abord mentionner que selon Isabelle Boisclair, « l'augmentation massive des écrivaines survien[t] en 1961, à la suite de l'implantation massive et de la généralisation, à l'étendue de la province, de l'enseignement supérieur pour les femmes » (*Ouvrir la voie/x*, 122). La critique, préoccupée par la question nationaliste, n'est cependant pas disposée à reconnaître la spécificité féminine de leurs textes, comme l'indique Boisclair :

Ce qui fait problème, outre le fait déjà mentionné qu'on n'y décèle aucune référence ou évocation nationaliste, est l'expression d'une voix, d'un "je"<sup>14</sup> féminin, d'un nouveau sujet qui émet un point de vue jusque-là jamais entendu et dont l'entrée en scène révolutionne les habitudes de lecture des critiques habitués aux voix hégémoniques des sujets masculins qui couvraient toutes les autres (*Ouvrir la voie/x*, 223).

---

<sup>14</sup> Les guillemets sont de Boisclair.

Plus loin, nous verrons effectivement que les lecteurs masculins des textes des femmes que nous couvrirons ont tendance à apprécier l'intérêt formel qui se note dans ces écrits. Comme le travail littéraire des femmes ne parle généralement pas (au moins pas directement) de la situation des Québécois comme nation et comme minorité linguistique et culturelle en Amérique du Nord, il semble que ces œuvres soient évaluées surtout en fonction de leur innovation esthétique<sup>15</sup>, une autre préoccupation dominante de la critique de l'époque. Nous noterons également que la spécificité féminine des expériences que raconte Claire Martin suscite peu de commentaires.

Isabelle Boisclair cite l'ouvrage de 1977 d'Hélène Ouvrard intitulé « La littérature féminine québécoise : une double libération » pour communiquer le rôle de la Révolution tranquille en ce qui concerne l'essor des femmes écrivains au cours des années soixante ainsi que leur interrogation de la société québécoise de leur enfance, qui prend souvent la forme du père (*Ouvrir la voie/x*, 118). L'autobiographie de Claire Martin est un exemple on ne peut plus direct de cette tendance. Les répliques que fait sa narratrice aux paroles les plus autoritaires et aux exigences les plus arbitraires dont le père accable la protagoniste sont notables sur ce plan. Il faut mentionner qu'ici, le courage et le sang-froid associés à la distance rendent la contestation encore plus impitoyable. Dans cet ordre d'idées, l'introduction à *Écrire dans la maison du père* de Patricia Smart fournit quelques pistes d'intérêt. Dans cet essai, Smart se concentre sur une dizaine d'auteurs du siècle écoulé entre le travail de Laure Conan et celui de France Théoret dont la production interagit avec les formes d'expression d'une culture littéraire informée par la

---

<sup>15</sup> à des exception près, notamment l'autobiographie de Claire Martin, comme nous venons de signaler

suprématie des valeurs masculines. Bien que son chapitre sur Anne Hébert et Saint-Denys Garneau se concentre sur leur poésie, une forme littéraire assez éloignée des genres narratifs qui nous intéressent ici, les problématiques présentées dans son introduction se retrouvent tout au long de ses chapitres, quelles que soient les périodes et les tendances littéraires examinées. Ses commentaires sur l'importance de cerner la spécificité féminine sans entrer dans des généralisations essentialistes soulèvent des questions intéressantes concernant la place de l'autobiographie de Claire Martin dans la « maison du père » :

Dire que les femmes ont tendance à écrire autobiographiquement ou par fragments plutôt que de se sentir à l'aise derrière l'œil distanciateur d'un narrateur omniscient, ou que le corps parle à travers leur écriture, ou encore que se profile dans leurs textes une raison moins hiérarchisante, plus proche de l'émotion que celle des hommes, correspond à l'évidence fournie par les textes. Mais la question de la spécificité sexuelle de l'écriture soulève des problèmes, autant pour la critique féministe qui craint d'emprisonner la femme dans encore une autre catégorie ou « essence » dictée par la vieille hiérarchie binaire, que pour les critiques à tendance « universelle » qui peuvent toujours citer une exception ou deux pour démentir toute affirmation d'une spécificité sexuelle dans les textes littéraires (*Écrire dans la maison du père*, 24).

Lorsqu'on veut démontrer ou faire constater la spécificité d'une perspective qui coexiste avec d'autres, on est presque contraint à l'exprimer en termes de ce qu'elle est versus ce qu'elle n'est pas. Ce problème entre en relation paradoxale avec une autre valeur de la critique et de l'écriture féministe, celle de l'« évolution constante, [selon laquelle ces disciplines] ne se défini[ssent] que par [leur] mouvement et [leur] ouverture » (*Écrire dans la maison du père*, 24). Or, les comparaisons qu'effectue Smart entre l'écriture des femmes et celle des hommes ne sont pas moins vérifiables. Dans l'optique de ces tendances de l'écriture qui problématise la suprématie des normes traditionnellement

masculines<sup>16</sup>, *Dans un gant de fer* démontre une certaine ambivalence vis-à-vis des revendications féminines qui sont manifestes dans son contenu. Martin s'enrage contre les directives socio-religieuses, les constructions qui dictaient les circonstances de vie des femmes de la période de son enfance, et qui persistaient pourtant comme s'il s'agissait d'un projet du destin immuable. Cependant, sa narratrice contrôle le mouvement de son récit de manière aussi unilatérale et catégorique ; la présentation des événements et le développement des personnages suivent sa pensée comme la petite Claire et ses camarades devaient adhérer aux rythmes du couvent. Il n'y a même pas le potentiel d'une dissension crédible ; les personnages qui pourraient offrir des perspectives vraiment concurrentes<sup>17</sup> (le père, les sœurs détestées) sont tellement méprisables que leur point de vue est exclu à priori. Ici, nous avons affaire à une situation délicate et paradoxale. Pour exprimer l'étendue de sa souffrance, elle doit communiquer le caractère borné de bon nombre des adultes qui l'entouraient pendant son enfance, mais on voit difficilement comment elle aurait pu s'échapper elle-même complètement des pièges de l'intransigeance qu'elle condamne. Sa façon impitoyable de démontrer la cruauté de ses bourreaux reflète effectivement l'ampleur de leur emprise sur l'environnement dans lequel elle a grandi. Une présentation équilibrée et nuancée qui tiendrait compte davantage des effets des pressions auxquelles son père et les religieuses faisaient face n'aurait pas évoqué l'énormité et la durée de la terreur qui l'accompagnait presque constamment au cours de sa jeunesse. Or, la qualité très personnelle de l'autobiographie

---

<sup>16</sup> Ici, nous nous exprimons ainsi au lieu de dire simplement « l'écriture féminine », parce que comme Patricia Smart l'indique à la page 331 de *Écrire dans la maison du père*, les hommes peuvent aussi prendre des attitudes d'écriture qui contestent la suprématie des valeurs dites masculines. Cependant, pour alléger nos phrases, nous emploierons désormais l'expression « l'écriture féminine » pour désigner ce phénomène.

<sup>17</sup> même au niveau virtuel, puisqu'il s'agit quand même d'une autobiographie, genre qui tend presque nécessairement à privilégier la perspective d'un seul narrateur, selon l'identité entre l'auteur, le narrateur et le protagoniste dans la définition de Philippe Lejeune (*Le pacte autobiographique*, 15).

de Martin met en relief son point de vue, ce qui mène, curieusement, à une impression d'omniscience distante pour au moins trois raisons : son mépris pour les possesseurs de perspectives potentiellement divergentes, le réalisme implacable avec lequel elle contrôle la présentation des scènes élaborées et la distance entre le je de l'énonciation et le je de l'énoncé<sup>18</sup>. La narratrice raconte les misères de la petite Claire de la position de quelqu'un qui connaît les réussites et la liberté relative de Claire l'adulte. Ainsi, le ton de *Dans un gant de fer* joue de manière intéressante entre les tendances « féminines » et « masculines » opérantes au cours du vingtième siècle telles que cernées par Patricia Smart. Cette critique nous rappelle que la possession qui se veut totale de la narration s'apparente à « ce que notre culture a toujours nommé le “roman traditionnel” (le réalisme) » (*Écrire dans la maison du père*, 28). Il faut reconnaître la ressemblance entre le je de l'énonciation de *Dans un gant de fer* qui semble observer de l'extérieur et le sujet « qui se coupe de l'altérité qu'il désire posséder en la réduisant au statut d'un objet dans l'œil de l'observateur » (*Écrire dans la maison du père*, 28). Smart constate la saveur « masculine » de ce genre de vision (*Écrire dans la maison du père*, 28), ce qui nous permet de problématiser le contenu de l'autobiographie de Martin qui réclame un statut de sujet pour celles qui n'existaient que dans l'optique des besoins masculins.

Patricia Smart souligne une autre structure de l'édifice patriarcal interrogé dans les textes des femmes québécoises du vingtième siècle et qui trouve écho dans l'autobiographie de Claire Martin :

Constitué par les figures du père, du fils ou du prétendant et de la femme-objet qui forment ses trois pointes, ce triangle correspond à la configuration familiale et culturelle dont hérite chaque écrivain et écrivaine, et représente la structure de base que la femme doit faire éclater

---

<sup>18</sup> Philippe Lejeune différencie l'énonciation et l'énoncé dans *Le pacte autobiographique*.

afin d'inscrire sa propre subjectivité dans l'espace de l'écriture (*Écrire dans la maison du père*. 33).

Claire Martin explore cette dynamique traditionnelle avec humour et ingéniosité lors des scènes vers la fin de *La joue droite*, où le père essaye de trouver un mari pour Dine parmi ses connaissances, les unes plus timides et ennuyeuses que les autres. L'optique dans laquelle la narratrice s'empare de la situation brouille les rôles des trois participants principaux de ce rituel et ouvre son fonctionnement à de nouvelles influences, notamment une participation plus poussée de la future fiancée et de ses sœurs. La scène où un prétendant particulièrement insipide et malchanceux dîne chez la famille et les filles s'organisent pour lui servir de la moutarde assez forte pour le rendre malade est un exemple de la stratégie qu'emploie Martin pour subvertir le système traditionnel de l'échange de la femme entre le père et le futur mari. Ici, Dine et ses sœurs remplissent superficiellement leur rôle de serveuses passives tout en manipulant les conditions de la rencontre pour permettre à Dine de participer au choix de son mari. Les individus auxquels correspondent les deux pointes « actives » du triangle, c'est-à-dire le père et le prétendant, ne sont même pas au courant de ce qui se passe sous la surface d'une situation qu'ils prétendent contrôler. Si elles désirent exprimer leur propre subjectivité à l'intérieur d'un contenu où il est question de mariage, les auteures ne peuvent pas laisser passer sans commentaires le modèle triangulaire de l'échange d'une femme entre deux hommes. Claire Martin problématise cette pratique en introduisant non seulement la résistance de la fiancée potentielle, mais la coopération dans cette entreprise d'autres femmes, ce qui interroge la durable idée reçue que les femmes sont naturellement des adversaires dans une perpétuelle compétition pour les attentions d'un bon parti. À l'aide

de l'essai de Patricia Smart, nous constatons que la structure et le contenu de *Dans un gant de fer* témoignent d'une relation partielle<sup>19</sup> aux valeurs de multiplicité, d'ouverture et de partage qui informeront plus tard les questionnements d'une critique féministe.

Nous trouvons l'analyse d'Anne Brown intitulée « Brèves réflexions sur le roman féminin québécois à l'heure de la Révolution tranquille » d'une utilité notable. Brown examine le fonctionnement dans leur milieu social et familial de trois types de personnages féminins, c'est-à-dire la mère, l'épouse et la lesbienne, sans pourtant les figer en « types ». Pour ce qui est de la pertinence de l'étude de Brown concernant le texte principal qui nous intéresse, nous nous concentrerons sur son examen de la mère<sup>20</sup>. D'après les conclusions tirées de l'analyse de soixante-dix mères apparaissant dans les romans écrits par des femmes entre 1960 et 1970, « ce personnage donne rarement naissance à une famille nombreuse et ne porte plus des enfants jusqu'à un âge avancé » (145). Elle note cependant que les quelques exceptions à cette nouvelle tendance chez les mères littéraires à faire moins d'enfants que dans les romans d'avant les années soixante « ont toutes fondé et élevé leur famille avant l'époque de la Révolution tranquille. De plus, elles font figure de personnages secondaires ou épisodiques. Elles incarnent ainsi les dernières manifestations dans notre fiction d'une mentalité révolue » (145). *Dans un gant de fer*, bien qu'autobiographie et non roman, entre nettement dans cette orientation avec son traitement de la mère, surtout lorsqu'on considère le mariage tardif que le je de l'énonciation attribue à la protagoniste durant une de ses incursions momentanées dans la

---

<sup>19</sup> ainsi que tout autre texte écrit par une femme, vu que la langue elle-même est un outil élaboré selon la subjectivité masculine, comme nous rappelle Simone de Beauvoir (*Le deuxième sexe*, 14). Nous avons pourtant essayé de démontrer que la perspective organisatrice du récit de Martin souligne que les valeurs androcentriques indiquées sous-tendent sa construction.

<sup>20</sup> Les réflexions d'Anne Brown sur l'épouse elle-même, hors de sa relation à d'éventuels enfants, font, elles aussi, penser à la dynamique familiale que Martin présente dans son autobiographie. Or, ses observations concernant la mère entrent mieux dans notre sujet, puisque *Dans un gant de fer* suit la perspective de la narratrice, *l'enfant de la mère*, quoique cette mère soit aussi une épouse.



vie adulte de Claire l'enfant. Brown continue son étude en explorant la qualité des relations mère-enfant dans les romans écrits par des femmes pendant les années soixante.

Elle affirme qu'à

la catégorie la plus importante des mauvaises mères appartiennent les héroïnes insatisfaites dans le couple. Il s'agit de femmes dont le mari est violent, infidèle, alcoolique ou irresponsable. [...] Si ces mères traumatisent leur progéniture, c'est, nous disent les auteures, parce que leur relation conjugale les a traumatisées d'abord (146).

Si le titre « mauvaise mère » est un peu fort et catégorique pour la mère de la petite Claire, une femme plutôt faible et incapable de protéger ses enfants contre les attaques de leur père, mais indéniablement aimante, on peut quand même dire que sa situation conjugale insupportable l'empêche de ressembler au mythe traditionnel de la mère qui pourvoit « naturellement » à tous les besoins de sa progéniture. L'observation d'Anne Brown que les mères romanesques élaborées par des femmes au cours des années soixante ont tendance à être visiblement entravées en ce qui concerne les soins et la protection de leurs enfants mène à sa conclusion que, « lié aux conditions d'existence de la mère, [l'amour maternel] n'est plus cette force irréductible de la nature, si souvent représentée dans notre littérature d'avant 1960 » (147). Quoique l'existence de l'amour maternel en tant que sentiment ne soit pas en doute chez la mère de la petite Claire, l'expression active de cet amour au niveau instinctuel, la protection de ses enfants coûte que coûte, même au prix des sanctions sociales et religieuses qui guettent la femme catholique qui quitte son mari, est loin d'être constante.<sup>21</sup> Ici, nous ne voulons pas suggérer que les mères d'enfants maltraités par leur père s'éloignaient souvent de ce

---

<sup>21</sup> La mère martinienne s'enfuit pourtant chez ses parents avec ses petits pour un séjour bref pendant l'enfance de la petite Claire.

dernier pour mettre fin à la violence avant 1960, au Québec ou ailleurs, pas plus dans la vie que dans la littérature. Or, ce qui est marquant dans l'autobiographie de Martin, c'est le ton critique que la narratrice emploie pour parler de la passivité de la mère et de son incapacité à protéger ses enfants, c'est-à-dire l'interrogation du mythe de la perfection maternelle. Pour ce qui est de sa concentration sur les défauts « maternels » de la mère, son interrogation du « mythe de la bonne mère » selon l'expression de Brown (146), *Dans un gant de fer* participe aux questionnements de son époque, quoique ce texte soit, comme nous le verrons, loin d'être audacieux sur le plan formel.

### **Les romans des années soixante, l'innovation stylistique et la critique**

#### ***Dans un gant de fer et Une saison dans la vie d'Emmanuel face au passé***

Les textes qui semblent susciter des analyses plus détaillées de leurs qualités littéraires à leur sortie durant les années soixante sont ceux qui démontrent de l'originalité stylistique. En 1965, Jean-Louis Major résume cette tendance dans son article intitulé « Le roman depuis 1960 » : « De plus en plus les romanciers sont conscients que c'est par le style qu'ils ont quelque chose à dire [...] Quelle que soit la valeur de la production romanesque, elle est et sera de plus en plus intéressante parce que chaque œuvre devient en quelque sorte expérimentale » (462). L'année 1965 est particulièrement notable puisque le premier tome de *Dans un gant de fer* de Claire Martin et *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais sortent cette année et ces deux récits sont sélectionnés pour le même prix littéraire, le France-Québec 1966. Ainsi,

on comprend une certaine tendance à comparer les deux textes. Jean Fréchette le fait dans « Les enfances de Claire Martin », où il note les similitudes concernant le caractère détaché et ironique des deux textes, tout en opposant l'écriture réaliste sans « un seul élan poétique » de Martin au « mode fantastique et poétique » de Blais (388). Il avance également que la « psychologie traditionnelle » et les « fouilles introspectives très raisonnables » de *Dans un gant de fer* sont peut-être plus acceptables pour le « lecteur moyen » que le matériel psychologique d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* » (389). Les références directes à une appréciation du style traditionnel de Martin qui serait particulièrement marquée chez les lecteurs qui ne participent pas aux échanges littéraires « savants » se font assez rares dans les textes qui critiquent le récit à sa sortie. Cependant, il faut de toute façon les considérer dans l'ensemble prépondérant des commentaires qui mettent l'accent ailleurs que sur la valeur proprement littéraire de l'autobiographie qui nous intéresse ici (c'est-à-dire sur sa valeur documentaire et thérapeutique, examinée ci-dessus).

En plus de l'année de parution et du décernement du même prix, *Dans un gant de fer* et *Une saison dans la vie d'Emmanuel* ont des thèmes en commun, tels que l'exposition de familles nombreuses où le nombre élevé d'enfants est moins important qu'un certain sens d'anonymat qui entoure les enfants des deux textes.<sup>22</sup> Les deux ouvrages présentent un père indifférent à la personnalité et aux talents de sa progéniture et qui n'arrive sur la scène que pour les gronder et distribuer des gifles. Les deux mères sont des êtres plutôt effacés, trop timides, malades ou fatigués pour encourager l'individualité de leurs petits ou même pour assurer leur bien-être le plus rudimentaire.

---

<sup>22</sup> Dans le cas de *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, plus d'un commentateur caractérise la prolifération d'enfants de « pullulement », un choix lexical dont les connotations de nombre incontrôlé ou incontrôlable, et de chaos se notent immédiatement.

Chaque enfant est l'objet de continuel tiraillements. D'une part, les enfants subissent une vie familiale froide et chaotique où l'épuisement, l'indifférence ou l'hostilité des parents rend difficiles chez leur progéniture le développement personnel et la prise de rôles sociaux convenables et fructueux. D'autre part, on note la volonté tout aussi persistante de reconnaître et d'affirmer la spécificité de chaque enfant évidente dans le regard affectueux que la narratrice de Martin pose à tour de rôle sur ses frères et sœurs individuels et les changements réguliers entre le point de vue des enfants dans le récit de Blais. L'anonymat dans lequel les enfants vivent est également mitigé dans les deux ouvrages par la grand-mère. Dans l'autobiographie de Martin, ce personnage passe le plus de temps possible avec sa petite-fille et fait tout ce qu'elle peut pour lui transmettre ses compétences et son savoir-vivre. Dans le roman de Blais, la grand-mère reconnaît les ambitions poétiques de Jean Le Maigre et elle conserve ses poèmes après la mort de son petit-fils. Le lecteur a également affaire à des scènes ludiques et touchantes entre cette matriarche et le bébé Emmanuel. Comme le constate Jean Fréchette, les deux auteures s'expriment sur un ton ironique (« Les enfances de Claire Martin », 388). Cependant, l'ironie de Martin est uniquement la possession de la narratrice omnipuissante qui se moque de manière unilatérale et univoque de ses anciens persécuteurs maintenant disparus. Il n'y a pas d'interaction, pas de va-et-vient, pas de répartie. Par contre, les façons dont les personnages de Blais fonctionnent entre eux et relativement à leur environnement très agissant fournissent une grande partie de la richesse narquoise d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*.

Lorsqu'on étudie l'autobiographie de Claire Martin dans le contexte des récits qui lui sont contemporains, on remarque une certaine différence dans la réception critique

selon le type de publication. Ainsi, *Une saison dans la vie d'Emmanuel* fournit un exemple intéressant, étant donné sa sortie la même année que *La joue gauche* et la réception du prix France-Québec en 1966. Nous avons noté plus haut que les évaluations aux allures les plus savantes de *Dans un gant de fer* s'effectuent d'abord dans la presse qui assume ses intérêts cléricaux ou pour le moins catholiques.<sup>23</sup> Des recherches dans les mêmes publications concernant *Une saison dans la vie d'Emmanuel* révèlent une variabilité intéressante d'intérêts. Hyacinthe-M. Robillard, dans son article intitulé « Marie-Claire Blais ou le nécessaire bistouri » du numéro de juin 1966 de *Relations*, résume brièvement l'action du roman et il aborde ensuite une apologie de la chrétienté mêlée de conseils moralisateurs, le tout coloré d'essentialisme androcentrique. Ici, nous citons un peu longuement pour montrer à quel point Robillard omet de considérer les qualités littéraires du texte au profit de ses préoccupations à lui. Son compte rendu souffre d'un certain manque de clarté et d'une tendance à sauter de manière abrupte d'un sujet à un autre. Néanmoins, d'après le contexte dans lequel on trouve cette citation, certaines affirmations semblent critiquer les activités des personnages sur un ton irrité parce que les actions ne correspondent pas à sa vision des valeurs qui devraient dominer dans la vie sociale et religieuse :

En un seul jet, tout ce qui pendant trois siècles nous a paru naturel,  
familier, précieux : religion, vie familiale, dignité personnelle est dynamité  
par le fond. La conscience n'existe plus pour personne, mais seulement la

---

<sup>23</sup> Rappelons qu'il faut attendre 1975 pour que la monographie méticuleuse de Robert Vigneault voie le jour. De plus, les études de *Dans un gant de fer* dans la presse présentée comme savante se trouvant dans des collections dont la raison d'être principale est d'abriter de la critique littéraire dans laquelle les intérêts religieux sont subordonnés à l'examen aussi objectif que possible des ouvrages analysés ne commencent à proliférer qu'à partir des années quatre-vingt-dix, grâce notamment aux efforts de Patricia Smart, Laurent Mailhot et Mary Jean Green. Quoiqu'on examine *Dans un gant de fer* dans des publications plus journalistiques et populaires telles que *Maclean's* et *Châtelaine* depuis la parution de cette autobiographie, la nécessaire sélection des sources expliquée plus haut ne permet pas ici une considération détaillée des comptes rendus de l'autobiographie de Martin dans ces types de magazines.

poussée individuelle ou grégaire qui est recherche de la satisfaction immédiate dans l'ignorance ou plutôt l'inconsidération des conséquences de l'action (211).

Plutôt que de tenter de cerner ce que l'indifférence du père signifie sur le plan littéraire ou même social, Robillard se contente d'offrir le reproche qui suit :

Que la mère ou la grand-mère jouent un rôle primordial dans l'enfance, on le comprend assez ; mais que le moment ne vienne jamais par la suite où le père reprenne en main la destinée de ses fils et ses filles, pour les guider et les influencer virilement, voilà qui est inacceptable et intolérable (212).

Finalement, lorsqu'il évoque l'inconduite sexuelle perpétrée par le frère Théodule, il insiste que « [q]uoi qu'il en soit de la validité de "types" religieux ou sacerdotaux que l'art contemporain représente, il ne faut surtout pas oublier dans toute cette question que les misères mises à nu dans « *Une saison...* » ne sont pas le fait de la religion, mais de l'homme<sup>24</sup> » (212). Il poursuit cette argumentation en rappelant l'existence de crimes sexuels hors le milieu clérical (212), raisonnement qui n'appuie même pas sa position de manière convaincante, puisqu'il n'exclut pas la possibilité d'une fréquence relativement plus élevée de ces délits à l'intérieur des communautés religieuses.

Il n'y a pas de comptes rendus ou d'articles dans *Relations* pour accueillir *Une saison dans la vie d'Emmanuel* au cours des années 1965-6. *L'action nationale* de décembre 1965, par contre, contient un article de Jean Marcel qui, bien qu'il n'entre pas trop dans ce qu'il y a de spécifique de l'époque dans le roman, discute de ses qualités littéraires sous le titre de « L'univers magique de Marie-Claire Blais ». Romain Légaré,

---

<sup>24</sup> Les guillemets sont de Robillard, ceux autour de « types », ainsi que ceux autour de « *Une saison...* ». Selon les conventions de ponctuation qui ont actuellement cours, on ne met pas de guillemets autour d'un titre d'un roman en italiques.

responsable du compte rendu pour *Culture*<sup>25</sup>, indique, sans élaborer, que « [l]e curé manifeste une omniprésence fantomatique ; la religion s'affiche superficielle, routinière, mal comprise, ridicule, ridiculisée, mêlée à l'érotisme ou à des relents de superstition » (483).

Nos recherches donnent non seulement de plus nombreuses réactions suivant la parution de *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, mais ces interrogations qui, d'après leur contenu et leur langage, ainsi que leur provenance de périodiques qui se trouvent dans des bases de données qui rassemblent surtout des publications dont l'objectif primaire est d'analyser de manière indépendante les ouvrages d'imagination, révèlent une appréciation sensiblement plus élaborée de ses qualités proprement littéraires.<sup>26</sup>

Concernant les sources contemporaines de la période littéraire qui nous intéresse, même les plus rigoureuses, il faut rester conscient de l'importance des valeurs catholiques dans la formation universitaire qu'aura reçu tout penseur québécois actif durant les années soixante. Même ceux dont la jeunesse tombait dans les années quarante et cinquante et qui étaient attirés par les tendances laïcisantes de ces décennies de transition auraient des habitudes de pensée durables inspirée d'une formation catholique à l'intérieur de laquelle ils ont pu accéder à des positions d'élites. En d'autres mots, on a affaire ici à ceux qui ont pu réussir, au moins leur vie professionnelle, dans une culture de pensée réglée par l'Église, et auraient ainsi un intérêt personnel pour le moins mitigé à prôner un idéal de

---

<sup>25</sup> Ce compte rendu n'a pas de titre, et a paru dans *Culture*, 27, 1966, 483-4.

<sup>26</sup> Notons en particulier que la base de données [www.erudit.org](http://www.erudit.org), qui a pour mission de réunir de la critique littéraire et artistique qui respecte les normes actuelles d'objectivité nécessaires pour qu'une étude soit reconnue comme savante et dont les collections comprennent des numéros de périodiques qui datent souvent au moins du milieu du vingtième siècle, ne donne de version numérique des revues les plus savantes que la présente étude a pu rapporter en matière d'évaluations de *Dans un gant de fer*, c'est-à-dire des publications suivantes : *L'action nationale*, *Relations*, *Culture* et *Maintenant*. Par contre, cette base de données très utilisée actuellement dans le milieu universitaire de langue française donne des analyses beaucoup plus nombreuses et élaborées de *Une saison dans la vie d'Emmanuel* datant des quelques années qui suivent sa parution.

recherche basé uniquement sur les conclusions qu'on peut tirer de l'observation. On peut bien se demander à quel point les hommes qui reçoivent une formation traditionnellement catholique et qui montent à des postes d'autorité savante comme résultat de cette formation désirent reconnaître des voix littéraires qui remettent en question les pratiques narratives qui renforcent des valeurs aux connotations masculines et chrétiennes (comme la progression linéaire de l'action et la suprématie d'un narrateur unique et omnipotent qui contrôle le déroulement de l'histoire). Après tout, selon Michael Gauvreau dans son livre *The Catholic Origins of the Quiet Revolution*, les organismes laïcissants étaient actifs aux débuts de l'évolution d'une province où les institutions catholiques s'occupent du système scolaire, des services de santé et de l'aide aux démunis vers un Québec où le gouvernement prend ces responsabilités en main de manière standardisée. Les membres de ces organisations prônaient des changements comme, par exemple, plus de participation administrative des élites laïques dans l'Église et l'organisation d'ateliers pour développer la complicité et la satisfaction sexuelle des jeunes époux. Or, le renouvellement clérical et la laïcisation préconisés pendant la jeunesse de plusieurs penseurs qui seraient bien établis dans leur carrière intellectuelle pendant les années soixante ne remettaient pas vraiment en question les bases androcentriques de la pratique et de la vie sociale catholiques. Ainsi, dans le contexte de la parution de l'autobiographie de Martin et des textes de ses contemporains, on ne peut pas nier l'influence des idées traditionnelles des institutions catholiques à l'intérieur desquelles ceux qui allaient justement devenir les critiques de la période de ladite Révolution Tranquille ont pu faire leur chemin, même s'ils écrivent pour des publications qui valorisent l'idéal de l'étude libre de tout préjugé moral ou culturel.



Bien que Jean-Louis Major, que nous avons cité plus haut pour l'accent qu'il met sur l'importance du style littéraire et de l'expérimentation dans la production romanesque des années soixante en général, ne commente pas très longuement *Une saison dans la vie d'Emmanuel* dans son article intitulé « Le roman depuis 1960 », il admire la « “poésie” du réalisme » qu'il trouve dans ce roman et qui « tient à la structure même de l'ensemble » (463). Ces commentaires, ensemble avec l'emploi de guillemets que fait Major pour avancer son interprétation de la vision qu'offre Marie-Claire Blais de son univers romanesque, annoncent une façon structurellement innovatrice de présenter la précision de détail qui caractérise d'habitude les textes aux qualités réalistes et qui, dans le cas de *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, communique au lecteur l'accumulation progressive de malheurs qui mènent à la destruction de la famille. Que ce développement soit contenu dans l'espace temporel d'une saison encourage son appréhension sur un plan à la fois presque miniature (d'où la description très détaillée d'épisodes de courte durée, et d'une concentration de signification déterminante pour l'avenir de chaque personnage). En 1966, Georges-André Vachon observe, dans son article intitulé « L'espace politique et social dans le roman québécois », que *Une saison dans la vie d'Emmanuel*

est en effet construit à partir d'une donnée invraisemblable : au centre de cet univers pourrissant, il y a une conscience d'écrivain, celle de Jean le Maigre. On apprend peu à peu que Jean traduit en pages de prose et en poèmes sa propre vie et, à travers elle, toute la chronique familiale [...] Ce qui est invraisemblable pour le lecteur c'est qu'il y ait une conscience d'écrivain située, comme celle de Jean, au cœur même de la réalité québécoise (« L'espace politique et social dans le roman québécois », 278).

Ici, Vachon ajoute une note en bas de la page qui compare Jean Le Maigre à un personnage de Lemelin : « Le Denis Boucher de Lemelin est dans la même situation ;

mais voyez quelle *distance* il met entre lui et son milieu, celle de l'ironie, de la caricature, du mépris, des prétentions sociales, qui feront de lui un être incapable de se *situer*<sup>27</sup> » (« L'espace politique et social dans le roman québécois », 278).

Bien que nous ne puissions pas nous attarder sur Lemelin, faute d'espace, cette observation fait penser immédiatement à l'objet central de notre étude. L'attitude que Lemelin développe chez son personnage qu'il développe sur le plan romanesque trouve son écho dans la narratrice et la protagoniste<sup>28</sup> de *Dans un gant de fer*. De plus, dans l'autobiographie de Martin, il n'y a guère de références à une écriture quelconque de la petite Claire ; l'autobiographe n'y aborde même pas le journal intime dont nous connaissons pourtant l'existence d'après des entretiens sur ses méthodes accordés après la parution du récit. Pour ce qui est de l'activité littéraire de l'enfant, on a plutôt affaire à une lectrice enthousiaste mais frustrée, dépourvue d'accès régulier à une bibliothèque digne de ce nom, et ce qui est peut-être encore plus grave, elle se trouve sans repères en matière de sélection de textes. Chez ses grands-parents qui l'encouragent mais qui n'interviennent pas dans ses choix de livres, elle lit au hasard tout ce qui lui tombe sous la main ; elle avale par exemple *Don Quichotte* avec rien que ses connaissances de petite écolière, évidemment sans pouvoir le comprendre. À la maison paternelle et au pensionnat, elle doit se contenter des *Vies de Saints*. La narratrice exprime de manière explicite son insatisfaction. Ce qui empêche ces habitudes de lecture potentiellement ennuyeuses de nous paraître trop pénibles, c'est la conscience de la narratrice que c'est le geste de lecture lui-même qui enthousiasme l'enfant. Effectivement, nous assistons au

---

<sup>27</sup> Les italiques sont de Vachon.

<sup>28</sup> Martin emploie le même pronom « je » pour la narratrice et la protagoniste, ce qui est assez conventionnel pour les autobiographies, et qui donne l'impression que ces deux acteurs sont identiques, malgré la possibilité d'entrevoir de temps en temps l'auteure au moment de l'écriture dans les commentaires de la narratrice.

développement d'une attitude littéraire définitive, quoique axée sur la lecture des textes des autres (qui ne sont pas toujours des plus inspirants), et non sur une prise de conscience d'écrivain.

La remarque de Georges-André Vachon selon laquelle *Une saison dans la vie d'Emmanuel*

semble [...] représenter une des premières tentatives d'assomption de la réalité québécoise. Marie-Claire Blais a senti que, pour réussir dans cette entreprise, elle devait prendre le sujet le plus sordide ; et cela, elle pouvait le faire, dès le moment où elle se sentait la force de l'assumer, de le traiter avec amour (« L'espace politique et social dans le roman québécois, 276-7 »).

nous fait voir que le récit de Blais cherche une compréhension profonde d'un héritage social difficile à assumer, mais comme cette auteure l'aborde sans vouloir s'en distancier, elle réussit à l'explorer de façon riche et nuancée. Vachon poursuit son examen des innovations formelles de *Une saison dans la vie d'Emmanuel* en notant qu' « il n'est jamais clair que Jean est *le*<sup>29</sup> personnage principal de ce roman, car le regard ingénu d'Emmanuel, le regard aimant de la grand'mère sont, tout autant que le sien, totalisants et créateurs » (« L'espace politique et social dans le roman québécois », 278). Ces points de vue multiples fonctionnent effectivement comme des garanties contre le risque de donner une idée stéréotypée d'une société qui est souvent présentée comme monolithique. Que Blais résiste à la domination d'une seule perspective narrative dote son roman d'un caractère à la fois assez vaste pour que la diversité de personnages et d'expériences à l'intérieur du groupe familial soit reconnaissable, et très intime, pour permettre au lecteur de connaître des personnages investis d'une individualité attirante. L'autobiographie de

---

<sup>29</sup> Les italiques sont de Vachon.

Claire Martin, par contre, joue entre les plans individuels et sociétaux d'une façon différente. Ici, le ton personnel et l'univocité<sup>30</sup> donnent au lecteur l'irrésistible impression de passer des moments privés et privilégiés avec quelqu'un qui partage ce qu'elle juge être le plus important de sa vie. La valeur sociale de *Dans un gant de fer* vient notamment de ce que ses lecteurs individuels trouvent familier dans les épisodes narrés et chez les gens qui entourent la petite Claire; il ne s'agit pas ici de reconnaître des personnages complets et actifs qui ont leur propre point de vue<sup>31</sup>, mais plutôt de se souvenir avec Martin de qualités, de traits, de situations et d'habitudes ainsi que des émotions associées à ces évocations. Ici, il faut préciser que le caractère personnel de l'autobiographie invite une attitude de lecture non pas motivée par le contrôle extérieur de l'« exactitude » des propos de Martin, mais par l'ouverture à la possibilité de se retrouver, au moins par instants, pendant la lecture.

*Dans un gant de fer* et *Une saison dans la vie d'Emmanuel* font tous les deux référence à la séparation binaire de la campagne et la ville, très souvent examinée dans les ouvrages qui ont pour objectif de cerner les préoccupations et les imaginaires qui ont cours au Québec lors de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle et de la première moitié du vingtième. Dans la section sur *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de son article publié en 1970 en anthologie, Michel Brûle fait référence au travail de Lucien Goldmann :

---

<sup>30</sup> Bien entendu, Martin fait parler ses personnages, mais c'est elle qui contrôle leurs énoncés sélectivement à l'aide de ses propres reconstructions ou de conversations inventées pour donner du poids à sa vision de son passé.

<sup>31</sup> Rappelons ici la tendance de l'auteure de présenter ses personnages aimés sous un jour uniformément flatteur et ses personnages détestés de manière condamnatrice.

Dans une conférence à l'Université de Montréal, Lucien Goldmann<sup>32</sup> disait qu'on ne trouvait plus dans ce roman l'opposition bonne campagne - mauvaise ville. En effet, la ville n'est ni meilleure ni plus mauvaise que la campagne. Les personnages quand ils survivent passent maintenant sans discontinuité de la campagne à la ville ; il n'y a plus de jugement de valeur mais seulement un destin à accomplir, les prophéties de Jean Le Maigre à réaliser (181, « Introduction à l'Univers de Marie-Claire Blais »).

La façon dont cette observation est formulée laisse comprendre qu'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* est un des premiers romans du Québec à désinvestir la ville de sa réputation de lieu *particulier* de perdition et de pestilence, endroit où les anciens campagnards perdent supposément leur innocence ainsi que la prétendue bonne santé de ceux qui travaillent dans les champs.<sup>33</sup> Cette nouvelle acceptation sur le plan romanesque concerne ce qui se produisait depuis longtemps, c'est-à-dire qu'une proportion de plus en plus élevée, ayant dépassé la moitié des habitants du Québec pendant la première moitié du vingtième siècle<sup>34</sup>, habitaient en ville. Il vaut aussi la peine de mentionner que l'expérience des colons contrastait dès la fin du dix-neuvième siècle avec le mythe durable du campagnard pionnier robuste et maître de son domaine qui évoquait pour certains un passé agricole idyllique. Des conditions matérielles souvent quasi invivables, l'isolement des terres encore disponibles ainsi que leur distance des marchés, la difficulté de défricher les terres et l'impossibilité de pratiquer une culture de subsistance sans devoir travailler à un salaire très bas dans la puissante industrie de foresterie-, caractérisent, selon Paul-André Linteau et son équipe, les circonstances de nombre des colons (*Histoire du Québec contemporain*, 140-45).

---

<sup>32</sup> Brûle ne donne pas d'autres infos bibliographiques que celles-ci sur la communication de Goldmann.

<sup>33</sup> des problèmes de ce genre peuvent, évidemment se produire en ville, mais le roman de Blais interroge le statut *spécial* de la ville en matière d'incitation à la déchéance

<sup>34</sup> Paul-André Linteau et al. signalent le recensement de 1921, qui donne un taux d'urbanisation de 51,8% (*Histoire du Québec contemporain*, Tome I, 470).

Si le départ pour la ville ne change pas de façon notable la qualité de vie des personnages de *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, puisque comme le rappelle Brûle dans « Introduction à l'Univers de Marie-Claire Blais », les personnages adaptent simplement leurs stratégies de survie à leur nouvel environnement (181), les idéaux des partisans d'un Québec agricole ou d'un « retour à la terre » sont interrogés de façon différente chez Martin. Comme elle élabore une protagoniste d'une famille plutôt aisée qui vit au pensionnat et pour qui il n'est pas question de travailler, pour qui le manque n'est pas un problème de moyens, mais un résultat de l'avarice de son père, la campagne est surtout un endroit de solitude, de froideur et d'ennui. La rareté des visites, et l'absence d'un minimum d'interaction sociale gâchent toute la salubrité et la sérénité des lieux. Cependant, la narratrice exprime tout simplement un désir de vivre moins éloignée des autres ; à part quelques soirées de danse passées à l'insu de son père pendant son adolescence, la jeune Claire n'est pas consumée par des rêves de ce qu'offre la ville comme divertissements. En outre, une proportion appréciable de la tristesse et la frustration de la petite Claire est due à sa carence de relations positives et au sadisme de son père et de certaines sœurs enseignantes, des conditions aussi possibles en ville qu'à la campagne. Les soucis matériels ne sont pas en jeu ici, et Martin se concentre sur le ridicule de son père, ingénieur en ville qui s'imagine une sorte de *gentleman farmer* lorsqu'il cultive des produits immangeables à des prix exorbitants pendant ses loisirs. Les deux auteures, chacune à sa façon, contestent la dichotomie qui sépare traditionnellement la campagne de la ville en rendant le lieu de résidence sans rapport avec la qualité de vie de leurs personnages ; ceux de Blais se débrouillent comme ils peuvent pour se gagner une vie précaire dans les deux milieux, et les malheurs de la protagoniste de Martin lui

sont imposés par le mauvais caractère des adultes qui l'entourent. Il n'y a ni idéalisation d'un paradis bucolique, ni attentes de miracles en ville. Nous verrons cependant dans le prochain chapitre du présent travail que la séparation manichéenne de la campagne et la ville qui a encore cours à *l'époque de la jeunesse de Claire* se note dans la vie quotidienne de ce personnage. Ce sont effectivement les aberrations de l'univers isolé et ultra conservateur de son récit qui permettent à Martin de questionner les idées associées à l'agriculturalisme.

Un autre contexte dans lequel *Une saison dans la vie d'Emmanuel* manifeste une résistance à la pensée binaire et facile durant les transitions de la Révolution Tranquille, est le développement du personnage de la grand-mère. Lors de l'analyse que fait Michel Brûle des personnages, il se concentre particulièrement sur Grand-Mère Antoinette qui, en s'occupant des écrits de Jean Le Maigre, « censure certains mots, certaines expressions, manifeste son scandale au passage, [mais] elle les préserve bien de la destruction, sachant qu'ils ne contiennent rien d'autre que la vérité. Cette grand-mère historique ne saurait craindre la vérité ; tout juste manifester un certain émoi devant sa formulation » (182, « Introduction à l'Univers de Marie-Claire Blais »). Ici, nous avons affaire à une grand-mère à cheval entre les habitudes engendrées par les valeurs traditionnelles et l'interrogation des effets néfastes d'un système de pensée autoritaire qui présente l'acceptation de la souffrance comme une vertu. La grand-mère ne peut pas abandonner la misère qu'elle connaît, mais elle sait que la revendication d'une société mieux équipée pour répondre aux besoins du peuple est déjà en marche. Ces actions et ces attitudes communiquent le caractère graduel et évolutionnaire de la Révolution Tranquille et suggèrent une continuité entre la vie traditionnelle et la modernité. Dans un

autre sens, le soin respectueux qu'elle prend des textes incendiaires de son petit-fils évoque la tendresse qu'a Marie-Claire Blais pour le Québec du passé à laquelle nous avons fait référence plus haut. Il est notable qu'à l'intérieur d'un texte où Blais rend hommage aux aînés, une grand-mère rend son propre hommage aux jeunes dissidents. En créant une représentante de la vieille génération ouverte à l'avenir, l'auteure persuade son lectorat qu'il n'est pas question de nier le passé, mais de l'assumer et d'avancer avec l'expérience acquise pour repenser les valeurs et les pratiques qui empêchent le développement.

### **Les narrateurs de *Dans un gant de fer* et de *Le libraire* face aux discours de la censure**

En ce qui concerne la domination unilatérale, « masculine » de la narration de l'œuvre, la narratrice de Martin semble avoir plus en commun avec le Hervé Jodoin de Gérard Bessette qu'avec les présences narratives plurivocales qu'on aura tendance à associer plus tard à l'écriture au féminin à partir des années soixante-dix<sup>35</sup>. Dans son très cité « *Le libraire* de Gérard Bessette ou “comment la parole vient au pays du silence” », Jacques Allard remarque que « [l]a victoire du commis réside en ce qu'il arrive à faire ce que personne à Saint-Joachim n'a pu réussir : opposer *sa parole* à *la Parole* » (59).<sup>36</sup> Cette posture contestataire n'est pas sans ses propres prétentions à la suprématie narrative, puisque comme le note Allard plus loin, Jodoin « se trouve souvent à étaler la force de sa parole sur le silence de ses interlocuteurs. Ainsi, il isole systématiquement ce

---

<sup>35</sup> L'introduction et le premier chapitre de *Writing in the Feminine: Feminism and Experimental Writing in Québec* de Karen Gould évoquent cette question.

<sup>36</sup> Les italiques sont d'Allard.



qui chez eux parle ou surtout ne parle pas. Tous *sont un visage ou une bouche* » (60)<sup>37</sup>. Que Martin imagine et présente les dialogues entre la petite Claire et les adultes qui l'entourent de façon à renforcer exclusivement le point de vue d'une narratrice unique, une narratrice qui conserve la même attitude le long du récit malgré le passage à travers l'enfance et l'adolescence du personnage dont elle est supposée de partager l'identité<sup>38</sup>, communique une attitude semblable d'emprise totale et univoque sur le récit. Quoiqu'elle essaie momentanément de comprendre les motivations et les contraintes des sœurs qui persécutent les élèves du pensionnat, elle le fait depuis la perspective de celle qui subit les effets d'un système scolaire stérile et dogmatique. Les énoncés reconstitués de ses enseignantes les moins inspirées servent manifestement à recréer une idée globale de *son* expérience à l'école. Ainsi, leurs paroles deviennent aussi automatiquement dérisoires ou insignifiantes que le « grognement de Manseau », ou les propos qui passent par les « dents chevalines et jaunes de Chicoine » (61), tels que décrits par Jacques Allard. Ces deux stratégies de contestation de la Parole ne communiquent effectivement pas l'esprit d'échange d'idées nécessaire à la transition d'une société cléricale à la laïcité. En outre, Roseline Tremblay, en lisant Allard, affirme qu'il « a montré que [*Le libraire*] [...] est paradoxalement enchâssée dans une parfaite structure classique, au découpage rigoureux, où domine vainement l'obsession de la justesse et de la précision » (*L'écrivain imaginaire*, 139). Si la narratrice de Martin ne suit pas la structure traditionnelle du récit global et uni, préférant diviser l'action de son texte en vignettes épisodiques, ces

---

<sup>37</sup> Les italiques sont d'Allard.

<sup>38</sup> et cela n'entre pas tout à fait dans la définition de Philippe Lejeune dans *Le pacte autobiographique*, qui spécifie un *développement* (c'est nous qui soulignons) de la personnalité de l'intéressé comme composante nécessaire d'une autobiographie. Au contraire, le lecteur a une bonne idée du sens d'humour et de l'intelligence, ainsi que de l'intransigeance du protagoniste de *Dans un gant de fer* très tôt dans le livre. On dirait même que l'on connaît le caractère de la fille présentée dès le début, et que les épisodes racontés servent d'exemples pour renforcer le personnage pensant mais contraint que l'on perçoit presque immédiatement.

incidents composent néanmoins collectivement sa vision précise du milieu qu'elle désire recréer.

Ces constructions progressives d'un tout qui suit une cohérence linéaire ou qui manifeste un point de vue qui demeure constant du début à la fin d'un récit sont évocatrices de la tendance marquée aux années soixante au Québec de faire figurer des personnages principaux écrivains<sup>39</sup>, ou, ce qui est peut-être encore plus suggestif de l'*activité* créatrice, de déployer des protagonistes qui ne portent pas l'étiquette d'« écrivain », mais qui développent des pratiques littéraires reconnaissables au cours du texte. Ici, nous trouvons pertinent de mentionner qu'il n'y a pas d'articles dans les numéros de 1960-61 des publications à intérêts religieux recensées ci-dessus pour accueillir *Le libraire*. Cette simple absence nous invite à spéculer sur son effet sur un clergé conscient de la fin imminente de sa suprématie. Après tout, le texte de Gérard Bessette est une dénonciation des mentalités qui ont facilité le développement de l'Index. Bien que leurs ouvrages soient postérieurs à l'époque qui nous intéresse, et soient ainsi informés par des perspectives élaborées depuis, nous avons recours notamment au travail de Roseline Tremblay et de Józef Kwaterko lors de notre examen de l'écrivain comme personnage parce que le texte de Tremblay porte très directement sur l'écrivain imaginaire dans le roman québécois entre les années soixante et quatre-vingt-dix, et celui de Kwaterko concerne l'idéologie dans la représentation littéraire, dont les manifestations présentent un terrain particulièrement fertile pour les interrogations d'un personnage doté de qualités littéraires. Ces questions concernant spécifiquement le contexte littéraire du

---

<sup>39</sup> les stratégies narratives considérées ici n'accompagnent pourtant pas nécessairement le développement de personnages qui poursuivent des activités littéraires dans d'autres textes, mais elles ont l'avantage d'être reconnaissables comme typiquement ou traditionnellement littéraires dans les cas de *Le libraire* et *Dans un gant de fer*.

Québec aux années soixante ne semblent pas être examinées dans des monographies avant la parution des deux textes auxquelles nous nous référons ici.<sup>40</sup>

Roseline Tremblay commente la question du statut de Hervé Jodoin, narrateur et protagoniste dont le texte est présenté et divisé comme un journal intime : « ce que l'on cherche chez l'écrivain, on le trouve parfois ailleurs. Les propos sur la création et sur l'écriture ne se trouvent pas nécessairement là où on rencontre un personnage d'écrivain et *Le libraire* en est un bon exemple » (*L'écrivain imaginaire*, 138). Bien que la problématique du narrateur-personnage écrivain ne touche pas aussi directement le cas de *Dans un gant de fer*, elle est quand même suggérée par les conditions de production de l'autobiographie. Certes, la narratrice ne réfléchit pas vraiment à une activité d'écriture, des routines et des conditions de travail qui lui appartiendraient. Nonobstant, comme il y a identité entre l'auteure, la narratrice et la protagoniste, et le lecteur sait que Claire Martin est l'auteure d'un corpus littéraire, la narratrice de *Dans un gant de fer* reçoit spontanément un certain statut d'écrivain.

Jacques Allard commente la structure romanesque qui se voit dans le prétendu journal intime de Hervé Jodoin en mettant l'accent sur ce qu'il y a d'innovateur dans l'interaction entre le déroulement ordonné de l'action et le ton désinvolte du narrateur : « Voilà pourquoi son journal nous atteint ; il devient roman en dépit de l'allure anarchique qu'il affecte dans son écriture et malgré cette attitude de désœuvrement à laquelle il veut nous faire croire » (« *Le libraire* de Gérard Bessette ou "comment la

---

<sup>40</sup> *L'écrivain fictif* d'André Belleau (1980) figure surtout sur les années 1945-1960, une période charnière qui précède (de peu), mais de façon sensible l'esthétique expérimentale qui a cours durant les années soixante. Ici, Belleau n'étudie pas de manière détaillée *Le libraire* (1960), qui sort à la fin de l'époque qu'il recense, et Roseline Tremblay nous rappelle en 2004 que le récit de Bessette est souvent décrit comme un texte fondateur « d'une ère nouvelle pour le roman québécois, celle de la modernité romanesque et de la représentation de l'homme contemporain » (*L'écrivain imaginaire*, 138).

*parole vient au pays du silence*” », 54). L’organisation des séances d’écriture ou des chapitres ajoutés à intervalles rigides et suivant un déroulement linéaire, ensemble avec l’ambivalence du narrateur de ce texte qui paraît au début des années soixante, constitue un paradoxe. Des contradictions semblables peuvent informer les récits des années charnières entre l’esthétique pleinement réaliste des textes comme *Bonheur d’occasion* qui examinent à l’aide d’un narrateur extra-diégétique et un développement linéaire les problèmes de la vie en ville, et les narrateurs impliqués dans l’histoire, les multiples perspectives, l’ambiguïté descriptive et les hybridités génériques<sup>41</sup> appréciés au cours des années soixante. *Le libraire* est sorti en 1960, donc vers le début de ces processus de problématisation de ce qui peut constituer une réalité littéraire. Il part d’une séquence d’actions et de réactions qui suivent une logique immédiatement reconnaissable comme inexorablement romanesque, que l’auteur divise selon la logique personnelle d’un journal intime avec tout le revêtement de spontanéité délibérée que cela implique<sup>42</sup>. Cela permet des coexistences paradoxales, des interactions entre le récit traditionnel et l’innovation formelle qui, comme nous venons de voir, ont incité ses lecteurs à interroger dès sa sortie, ce qu’ils attendaient d’un roman et ce qui se produisait lorsqu’on explorait les riches variantes de perspective et de genre.

Malgré les tendances à évaluer l’autobiographie de Claire Martin uniquement selon la référentialité potentielle et la vraisemblance de son contenu, l’examen de ce dernier et de sa voix narrative dans l’optique de sa structure révèle des contradictions qui rapprochent *Dans un gant de fer* des formes paradoxales de *Le libraire*. Nous avons

---

<sup>41</sup>Ici, nous faisons référence à des brouillages de catégories tels que la poésie qui s’insère dans *Les chambres de bois* et *Une saison dans la vie d’Emmanuel* et le journal-roman *Le libraire*.

<sup>42</sup>surtout aux niveaux du contenu et du choix de mots, étant donnée la régularité avec laquelle Hervé Jodoin se met à écrire

affaire à une narratrice très sûre d'elle-même, dont les propos servent uniformément à renforcer un souvenir global de l'enfance en question et qui transmet son histoire ostensiblement sans oubli. En revanche, les tranches<sup>43</sup> du récit divisées par de l'espace blanc tendent à renfermer chacune un épisode ou une situation illustratifs du milieu que la narratrice veut nous dessiner. Comme ces scénarios sont généralement contenus dans leur « tranche » et l'ordre chronologique, bien que perceptible, n'est pas rigoureux, le texte, qui est totalisant au niveau des assurances explicites de la narratrice et de la perspective narrative, suggère un potentiel d'ouverture au niveau de la structure. L'assemblage des morceaux du récit est assez fragmenté pour permettre, voire inviter des ajouts éventuels.

Józef Kwaterko indique que l'encadrement du journal fictif de *Le libraire* renouvelle la forme romanesque québécoise (*Le roman québécois de 1960 à 1975*, 89). Pour lui, cette structure permet des interrogations idéologiques, puisqu'elle joue sur l'interaction entre l'énonciation et l'énoncé. Ici, il fait référence au « style protocolaire » à l'aide duquel le narrateur réitère à maintes reprises son prétendu désintérêt concernant son histoire et sa résignation lasse à tuer le temps. Kwaterko caractérise l'abondance d'expressions ambivalentes sur l'intérêt du contenu et le voile d'indifférence concernant l'aboutissement du projet de « barrière protectrice devant l'intériorité du narrateur » (*Le roman québécois de 1960 à 1975*, 92). Il poursuit son argument en rappelant que

[l]a résistance aux évaluations et aux jugements de valeur [...] la ritualisation du temps vécu (réduit à la chambre/la librairie/la taverne, et encadré par une horaire précis), le mode mécaniste de la présentation des personnages- le tout conjugué à l'atmosphère de somnolence et lassitude- tend à faire de Jodoin un spectateur-témoin, à la limite, à faire endosser à

---

<sup>43</sup>Józef Kwaterko utilise cette expression pour désigner les divisions de *Le libraire* dans le chapitre consacré à ce texte (*Le roman québécois de 1960 à 1975*, 87-119).

son *je* la fonction d'un *il* (ou d'un *non-je*<sup>44</sup>) (*Le roman québécois de 1960 à 1975*, 92).

Le journal intime est un genre qui abrite le plus souvent des reconstructions d'événements d'une importance marquée et surtout avouée pour l'intéressé et qui contient typiquement des réactions très personnelles et immédiates à ces événements. De plus, nous avons affaire à la situation concurrente de la « place stratégique privilégiée [d'un narrateur qui] détient la parole et domine en maître incontestable le langage des autres dans son récit » (*Le roman québécois de 1960 à 1975*, 101). Le renouveau générique qu'il effectue permet à Bessette de souligner la suprématie (traditionnelle) d'un narrateur omniscient réaliste de façon nouvelle, ce qui a immédiatement inspiré une appréciation de la problématisation potentielle de ce phénomène. Par contre, on ne peut pas dire que l'autobiographie de Claire Martin fait partie de cette tendance, puisqu'à part quelques commentaires sur les qualités romanesques de ses personnages, elle a été appréhendée de façon uniforme et intuitive par ses premiers lecteurs comme autobiographie, même avant le développement de la définition de Lejeune. Dans cet ordre d'idées, il est notable que *Dans un gant de fer* n'a pas soulevé de discussions sur les limites de l'autobiographie, comme nous le ferons plus loin.

Si *Dans un gant de fer* ne participe pas vraiment aux questionnements génériques de son époque, les façons dont ce texte interroge les idéologies dominantes ont des parallèles avec ce qui se passe dans *Le libraire*. Józef Kwaterko cite longuement l'emploi que fait Bessette de l'anacrèse, en nous rappelant que « la finalité de l'anacrèse vise à amener l'interlocuteur à *préciser*<sup>45</sup> le sens de son dire » (*Le roman québécois de 1960 à*

---

<sup>44</sup>Les italiques sont de Kwaterko.

<sup>45</sup>Les italiques sont de Kwaterko.

1975, 107). Le décalage entre le je de l'énonciation et celui de l'énoncé crée chez Martin une narratrice qui dispose des ressources sociales et de la distance critique nécessaires pour condamner les mystifications idéologiques, mais qui encadre une protagoniste intimidée et interdite. Comme il est rare que la petite Claire terrorisée réponde directement à ses adversaires, un meilleur exemple d'anacrése se produit lors d'une interaction entre sa sœur Françoise et la mère Saint-Pamphile concernant les « bassesses inouïes » trouvées près du lit de la fille :

Forte de sa bonne conscience, elle s'en fut, à la récréation suivante, demander à mère Saint-Pamphile de lui dire, une bonne fois, ce qu'on avait trouvé près de son lit. –Des ongles de doigts de pied, murmura la chère femme, dont ce fut le tour de rougir de façon intolérable. (*DGF*<sup>46</sup>, 17)

L'emploi subséquent de la litote « bassesses inouïes » entre les filles, bien qu'il n'ait pas toute la force immédiatement contestataire qu'il aurait pu avoir dans le contexte d'un entretien prolongé avec la mère Saint-Pamphile, rappelle les énonciations de Hervé Jodoin, qui selon Kwaterko, « se sert de la Parole et s'approprie le code de l'adversaire » (*Le roman québécois de 1960 à 1975*, 108). Notons que le passage suivant est narré de manière à conserver, au niveau du contenu, des choix lexicaux et du ton manifeste, la voix de l'autorité. Toutefois, un lecteur conscient que les expressions en question viennent d'abord d'une institution cléricale qui se veut monolithique avant d'être répétées par une narratrice individuelle, un lecteur qui se retrouve à une quarantaine d'années après l'instant de la narration et qui a déjà l'expérience du dédain qu'a la narratrice pour le refoulement institutionnalisé du corps, peut comprendre la distance que la narratrice

---

<sup>46</sup> Étant donné le nombre élevé de références à l'autobiographie de Claire Martin ici, nous emploierons le sigle *DGF*. Toutes les références suivies de *DGF* proviennent du premier tome.

veut communiquer entre elle-même et le discours qu'elle s'approprie. De là, on n'est pas loin d'apprécier la dérision derrière la simple récupération du discours autoritaire :

Puisque mère Saint-Pamphile avait dit qu'il s'agissait de bassesses inouïes (dans notre famille, nous n'avons plus jamais désigné les rognures d'ongles autrement ; chez moi, par besoin de raccourci, nous disons des inouïes) c'est que, bien qu'on ne s'en fût pas douté auparavant, les ongles d'orteils étaient quelque chose d'horrible (*DGF*, 173).

À la différence des exercices logiques de Hervé Jodoin, cette usurpation du discours de l'adversaire se fait hors du contexte de la discussion parce que son intérêt ironique est dû à ce qu'elle s'effectue dans l'absence de sa cible. Le lecteur est plutôt l'unique destinataire de cette subversion du discours officiel qui prône l'ignominie de la chair. Se servir de l'expression « inouïes » pour désigner les ongles des orteils de manière aussi banale et quotidienne pour avoir effectivement besoin du raccourci contrarie directement la dénotation d'« inouïe », ce qui contribue à démonter le discours traditionnel sur l'infamie du corps humain.

De temps en temps chez Martin nous avons affaire à la révélation des jugements de valeur idéologique qui s'abritent à l'intérieur des litotes désignant des phénomènes corporels. Ces passages laissent entrevoir à leur tour les jugements de la narratrice de l'autobiographie de Martin sur les mentalités officielles de l'époque qu'elle recrée. Józef Kwaterko, pour sa part, parle de l'exposition de l'emploi idéologique de l'expression aux connotations positives « liberté individuelle » par les représentants du pouvoir officiel dans *Le libraire (Le roman québécois, 110)*. Pour ce qui est du cas de *Dans un gant de fer*, un exemple qui se fait noter est plutôt l'expression aux connotations négatives de la mystérieuse « punition » qui guette les adolescentes, fléau imaginé qui suscite chez la



protagoniste des raisonnements racontés par la narratrice du genre « au contraire de ce que j'avais compris, cela n'arrivait donc pas à toutes, puisque c'était une punition » et « [j]'essayais de ne pas penser à tout cela, car je savais que les mauvaises pensées sont aussi coupables que les mauvaises actions, et je marchais les fesses serrées, j'évitais de m'asseoir sur les calorifères chauds pour ne donner aucune chance à la PUNITION de s'égarer sur moi » (*DGF*, 175). Comme dans le cas des « bassesses inouïes », cette appréhension de la « punition » est, à la surface, identique à une répétition sincère des idées traditionnellement reçues concernant la prévention des prétendus dangers moraux de l'adolescence. La compréhension de sa qualité subversive repose sur une sorte de double conscience ; d'abord celle du caractère biologique des menstruations, ainsi que celle de la situation d'énonciation ; que la narratrice parle depuis la perspective de quelqu'un qui a passé cette étape et qui accepte également son caractère biologique (contrairement à la protagoniste de l'énoncé). Il faut cependant mentionner que la narratrice n'emploie elle-même d'expressions explicites comme « menstruations » ou « règles », préférant utiliser « cela » (*DGF*, 175-6). En revanche, ce qui souligne la neutralisation du pouvoir idéologique de la « punition » est l'expérience partagée, surtout des premiers lecteurs de cette autobiographie, de la circulation de l'expression « punition » dans le contexte des menstruations et des connotations de jugement moral accompagnantes. De plus, Kwaterko élabore ainsi l'appropriation de l'expression « liberté individuelle » qu'effectue Hervé Jodoin : « en tant qu'énoncé idéologique projeté hors de son contexte habituel, se trouve-t-il vidé de son contenu et produit-il un effet de décollage sémantique qui est celui de non-sens » (*Le roman québécois*, 110). Dans le cas de *Dans un gant de fer*, des élèves s'emparent de l'expression « punition » et

la chuchotent entre elles dans le contexte de la cour d'école, certaines dans une ignorance complète par rapport à quoi elle se réfère. Bien que la narratrice de Martin ne se serve pas du discours indirect avec la fréquence et la stratégie d'un personnage qui interroge en discussion des représentants d'un discours autoritaire, nous avons ici une idée de la transformation de la déclaration sentencieuse et catégorique de la mère Saint-Protas « - C'est une punition de Dieu, s'exclama celle-ci en brandissant les poings » (*DGF*, 174) en rumeur d'écolières, en matière à discussion par moyen de l'intervention de la rapporteuse : « Ce que la fillette vint me raconter durant la récréation » (*DGF*, 175). C'est ce rapport qui déclenche toute une série de ruminations conflictuelles et de déductions sur les sens possibles de l'expression « punition », contrairement à l'intention de son émettrice initiale, qui est de mettre fin aux questionnements de celle qui en éprouve ses effets pour la première fois. Ainsi, ce mot, employé généralement par les adultes pour éviter de rappeler les manifestations physiques d'une fonction reproductrice spécifique, tout en la colorant de la colère de Dieu, et pour qui la mention de l'expression en contexte est facilement appréhendable, est vidé de son pouvoir évocateur précis chez des filles si habituées à des punitions que celle en question, LA punition, « inhérente au péché originel » comme l'apprend *plus tard* la protagoniste (*DGF*, 175), perd sa signification *particulière* dans tout un climat idéologique de pudeur et de mystification sémantique. Quoiqu'on ne puisse pas nier le pouvoir mystérieux et menaçant d'un secret auquel on fait allusion en termes inquiétants pour déstabiliser un interlocuteur ignorant, le *sens* du mot « punition » est atteint ici. Contrairement à la situation des adultes, pour que les jeunes sachent de quoi il s'agit, il faudrait tôt ou tard en expliquer précisément les marques, ce qui neutraliserait la puissance mystérieuse et idéologique de la litote.

*Dans un gant de fer* ne participe pas à l'expérimentation formelle qui caractérise les textes que nous venons d'examiner. En revanche, Martin réussit à arranger le quotidien de sa protagoniste et à dessiner les personnages et les circonstances qui l'entourent de manière à mettre en relief les aberrations de la pensée traditionnelle et autoritaire. Pour ce faire, elle joue à son tour sur les avantages de la domination de son univers littéraire. Cette position lui permet de se concentrer sur le point de vue qui met en scène les problèmes sociaux qui la préoccupent.

## Conclusions

Nous avons démontré que les réactions les plus savantes qui ont accueilli la sortie de l'autobiographie de Claire Martin se sont concentrées dans la presse aux intérêts religieux explicites. De plus, la préoccupation majeure des contemporains de Martin est le contenu de son autobiographie et sa référentialité. À une époque où l'on mettait un accent particulier sur la forme littéraire, l'absence relative de commentaires dans cet ordre d'idées à l'égard de *Dans un gant de fer*, même d'évaluations sévères accusant un manque d'originalité esthétique, fait penser au bouleversement suscité par ses propos. La structure traditionnelle du récit est possiblement assez conventionnelle, justement, pour passer inaperçue dans les retombées du contenu choquant.<sup>47</sup> Son antériorité à l'analyse

---

<sup>47</sup> Il faut mentionner ici que *Dans un gant de fer* entre en circulation dans des conditions singulièrement propices à l'appréhension de son contenu ; les rouages de la laïcité tournaient déjà depuis longtemps, initiés par des élites laïques, et acceptés par le clergé comme le note Michael Gauvreau dans *The Catholic Origins of Québec's Quiet Revolution 1931-1970*, ce qui donnait un certain appui « officiel » au contenu contestataire de Martin. Le récit de Martin a cependant paru quand les réformes majeures de la Révolution Tranquille étaient encore d'une actualité très fraîche ; le premier tome de *Dans un gant de fer* est sorti par exemple la même année que le *Rapport Parent*. De plus, que Martin soit la seule de sa génération à explorer les qualités aberrantes d'une société cléricale traditionnelle sur le plan autobiographique invite une

spécifique de l'autobiographie en tant que genre proprement littéraire, tendance qui commence véritablement à se faire sentir au cours de la décennie suivante, est aussi probablement un facteur qui a contribué à l'attention faite initialement à son intrigue. À la sortie de *Dans un gant de fer*, il y a notamment une concentration assez infructueuse sur la « vérité » documentaire possible ou probable de son contenu, c'est-à-dire un détournement de la considération de ce que le récit peut offrir en tant que texte littéraire. Quoique l'absence de commentaires sur l'esthétique du récit ne puisse évidemment pas nous communiquer les raisons de cette absence, nous ne pouvons pas négliger d'essayer de l'expliquer à l'aide de ce que nous savons concernant la situation de lecture des lecteurs de l'époque.

Le contexte littéraire des années soixante au Québec était propice à l'innovation esthétique et à l'examen appliqué des conditions dans un milieu où l'encadrement autoritaire gérait traditionnellement la vie sociale et culturelle. Les efforts en cette direction ont été récompensés par des analyses élogieuses et réfléchies, bien qu'offertes par une critique travaillant depuis une subjectivité masculine. On a apprécié les multiples perspectives narratives d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, ainsi que son interrogation des mythes agriculturalistes et sa démonstration des difficultés associées au modèle de la famille qui obéit entièrement et de manière contrainte aux diktats cléricaux. Pourtant, on n'a pas essayé d'étudier ces questions dans l'optique du genre féminin de l'auteure qui a produit le roman ou de l'interaction des enjeux exposés avec la condition spécifiquement féminine des personnages féminins, ce qui correspond à la domination de la subjectivité

---

attention particulièrement durable sur son contenu. Sa comparaison à d'autres autobiographies racontant des histoires au déroulement semblable encouragerait, voire forcerait, des évaluations sur d'autres plans.

masculine à l'époque.<sup>48</sup> La voix narrative de Claire Martin expose elle aussi le fonctionnement potentiellement problématique d'une famille traditionnellement catholique gérée par un patriarche autoritaire. Ses expériences sont appréhendées par son premier lectorat actif pendant la période des réformes laïques de la Révolution Tranquille. Mais ces réactions se situent antérieurement à la formation d'un appareil critique axé sur la subjectivité féminine capable de cerner la spécificité féminine de la perspective de la narratrice de *Dans un gant de fer*. Dans les chapitres qui suivront nous aurons néanmoins recours aux ouvrages théoriques plus récents sur l'autobiographie en tant que genre et sur l'autobiographie spécifiquement féminine, des ressources postérieures au contexte littéraire des années soixante, pour pouvoir mettre l'accent plutôt sur l'analyse du texte de Martin en tant qu'*autobiographie écrite par une femme*.

Pour ce qui est de la situation de *Dans un gant de fer* vis-à-vis des contributions de Gérard Bessette à la tendance des années soixante à mettre en scène un narrateur-personnage ayant des caractéristiques d'un écrivain et de la critique aux intérêts androcentriques qui réagit à son texte, nous pouvons dire que le rapprochement est partiel, mais indéniable. La narratrice a le contrôle total de ce qu'elle dit (nous avons déjà remarqué que sa structure n'est quand même pas assez close pour prévenir jusqu'au potentiel d'ajouts éventuels), mais son emprise sur *son* contenu et *son* point de vue est aussi complet que celui de Hervé Jodoin. Sa façon de révéler la qualité idéologique du vocabulaire associé au corps a beaucoup en commun avec celle du narrateur de Bessette, même si la matière dont elle discute peut être spécifiquement liée à la condition féminine. La présence d'un écrivain-narrateur-personnage dans le texte de Martin est pourtant

---

<sup>48</sup> Comme nous avons vu, Michel Brûle analyse la grand-mère, mais il effectue cet examen à la lumière de ce qu'elle signifie comme figure transitionnelle pour la société en général, c'est-à-dire selon les préoccupations masculines.

suggérée par un pacte autobiographique tout à fait traditionnel et ne signale pas une innovation esthétique. De plus, l'indifférence ostensible de Hervé Jodoin envers l'écriture met l'accent sur les attitudes de l'écrivain, tandis que la narratrice de *Dans un gant de fer* raconte sur un ton uniformément assuré, ce qui tend à diriger toute l'attention du lecteur vers son contenu. La sûreté avec laquelle la voix du « je » martinien s'exprime sur la condition féminine et la dysfonction familiale s'aligne plutôt aux préoccupations « préféministes » cernées par Isabelle Boisclair. Il semble que cette sorte de fermeté a contribué à rendre possible plus tard, au cours des années soixante-dix, le « rejet des formes traditionnelles, non seulement des genres littéraires, mais aussi du langage » ainsi qu'« à compter de 1981, les écrivaines reviennent à un discours implicite, dans lequel le féminisme est intégré à la diégèse, mais il n'en est plus le sujet principal » (*Ouvrir la voie/x*, 152). La référentialité explicite de Martin a pu constituer le premier pas pour capter l'attention d'un lectorat dont les habitudes de lecture n'étaient pas orientées pour accueillir des perspectives féminines.

Nous avons déjà vu dans les rares mentions directes du statut féminin de Claire Martin, la condescendance avec laquelle certains ont pu voir son histoire de révolte à elle et de la caractériser de thérapie du type le plus banal. Ici, nous ne résistons pas à la tentation de spéculer un peu. Nous nous demandons si c'est la combinaison de l'esthétique peu innovatrice et le contenu radicalement dénonciateur de l'autobiographie qui incite un certain mépris de la part de certains lecteurs contemporains de la parution de *Dans un gant de fer*. Ils voient peut-être un certain manque de cohérence dans la coexistence de ces deux caractéristiques à l'intérieur d'un texte ; comme si un texte dénonciateur sans nouveautés formelles était réduit au statut d'une simple plainte.

Quoique nous n'ayons pas de preuves qui démontrent explicitement que c'est le cas, nous n'en avons pas non plus qui indiquent le contraire. Rappelons quand même que certains critiques qui commentent la revendication dans le texte de Martin, évoquent sa condition féminine, comme nous l'avons vu, dans l'esprit de déprécier ses expériences ou d'avancer une méchanceté spécifiquement et essentiellement féminine. Nous nous sentons par contre sur du terrain plus solide<sup>49</sup> lorsque nous notons qu'il semble que dans la culture critique des années soixante dont les participants accueillent pourtant avec enthousiasme les innovations esthétiques vis-à-vis des pratiques narratives traditionnelles (masculines), on tarde à les investir d'une optique explicitement féministe ou féminine. Il s'agirait d'une absence d'appareils établis qui ont pour objectif déclaré de questionner la suprématie des habitudes littéraires traditionnellement androcentriques. Or, le commentaire de Wyczynski concernant *Les chambres de bois* d'Anne Hébert présage les écrits féministes à venir ainsi que les valeurs féministes de pluralité et de déstabilisation de catégories, dans son langage autant que dans son contenu, et particulièrement la phrase « Ici, les frontières s'effacent, les mondes se confondent au profit des significations en d'infinies résonances » (*Anne Hébert* de Pierre Pagé, 109). Si on ne peut pas dire que la voix narrative de Martin, pour sa part, semble ouverte à des multiplicités de significations, nous verrons plus loin<sup>50</sup> que l'univers imaginé de sa protagoniste coïncide avec les préoccupations des années soixante de façon qui dépasse la reconnaissance de son contenu littéral.

---

<sup>49</sup> étant donné l'abondance aux années soixante de textes critiques louangeurs des récits où l'on déploie des stratégies narratives qui seront plus tard associées à l'écriture féministe et la carence attendue de mentions d'une écriture spécifiquement féminine pendant cette période

<sup>50</sup> notamment au cinquième chapitre

## Chapitre 2

### Idéologies de l'entre-deux-guerres au Québec et la femme

#### Introduction

L'autobiographie de Claire Martin se concentre sur l'univers fermé d'une fille qui passe presque tout son temps soit dans la maison magnifique mais glaciale de son père, soit dans un couvent où l'on essaie de faire comme si le monde extérieur n'existait pas. Néanmoins, les préoccupations qui colorent la jeunesse de Claire et celles qui influencent certains discours dominants des années vingt et trente s'entrecroisent dans des contextes spécifiques. Nous trouvons particulièrement notable un souci que partagent Claire Martin lorsqu'elle (re)crée les conditions de vie de sa protagoniste, et des penseurs travaillant durant l'entre-deux-guerres : la satisfaction des besoins. Les besoins non satisfaits de la protagoniste sont effectivement un fil conducteur important de *Dans un gant de fer*.<sup>51</sup> L'existence de Claire se concentre en une sorte de légitime défense contre les effets néfastes des discours conservateurs de l'entre-deux-guerres. Il faut dire que la pertinence des opinions de cette époque sur « la femme » est particulièrement évidente pour ce qui est de la vie d'une fille aux prises avec un père misogyne et une expérience scolaire insipide. Ainsi, nous verrons que les discours de l'entre-deux-guerres sur l'éducation des filles et les rôles des femmes tiennent très peu compte de leurs intérêts personnels, et visent plutôt leur orientation totale vers la famille. La qualité *défensive* des tribulations de Claire fait ressortir les mentalités traditionnelles qui sous-tendent sa misère. En fait, *Dans*

---

<sup>51</sup> Nous aborderons dans le cinquième chapitre du présent travail la nouvelle considération officielle des besoins des élèves et des femmes, préoccupations qui se font sentir notamment aux années soixante.



*un gant de fer* prône un contre-discours aux perspectives conservatrices que nous examinerons dans ce chapitre, mais ici, nous nous concentrerons sur l'analyse des attitudes réactionnaires ayant cours durant la jeunesse de Claire pour ce qui est des valeurs traditionnelles, de l'éducation et des rôles féminins. Après tout, il faut d'abord exposer les idéologies qui empoisonnent l'enfance de Claire, pour pouvoir bien comprendre plus loin les interrogations que fait Martin des influences responsables de l'enfance malheureuse de la fille qu'elle était. Dans les chapitres suivants, principalement, nous éluciderons le contre-discours que construit Martin au moment de l'écriture. La formation des enfants et la condition féminine demeurent des enjeux d'actualité lorsque la voix narratrice de Martin s'exprime durant les années soixante, et relativement à ces enjeux, les liens sont directs entre l'expérience racontée de la fille et les commentaires discursifs de la narratrice. Nous examinerons au cinquième chapitre plusieurs passages discursifs de l'autobiographie de Martin vis-à-vis des dires officiels sur l'éducation et les femmes justement parce que ces préoccupations sont partagées par notre auteure et les pouvoirs institutionnels *au moment de la sortie du texte qui nous intéresse*. Pour ce qui est de la pensée agriculturaliste, *en elle-même*, elle disparaît évidemment du paysage discursif bien avant le moment de l'écriture de *Dans un gant de fer* et ainsi, on ne peut pas en discuter *directement* dans le contexte des années soixante. Cependant, les idéologies agriculturalistes ayant cours durant l'enfance de Claire sont étroitement liées à la nostalgie d'un passé imaginaire, ainsi qu'à l'idéalisation de la tradition, malgré les injustices et la part d'arbitraire qui font une partie considérable de la vie traditionnelle, et c'est pour cela que nous les abordons ici. Si l'illusion d'un peuple essentiellement et éternellement lié à la terre est bien enterrée à l'époque de la production

de *Dans un gant de fer*, on continue alors à interroger le conservatisme des valeurs qui la sous-tendent. Nous verrons qu'un certain contenu épisodique de l'autobiographie de Martin discute directement de l'« agriculture » pratiquée par le père et laisse comprendre que ses fantasmes de cultivateur n'ont aucune place réelle dans le quotidien de sa famille urbanisée. En revanche, les valeurs conservatrices (incarnées par le père) *qui inspirent* les tentatives d'un « retour à la terre » se trouvent narrativisées dans le récit de Martin.

Le besoin est un thème récurrent de l'entre-deux-guerres, et particulièrement des années trente. L'ubiquité du manque des nécessités de la vie caractérise la Dépression, ce qui fait surgir de nouvelles exigences de protection officielle contre les aberrations du marché libre. On finit effectivement par comprendre que le fonctionnement incontrôlé de celui-ci est faillible, qu'il peut subir des vicissitudes qui entraînent trop de privations. L'attitude envers le chômage se modifie. Les secours ponctuels, distribués selon la volonté des organismes charitables, deviennent finalement un droit officiel sous la forme de l'assurance, payée en impôts.<sup>52</sup> Avant ces changements fondamentaux qui respectent davantage l'autonomie des chômeurs, cependant, l'aide semble venir avec des conditions moralement chargées et nettement plus contraignantes. En guise d'exemple des solutions traditionnelles au manque matériel, nous verrons que la colonisation comme la conçoit Esdras Minville est une tentative sincère, quoique fautive, de répondre aux réclamations de ses concitoyens. Pour ce qui est de l'introduction des valeurs associées à l'idéalisation de la campagne dans le quotidien de Claire, nous verrons que lorsqu'un style de vie

---

<sup>52</sup> Claude Couture aborde ces changements dans *Le mythe de la modernisation du Québec. Des années 1930 à la Révolution Tranquille*. Son ouvrage se concentre sur la critique des insistances dans les journaux libéraux durant la Crise que les subventions généralisées aux chômeurs n'étaient pas nécessaires, et qu'elles étaient même à nuisibles l'initiative individuelle. Pour son analyse des réactions libérales aux exigences d'une meilleure protection officielle contre les vicissitudes économiques, voir notamment les pages 50-64. Voir également Linteau, Paul-André et al. *Histoire du Québec contemporain. Tome II. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1989. Le rôle intensifiant du gouvernement à la suite de la crise est examiné aux pages 45-48 et 79-83. La critique de la vision libérale du marché libre est abordée aux pages 107-110.

théoriquement simple et tranquille passe par le filtre paternel, ces bénéfices deviennent aussi illusoires pour Claire qu'est le rêve agriculturaliste pour son peuple.

D'une famille aisée, Claire a besoin pour sa part d'un défenseur pour la sortir du double piège du pensionnat et de la maison familiale. Le mauvais traitement et la négligence sévissent partout dans ces univers supposément autorégulateurs et divinement consacrés. Cela se passe effectivement à une époque où le bien-être des enfants, et la responsabilité institutionnelle de l'assurer, étaient des considérations moins décisives que l'exigence de la soumission à l'autorité scolaire et paternelle. En outre, Claire est entourée d'adultes qui la *méprisent*<sup>53</sup>, et un manque de confiance semblable se note dans certains discours de l'entre-deux-guerres qui ciblent les citoyens en général, et particulièrement, les femmes. Nous verrons que les ambitions colonisatrices de Lionel Groulx sont marquées de son dédain pour son peuple, plutôt que d'un désir de lui faire connaître les bienfaits de la vie rurale. Plus loin, nous aborderons la condescendance qui colore les tentatives de renforcer les rôles féminins traditionnels. La protagoniste de Martin subit quotidiennement les effets d'une mésestime rappelant celle qui sous-tend ces discours. L'existence de Claire est effectivement caractérisée par le besoin et le mépris. Le besoin est un problème déterminant des années trente, et sa gravité mène à des solutions qui repensent les droits et les obligations du citoyen et le rôle de l'État. Le mépris se présente comme effet néfaste des craintes conservatrices qui accueillent

---

<sup>53</sup> On pourrait même dire que la vie de la fille est gérée par le mépris. Le contenu insipide des cours à l'école, les règlements de conduite au pensionnat et la distribution des récompenses et des punitions, ainsi que la surveillance effectuée par le père et les interdits de la maison familiale font comme si l'intelligence, l'initiative et le bon sens n'existaient pas. Les attitudes qui se notent à travers le fonctionnement quotidien des pensionnats fréquentés par Claire, les décisions des religieuses individuelles et les préoccupations du père témoignent d'un remarquable manque de confiance chez les adultes qui s'occupent des jeunes personnages de *Dans un gant de fer* aux niveaux institutionnel et individuel. Au cinquième chapitre du présent travail, nous examinerons ce phénomène à la lumière des initiatives réformatrices des années soixante, qui mettent l'accent sur la confiance et la responsabilisation dans la formation des élèves.

l'urbanisation croissante et les revendications féminines. Nous ne prétendons pas que ces deux concepts donnent une idée « complète » de la situation socio-historique au Québec de l'entre-deux-guerres, et ce n'est pas notre objectif d'en proposer une. Notre concentration sur ces questions est nécessairement sélective, et motivée par les recoupements que nous voyons entre certains discours conservateurs des années vingt et trente et l'existence de la protagoniste de *Dans un gant de fer*.

Il faut dire qu'un des thèmes qui colorent le plus vivement le paysage discursif de l'entre-deux-guerres, le krach boursier de 1929 et ses retombées, est à peu près absent de *Dans un gant de fer*. Nous interprétons cette absence non pas comme une suppression délibérée ou même consciente de cette problématique, mais plutôt comme un exemple de l'éloignement mental entre ceux qui ont réussi à maintenir un niveau de vie raisonnable durant la Crise et ceux qui n'ont pas pu pourvoir à leurs besoins les plus élémentaires. Le bien-être de la population durant la Dépression était variable et on ne peut ainsi pas toujours trancher clairement entre les « riches » et les « pauvres ». Toutefois, la distance qui sépare les plus fortunés, ceux qui ont pu continuer la vie qu'ils menaient avant le krach, des moins fortunés, ceux qui ont été réduits à des stratégies de survie désespérées, a créé un terrain fertile pour l'affirmation confiante chez les premiers de la suffisance de l'initiative et du travail individuels pour gagner sa vie en dépit de la quasi-impossibilité de dénicher un emploi dans nombre de secteurs durant la Crise. Inversement, cette attitude mène à la culpabilisation des individus qui se trouvent désemparés face à la situation, ce qui rend leur détresse plus facile à mettre de côté.<sup>54</sup> Même les gens aisés qui ne prônent pas activement cette philosophie jouissent de leurs avantages matériels dans un climat marqué par cette façon de penser. Le ton péremptoire et grandiose des discours

---

<sup>54</sup> Voir Couture, 49-64.

conservateurs se reflète dans la voix autoritaire et hautaine des religieuses et du père de la petite Claire. Nous verrons dans les chapitres à venir que les privilèges et le confort associés à l'appartenance de Martin à la bourgeoisie, ainsi que l'esthétique traditionnelle qui caractérise son autobiographie, ajoutent une certaine ambiguïté au contenu revendicateur de ce texte. Nous ne voulons nullement accuser Martin d'indifférence aux difficultés éprouvées par ceux qui étaient plus directement touchés par les effets des conditions économiques de la Dépression, ni durant ces années, ni durant la période de l'écriture de son texte. Elle évoque effectivement de manière sensible la souffrance de ses camarades moins nanties aux mains de certaines religieuses qui méprisent la pauvreté, bien que ces scènes se déroulent avant les années trente. Nous suggérons simplement que quelqu'un qui a grandi dans un milieu aisé, qui n'a pas observé ses parents s'inquiéter pour les fins de mois, se retrouve, adulte, avec des souvenirs dans lesquels dominent vraisemblablement d'autres préoccupations.<sup>55</sup> Si Martin fait souvent allusion aux privations imposées par un père avare, elle le fait consciente des moyens considérables de cet homme bourgeois et instruit.

---

<sup>55</sup> Sans vouloir aller trop loin dans une analyse psychologique de la petite Claire qui risque d'être spéculative, nous ne pouvons nous empêcher de penser ici à la théorie de la pyramide des besoins d'Abraham Maslow, qu'il développe dans son article de 1943 intitulé « A Theory of Human Motivation ». En examinant la protagoniste de *Dans un gant de fer* à la lumière de la théorie de Maslow, nous arrivons à une explication, au moins partielle, de la quasi-absence d'enjeux économiques dans le texte de Martin, malgré l'importance de la Crise dans le contexte socio-historique de l'époque de sa jeunesse. Comme la survie de l'enfant n'était jamais vraiment en doute, elle pouvait se concentrer sur ses besoins d'ordre supérieur pas toujours satisfaits, tels que des relations mutuellement respectueuses avec les autres, des sentiments de sécurité, de confiance en soi et d'estime de soi ainsi que la possibilité d'exercer ses talents. Ces préoccupations finissent par colorer les souvenirs que Martin l'auteure (re)construit dans son autobiographie. Nous mettons par ailleurs l'accent dans ce chapitre sur les discours entourant la recherche de ces idéaux dans la société québécoise elle-même durant l'entre-deux-guerres. Les discours ruralistes et agriculturalistes font appel aux besoins de sécurité et d'exercer ses talents, par exemple. Les discours traditionalistes concernant la femme abordent des soucis de sécurité (relatifs à la crainte de la destruction des structures sociales et des rôles « naturels » des sexes qui accompagne toute suggestion de changement en la condition féminine). Les discours des femmes qui luttent pour élargir leur participation à la vie politique, professionnelle et sociale touchent, pour leur part, les questions de respect, de confiance en soi et de l'exercice de ses talents. Il faut dire, en outre, que ceux qui élaborent ces discours viennent des couches sociales et économiques aisées.

Nous nous pencherons sur des textes d'Alphonse Desîlets, un intellectuel laïc, et de Philippe Perrier, un prêtre, pour comprendre les mentalités qui inspirent les programmes formateurs pour les filles de l'entre-deux-guerres. Ces philosophies éducatives sont liées aux discours agriculturaliste et ruraliste, puisque comme nous le verrons, on croyait que la formation des filles aux valeurs traditionnelles et rurales créerait des mères de famille sages qui sauraient retenir leur progéniture dans le milieu sain de la campagne, une tendance qui se reproduirait au fil des générations. Si les années vingt et trente voient l'établissement de collèges classiques pour filles dont le curriculum mène éventuellement aux études universitaires, il y a toutefois une concentration massive sur le développement de compétences ménagères dans les discours de l'époque. Une proportion considérable de *Dans un gant de fer* explore les expériences de la petite Claire à l'école. Bien qu'elle ait suivi un programme ostensiblement académique, la curiosité intellectuelle et l'ouverture d'esprit s'avère rare chez ses enseignantes, dont la plupart se contentent de la mémorisation, la répétition et l'obéissance. La narratrice de l'autobiographie affirme avoir eu l'impression d'avoir été programmée uniquement pour pourvoir aux besoins d'un mari et des enfants, surtout pour ce qui est de l'attitude de son père, ce qui introduit un discours ménager indéniable dans son temps passé à une école supposément académique.

Enfin, il est important d'examiner les arguments des propagateurs de la séparation (presque) complète des rôles masculins et féminins vis-à-vis des revendications féminines d'une participation accrue dans les domaines politiques et professionnels. Parmi les discours les plus visiblement résistants à ce genre de réformes nous soulignerons celui de Louis-Alexandre Taschereau, premier ministre libéral du Québec entre 1920 et 1936. La

narratrice de Claire Martin discute longuement de son insatisfaction concernant l'éducation que la protagoniste a reçue en tant que fille, ce qui rend particulièrement pertinente une analyse de l'activité revendicatrice des femmes durant l'entre-deux-guerres. Il faut dire, pourtant, que la narratrice présente une jeune Claire à l'esprit indépendant, réfractaire aux idéaux conjugaux et domestiques que continuent à soutenir les activistes féminines des années vingt et trente qui cherchent surtout à pouvoir mieux seconder leur époux et à faire tout leur possible pour pourvoir au bien-être de leur famille.<sup>56</sup>

### **Le « Retour à la Terre » : la simplicité et la sagesse d'une campagne idéalisée**

Les deux stratèges qui nous intéressent ici, Esdras Minville et Lionel Groulx, soutiennent l'idéal traditionnel et infusé de morale de la vie campagnarde saine (dans tous les sens du mot), industrieuse et libre des influences laïcisantes et matérialistes, incitatrices à l'égoïsme, des médias de masse. Ces valeurs sont l'inspiration de leurs efforts vers une société aussi agricole que possible. Pour préciser un peu plus, nous remarquons chez Minville une insistance assez optimiste qui se déclare plutôt vers l'encadrement détaillé et multiforme de l'aventure ruraliste dans l'intérêt de mettre toutes les chances du côté de la réussite de ce projet compliqué et plein de risques. Il s'occupe du manque matériel entraîné par la Crise, mais il ne s'arrête pas là. Sa pensée semble orientée vers l'organisation planificatrice et l'action pionnière et constructrice d'un peuple en train de prendre son destin en main (quoiqu'à l'intérieur d'une idéologie traditionaliste bien définie). Nous verrons (ici et dans les chapitres à venir) que

---

<sup>56</sup> Nous examinerons dans les quatrième et cinquième chapitres les interventions d'une pensée féministe plus actuelle dans le texte de Martin.

l'approche de Martin pour ce qui est de la (re)construction de Claire est axée elle aussi sur ses besoins, et notamment celui d'affirmer sa subjectivité.

Pour ce qui est de l'attitude de Lionel Groulx, nous trouvons que le contrôle qu'il prône semble visiblement moins attaché aux questions pratiques de l'exécution des tâches associées à la migration à la campagne, et plus explicitement motivé par des craintes de l'ordre moral. Il semble redouter pour son peuple les choix que présentent les attraits mondains de la ville et vouloir établir un cours de vie campagnard programmé d'avance où l'on fait tout pour réduire au minimum les occasions de s'égarer. Ce genre de pensée intervient dans les discours qui régissent la vie de la protagoniste de Martin ainsi que son quotidien. Quoique la maison familiale se situe à Québec, et peut-être en partie à cause de cela, son père entretient des fantasmes de cultivateur dans son énorme jardin. La maison est isolée au bout d'une route difficile en été et impraticable en hiver, justement, en partie, pour contrer les mauvaises influences des diversions associées à la vie urbaine. Si le père de Claire étale volontiers ses théories sur la salubrité d'un style de vie « naturel »<sup>57</sup>, le revers négatif de l'emplacement de la maison, l'élimination de la tentation, est pour lui encore plus important. Pour sa part, l'attitude pessimiste de Groulx (qu'ont noté nombre de commentateurs), est teintée d'immobilisme et de méfiance du peuple qu'il dit vouloir mettre en valeur. Il accorde moins d'importance à l'établissement des nouveaux fermiers en tant que tel et insiste davantage sur la nécessité d'éviter les atteintes aux valeurs catholiques qu'il trouve partout dans les sociétés modernes.

Rappelons avant de continuer que les activités et les tendances « urbaines » discutées ne peuvent pas nécessairement être « objectivement » classées de cette façon. Il faut

---

<sup>57</sup> qui se manifeste le plus souvent, quand il s'agit de ses enfants, dans une consommation forcée de même les parties non comestibles des plantes et la privation du médecin lors d'une maladie



considérer cette catégorisation spécifiquement dans le contexte des préoccupations des penseurs de l'entre-deux-guerres qui nous intéressent ici. Par exemple, le cinéma, les vêtements voyants et la musique moderne qui inspire des danses sensuelles ne sont pas uniquement, éternellement et essentiellement urbains, mais la pensée conservatrice de Minville et Groulx les associe assez étroitement à la ville. Dans cet ordre d'idées, il convient d'insister sur la séparation artificiellement binaire qui s'impose entre la campagne et la ville dans l'esprit de ces colonisateurs. Lorsqu'on lit leurs textes ensemble, en parallèle avec l'autobiographie de Martin, on peut considérer les préoccupations et les activités de Claire et de son père à la lumière de cette division idéologique qui leur est contemporaine.<sup>58</sup> Nous verrons des passages épisodiques qui concernent les aspirations explicitement « agricoles » du père de Claire. Cependant, le père de Claire n'est certainement pas fermier. Il faut surtout considérer ce contenu manifeste<sup>59</sup> comme une sorte d'allégorie des fantasmes passés des esprits conservateurs de l'entre-deux-guerres. L'angoisse suscitée chez les élites par les nouvelles exigences d'une société changeante semble entraîner ici un immobilisme qui propose des solutions périmées, inadaptées aux besoins du peuple. Que plusieurs réclamations cherchent à améliorer la situation de personnes qui font traditionnellement l'objet de tentatives de domination (des pauvres et des femmes) semble accentuer ce repli vers un passé imaginaire. De plus, nous verrons que la voix narratrice qui s'exprime lors de l'écriture de *Dans un gant de fer* interroge la solidité des barrières « protectrices » qu'érige le père réactionnaire entre ses filles et les influences « néfastes », tendances que les idéologues conservateurs de l'entre-deux-guerres associent à la ville.

---

<sup>58</sup> Le cinquième chapitre du présent travail est consacré à la lecture de l'autobiographie de Claire Martin à la lumière de la pensée réformatrice des années soixante, la période de sa rédaction et de sa publication.

<sup>59</sup> ainsi que les idées de Minville et de Groulx, d'ailleurs

## Un passé idéalisé

Gilles Gagné et Jean-Philippe Warren présentent des extraits des écrits d'Esdras Minville dans leur anthologie intitulée *Sociologie et valeurs : Quatorze penseurs québécois du XXe siècle*. Dans leur matériel introductoire aux textes de Minville, ils remarquent le respect des faits et des circonstances du milieu qui dirige les stratégies d'organisation sociale et économique de ce penseur, bien que les intérêts nationalistes et catholiques se voient partout dans les programmes qu'il propose pour redéfinir la situation des Canadiens français (129). D'abord, pour ce qui est de la gêne matérielle qui sévit partout durant la Crise, Minville prône le paiement de l'argent aux colons en échange de travail spécifique au lieu du versement de subventions directes (*Esdras Minville : Nationalisme économique et catholicisme social au Québec durant l'entre-deux-guerres*<sup>60</sup>, 110). Bien que Minville craigne que les pionniers perdent leur courage sans le soutien financier de l'État (« L'œuvre de la colonisation »<sup>61</sup>, 339), son initiative est colorée de son désir prépondérant de préserver la responsabilité individuelle, valeur qu'il partage d'ailleurs avec les politiciens libéraux de l'époque : « Nous contenter d'assister les chômeurs, ce serait nous résigner à assister indéfiniment nombre d'entre eux » (« ŒC », 338). Minville prône spécifiquement des prêts du gouvernement aux colons subissant des embarras temporaires («ŒC », 345).

Pour ce qui est des problèmes pratiques de la colonisation, Dominique Foisy-Geoffroy résume les rôles convenables de l'État d'après Esdras Minville : a) la

---

<sup>60</sup> Nous emploierons désormais le sigle *EM* pour nous référer à cet ouvrage.

<sup>61</sup> Nous emploierons désormais le sigle « ŒC » pour nous référer à cet ouvrage.

construction de routes ainsi que la désignation de terres potentiellement propices à la culture, leur division et leur distribution en vue d'installer les parents et les connaissances à proximité les uns des autres afin de combattre l'isolement, b) l'assistance financière au colon en échange de son travail, c) la publicité des avantages de l'occupation des terres de colonisation et d) l'organisation d'une « commission de colonisation », qui planifierait la colonisation et en gérerait le budget. Foisy-Geoffroy met l'accent ici sur l'encadrement gouvernemental qui, selon Minville, permettrait l'épanouissement et la productivité du colon (*EM*, 110).

La satisfaction des besoins de ses compatriotes sous-tend la pensée d'Esdras Minville durant la Crise, une période où le manque, le désarroi et la honte peuvent virer au désespoir. Rétrospectivement, Martin crée une Claire qui, durant toute cette période, est démunie sur tous les plans et dont la vie est régie par ses tentatives de pourvoir à ses propres besoins en dépit de sa jeunesse. Curieusement, cette fille incarne malgré elle l'indépendance et l'initiative individuelles tant prônées par les esprits traditionnels de l'entre-deux-guerres. Malgré l'argent du père, il manque chez lui de tout ce qui peut rendre la vie matériellement confortable, et au couvent on ne semble pas plus conscient des besoins des filles. En commençant par la froideur de la maison (*DGF*, 120, *JD*, 124), en passant par la maigre nourriture du pensionnat (*DGF*, 188)<sup>62</sup> et la générosité des grands-parents qui remplit les lacunes laissées par la négligence paternelle (*JD*, 59) et, pour culminer, l'épisode terrifiant où Dine se brûle en allumant le chauffe-eau (*JD*, 185)<sup>63</sup>, la vie des enfants est minée par une accumulation d'ennuis quotidiens et de privations plus graves. Les impératifs physiques se voient niés d'autres façons aussi. La

---

<sup>62</sup> Ce passage sera analysé dans le cinquième chapitre du présent travail.

<sup>63</sup> Cet appareil dangereux fonctionnant à l'essence serait, selon le père, moins coûteux qu'un chauffe-eau électrique.

mesquinerie de l'autorité conventuelle est évidente lorsqu'on ne permet pas à Claire de sortir de l'église lors d'un saignement de nez (*JD*, 64). Comme dans le cas de beaucoup de filles de sa génération, on ne lui explique pas la menstruation (*DGF*, 174)<sup>64</sup> ou la fonction sexuelle de manière pratique. La sexualité ne s'aborde par les adultes que lors des interrogations du prêtre (*JD*, 80) et des sermons du père (*JD*, 131)<sup>65</sup>. Les besoins de l'ordre intellectuel et affectif sont également négligés. Lors de la mort de la mère et de la grand-mère, les enfants sont privés de leur deuil (*DGF*, 229, *JD*, 47) et la maison est d'un ennui « dangereux » (*JD*, 109). Le manque de livres est une insatisfaction particulièrement persistante : « La passion des livres, comme toutes les passions, se nourrit de succédanés quand elle n'a pas de vraie nourriture. L'ivrogne mal ravitaillé boit son eau de Cologne. J'ai fait une extraordinaire consommation d'eau de Cologne » (*JD*, 139). Les accusations et la mauvaise foi qui empoisonnent son quotidien font que Claire vit dans un état perpétuel de ressentiment : « Ce dont l'enfant est assoiffé, ce n'est pas seulement de tendresse, de caresses, de cadeaux, mais de justice. J'ai eu soif ! » (*JD*, 117). La jeune Claire remémorée par Martin l'auteure est un personnage *formé* par le besoin et le manque. Cela rappelle les préoccupations pour son peuple qui sous-tendent les théories d'Esdras Minville, quoique son planning n'ait pas abouti aux résultats qu'il visait.

La volonté minvillienne de tirer avantage de toutes les ressources humaines potentielles pour l'affirmation et l'essor du peuple canadien-français trouve écho dans l'attitude du penseur qui nous intéresse envers l'utilisation du territoire québécois. Dans « L'œuvre de la colonisation », sorti en 1933, il déplore l'attitude de ceux qui ne trouvent

---

<sup>64</sup> Ce passage a été analysé dans le premier chapitre du présent travail.

<sup>65</sup> Ce passage sera analysé dans le quatrième chapitre du présent travail.

en les efforts de colonisation qu'une solution temporaire au chômage lors de la crise économique, insistant qu'il faut plutôt occuper et exploiter toutes les terres disponibles de la province (337). Or, nous verrons plus tard que les rendements de bon nombre des terres colonisées n'ont pas été suffisants pour faire vivre leurs occupants ou pour donner des récoltes vendables. Il faut dire toutefois que Minville exclut les terres impropres à la culture (« CEC », 341), précision qui semble évidente, rétrospectivement, mais qui a peut-être échappé aux responsables impatientes de placer autant de chômeurs que possible aussi vite que possible, si l'on se fie aux affirmations des historiens qui constatent plus tard l'inadaptation de nombre de terrains à l'agriculture. Tout compte fait, Minville peut se donner raison, parce qu'on n'a pas fait comme lui, il aurait fait :

Parce que dans le passé on a négligé cette précaution élémentaire [celle d'assurer la qualité des sols], des régions ont été ouvertes à la colonisation que leur nature destinait à une autre fin. Erreur capitale, qui non seulement a faussé la vocation naturelle de régions entières, les vouant à la médiocrité chronique, mais qui a eu le plus mauvais effet sur la colonisation en général (« CEC », 341).

L'efficacité de l'ensemble de ses stratégies et ses conseils reste potentielle et donc difficile à rejeter de manière définitive puisqu'on ne l'a pas suivi intégralement, ce qui confère à ce penseur un certain confort en ses positions.

Dominique Foisy-Geoffroy se montre décidément favorable aux idées de Minville et au cours de son ouvrage il défend le bien-fondé général des grandes lignes de cette pensée tout en admettant la réussite partielle de sa mise en action. Il appuie Esdras Minville et François-Albert Angers dans leurs affirmations du besoin des Canadiens français des années vingt et trente de construire leur propre économie à partir d'une base agricole et d'initier des projets industriels et commerciaux à une échelle croissante au

rythme de leur acquisition du capital et de l'expérience nécessaires pour mener leurs affaires, plutôt que de besogner de façon prolétaire ou au moins subalterne pour les intérêts des entreprises étrangères (*EM*, 38-40). Foisy-Geoffroy souligne ici de manière nuancée le regard vers l'avenir, la vision évolutionnaire de l'économie et le désir des intellectuels traditionalistes d'établir de multiples centres économiques régionaux dont les activités seraient gérées par des gens de la région. Ainsi, Foisy-Geoffroy défend Minville et Angers contre leurs critiques qui voient uniquement une obsession du passé et un refus de l'âge industriel dans leur discours.

La pensée de Minville appelle pourtant un examen critique, surtout à la lumière de l'importance qu'il attribue à la continuité prétendument héréditaire de la légation des attributs supposément propres aux gens de la campagne dont il va d'ailleurs jusqu'à évoquer la permanence, voire l'immobilité. Effectivement, son langage combine, de manière assez resserrée, des fois à l'intérieur d'une même phrase, pour que le lecteur puisse les confondre, des allusions à l'hérédité la plus absolue et à des traditions sociales, des conventions imposées par les valeurs humaines :

La campagne demeure le château-fort et le dernier refuge de la tradition : traditions familiales qui réchauffent les cœurs, élèvent les âmes et qui constituent pour ainsi dire le moule où se modèlent des générations toutes pareilles, unies entre elles par un lien qui les rattache à leur plus lointaine origine ; grandes traditions sociales (« Le réservoir de la race »<sup>66</sup>, 270).

Ici, tout se passe comme si les traditions des ruraux étaient essentielles, nécessairement immuables et inexistantes hors la campagne. D'abord, d'après Minville, la campagne est « le dernier refuge de la tradition, [et] la ville canadienne, c'est le tombeau de la tradition » (« RR », 270-1). En outre, l'idée d'un « moule » communique une certaine

---

<sup>66</sup> Nous emploierons désormais le sigle « RR » pour nous référer à cet ouvrage.

inévitabilité restrictive et répétitive pour ce qui est des formes que les interactions humaines peuvent prendre. La « lointaine origine » à laquelle les générations de cultivateurs s'attacheraient suggère une continuité extrême ; si les débuts, les circonstances initiales des coutumes semblent nébuleux ou inconnus, on risque de prendre ces habitudes pour éternelles, de supposer qu'elles font partie intégrante d'un peuple. On se demande d'ailleurs comment des habitants des villes pourraient s'insérer dans cette dynamique si axée sur la succession interrompue lors du « retour à la terre », si ce sont leurs parents ou leurs grands-parents qui ont quitté la campagne et si les traditions doivent mourir en ville. Martin elle-même, lors d'un passage où elle raconte les ambitions agricoles du père et les tâches supplémentaires<sup>67</sup> qu'elles entraînent pour ses enfants, commente des croyances traditionnelles attachées à son peuple :

Au reste, nous étions déjà, tous les sept, citadins dans l'âme- l'affirmation « les Canadiens français sont tous très près de la terre »<sup>68</sup> m'a toujours fait sourire. Il en est chez nous comme partout ailleurs : certains sont près de la terre, d'autres en sont éloignés depuis fort longtemps- fils, petits-fils, arrière-petits-fils de citadins, et cette initiation forcée aux charmes de la campagne ne faisait qu'aviver nos tendances (*DGF*, 137-138).

Notons que lorsqu'on lit les deux textes ensemble, le langage de ce passage de *Dans un gant de fer* rappelle les « générations toutes pareilles » dont parle Minville. Pour sa part, cependant, Martin affirme plutôt la possibilité de liens durables à la ville, et en effet, de leur formation « déjà » stable, dans le cas de la famille de Claire. De plus, les « citadins dans l'âme » font appel aux émotions autant que les « traditions familiales qui réchauffent les cœurs, élèvent les âmes » à la campagne, d'après Minville. Ainsi, les tentatives de Minville d'attribuer l'exclusivité de ces attributs à la vie agreste se voit

---

<sup>67</sup> Il s'agit notamment de l'épisode de la cueillette des doryphores (*DGF*, 136-137).

<sup>68</sup> Les guillemets sont de Martin.

minée par Martin. Pour sa part, « l'initiation forcée aux charmes de la campagne » qui embête les enfants de *Dans un gant de fer*, et que Martin se remémore avec tant d'ironie, évoque une sorte de colonisation en miniature qui envahit la ville. L'enlèvement des doryphores à la main, censé rendre le champ du père de Claire propice à la culture de pommes de terre, est interminable comme le pouvait sembler le défrichage des vastes forêts aux pionniers issus de la Crise : « en cueillir une<sup>69</sup> semblait en susciter mille » (*DGF*, 137). En plus de déstabiliser les frontières idéologiques entre la campagne et la ville, Martin démythifie explicitement ladite vocation agricole héréditaire et universelle de ses compatriotes lors de l'écriture de son texte, durant une période où ce cliché avait déjà perdu son influence. Cela suggère qu'elle désire attirer une attention particulière, bien que momentanée, sur les égarements des ambitions agrestes qui avaient cours à l'époque de la jeunesse de sa protagoniste. Que ces observations générales s'offrent dans le contexte de l'entreprise relativement limitée, mais singulièrement inefficace du père, évoque les difficultés qui surviennent lorsqu'on essaie de faire comme si les compétences spécifiques, et apprises, d'un cultivateur réussi se trouvaient naturellement et universellement chez un peuple entier.

La prétendue ouverture de Minville envers une participation accrue dans l'économie industrielle et commerciale à l'avenir s'avère touchée d'ambivalence. Minville laisse la transition à une société plus industrielle, voire urbaine pour un avenir non spécifié qui se perd sous le poids de ses affirmations concernant la disposition essentielle des Canadiens français envers l'agriculture, et il n'explique pas comment un peuple à un inexorable héritage agricole (des « générations toutes pareilles ») sera un jour compatible avec les styles de vie qui accompagnent l'habitation d'agglomérations assez

---

<sup>69</sup> Le féminin ici se réfère à « bête », le synonyme qu'emploie Martin.



importantes pour soutenir une économie industrielle et commerciale. De plus, sa présentation des traditions sociales campagnardes comme identiques d'une génération à l'autre est colorée d'un ton si positif que cela jette le doute sur son attitude prétendument ouverte envers la transition vers une économie axée sur l'industrie et le commerce. L'idéal futur qu'il vise est le développement de centres régionaux plutôt que d'une vaste métropole qui attirerait une proportion prépondérante des ressources humaines de la province, c'est-à-dire une sorte de compromis qui devrait permettre de profiter des avantages du milieu rural et du milieu urbain. Cependant, il base ses arguments sur une dichotomie absolue qui oppose catégoriquement la vie à la campagne et la vie en ville, allant jusqu'à doter les ruraux d'une hérédité aux allures statiques, voire immobiles. En ce qui concerne l'envergure recommandée des opérations agricoles, Minville a une approche inspirée de la morale ; il prône l'établissement familial autonome traditionnel qui permet de pourvoir sagement et modestement à ses besoins et non l'agriculture industrielle qui risque d'encourager des quêtes spéculatives de richesse démesurée (*EM*, 114). Dominique Foisy-Geoffroy note effectivement que « la famille, cellule de base de la société [, est la] voie privilégiée par laquelle l'individu peut, dans l'esprit de Minville, atteindre la plénitude de son rôle social » (*EM*, 148). Or, comme nous tentons de le démontrer, dans le cas de l'autobiographie de Martin, les activités de la famille, et surtout celles qui concernent la production (certainement modeste)<sup>70</sup> et la consommation de la nourriture, ne mènent qu'au découragement et au dégoût chez les enfants et au désir de

---

<sup>70</sup> Il est vrai que le poste d'ingénieur et le salaire du père mettent son « agriculture » plutôt du côté des loisirs, ce qui ne correspond pas tout à fait aux petites entreprises qui font vivre les familles envisagées par Minville. Toutefois, les ambitions agrestes du père visent la pourvoyance aussi complète que possible aux besoins alimentaires de ses enfants : « Le cher homme parlait de ce principe qu'on est toujours gagnant, si peu que ce soit, quand on trouve sur place presque toute l'alimentation de sa famille » (*DGF*, 161). Bien que la frugalité (imaginaire) du père soit motivée par sa mesquinerie plutôt que par une modestie « saine », ses tentatives d'autosuffisance alimentaire elles-mêmes vont dans le sens des idées agriculturalistes et ruralistes de son époque.

s'échapper chez les grands-parents maternels, où l'on ne mange « rien que de la nourriture, pas de pelures, pas de cassonade à odeur de jute » (*DGF*, 42).

L'équipe de Linteau note que « [p]our beaucoup la colonisation apparaît comme la panacée au chômage et à la misère des villes : sur la terre, au moins la subsistance est assurée » (*Histoire du Québec contemporain, Tome II*, 40). Nonobstant,

cette colonisation est précaire : après quelques années, les colons trouvent plus rentable d'abandonner ce mode de vie pour retourner en ville ou pour travailler dans les mines ou en forêt. [...] [C]ette solution n'est que transitoire : conçue pour vider les villes de chômeurs, elle ne tient pas compte des contraintes posées par le climat, l'éloignement, la préparation insuffisante des colons et les difficultés de rentabiliser les exploitations (*Histoire du Québec contemporain, Tome II*, 41).

Le caractère temporaire de cette vie campagnarde et la promptitude avec laquelle plusieurs colons se réinsèrent dans le milieu urbain remettent en question la séparation binaire de la campagne et la ville sur laquelle repose une grande partie de la promotion idéologique de la vie rurale<sup>71</sup>. La stabilité vantée d'un style de vie supposément à l'abri des vicissitudes économiques, un de ses prétendus atouts principaux, se voit minée par l'expérience de ceux qui ont tenté leur chance en terrain de colonisation et qui n'ont justement pas bénéficié de certains éléments fondamentaux de ce qui peut rendre la vie agricole stable, c'est-à-dire la continuité générationnelle et la transmission ininterrompue du savoir des parents à leurs enfants.

Pour sa part, Martin évoque elle aussi la capacité partielle qu'a nombre d'initiatives agricoles de pourvoir aux besoins de leurs participants. Bien entendu, elle n'écrit pas depuis la perspective d'une fille d'un chômeur qui a été recruté dans une

---

<sup>71</sup> Nous avons abordé cette interrogation dans une optique littéraire à l'étude d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais dans le premier chapitre du présent travail.

entreprise de colonisation. La famille de Claire n'est pas vulnérable aux vicissitudes économiques qui affectent les autres et elle n'est certainement pas réduite à abandonner la ville qu'elle connaît pour tenter ses chances à la campagne. Néanmoins, le besoin est un souci que partagent Minville qui pense à son peuple et Martin qui songe à la fille qu'elle était. Le dénuement *matériel* dont la deuxième auteure parle est créé par l'avarice et les étranges priorités du père, ainsi que par son aspiration à l'autosuffisance en dépit de son manque de compétence et de son improvisation dans ses activités « agricoles ». Son enthousiasme naïf et son impatience rappellent en effet ceux des colonisateurs qui placent des chômeurs à la hâte dans des régions impropres à l'agriculture. De plus, la conversation suivante entre Claire et sa mère fait penser aux colons qui avaient beaucoup de mal à survivre malgré l'échelle vaste des ambitions agrestes, et les attentes optimistes, voire grandioses, des théoriciens comme Minville :

- As-tu une robe neuve pour l'été, maman ? demandai-je en arrivant.

- Non, ma chérie, je n'ai pas de robe neuve. Mais nous avons une faucheuse, une moissonneuse-lieuse, une épandeuse, et que sais-je.... (DGF, 136).

Que la mère énumère sur un ton ironique cet outillage impressionnant destiné pourtant aux activités de fin de semaine d'un ingénieur<sup>72</sup>, rappelle, pour nous qui lisons ces textes ensemble, le rendement des terrains de colonisation qui ne semble pas avoir valu en somme les ressources qui y ont été consacrées. Cela s'explique ensuite : « Quand, une douzaine d'années plus tard, il eut la subite inspiration de tenir des comptes, il s'aperçut que les profits n'équivalaient pas au dixième des dépenses » (DGF, 136). Plus loin, on insiste : « Ce régime durait depuis pas mal le temps et ne rapportait presque rien. Au

---

<sup>72</sup> Martin emploie effectivement l'expression « pseudo-ferme paternelle » (DGF, 161).

contraire, il coûtait des sommes folles » (*DGF*, 161). Le bilan des frais et des revenus associés à l'exploitation familiale se résume ainsi : « Devenu gentleman-farmer mon père, fort heureusement, était demeuré ingénieur » (*DGF*, 136). Cette pensée fait écho au caractère souvent partiel de la subsistance fournie par l'agriculture en même temps qu'elle interroge la « vocation agreste naturelle » de son peuple.

« Le réservoir de la race » d'Esdras Minville, un article au ton insistant et catégorique, présente justement la vie campagnarde et urbaine comme si elles étaient naturellement des opposés en matière de qualité de vie, mais ses descriptions des conditions du travail agricole et industriel suggèrent autant ce qu'ils ont en commun que ce qui les oppose. Comparons les deux passages qui se succèdent :

L'homme des champs, attaché à une besogne rude, la dirige pourtant à son gré et qui dira quelle influence bienfaisante cette liberté exerce sur son organisme physique ? Il ne subit aucune contrainte, si ce n'est celle qui lui impose, à certaines époques, l'urgence des travaux. [...] L'automne ralentit l'activité sur la ferme et l'hiver apporte une détente durant laquelle la terre se repose et l'homme refait ses forces (« RR », 264-65).

et

La nécessité de gagner son<sup>73</sup> pain et celui de sa famille lui commande la vigilance. Du matin jusqu'au soir, il subit la contrainte énervante de la machine qui exige une attention toujours en éveil et, en certains cas, celle non moins déprimante du patron qui demande un effort sans relâche. [...] À l'ouvrier d'usine, au manœuvre sans autre ressource que la vigueur de ses muscles, l'hiver n'apporte pas le repos, si ce n'est parfois le repos forcé, le chômage, avec ce qu'il signifie souvent de privations et de misères, peu faites, à la vérité, pour restituer ses forces à un organisme fatigué (« RR », 265).

---

<sup>73</sup> Ici, il s'agit de l'ouvrier en ville.

Le discours de Minville est construit pour persuader le lecteur d'une salubre interaction entre l'agriculteur et l'encadrement fourni par son métier. Le campagnard qui « dirige » son travail, « ne subit aucune contrainte » et « refait ses forces » semble avoir une emprise active et stimulante sur ses circonstances, bien que la gérance des cycles des récoltes impose des impératifs aussi rigoureux que les exigences de production d'un patron dans une fabrique, sinon davantage, puisque si le nombre d'unités d'un produit fabriqués dans une journée est au moins théoriquement négociable et la complétion partielle du travail projeté compte sa part de succès, le cultivateur est mené par l'immutabilité de la nature elle-même. Pour ne pas perdre *tout* son produit, il doit exécuter chaque tâche (préparation du sol, ensemencement, récolte, etc.) au moment exactement propice, dans des délais impitoyables et dictés par les changements des saisons. Il se trouve également contraint à la délicate opération de tenter de prévoir les conditions météorologiques, ou bien à réagir à leurs effets. La « vigilance » exigée de l'ouvrier urbain trouve effectivement une certaine contrepartie chez le cultivateur. Or, les descriptions du travail industriel sont les seules qui mettent l'accent sur l'ouvrier qui subit avec impuissance son environnement. De plus, pour Minville, le chômage qui guette l'ouvrier urbain est qualifié de misérable et d'angoissant, annonçant de dures privations, tandis que l'hiver qu'illustre ce penseur est une « détente » pour les cultivateurs, bien que nous soyons consciente du travail forestier exécuté par de nombreux fermiers de l'époque dans des conditions désavantageuses pour joindre les deux bouts en saison morte. En dépit de son souci habituel des faits, Minville résume sa comparaison ainsi : « Tout aux champs combat la débilité ; tout à la ville y pousse » (« RR », 267).

La famille de Claire est aisée, donc exempte des pressions venant de ceux qui prônent la colonisation pour occuper les chômeurs. Il ne s'agit donc pas de liens directs ou littéraux entre la vie proprement rurale et le quotidien du personnage qui nous intéresse. Nous avons également vu dans le chapitre précédent du présent travail que le malheur des filles de la famille est causé par des privations qui peuvent s'imposer n'importe où. Nonobstant, nous avançons que le classement binaire des mœurs selon les catégories de la ville et la campagne est plus instable que Minville veut le croire, et que Martin démontre la pénétrabilité de cette « frontière » en jouant sur les associations qui se font conventionnellement aux deux milieux. Nous sommes en train de constater, d'une part, que plusieurs avantages associés à l'idéalisation de la campagne deviennent des obstacles au bien-être de Claire lorsque le père les impose à ses enfants. L'existence de la fille qui nous intéresse fait écho aux recoupements entre la ferme et l'usine qu'expose Minville, malgré lui. D'autre part, certains passages mettent l'accent sur l'existence pas très « urbaine » de Claire et ses sœurs. C'est peut-être même la proximité de Claire aux amusements de la ville qui renforce son isolement et son ennui et qui donne un goût décidément traditionnel, voire « campagnard » à ses éternels cycles de couture et de cuisine<sup>74</sup>. Quand les filles commencent à fumer, « [elles se] vo[ient] déjà, de fil en aiguille, sorties de [leur] piège, mariées à de “chics types” qui [les] feraient voyager, [les] mèneraient au bal et au théâtre et [leur] laisseraient porter des robes décolletées » (*DGF*, 223). Que leur acte de rébellion suscite automatiquement des fantasmes axés sur des sorties extravagantes et stéréotypées renforce leur inexpérience de la vie dite mondaine.

---

<sup>74</sup> Si presque toutes les femmes, en ville ou à la ferme, étaient alors obligées de passer une bonne partie de leur temps à ces tâches, le cas de Claire est quand même notable. Prenons l'absence de « style » dans les vêtements préconisés par le père. Au lieu de suivre les modes, les activités domestiques des Claire et ses sœurs semblent inchangées comme les travaux idéalisés par la pensée agriculturaliste et ruraliste.

Ces auspices sont suivies de près de l'escapade qui mène Claire et Françoise chez Tante Berthe en tramway, « dans le petit boudoir dont [Claire] se souvien[t] qu'il était très très 1925, ce que l'on appelait le style "flapper" [...] boursoufflé de coussins où les couleurs traditionnelles n'avaient pas leur place » (*DGF*, 224). Ce rare interlude, chargé de symboles si distinctifs de la ville, de la mode et de l'hédonisme met en relief la simplicité du monde de Claire, en dépit de sa proximité géographique aux phénomènes de ce genre. Rappelons en outre que dans l'idée d'impressionner ses compagnes, Claire réussit à se rendre au cinéma pour examiner les annonces des films, mais faute de pouvoir se payer un billet, elle est obligée d'en inventer l'action qu'elle raconte au pensionnat à partir des publicités (*JD*, 58). Ses sœurs sont assez au courant des modes vestimentaires pour pouvoir se confectionner une garde-robe clandestine (*JD*, 44) mais elles arrivent difficilement à s'en servir au bout de la route impraticable qui les sépare des cafés et des salles de bal. Cet accès partiel et tentant, mais si souvent décevant, aux plaisirs de la ville donne comparativement une allure « campagnarde » à la régularité de leurs routines couche-tôt et lève-tôt. En effet, le régime domestique du père est basé sur la protection contre les influences néfastes de la culture populaire et de consommation, le développement d'une meilleure santé<sup>75</sup> et la concentration sur le travail physique. Ces objectifs sont d'ailleurs le noyau des préoccupations agriculturalistes et ruralistes<sup>76</sup>. Il faut dire pourtant que les théoriciens-colonisateurs, autant que le père de Claire, préconisent une existence simple et austère *pour les autres*, depuis une position

---

<sup>75</sup> Malgré la salubrité douteuse, selon la narratrice, des régimes alimentaires qu'il impose à ses enfants, nous verrons que la croyance paternelle en leur efficacité est sincère, et effectivement, crédible.

<sup>76</sup> Minville expose en effet dans « Le réservoir de la race » des arguments qui appuient la prétendue supériorité de la vie rurale en matière de la santé : l'air pur, le soleil, les grands espaces qui découragent la propagation de maladies infectieuses et l'alimentation saine (264). Des phrases comme « L'alimentation saine, composée des meilleurs produits de la ferme, et la régularité du régime de vie favorisent la croissance *normale* (nos italiques) de l'individu et son épanouissement en force et en santé » (264) soulignent l'avis de Minville que la vie campagnarde est naturellement meilleure que la vie urbaine.

d'autorité. Cela n'empêche que les stratégies les mieux intentionnées des organisateurs du « retour à la terre » visent la satisfaction des besoins fondamentaux de la population durant une période de pénurie. L'énergie de Claire se concentre de manière semblable dans la recherche de ce qui lui manque.

### **Le mépris en guise de protection morale**

Il n'est pas toujours question de *négligence* parentale. Les *efforts* du père de Claire passent pourtant à côté des besoins de sa progéniture, bien qu'il insiste sur sa prévoyance. Cet homme qui meurt « comme un bon père de famille, content de lui et content de sa progéniture » (*DGF*, 10) est surtout satisfait d'avoir donné la vie à ses enfants<sup>77</sup>. De plus, la mise en pratique des « théories alimentaires naturalistes »<sup>78</sup> (*DGF*, 38) du père est censée permettre aux membres de sa famille de devenir centenaires, mais « au nom de la longévité, nous risquions tous les jours de mourir étouffés » (*JD*, 39). Plus loin, Martin fournit un exemple d'une spécialité du père de Claire, toujours sur le thème de l'inanition : « La bouillie de blé rond, d'allure spermatique, sucrée elle aussi de cassonade noire, était bien de nature à dégoûter n'importe quel humain de l'envie de se nourrir et même du désir de vivre si c'était à ce prix » (*JD*, 40). L'« allure spermatique » de la bouillie souligne d'un clin d'œil son *inaptitude* à maintenir la vie. Pour sa part, le

---

<sup>77</sup> Ses « - [m]oi à qui tu dois la vie... Toi qui me dois la vie » (*JD*, 108) seront analysés dans le quatrième chapitre du présent travail.

<sup>78</sup> Les « théories alimentaires naturalistes » suggèrent une version superlative desdits bénéfiques de la nourriture « naturelle » qui se mangerait à la campagne.



travail physique, qui est idéalement un des aspects les plus sains et fructueux de la vie rurale, devient souvent une besogne exaspérante et inutile chez Claire.<sup>79</sup>

Le manque de respect que démontre le père de Claire envers ses enfants fait écho au contrôle qu'il exerce en milieu familial. La surveillance constante de leurs moindres gestes s'explique par un mépris total des capacités et des choix potentiels de sa progéniture. Il ferme la radio à clé, il proscrit le cinéma et il ne permet pas les fréquentations. De plus, il va jusqu'à bannir toute lecture non religieuse et à se méfier de l'art visuel. Tout cela est pour limiter les chances d'égarement chez des jeunes qu'il juge susceptibles à la pire indécence. Le résultat de cette « protection » est que « [q]uand nous les rencontrons [chez la grand-mère paternel], les cousins, nous avons l'air de la parentèle du bout du monde [...] Nous n'en étions pas humiliés. C'était notre précieuse façade et elle nous était trop utile pour la sacrifier par vanité » (*JD*, 182). Officiellement, leur exclusion des rassemblements est peut-être plus totale que celle des colons les plus isolés, et leur éloignement, plus complet : « Il était entendu que nous ne connaissons personne, que nous ne voyions personne, que nous n'allions nulle part » (*JD*, 182). La fin du passage précise qu'il est question de connaissances aux allures « urbaines », surtout lorsqu'on considère la séparation binaire qui s'imaginait durant l'entre-deux-guerres entre la ville et la campagne :

---

<sup>79</sup> Rappelons l'été passé à enlever à la main, un par un, les insectes qui menacent la « récolte » (*DGF*, 135). En outre, le père abîme ses vêtements exprès pour créer du travail à ses filles : « S'il était en grande colère, il cherchait fiévreusement parmi ses choses celle qui n'était pas en parfait ordre. [...] Il coupait des trous dans ses chaussettes. Par sa porte ouverte, le jeu des glaces nous permit, quelques fois, de le voir minutieusement occupé à ce modeste travail » (*JD*, 121). De plus, considérons l'épisode de la rénovation, où la façon de faire du père impose des corvées de nettoyage supplémentaires aux filles, toujours à recommencer. (*JD*, 22). Ce passage est analysé en détails au troisième chapitre du présent travail. Certes, pas toutes ces corvées elles-mêmes ne s'associent manifestement à la vie campagnarde. Néanmoins, l'essentiel est que le travail physique qui détournerait les gens des amusements dits futiles de la ville, composant-clé d'une vie saine selon les agriculturalistes et les ruralistes, est ici inutile. Le père, croyant occuper sagement ses filles à des tâches sérieuses, ne stimule que leur ressentiment, leurs tendances rebelles et leur désir de sortir.

C'était bien un peu agaçant d'être comparés, à notre désavantage, avec les cousins si intelligents et si débrouillards, mais c'était le prix qu'il fallait payer pour notre toute relative liberté. En effet, qui eût cru, à nous regarder que nous pouvions recevoir avec grâce, tenir une conversation, sabler le champagne et danser le fox-trot ? Mon père avait beau, dans ses colères, nous traiter de filles perdues à propos de tout et de rien, il devait bien penser, à nous voir aussi godiches, que nous ne pouvions pas nous perdre très loin (*JD*, 182).

Comme le père n'est pas au courant des escapades « urbaines » de ses filles et il n'admet pas la possibilité de leur désobéissance, il prend pour acquis leur ignorance du monde.<sup>80</sup>

Or, leurs activités clandestines minent les tentatives les plus acharnées de « recréer » (artificiellement) un climat de « pureté » et de sagesse comparable à celui de la campagne idéalisée. Il faut dire que pour le père de Claire, l'important n'est pas vraiment le travail dans son jardin. Il s'agit plutôt de ses tentatives d'isoler ses enfants, de les « protéger » contre les « dangers » des rassemblements. Il voit dans la réclusion qu'il impose à sa famille la possibilité de maintenir un environnement fermé aux influences qui risquent de concurrencer ses idées réactionnaires. Même dans les passages où la narratrice se moque directement des activités « agricoles » du père, elle critique plutôt un homme si obsédé par ses propres croyances qu'il devient déconnecté de la réalité. La fermeture du père

---

<sup>80</sup> Comme complément à cet épisode qui semble interroger la séparation entre la campagne et la ville qui a cours dans des esprits conservateurs pendant la jeunesse de Claire, rappelons la robe sans dos de la femme du ministre, rencontrée à un colloque de génie. On explique que « [l]a mode du moment voulait que les robes habillées n'aient pas de dos où guère » (*JD*, 149). Le père de Claire qualifie la femme en question d'un « spectacle dégoûtant » (*JD*, 149) et poursuit une condamnation détaillée qui exprime sa consternation à la vue insolite de cette « peau à n'en plus voir la fin » (*JD*, 149). L'horreur de ce père inaccoutumé à voir les robes du soir, celui qui « fuyait comme la peste les réunions de tous genres » (*JD*, 149), renforce d'un côté la distance qu'il veut maintenir entre sa famille et lesdites mauvaises influences associées à la ville. Or, Martin conclut l'épisode en brouillant la frontière que le père s'efforce à fortifier entre le monde et son « donjon de la virginité perpétuelle » (*JD*, 148) : « Ce que mon père n'avait pas osé dire à la femme du ministre, c'était nous qui l'écoutions. Si bien qu'à la fin il s'en fallut de bien peu qu'il ne s'imaginât nous avoir déjà vues en robes sans dos. Cela eût pu arriver. Nous en avons qu'il ne connaissait pas, au fond de nos penderies » (*JD*, 150).

rappelle la tendance à voir une solution aux problèmes des citadins désemparés dans un « retour » à la terre.

L'isolement que préconise le père de Claire fait écho à la crainte généralisée qui préoccupe les colonisateurs qui redoutent en bloc la circulation des médias en ville. Malgré le décor plus ou moins urbain<sup>81</sup> de l'intrigue et l'emploi dans le secteur tertiaire du père, nous sommes en train de voir que *Dans un gant de fer* constitue une narrativisation de plusieurs des idées les plus conservatrices des agriculturalistes et des ruralistes. Certes, chez le père de Claire, la mauvaise volonté et la crainte des influences de la culture populaire sont extrêmes. Nous verrons toutefois qu'un manque de confiance presque aussi intransigeant sous-tend l'opinion qu'a Lionel Groulx des citadins qu'il veut installer dans les régions de colonisation.

De manière semblable au père de Claire en ce qui concerne Groulx, nous notons un emploi libre de termes injurieux et un ton sévère et désapprobateur de harangue :

Entre les signes de déchéance morale en nos milieux ouvriers, je place parmi les plus manifestes, la perte de vertus naturelles, telles que le souci du bon travail, le goût de la perfection remplacé par un goût effrayant du demi-fait, du bâclé, ou telle encore la baisse du bon sens ou du sens commun. Sont-ils de chez nous tous ces pauvres gens, non seulement dépourvus de la dose normale de jugement qui fait proportionner ses dépenses à son gain, mais dépensiers, prodigues, imprévoyants à la façon indienne, incapables d'amasser pour le prochain hiver, pour la période de chômage : jeunes gens, jeunes filles qui rêvent de mariage, fondent même un foyer, sans le moindre dépôt à la banque, jouant jusqu'à la fin leur salaire, tout leur salaire de tâcherons, à des folies de toilette et de courses, à de stupides amusements ? (« La survivance canadienne-française et la terre »<sup>82</sup>, 330).

---

<sup>81</sup> Bien que la famille habite officiellement « en ville », à Québec, on se concentre sur l'éloignement et l'isolement de la maison : « Le voisin le plus rapproché habitait à un quart d'heure de marche, à peu près » (D, 29).

<sup>82</sup> Nous emploierons désormais le sigle « SCFT » pour nous référer à cet ouvrage.

Cette diatribe est suivie d'un éloge nettement contrastant et symétrique de l'agriculteur :

Comment, en général, ne serait-il pas plus prévoyant, plus économe, lui dont les profits, toujours modestes, toujours aléatoires, n'ont pas la dangereuse fixité du salaire des temps de prospérité ? Lui qui doit attendre son gain d'espoirs à longue échéance, de travaux à lointain rendement ? (« SCFT », 331).

Sa manière de poser des questions à son public<sup>83</sup>, comme un maître d'école qui veut interpeller ses élèves sans vraiment ouvrir un dialogue, n'admet guère d'opposition puisque Groulx fournit des raisons aux allures logiques et vraisemblables pour sa prise de position dans les questions elles-mêmes<sup>84</sup>.

Nous avons vu que le père de Claire partage notamment la méfiance groulxienne des rassemblements (mondains et autres) auxquels la vie urbaine est propice et des influences de la culture populaire que se font sentir de façon plus immédiate en ville. D'après Gérard Bouchard, qui analyse les idées de Lionel Groulx dans *Les deux chanoines : Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, ce penseur est « en guerre contre la ville [...]. Il dénonçait la concentration désordonnée des populations, [...] [les] mœurs avilissantes, mauvaises lectures, [...] [la] perte de la pudeur, [le] relâchement des liens conjugaux, [...] [la] hausse de la criminalité, etc. » (77). Susan Mann résume le manque de confiance groulxien en son peuple<sup>85</sup> auquel nous avons fait allusion plus haut : « Et son attitude de gardien moral laisse supposer qu'elle entretient une image plutôt sombre de la majorité des Canadiens français. *L'action française* semble croire que, si on les laisse à eux-mêmes, la plupart d'entre eux feront de mauvais

---

<sup>83</sup> composé quand même de ses pairs, des élites sociales et intellectuelles

<sup>84</sup> Nous examinerons la tendance analogue qu'a le père à poser des questions auxquelles il est impossible de répondre dans le quatrième chapitre du présent travail.

<sup>85</sup> et généralement partagé par l'équipe de *L'action française*

choix parmi la pléthore d'attractions que leur offre la ville » (*Lionel Groulx et L'action française*, 121).

Dans l'autobiographie de Martin, des craintes semblables se manifestent chez le clergé du diocèse de Québec lorsqu'on défend la danse. La liste des danses proscrites individuellement à l'annonce paraît « interminable », et il n'est « [p]as question d'oublier une manière de polka ou de bourrée que de mauvais esprits auraient tout de suite découverte et pratiquée » (*DGF*, 113). Cette distinction rend clair que la vraie interdiction concerne les danses plus sensuelles, susceptibles d'être exécutées sur la musique des salles de bal. Le « - Peuh ! maman a dit que nous irions danser à Montréal, dit Bérangère d'un ton infiniment méprisant » (*DGF*, 113) confirme qu'il s'agit en effet des sorties en ville.

Nous verrons dans les sections suivantes du présent chapitre que le mépris qui se note dans les attitudes agriculturalistes et ruralistes envers les pratiques qu'elles associent à la ville est reconnaissable dans les dispositions ayant cours durant l'entre-deux-guerres envers les femmes. Cela concerne notamment l'éducation des filles et les rôles qu'on leur propose dès qu'elles atteignent l'âge adulte.

### **La formation des filles comme instrument de reproduction des valeurs traditionnelles**

Si les programmes de colonisation se présentent comme le moyen privilégié de soutenir matériellement les futurs cultivateurs, les écoles ménagères ont le statut de favoriser le prolongement ou le renouveau des valeurs traditionnelles associées à la vie

agricole. Dans son ouvrage de 1926 intitulé *Pour la terre et le foyer. Économie rurale et domestique, éducation et sociologie*, Alphonse Desilets explique cette fonction de

l'instruction ménagère :

Depuis longtemps on s'est préoccupé, en ce pays, des intérêts économiques de l'homme, en oubliant le rôle primordial de la femme et les influences qu'elle exerce sur la vocation des enfants. Les Écoles Ménagères, dirigées avec intelligence et dévouement par des éducatrices de tout mérite, s'efforcent de créer un courant de retour vers la vocation agricole de la femme, en préparant des épouses de devoir, des ménagères économes et des collaboratrices avisées pour l'homme des champs (131).

Nous verrons plus tard que l'entre-deux-guerres semble marquer une fin de la tendance à prendre le rôle traditionnel de la femme pour acquis, motivée au moins en partie par une réaction aux changements redoutés de ladite « époque moderne » tels que l'urbanisation, la circulation de nouveaux médias, et le mouvement pour le suffrage féminin ainsi que celui pour l'accès des femmes aux professions. Le désir des autorités scolaires d'augmenter le nombre de participantes aux programmes ayant un contenu ménager ainsi que la proportion du temps d'instruction consacrée à ces matières s'accompagne paradoxalement d'un très visible effort de présenter l'entraînement ménager comme appareil indispensable à la préparation des filles à leur rôle « moderne ». Nous verrons notamment au cinquième chapitre que, quoique la formation de Claire soit ostensiblement académique, le matériel insipide qu'elle étudie au pensionnat ajoute peu aux compétences ménagères qu'elle apprend (et qu'elle est forcée de pratiquer jusqu'à l'épuisement) à la maison. Mais, ici, examinons la philosophie éducative de l'entre-deux-guerres, pour mieux comprendre plus loin les idées que les réformateurs des années soixante voulaient reléguer au passé. L'insipidité, ou au moins un certain manque d'intérêt, est d'ailleurs un

défaut que les parents eux-mêmes semblaient trouver dans la formation ménagère durant les années vingt et trente, justement parce qu'on se demandait ce qu'un tel programme scolaire (payant) pouvait ajouter de vraiment utile à ce que les filles apprenaient déjà chez elles. Nous verrons que les discours des autorités scolaires se concentrent effectivement sur le renforcement des rôles féminins traditionnels, et qu'il s'agit moins de transmettre de nouvelles compétences aux filles que de les occuper pour éviter qu'elles « s'égarant » dans des activités incompatibles avec leur « destin » de mères et de femmes au foyer. Bien que Claire ne fréquente pas une école proprement ménagère, le manque d'un véritable contenu dans son programme scolaire évoque des objectifs semblables chez ceux qui le gèrent.

Lucia Ferretti, d'un point de vue rétrospectif, affirme en 1986 que « [l]'éducation à donner aux filles est l'une des questions sur lesquelles on a le plus réfléchi au Québec dans le dernier quart du dix-neuvième siècle et jusqu'aux réformes des années 1960 » (« La philosophie de l'enseignement »<sup>86</sup>, 143). Ferretti note qu'une raison prépondérante pour cette attention est que selon les autorités scolaires de l'époque, « les femmes assurent [...] la perpétuation de la vie ; c'est par elles que les traditions se conservent et se transmettent, que les caractères propres à la nation canadienne-française sont gardés et légués » (« PE », 143). Ce point de vue résume bien les attitudes prépondérantes de la période qui couvre la dernière partie du dix-neuvième siècle et la première moitié du vingtième. Il est à noter que l'abondance de discussion concernant la scolarisation des filles ne correspond pourtant pas vraiment à une ouverture à de changements *fondamentaux* aux politiques éducatrices et scolaires avant les années

---

<sup>86</sup> Nous emploierons désormais le sigle « PE » pour nous référer à cet ouvrage.

soixante<sup>87</sup>. Ferretti remarque notamment l'accent sur la « préparation progressive de l'individu à assumer la place qu'il devra occuper dans la société, en conformité avec la nature qu'on lui attribue » entre 1880 et 1960 » (« PE », 145), discours essentialiste qui semble exclure *a priori* des réévaluations profondes des idéologies qui inspirent les programmes scolaires. Lorsqu'on planifie le curriculum selon une prétendue « nature » féminine ou masculine, on prédétermine la place que les jeunes occuperont dans la société, sans essayer de mettre en valeur leurs talents individuels. Nous analyserons au chapitre cinq un passage où Claire Martin, depuis le présent de son énonciation, déplore l'éducation essentialiste « de fille » qu'a reçu l'enfant qu'elle était, sans aucun égard pour ses talents ou ses goûts en tant qu'individu. Nous verrons aussi que les réformes officielles des années soixante insistent sur la formation scolaire personnalisée, et non pas dictée par l'appartenance des enfants à certaines catégories<sup>88</sup>. Ici, nous tenterons de démontrer l'étendue des croyances traditionnelles sur « l'essence de la femme » chez nombre de penseurs qui se prononcent sur la philosophie éducative durant l'entre-deux-guerres, avec l'objectif de signaler le chemin qui était à faire pour les réformateurs aux visées égalitaires.

---

<sup>87</sup> *The Catholic Origins of Québec's Quiet Revolution (1931-1970)* de Michael Gauvreau analyse l'évolution beaucoup plus *graduelle* qui a marqué les changements des attitudes envers les rôles respectifs des membres *adultes* des deux sexes. Ces développements avaient pour objectif pendant les années quarante et cinquante de former des couples aux rôles encore traditionnels, mais encouragés à communiquer avec le but de se comprendre mutuellement. Nous lisons cela comme un premier pas vers une mixité future des rôles sexuels. Gauvreau indique que des groupes d'élites intellectuelles ont mené l'élaboration de ces valeurs pour les généraliser à travers les classes sociales. Pour ce qui est de l'éducation des jeunes, Lucia Ferretti souligne que les autorités responsables des écoles restaient en faveur de la séparation des sexes jusqu'aux années soixante (« PE », 146). Cette pratique rend propice la perpétuation des croyances essentialistes et universalisantes concernant les rôles des hommes et des femmes.

<sup>88</sup> comme le sexe ou la classe sociale, par exemple. Notons que le *Rapport Parent* parle constamment, de façon révélatrice, de stimuler les talents extraordinaires des enfants qui contribueront à la société de manière spéciale, et de maximiser le potentiel des enfants moins forts qui feront moins d'études, et qui occuperont des emplois moins prestigieux. Ni la classe sociale ni le sexe ne doit influencer le « tri » des élèves, au moins sur le plan officiel.



Ferretti note que si des certitudes sur l'existence d'une nature qui serait déterminée par le sexe prédominant au cours de la période, les débats concernent les précisions quant aux composantes de cette nature (« PE », 146). En août 1926 *L'Action française* publie la « Conférence prononcée au Congrès de l'Enseignement ménager, à Saint-Pascal de Kamouraska » de Philippe Perrier, intitulée « La jeune fille d'aujourd'hui »<sup>89</sup>. Ici, Perrier communique son inquiétude concernant le « garçonisme » (« JFA », 163) qu'il observe chez les filles. Sa stratégie discursive consiste à donner des exemples des indications superficielles de ce phénomène d'abord, et de finir par indiquer que la masculinisation des filles va jusqu'à atteindre l'esprit féminin lui-même. Cette caractérisation donne l'impression d'un fléau à portée croissante, ce qui confère une urgence palpable à la situation. La présentation des jeunes filles qui « fument, renversées en un fauteuil, comme des hommes », qui « parlent comme des jeunes collégiens émancipés » et qui « jouent aux cartes et boient [sic] comme des hommes » (« JFA », 163) au début de la communication vise à capter l'attention de son public. Un peu plus loin, des menaces moins colorées mais plus fondamentales pointent dans son discours :

C'est que, des allures, on passe vite à un état d'esprit masculin, à ce que l'on appelle d'un vilain mot, paraît-il, « la mentalité » masculine. Il est des jeunes filles qui s'empoisonnent cérébralement par des lectures malsaines, pour faire comme les hommes. Elles oublient que l'homme propre ne lit pas tout ce qui lui tombe sous la main, et qu'il n'y a pas deux codes de morale, l'un pour l'homme et l'autre pour la femme. On se crée une âme où la pensée et l'imagination se plaisent en des raffinements troublés qui gagnent le cœur et l'atrophient. Les mœurs sont bien près de sombrer (« JFA », 164).

L'allusion à un seul code de morale qui serait partagé par les deux sexes donne une mince allure d'équité « raisonnable » et de crédibilité à ces propos. Or, la phrase suivante laisse

---

<sup>89</sup> Nous emploierons désormais le sigle « JFA » pour nous référer à cet ouvrage.

supposer que les femmes, contrairement aux hommes, sont incapables de lire de manière critique. On en tire en effet automatiquement cette conclusion qui demeure cependant au niveau de l'insinuation, et devient paradoxalement encore plus catégorique, puisque plus difficile à contrer qu'une assertion positive. De plus, on est loin de l'initiative beauvoirienne de poser des questions sur les raisons pour ladite incapacité critique des femmes ; la poser comme une évidence naturelle écarte à priori toute interrogation. En revanche, l'évocation d'un « état d'esprit masculin » dont souffriraient les jeunes femmes<sup>90</sup> suggère que le questionnement implicite des rôles et des activités traditionnellement féminins est temporaire, ponctuel, voire une aberration, et qu'un encadrement plus suivi pourra ramener les filles à leur juste place. Perrier oppose « la pensée », « l'imagination » et « le cœur », « les mœurs » pour faire comprendre que la femme peut être soit intellectuelle, soit vertueuse, mais pas les deux. Ce genre d'exclusions ne s'appliquerait guère aux hommes, ce qui classe la femme dans un rôle encore plus étroit.

Le manque de confiance de Philippe Perrier trouve écho chez le père dans l'autobiographie de Claire Martin, mais dans le deuxième texte, il s'agit d'un mépris ouvert :

Il lisait beaucoup, mais dès qu'il surprenait l'une d'entre nous un livre à la main, il se fâchait tout rouge. Petite, je n'arrivais pas à concilier ces deux attitudes. J'ai fini par comprendre que les femmes ne doivent pas lire. C'est une occupation qui doit demeurer strictement masculine. Si on laisse les femmes lire, elles risquent, primo, de s'imaginer qu'elles comprennent et secundo, d'en conclure qu'elles ont un cerveau dans la tête. Or, les femmes n'ont rien dans la tête (*DGF*, 185).

---

<sup>90</sup> Perrier le caractérise en effet de « maladie » (163).

Les trois dernières phrases attribuent indirectement cette harangue au père et les nombres ordinaux latins se moquent de cet homme capable de se croire plus intellectuel que toutes les femmes en raison de son sexe. Ce qui suit démontre la mésestime des capacités des femmes amenée à son plus haut degré : « - Au fond, tout ce que les femmes ont de plus que les animaux, c'est qu'elles parlent, professait-il » (*DGF*, 185). Que l'on puisse passer si rapidement, à l'intérieur d'un récit cohérent, des difficultés que les femmes auraient à comprendre ce qu'elles lisent à leur prétendue inintelligence et leur statut moins qu'humain, évoque le potentiel insidieux des commentaires beaucoup moins explicites sur la lecture pratiquée par les femmes, tels que ceux de Perrier.

Nous avons affaire à une curieuse contradiction lorsque Perrier commence la deuxième partie de sa communication. Il affirme subitement qu'il « faut rendre la jeune fille capable de penser, de vouloir, de se déterminer, de se gouverner autrement que par la routine, le snobisme et la servile imitation de l'homme » (« JFA », 165). Cet ensemble de caractéristiques à préconiser, et surtout la déconsidération de la routine<sup>91</sup>, semblent incompatibles avec la présentation traditionnelle de LA mission de la femme, c'est-à-dire l'éducation de ses enfants et l'exécution des tâches ménagères. Ces activités sont plutôt *fondées* sur la routine, et particulièrement dans le cas des corvées domestiques, leur accomplissement convenable exige une régularité perpétuelle qui rend complètement hors de propos l'inspiration ou l'enthousiasme qu'éprouve la ménagère en les effectuant.

Effectivement, on ne peut pas nier l'omniprésence de ce qu'il y a de moins stimulant dans

---

<sup>91</sup> Ici, il n'est effectivement pas clair ce que Perrier veut dire lorsqu'il semble critiquer les tendances à la routine chez les femmes de son époque, étant donné la place spécialement prépondérante de l'habitude, voire de l'obéissance, dans la vie d'une (future) femme au foyer (qui suit le cours ménager). S'il souhaite voir plus de réflexion et d'autocontrôle chez la femme en ce qui concerne la convenance de ses activités quotidiennes, on s'attend à ce qu'il essaie de concilier cette exigence avec l'inclination généralisée dans le domaine de la formation des filles de décourager la pensée critique (nous verrons plus loin des passages de textes liés à ce phénomène). Comme il ne qualifie pas vraiment son assertion, nous comprenons ici le mot « routine » selon son sens habituel.

la routine inexorable de l'entretien de la famille et de la vie elle-même, en dépit des tentatives de Philippe Perrier de présenter les rôles féminins traditionnels de manière motivante. Lorsqu'on associe de telles fonctions à la nature, on évoque forcément le cycle, la répétition, l'immutabilité et le décidé d'avance. Même l'éducation des enfants, dont la personnalité variable fournit aux parents une certaine part d'imprévu et donc des occasions de faire preuve d'invention, comprend également son propre cycle d'interminables rappels et corrections. Nous ne voulons évidemment pas suggérer ici que la réflexion et l'autodétermination sont inconciliables avec la maternité et la gérance d'un foyer. Il est certainement possible de choisir librement d'élever des enfants et de se consacrer à la cuisine et à l'entretien d'une maison, à condition que le milieu permette aux femmes de vivre autrement.<sup>92</sup> Nous remarquons plutôt qu'il y a une certaine mauvaise foi dans un discours formatif, adressé aux enseignantes pour être ensuite transmis à des groupes d'élèves dont les parents ou d'autres conseillers ont fait le choix d'une formation ménagère pour elles, qui exclut à priori le développement de la pensée critique<sup>93</sup>, mais qui cherche en même temps à souligner qu'il incombe à la jeune femme de « penser, de vouloir [et] de se déterminer ». On se demande effectivement quel miracle de commodité pourrait faire que de jeunes femmes pensantes, de volonté et de détermination choisissent toutes spontanément le même style de vie, et de plus, nul autre que le destin que leur milieu a prédéterminé pour elles. Ce discours dissimule plutôt insidieusement sous des compliments faussement flatteurs une exhortation à suivre le

---

<sup>92</sup> Notons que le choix presque exclusivement binaire entre une vie soit au foyer soit au couvent présenté aux filles durant l'entre-deux-guerres (au Québec et ailleurs) ne leur permet pas d'exercer une véritable subjectivité. On a souvent signalé le caractère provisoire de tout autre métier qu'exerce la jeune femme en attendant le mariage. Rappelons que Claire Martin a dû quitter son emploi à Radio-Canada à son mariage en 1945.

<sup>93</sup> nous verrons plus loin des passages de textes liés à ce phénomène

programme (celui de l'école ménagère ainsi que celui des rôles sociaux préconisés) à la lettre. Le message est que toute femme qui se considère pensante est paradoxalement contrainte de se conformer sans poser de questions. Que Perrier avance à la page suivante de son texte qu'il faut « développer le plus possible chaque élève dans son sens propre, le laisser être *lui* » (« JFA », 166)<sup>94</sup>, un vœu qui en lui-même semble ouvert, pas du tout essentialiste, laisse pourtant comprendre dans ce contexte le sous-entendu « tant que chaque fille désire être mère et épouse ».

Il faut dire que même si les ajouts progressifs aux discussions élargissent au fur et à mesure la caractérisation de la nature féminine, allant jusqu'à permettre une certaine ambiguïté si l'on examine certaines qualités attribuées à la femme ensemble<sup>95</sup>, le problème de l'essentialisme demeure aussi grave, puisque chaque fois que l'on utilise une des définitions en circulation, la version employée à ce moment gagne des allures de finalité. On est ainsi à l'abri d'interrogations potentiellement gênantes lorsqu'on avance des politiques scolaires de manière péremptoire.

Les autorités cléricales masculines semblent mettre un accent de plus en plus notable sur l'enseignement ménager et le soutien des activités de son mari entre 1882 et 1942. Lucia Ferretti fournit une ligne temporelle dans les notes de « La philosophie de l'enseignement » qui indique une augmentation des ressources consacrées à ces études au cours de la période. On passe effectivement des premières écoles ménagères instituées au Québec au tournant du dix-neuvième siècle, à l'introduction de l'enseignement ménager à

---

<sup>94</sup> Bien que Perrier emploie la forme masculine « neutre » ici, qu'il inclue ce passage dans une communication adressée à des enseignantes de filles suggère que ces propos concernent également les filles. Il affirme plus loin que « [c]ette éducation est nécessaire aux femmes comme aux hommes » (166).

<sup>95</sup> Ferretti remarque, par exemple, la coexistence de contradictions telles que les femmes conçues comme des « animaux » des « êtres humains » et des « anges », des « auxiliaires » et des « êtres libres » (« La philosophie de l'enseignement », 146).

titre facultatif dans les écoles élémentaires publiques en 1923, vers l'imposition d'un cours ménager obligatoire d'une demi-journée par semaine à l'école élémentaire en 1937 (*Les couventines : L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes 1840-1960*, 305-306). Lucia Ferretti commente la mentalité derrière ces initiatives :

Une éducation à caractère *pratique*<sup>96</sup> ; il ne s'agit pas de former les filles intellectuellement, de les préparer à manipuler des idées abstraites et des concepts, de favoriser avant tout leur intelligence et leur créativité. [...] L'éducation des filles, quant à elle, doit résolument être tournée vers l'utile, le concret, le terre-à-terre, le quotidien ; elle vise à l'acquisition d'habiletés, et surtout d'habiletés manuelles (« PE », 155).

Philippe Perrier profère en 1926 une crainte qui appuie ces conclusions : « Ne croyez-vous pas que l'on forme des femmes frivoles par une éducation exclusivement littéraire et artistique, et encore éducation parfois très *superficielle*<sup>97</sup> ? » (« JFA »). Nous avons du mal à croire que de tels soucis viendraient à l'esprit des autorités scolaires pour ce qui est de la formation des garçons. Par « femmes frivoles », nous entendons soit celles qui négligent leurs devoirs ménagers par prétention à des activités intellectuelles auxquelles elles n'ont pas le droit de se livrer de par leur nature féminine, soit celles qui aspirent à épouser un homme assez riche pour pouvoir embaucher des domestiques et s'abandonner à des loisirs artistiques associés traditionnellement aux femmes (musique, broderie décorative, aquarelle, etc.).<sup>98</sup> Nous comprenons qu'aucune de ces issues ne correspond au rôle idéalisé de la femme d'après un discours traditionnel axé sur le travail acharné,

---

<sup>96</sup> Les italiques sont de Ferretti.

<sup>97</sup> Les italiques sont de Ferretti.

<sup>98</sup> Nous verrons plus loin que les filles des élites sont souvent dirigées vers des programmes comprenant un poids littéraire-artistique plus important pour qu'elles puissent mieux comprendre et soutenir leur mari dans ses activités professionnelles. Il faut cependant signaler qu'elles sont encouragées, une fois mariées, à se consacrer massivement aux œuvres charitables.

l'acceptation de sa position sociale et la modération dans les ambitions matérielles. Les efforts des religieuses pour offrir aux filles des cours comparables sur le plan intellectuel à ceux que pouvaient suivre les garçons sont, pour leur part, encadrés justement par des intentions très précises sur l'emploi que les jeunes femmes devraient faire de leurs connaissances. Michèle Jean résume de la manière suivante :

Il appert que le but premier de l'éducation supérieure des jeunes filles n'était pas de leur permettre d'entrer sur le marché du travail, mais de leur donner la possibilité de se cultiver, de jouer un rôle important dans les œuvres sociales et d'être des mères éducatrices, en même temps que des épouses intéressantes pour les hommes « instruits » (« L'enseignement supérieur des filles et son ambiguïté : Le collège Marie-Anne, 1932-1958 », 156).

Pour ce qui est de « l'éducation très superficielle » qui résulterait, selon Philippe Perrier, d'une concentration sur les matières classiques dans les écoles des filles, nous supposons que cela est dû à une hésitation à surmener les filles, « naturellement » moins aptes à assimiler les idées que les garçons, avec des concepts très complexes ou abstraits, puisque les enseignants des filles et des garçons disposent vraisemblablement du même nombre total d'heures d'instruction par jour. Ferretti souligne ensuite les résultats visés par un programme de plus en plus axé sur les activités ménagères : « on espère garder les femmes au foyer, les amener à se contenter de leur fonction domestique, les empêcher de concurrencer les hommes dans la vie publique et la vie intellectuelle et les priver de toute volonté émancipatrice » (« PE », 155-156). Pour ce qui est du personnage de *Dans un gant de fer* qui nous intéresse, la situation de son père rend au moins possible le genre de mariage qui lui permettrait de passer ses journées à faire des activités « de femme aisée » et d'accompagner convenablement son mari à des soirées d'affaires, bien que cela ne soit

pas explicité dans le texte.<sup>99</sup> Il faut dire au moins que le père invite ses collègues célibataires chez lui dans l'idée de marier ses filles, et que certains de ces prétendants pourraient aspirer à ce style de vie. La scolarisation ostensiblement intellectuelle (et encadrée de manière plutôt pompeuse), mais en fait presque vide, que reçoit Claire, est peut-être justement le genre de formation « impressionnante »<sup>100</sup> mais « superficielle », voire « frivole », que déplore Perrier. En plus d'encourager des prétentions à une certaine position sociale, cette sorte d'éducation, aussi embryonnaire soit-elle, peut avoir des conséquences plus profondes. Elle risque de stimuler l'appétit de l'apprentissage, d'entraîner de véritables tentatives de réflexion chez les jeunes filles. Nous verrons dans les chapitres suivants que c'est justement ce qui arrive à Claire. Elle est frustrée par le peu de contenu dans ses cours ; on lui offre juste assez pour l'enrager du désir d'en savoir plus. Cela a l'effet d'aiguiser l'esprit critique et d'accélérer la lecture indépendante de la fille. Nous verrons plus loin les traces de ce phénomène dans le comportement de Claire et dans la voix narratrice qui partage avec elle une identité autobiographique.

L'atmosphère domestique pénible dans laquelle Claire joue son rôle féminin traditionnel découragerait déjà la ménagère la plus convaincue, et la formation qu'elle reçoit l'éloigne encore davantage de l'état d'esprit nécessaire à l'acceptation paisible de son « destin ».

La protagoniste de *Dans un gant de fer* et la « vraie » petite Claire ne doivent évidemment pas se confondre. Or, il faut dire que des filles comme Claire, c'est-à-dire susceptibles de devenir des épouses « cultivées » et désœuvrées en raison de la situation de leur père et des prétendants aisés auxquels elles avaient en principe accès<sup>101</sup>, ou bien

---

<sup>99</sup> Cependant, les filles rêvent souvent des sorties élégantes avec leurs futurs maris.

<sup>100</sup> C'est notre expression, et non pas celle de Perrier.

<sup>101</sup> et particulièrement dans les cas où elles jouissaient d'assez de liberté et de confiance paternelle pour pouvoir rencontrer régulièrement des hommes et sortir avec eux



assez éveillées pour vouloir aller au-delà de leur formation classique « superficielle », sont peut-être le genre de filles que les partisans de l'école ménagère avaient en tête quand ils insistaient sur l'apprentissage presque exclusif des compétences domestiques pour les filles.

Si on peut constater un mal évident chez plusieurs autorités scolaires à envisager une éducation intellectuelle sérieuse pour les filles, on voit leur promptitude non moins frappante à approprier le vocabulaire de la modernité et la science pour appuyer la formation ménagère. Nous verrons que cette mesure se prend face à des parents qui ne sont pas toujours convaincus de la nécessité de payer les frais d'une instruction que leurs enfants pourraient recevoir à la maison. L'utilité discutabile du cours ménager supposément terre-à-terre et pratique est curieusement analogue à celle de la « culture » vide des filles de l'élite comme Claire. Nous verrons surtout dans les chapitres suivants que le personnage qui nous intéresse stagne à l'école, et tue le temps dans un labyrinthe de routines arbitraires et de discours conventuels pédants. Ces paroles affectées qui n'arrivent pas à cacher l'insignifiance des travaux des élèves du pensionnat rappellent l'emploi des lexiques de la modernité et de la science qui cherche à attribuer au cours ménager des qualités qu'il n'a pas. Ainsi, l'éducation de Claire est caractérisée par des tentatives de mystification semblables à celles qui colorent le programme ménager.

Ferretti compare la présentation des programmes ménagers d'avant et d'après la Première Guerre Mondiale et elle remarque un nouveau besoin de contrôler un contexte où les femmes commencent à revendiquer plus d'autonomie au cours des années vingt et trente :

Auparavant, on ne valorisait pas l'enseignement ménager ; il convenait aux femmes de par leur nature et leur rôle et cela suffisait à justifier son existence et le désir des autorités scolaires de le généraliser. Dans l'entre-deux-guerres, on le présente maintenant comme une science<sup>102</sup> qui conduira les femmes à l'exercice de la profession de ménagère<sup>103</sup>, par laquelle elles développent leurs aptitudes en conformité avec la vision moderne de la femme<sup>104</sup> et grâce à laquelle elles exerceront une influence cachée mais considérable, non seulement sur leur famille, mais sur la société toute entière<sup>105</sup> (« PE », 157).

Alphonse Desîlets explicite en 1926 le nouveau besoin d'encourager activement l'entraînement ménager dans son livre intitulé *Pour la terre et le foyer*. :

Il est vrai que nos mères n'ont guère éprouvé le besoin des études [ménagères] que nous préconisons aujourd'hui. Mais la vie d'autrefois n'était pas la même. Les conditions nouvelles et les problèmes de l'existence moderne exigent de la femme aussi bien que de l'homme plus de connaissances, plus de prudence et plus de sens pratique en toutes choses (129).

Ce qui est moins clair ici, c'est en quoi les activités de l'épouse et de la mère auraient fondamentalement changé depuis le tournant du siècle, au point de rendre nécessaire une généralisation de l'étude ménagère pour son *contenu*. Les filles pourraient en effet vraisemblablement continuer à apprendre de leur mère à faire la cuisine, pourvoir aux soins des enfants et entretenir la maison. Desîlets lui-même retourne constamment à l'importance primordiale de la mère pour ce qui est de la transmission d'une panoplie de compétences domestiques spécifiques, et il se lamente que l'influence maternelle ne soit pas toujours assez forte pour garder les filles dans la ferme familiale jusqu'à leur

---

<sup>102</sup> Ici, Ferretti paraphrase Abbé Beauregard, dans *L'Enseignement primaire* de février 1925, 339-341 et d'avril 1926, 486.

<sup>103</sup> Ici, Ferretti se réfère au Quatrième congrès international de l'enseignement ménager qui a eu lieu en 1927, dont on discute dans le numéro de *L'Enseignement primaire* pour avril 1928, 525.

<sup>104</sup> Ici, Ferretti paraphrase I. Lemaître Auger, dans *L'Enseignement primaire* de juin 1935, 602.

<sup>105</sup> Ici, Ferretti paraphrase Roch Aubry, dans « Conférence aux anciennes », *L'Enseignement primaire*, janvier 1932, 333-336.

mariage. (Le chapitre de son texte qui nous intéresse concerne globalement le rôle de la femme dans la préservation du style de vie traditionnel, campagnard) (*Pour la terre et le foyer*, 97-155). On peut donc supposer, d'après le langage conservateur de ceux qui désirent étendre l'instruction ménagère à de plus en plus de filles, que la vraie raison pour la propagation de ce genre d'écoles est d'occuper les filles qui risqueraient autrement d'aller vers d'autres activités, probablement en ville. Les commentateurs qui préconisent un encadrement plus vaste des filles par le moyen des programmes ménagers ne disent pas précisément de quelles activités il s'agirait, ce qui laisse le public libre d'imaginer les pires chutes.<sup>106</sup> En effet, lorsque les traditionalistes évoquent « l'existence moderne » de l'entre-deux-guerres, ils tendent surtout à déplorer les influences néfastes des médias et des nouveaux loisirs tels que le cinéma, la « mauvaise presse » et les musiques comme le jazz qui inspirent des danses impudiques<sup>107</sup>, et à prôner un « retour » à un passé idéalisé, une innocence imaginée. La modernité se présente ainsi comme redoutable, à contourner. En vue de cette sorte de vision craintive, voire funeste, de l'actualité culturelle, ensemble avec l'insistance que la place de la femme est (encore) au foyer, nous notons une sorte de faux dynamisme dans le discours prônant le besoin d'une nouvelle vigueur chez la femme, comme si la façon la plus « moderne » de vivre la période contemporaine était de fermer (résolument) les yeux sur ses développements. Il semble, paradoxalement, que le seul contexte dans lequel ce discours traditionaliste contemple « l'époque moderne » avec enthousiasme est lorsqu'il met les éducateurs des jeunes en garde contre ses nouveautés.

---

<sup>106</sup> Alphonse Desilets se lamente par exemple que « des forces occultes cherchent à entraîner [les générations nouvelles] loin des voies du bonheur véritable » (*Pour la terre et le foyer*, 141).

<sup>107</sup> En plus de ces préoccupations culturelles et médiatiques particulières aux premières décennies du vingtième siècle, nous discuterons en détails les réactions de l'Église et de l'État au mouvement de suffrage féminin plus loin. Ce mouvement, bien de son temps, suscite chez la plupart des représentants des institutions politiques et cléricales des opinions comparables aux réactions conservatrices aux nouveaux médias et loisirs, notamment que l'adoption de cette pratique est non seulement futile mais dangereuse.

Les autorités scolaires emploient également un vocabulaire manifestement scientifique, ce qui donne des allures plus « sérieuses » au cours ménager, un programme qui, nous verrons plus loin, tend à susciter les doutes des parents qui ne voient pas toujours le besoin d'envoyer leurs filles à l'école pour apprendre des habiletés qu'elles pourraient acquérir à la maison. Prenons, par exemple, l'exhortation suivante de Philippe Perrier :

Pour que l'éducation devienne plus positive, ne pourrait-on pas donner un temps moins limité à l'étude des sciences et de l'économie domestique ? Nous donnerions aux jeunes filles l'occasion d'*observer*, de *chercher*, de *trouver*, d'*ordonner*.<sup>108</sup> Cet enseignement habituera la femme à voir, à préciser, à chercher la vérité exacte, et à appliquer dans la vie, avec conscience et discipline, les données qu'elle saura vraies (« JFA », 166).

Nous remarquons ici une appropriation intéressée des valeurs scientifiques malgré la surface « objective » du langage employé. Que cet éloge de l'étude impartiale vienne d'un prêtre qui parle depuis sa position d'autorité religieuse impose automatiquement des limites à l'horizon de l'apprentissage, c'est-à-dire qu'il y a une certaine entente que toute découverte scientifique devra s'insérer dans l'optique catholique et pouvoir s'expliquer sans contredire les préceptes chrétiens pour se faire accepter. Mais mettons ces conflits fondamentaux de côté, puisque dans le cas des écolières on ne parle évidemment pas de découvertes, mais plutôt de l'assimilation des principes de base qui régissent leur environnement physique. La recherche de la vérité dont parle Perrier en termes si éminents s'imagine difficilement dans le contexte des attitudes encadrant la formation des filles de l'entre-deux-guerres, puisque les investigations sérieuses de cette envergure supposent au moins deux dispositions incompatibles avec l'organisation des programmes

---

<sup>108</sup> Les italiques sont de Perrier.

scolaires pour filles de l'époque ; l'étude pour l'étude et la volonté de poursuivre ses recherches jusqu'au bout.<sup>109</sup> Or, les « vérités » que devront trouver ces filles sont celles déjà programmées pour elles. Perrier ne tarde cependant pas à revenir sur terre, de nouveau sur son ton flatteur : « Il ne s'agit pas de faire des femmes de laboratoire, mais on doit enseigner les sciences, même la physique et la chimie, voire un peu de médecine, en se bornant toujours aux notions adaptables à la vie de la femme. Mieux que moi vous connaissez les réactions chimiques de la cuisine » (« JFA », 167).

Nicole Thivierge fait écho à ces observations en situant l'augmentation du poids idéologique concernant l'encouragement aux cours ménagers qui se note lorsqu'on avance dans le vingtième siècle :

En réaction à la mutation socio-économique provoquée par l'industrialisation et l'urbanisation, on a jugé pertinent de renforcer [les prétendues différences naturelles entre les hommes et les femmes], c'est-à-dire de créer une forme d'éducation tout à fait féminine. L'enseignement ménager s'avère alors un appareil idéal pour former une élite de mères-épouses-ménagères-éducatrices capables de perpétuer les valeurs traditionnelles- rurales, nationales, religieuses- par l'éducation au sein de la famille et au sein des institutions scolaires » (« L'enseignement ménager, 1880-1970 », 119).

Or, les inscriptions dans les programmes ménagers aux niveaux supérieurs, à partir de la huitième année, s'avèrent peu nombreuses, selon Thivierge. Elle trouve que « [d]e façon générale, les filles quittent l'école à 12 ou 13 ans ; pour convaincre les parents de les y laisser plus longtemps, il semble qu'il faille offrir plus qu'une préparation au métier non payant de maîtresse de maison » (« L'enseignement ménager, 1880-1970 », 125). Nous remarquons ainsi que des discours sur la scolarisation féminine emploient de manière

---

<sup>109</sup> si l'on accepte d'abord l'emploi d'expressions aussi chargées que « vraies » et « la vérité » dans le contexte plus neutre des conclusions que l'on peut tirer de l'investigation scientifique

ambiguë le vocabulaire de la « modernité » pour renforcer les valeurs traditionnelles et celui de la recherche pour souligner l'importance de l'assimilation de connaissances programmées. Il semble ici que des esprits conservateurs ressentent le besoin de revêtir leurs exhortations au maintien des « vieilles valeurs » d'un lexique « moderne » pour assurer la continuation de la vie traditionnelle en face des évolutions vers une société massivement urbaine et de plus en plus axé sur l'essor et les besoins de l'individu.

### **Les initiatives politiques féminines et le statut traditionnel de la femme**

Certaines conceptions traditionnelles et catholiques de l'institution du mariage ont une influence fondamentale sur la condition des femmes mariées au Québec de l'entre-deux-guerres, et il faut comprendre leurs circonstances à la lumière de cette perspective. Anne-Marie Sicotte cite les commissaires de la Commission Dorion<sup>110</sup> dans *Marie Gérin-Lajoie : Conquérante de la liberté* :

Ce que l'incapacité juridique protège, ce ne sont pas les droits de l'homme au détriment de la femme, mais bien la société conjugale et familiale, en affermissant du poids de l'autorité civile une hiérarchie préétablie, en reconnaissant au mari le titre de chef qu'il tenait déjà du droit naturel et en ne lui donnant que les droits nécessaires à l'exercice de sa charge (434).<sup>111</sup>

Cette affirmation, qui résume assez nettement la pensée derrière le mariage traditionnellement chrétien, combine les notions du pratique, du raisonnable et du naturel

---

<sup>110</sup> Sicotte donne la liste suivante des commissaires, choisis par le premier ministre Louis-Alexandre Taschereau et « nommés au cours de l'été 1929 » : Charles-Édouard Dorion, Ferdinand Roy, Joseph Sirois et Victor Morin (*Marie Gérin-Lajoie : Conquérante de la liberté*, 423).

<sup>111</sup> Sicotte cite ce passage dans l'ouvrage suivant : Labbé, François, *La définition des genres comme enjeu des débats entre les féministes et les porte-parole antiféministes au début du 20<sup>e</sup> siècle : le cas de la Commission Dorion (1929-1931)*, Québec, Cahiers de recherche du GREMF, Université Laval, 1998.

de manière catégorique et autoritaire, et elle peut être convaincante si l'on est déjà disposé à la croire par son éducation et surtout pour les couples qui jouissent d'une union paisible et mutuellement avantageuse à l'intérieur de cette philosophie.<sup>112</sup> Nous verrons plus loin, pourtant, que les femmes sont ainsi à la merci de la volonté de leur mari, qui peut en toute légalité laisser sa femme sans ressources et même lui enlever son salaire si elle a un emploi rémunéré. Donc, en face de cette présentation idéaliste du couple, dans les faits, l'incapacité juridique de l'épouse protège surtout la suprématie de l'époux sur sa femme et sur la disposition des biens du ménage. Anne-Marie Sicotte reprend plusieurs exemples recueillis par Marie Gérin-Lajoie au cours des années vingt de cas où le mari s'empare de tous les biens de sa famille avant de disparaître (*Marie Gérin-Lajoie : Conquérante de la liberté*, 415-38). À la lecture de *Dans un gant de fer*, d'ailleurs, nous voyons l'effet de privation que peut avoir la mesquinerie d'un chef de famille sur ses charges, sans aller jusqu'à l'abandon. En laissant de côté pour l'instant ces scénarios extrêmes, nous verrons que l'éducation et la formation des filles sont axées sur leur rôle futur de subordonnée dans le mariage, c'est-à-dire de compagne, d'aide et de confort à leur mari. Elles travaillent en auxiliaire domestique des aspirations de leur époux, et même les revendicatrices de droits élargis pour les femmes font leurs réclamations dans le but de pouvoir seconder plus activement les hommes, et de pouvoir corriger les pires abus de ce système, pas d'ébranler complètement la hiérarchie sexuelle. Or, nous verrons que les défenseurs du statu quo redoutent dans tout changement de la condition féminine

---

<sup>112</sup> Il est à noter, pourtant, que les championnes des intérêts des femmes telles que Marie Gérin-Lajoie (mère) et Thérèse Casgrain ont justement pu exécuter leurs projets assez révolutionnaires grâce en grande partie aux sympathies d'un mari compréhensif. Dans un autre ordre d'idées, il vaut la peine de mentionner que l'étude de Michael Gauvreau intitulé *The Catholic Origins of the Quiet Revolution 1931-1970* indique que même la préoccupation intensifiée qui a cours chez les élites laïques durant les années quarante et cinquante pour la satisfaction de la femme mariée inspire une concentration sur les liens affectifs et sexuels du couple plutôt que sur un encouragement de l'essor de la femme en tant qu'individu.

un brouillage déroutant des rôles des sexes qui mènera à une sorte d'anarchie où les femmes ne voudront plus servir leur mari ou même élever des enfants. Nous analyserons effectivement dans les chapitres à venir des passages où la narratrice de *Dans un gant de fer* se remémore la jeune femme intransigeante que la protagoniste devient ; celle qui se méfie de la dominance masculine au point de quitter ses amoureux dès la première dispute, et qui doit plus tard apprendre à s'affirmer face aux hommes de manière qui respecte leur subjectivité autant que la sienne. Ce trajet de Claire semble mettre curieusement en relief les craintes des hommes traditionnels face aux exigences d'une société égalitaire. Que Claire finisse par dépasser sa méfiance au point de pouvoir entamer des relations *mutuellement* fructueuses avec des hommes reflète le renoncement difficile de leur suprématie auquel les hommes sont appelés dans une société en transition vers la défense des intérêts de tous ses membres.

Si le lecteur connaît les réflexions rétrospectives sur le parcours de Claire vers des rapports positifs avec des hommes, la protagoniste de *Dans un gant de fer* est née à une époque qui lui donne peu de raisons de s'attendre à cette issue. Prenons la communication que Louis-Alexandre Taschereau a faite au congrès de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste le 17 avril 1921. Ce discours aborde, entre autres sujets, la mortalité infantile et les rôles des femmes. La santé des bébés n'est pas manifestement liée aux soucis de Claire. Nonobstant, la manière dont Taschereau parle à ses auditrices rappelle les réactions des représentants de la pensée traditionnelle, qu'ils soient des enseignantes au pensionnat, ou bien des jeunes hommes des alentours, chaque fois que Claire s'exprime en tant que sujet. Nous verrons, notamment au cinquième chapitre, que lorsqu'elle écrit des histoires, ou quand elle demande pourquoi les filles ne doivent pas



faire des études universitaires, on essaie aussitôt de la taire sans vraiment expliquer pourquoi son comportement est déplacé. Les tactiques de Taschereau sont semblables lorsqu'il réitère pour un public féminin des platitudes sur le rôle traditionnel « de la femme » sans pouvoir cacher l'irritation de celui qui est appelé à expliciter des valeurs qu'il veut prendre pour acquis. Au début de son exposé il se contente de rappeler aux femmes d'« [avoir] bien soin des tout-petits. La mort fauche dru parmi ceux-là. C'est en notre province qu'elle fait actuellement le plus de ravages ! Vous comptez un peu sur l'État pour les sauver, mais l'État compte encore plus sur vous. Il ne saurait remplacer la mère » (« De l'influence de la femme sur nos destinées nationales »<sup>113</sup>, 213). Nous avons affaire non seulement à une culpabilisation peu voilée des mères qui ont perdu un bébé, mais il n'y a pas ici de discussion quelque peu détaillée concernant la santé infantile. On faisait nonobstant des études à l'époque pour freiner les ravages de ce problème, et les questions de la pasteurisation du lait, de la construction de logements convenables pour les classes populaires et des conditions de vie sanitaires en général étaient d'actualité et entreraient dans un champ d'intérêt dit approprié pour un groupe de femmes assez aisées pour participer aux œuvres charitables liées à ce genre de problèmes. Taschereau indique toutefois l'existence d'une initiative qui mettra des médecins et des infirmières à la disposition des mères qui ont besoin d'instruction dans les soins de leurs enfants. Il est révélateur qu'il s'agisse ici de la distribution de ressources non seulement médicales mais éducatives. D'une part, la pensée de Taschereau et de ses sympathisants tend à la mise de l'assurance de la survie des enfants sur les épaules des mères individuelles.<sup>114</sup> D'autre

---

<sup>113</sup> Nous nous référerons désormais à cet ouvrage par le sigle « DIDN ».

<sup>114</sup> En dépit des ravages causés par les épidémies, les aliments contaminés et les logements insalubres, pour ne nommer que quelques uns des actants qui contribuent à ce fléau au niveau sociétal et qui dépassent le contrôle des mères individuelles, les idées traditionnelles que la maternité est naturelle, que toute femme

part, le premier ministre fait allusion aux commencements de programmes pour leur apprendre à remplir ce devoir au quotidien. Ainsi, nous percevons ici un curieux mélange transitionnel composé en partie de pensée essentialiste concernant la femme et en partie d'une admission que dans un nombre de cas assez important pour justifier le secours du gouvernement<sup>115</sup>, les mères se trouvent désemparées devant leur tâche, dont l'exécution ne se fait pas tout à fait « naturellement ». Plus loin dans son texte il mentionne qu'« [e]n doublant le sou du pauvre et la taxe sur les théâtres et les amusements, nous croyons que le budget annuel des hôpitaux, des crèches, des dispensaires et des hospices atteindra bientôt \$2,000,000 » (« DIDN », 217). Ici, d'un côté, nous avons une preuve tangible d'un investissement considérable d'argent public dans le bien-être des citoyens, suivi d'assurances que son administration ne désire nullement usurper le travail des œuvres charitables (« DIDN », 218). De l'autre côté, la mention de cette somme impressionnante est une manière efficace de rassurer son public et de détourner l'attention de *l'action que les femmes elles-mêmes pourraient prendre collectivement*, au niveau social, voire politique, pour améliorer la qualité de vie de leur famille. L'appui financier d'un projet ne correspond pas automatiquement à une volonté d'en parler de manière détaillée, surtout devant un public féminin, dont les membres n'auraient probablement pas le statut

---

porte en elle l'instinct de quoi faire pour élever un enfant, et que toutes les « vraies femmes » savent écouter cette voix et peuvent y réagir convenablement semblent informer les philosophies de la maternité ayant cours à l'époque.

<sup>115</sup> Notons ici que cette intervention du gouvernement indique une conscience que les difficultés qui surviennent à s'occuper de ses enfants dépassent l'envergure des cas qu'on pourrait juger isolés, voire singuliers, qu'on pourrait simplement écarter comme de rares aberrations de la nature. Que l'administration de Taschereau s'implique dans l'entreprise indique une souscription à au moins deux idées assez modernes : a) qu'en matière de soins infantiles, la « nature maternelle » n'est pas infallible, et b) l'État a une certaine responsabilité d'assurer un certain soutien aux mères ayant des problèmes à obtenir les ressources nécessaires à la santé de leur progéniture. La mortalité infantile est présentée, au moins par Linteau et al. dans *l'Histoire contemporaine du Québec*, comme un problème touchant surtout les familles pauvres en raison de leur niveau de vie souvent inadéquat. Bien que les tendances de l'époque permettent d'attribuer une « nature » particulière et défectueuse aux démunis (paresse essentielle, faiblesse innée), nous n'avons pas trouvé d'exemples de ce préjugé concernant les mères et l'exécution des tâches maternelles.

d'interlocutrices « sérieuses » pour un homme de pouvoir aux idées traditionnelles. Le traitement plutôt superficiel de ces genres de thèmes dans un discours assez long prononcé devant un groupe de femmes pour l'action sociale et politique qui a justement demandé à Taschereau de s'exprimer sur la mortalité infantile indique ainsi un certain mépris pour le sujet et pour son public de la part du parleur. Nous nous demandons en outre s'il serait abusif de voir ici un lien entre la suprématie de la responsabilité individuelle pour ce qui est du bien-être de sa famille dans la philosophie libérale et le manque d'intérêt que démontre Taschereau ici pour discuter des projets publics pour améliorer les conditions de vie des classes populaires.

En général, l'absence de précision dans son discours et de projets concrets qui associeraient des objectifs spécifiques au mélange de vastes idéaux culturellement conservateurs et économiquement libéraux qu'il expose à ce public, suggère qu'il ne s'intéresse pas à s'ouvrir à une véritable interaction avec ses auditrices. Il se borne souvent à des platitudes, formulées de manière à n'inspirer que de l'approbation puisque ses propos sur le rôle de la femme comme gardienne de la famille ne font que répéter les valeurs générales qui ont dirigé l'éducation qu'auraient reçue ces femmes. L'effet d'unanimité qu'il crée dans les passages de sa communication qui parlent de ce rôle décourage l'expression de toute contestation. Même les suffragettes les plus convaincues n'objecteraient pas à son résumé de la vocation de la femme cité ci-dessus ainsi que sa réitération suivante : « la meilleure influence de la femme, sur nos destinées nationales, doit s'exercer au sein de la famille qui est l'âme de notre race comme elle est la base de notre société » (« DIDN », 214). Sa reconnaissance de la volonté féministe d'ouvrir les professions libérales aux femmes et de voter s'avère aussi brève que ses débuts

d'exhortations à la femme de chérir sa place de gardienne des petits. Il ne croit pas « sortir du cadre qu'on m'a tracé en abordant ce sujet épineux, et plein de périls » (« DIDN », 215), mais il aurait effectivement du mal à passer complètement à côté de la question, étant donné son public. Il opte pour la minimisation de cette situation et la dissuasion des ambitions suffragistes en raison d'un ostensible rejet massif du vote chez les femmes, puisqu'il met l'accent sur l'adoption unanime chez la Fédération des Femmes canadiennes-françaises, section de Hull, d'une résolution demandant à son administration de rejeter toute loi qui permettrait aux femmes de voter, ainsi que « la grande majorité des femmes canadiennes-françaises, surtout dans nos campagnes, [qui] sont réfractaires à l'idée du suffrage féminin » (« DIDN », 215-16).<sup>116</sup> Concernant l'accès aux professions, il affirme simplement qu'il « ne m'incombe pas de décider si les femmes peuvent pratiquer le droit ou la médecine », avant de souligner pour la troisième fois la suprématie de leur vocation au foyer et dans les œuvres charitables (« DIDN », 216).

Bernard L. Vigod signale l'opposition exprimée clairement ailleurs par Taschereau au travail des femmes ainsi qu'à leur obtention de bourses d'études (*Quebec Before Duplessis : The Political Career of Louis-Alexandre Taschereau*, note 38, 269-270).<sup>117</sup> Nous avons ainsi l'impression qu'il veut faire comprendre que les revendications d'une participation féminine accrue dans la politique et dans les professions n'existent

---

<sup>116</sup> Bien que cette section du travail se concentre sur le *discours public* de Louis-Alexandre Taschereau, il ne serait pas tout à fait exact de ne pas signaler que d'après Bernard L. Vigod, la position déclarée de Taschereau contre le suffrage féminin est beaucoup plus catégorique que son opinion privée, à savoir que c'est « *a complex question worthy of free discussion* ». Selon Vigod, l'intransigeance officielle de Taschereau est stratégique, pour renforcer ses relations avec le clergé (*Quebec Before Duplessis : The Political Career of Louis-Alexandre Taschereau*, 90). Vigod se réfère au Fonds Louis-Alexandre Taschereau, spécifiquement la lettre à Mgr P.-E. Roy du 22 janvier 1922 et celle à Mme Donat Brodeur du 2 février 1922.

<sup>117</sup> Les sources que Vigod cite sont *Le Soleil*, 14 décembre 1916 ; *Montreal Gazette*, 11 October 1930 et Bibliothèque municipale de Montréal, Collection Olivar Asselin, Asselin to Joseph Rainville, 23 août 1928).

que chez une petite minorité, et qu'il veut expédier cette communication le plus rapidement possible. Nous constatons la différence entre son refus explicite d'accepter l'activité professionnelle féminine dans la sécurité relative d'un article écrit et ses hésitations lors d'une communication orale devant un groupe de femmes. Son préambule, qui rejette le sujet donné par la Fédération<sup>118</sup>, qu'il juge trop vaste pour traiter convenablement, et qui exprime son irritation que ce groupe de femmes ait eu la présomption de le lui dicter, semble calculé pour lui permettre de se défaire d'avance de cette rencontre incommode. Le contenu un peu vague fait écho à la forme conçue, semble-t-il, pour esquiver la discussion. Nous avons vu plus haut que Taschereau est ferme en sa croyance que les femmes sont mieux servies lorsque les hommes développent pour elles la politique concernant leur bien-être et celui de leurs enfants. Il termine son discours sur la répétition du toast à saveur malicieuse « Aux dames, autrefois nos supérieures et aujourd'hui nos égales », et il ajoute immédiatement « [s]ans doute, il ne s'adressait pas aux femmes de notre Fédération, car vous avez conservé sur nous toute votre royauté » (« DIDN », 219)<sup>119</sup>. Sa dernière phrase renforce l'éloge du caractère essentiellement maternelle et l'attachement au foyer de la femme. Ces stratégies discursives sont calculées pour garder les femmes à leur place, ce qui fait penser à la pratique elle-même d'aller prononcer des discours devant les groupes aux intérêts féminins qu'avaient plusieurs hommes dirigeants à l'époque.

---

<sup>118</sup> Le sujet complet donné par la Fédération était « De l'influence de la femme sur nos destinées nationales. Les besoins de l'heure présente. Lutte contre la mortalité infantile » (208). Il faut dire que Taschereau introduit cette communication en exprimant explicitement des doutes que la femme doive effectivement influencer sur les destinées nationales.

<sup>119</sup> Il est notable que le premier ministre parle à un des groupes les plus actifs pour ce qui est des réclamations d'une présence féminine plus importante lors des discussions politiques et sociales dans la province.

L'encadrement social et moral des femmes devait être délicat durant cette période de revendications féminines d'un rôle plus actif dans la politique et les professions. Le caractère péremptoire des discours de l'époque qui décrivent les rôles convenables pour les femmes suggère un désir assez prononcé de fermer le sujet une fois pour toutes.<sup>120</sup> Nous notons effectivement peu de changement de ton entre les textes destinés spécifiquement aux femmes et ceux qui en parlent simplement, ce qui raffermi le sens de fermeture au dialogue. On a l'impression que beaucoup d'hommes dirigeants sont mal à l'aise dans leur position défensive de se sentir obligés de convaincre les femmes de continuer à faire ce qu'elles « devraient » faire tout seules. Ils manifestent certainement un certain inconfort à devoir les rappeler à l'ordre dans le contexte des revendications déjà insistantes des féministes des années vingt et trente. Cette période où se manifeste la conscience masculine du besoin d'en parler représente une étape intéressante dans le parcours féministe. Ces discours réactionnaires rappellent les changements dans l'encadrement de l'instruction des filles motivés par les bouleversements du monde « moderne », c'est-à-dire la formulation d'un discours explicitement axé sur la formation ménagère. Nous avons vu que si les autorités scolaires pouvaient auparavant prendre pour acquis cette orientation chez les filles, quelles que soient les autres matières couvertes à l'école, les interrogations de l'entre-deux-guerres concernant le statut politique et sociale des femmes ont inspiré une explicitation des attentes des filles concernant leurs activités futures.

---

<sup>120</sup> Un exemple notable d'un penseur de l'entre-deux-guerres qui tente de justifier la subordination de « la femme » en lui attribuant des qualités essentielles incompatibles avec l'exercice de fonctions sociales telles que le vote est Henri Bourassa. Or, nous nous concentrons ici sur le discours de Taschereau parce qu'il semble avoir plus en commun avec ceux qui entourent la protagoniste de *Dans un gant de fer*.

## Conclusions

Les discours analysés dans ce chapitre tendent à vouloir renforcer et investir d'une pertinence inattaquable des idéaux traditionnels et inchangés dans un contexte de transition vers de nouvelles circonstances dans lesquelles la place qu'auront les « vieilles valeurs » n'est pas claire. L'angoisse qui accompagne ces incertitudes se manifeste souvent dans une concentration sur les besoins, notamment à travers de vastes projets de colonisation bien-intentionnés qui comptent au moins nourrir les plus démunis, voire donner un sens à des vies supposément futiles. Rétrospectivement, Martin crée une protagoniste dont l'avenir est tout aussi précaire. Curieusement, cette incertitude est entraînée par l'interprétation extrême de la pensée conservatrice qui régit son existence. Elle est dépourvue de tout ce qui pourrait lui permettre de se développer par les efforts de son père de bannir *toutes* les mauvaises influences et les activités « malsaines ». Les théories de l'homme religieux Lionel Groulx abondent dans le même sens. Les tendances redoutées par les deux s'associent, selon les idées conservatrices de la période, à la vie urbaine. Selon Groulx, le peuple serait incapable de faire des choix intelligents face aux attraits dits mondains. Cette mésestime trouve son écho dans l'isolement imposé aux enfants de la famille de Claire. Les philosophies éducatives et politiques dominantes des années vingt et trente sont nettement craintives, excluant de manière catégorique tout ce qui pourrait menacer la suprématie masculine, ce qui rend hors de propos les intérêts personnels des femmes et leur contribution potentielle à la vie publique. Le manque de confiance qui sous-tend l'exaltation de la « vocation ménagère » de la femme vire

effectivement au mépris. Nous avons cependant vu que certaines directrices d'écoles et d'autres citoyennes interrogent alors la virée réactionnaire des croyances traditionnelles, et leurs revendications mettent en marche les forces qui aboutiront aux valeurs féministes actuelles.

Bien que les années soixante portent l'étiquette de la « Révolution Tranquille », et qu'elles soient une période de changements fondamentaux dans les façons d'être au Québec, les qualités graduelles et évolutionnaires de ces transformations qui ont commencé à se préparer beaucoup plus tôt, telles que signalées par Michael Gauvreau dans *The Catholic Origins of Quebec's Quiet Revolution (1931-1970)*, nous paraissent apparentes à l'étude des textes inclus dans ce chapitre. En effet, il semble que les affirmations intransigeantes et passionnées du caractère sacré du statu quo ou d'un style de vie dit supérieur que nous avons examinées se notent particulièrement lorsque leurs partisans perçoivent que l'on commence à attaquer ces valeurs, même si les atteintes sont partielles. Les discours ruralistes et agriculturalistes s'intensifient lorsque la majorité des Canadiens-français vivent en ville ; on préconise activement l'école ménagère lorsqu'on perçoit que les filles commencent à développer d'autres intérêts ; on accentue la « nature » uniquement domestique et maternelle de la femme dans un climat de revendications de droits politiques pour les femmes. Cela s'explique, au moins en partie, par la façon binaire, polarisée, qu'ont les penseurs étudiés ici de concevoir le bien et le mal, la ville et la campagne, l'homme et la femme. Ils tendent à voir des déchéances catastrophiques dans toute modification des façons de vivre, ou lorsque l'on désire nuancer la séparation des activités des sexes avec l'objectif de pourvoir aux besoins des plus vulnérables de façon plus souple et pratique. L'enfance que remémore Claire Martin



dans son autobiographie est effectivement imprégnée de cette angoisse conservatrice à une époque qui laissait entrevoir des styles de vie moins contraints par les devoirs traditionnels<sup>121</sup> et plus axés sur la subjectivité et l'essor de l'individu. Qu'elle écrive à une époque où les effets plus vastes de ces transformations initiales commencent à se manifester permet d'apprivoiser et de situer les réactions anxieuses à leurs signes précurseurs.

---

<sup>121</sup> mais qui contiennent de nouvelles sources d'anxiété, telles que la difficulté de la conciliation travail-famille à mesure que les deux parents travaillent dans de plus en plus de ménages, et la recherche de son identité personnelle dans un milieu de moins en moins géré par l'observance religieuse, pour n'en nommer que deux exemples

## Chapitre 3

### La concurrence entre l'autorité informatrice et l'optique personnelle chez Claire

#### Martin

#### Introduction

*Dans un gant de fer*<sup>122</sup> (1965-66) se raconte sur le ton confiant de quelqu'un sûr de pouvoir recréer avec précision<sup>123</sup> les expériences et les émotions de la jeune Claire<sup>124</sup> qui partage son identité avec Claire Martin l'auteure dans un pacte autobiographique conventionnel. Philippe Lejeune prône une définition de l'autobiographie fondée sur l'identité de l'auteur, du narrateur et du personnage principal (*Le pacte autobiographique*, 13-46). Dans son autobiographie Martin emploie une narratrice à la première personne du singulier qui complète le trio d'actants identiques attendu. Cela exemplifie la définition classique de Philippe Lejeune et invite le lecteur à séparer le je de l'énoncé de celui de l'énonciation tout en préservant une certaine ambiguïté entre ces deux<sup>125</sup> personnes. Dans ce chapitre, nous examinerons les attitudes et les intérêts qui

---

<sup>122</sup> Nous emploierons ce titre pour nous référer à l'ensemble formé par les deux tomes intitulés *Dans un gant de fer* (1965) et *La joue droite* (1966). Pour nous référer à des passages spécifiques, nous emploierons les abréviations *DGF* et *JD*, suivis du numéro de page.

<sup>123</sup> Notons que Martin ne fait qu'affirmer la précision et la complétude de sa mémoire (ce qui est pourtant assez audacieux !). Elle ne promet pas de « tout » livrer au lecteur en dépit du caractère franc et détaillé de son récit.

<sup>124</sup> Pour pouvoir distinguer le personnage de l'auteure en peu de mots, nous emploierons désormais le prénom « Claire » pour désigner la protagoniste et soit « Claire Martin », soit « Martin » pour indiquer l'auteure.

<sup>125</sup> Nous disons ici « deux personnes » par souci de clarté tout en restant conscient d'une certaine multiplicité chez le je de l'énoncé ainsi que celui de l'énonciation. On met l'accent sur de différentes facettes de la personnalité de la protagoniste de *Dans un gant de fer* au cours de la narration malgré son caractère *globalement* assez stable auquel nous avons fait référence dans le premier chapitre. Un phénomène semblable se note chez le je de l'énonciation. Par exemple, cette personne se montre tantôt sévère et ironique, tantôt tendre et nostalgique. Cette multiplicité, qui peut s'avérer très prononcée lorsque l'auteur d'une autobiographie met l'accent sur le développement de la personnalité du protagoniste (voir *Le*

semblent guider l'incarnation littéraire des souvenirs de Claire Martin. Pour ce faire, nous sommes appelée à considérer de manière assez explicite et détaillée des problèmes qui sous-tendent les bases définitionnelles de l'appréhension savante des textes autobiographiques, et des stratégies analytiques applicables le plus généralement au plus grand nombre d'autobiographies. Nous trouvons ces démarches nécessaires puisque *Dans un gant de fer* se présente sur un plan qui appelle une considération élaborée de ce que ces questions ont de moins esthétique, voire moins « littéraire ». Cela nous permettra, quelque peu paradoxalement, de comprendre les rôles des *informations* les plus « clairement » explicitées dans la création du tout élaboré, échafaudé que l'on est néanmoins invité à prendre pour l'histoire de la jeunesse de Claire Martin. Dans le cas de Martin, nous n'avons guère affaire aux jeux qui éclipsent le contenu manifeste et innovent dans le champ autobiographique en interrogeant le fonctionnement de la mémoire, la représentativité de la langue ou la singularité de l'individu. En effet, le déroulement minutieux du contenu, un quotidien microscopique et effroyablement ennuyeux, mais ponctué de moments de terreur mortelle, d'une fille à la fois privilégiée et dépourvue d'occasions de profiter de la vie, est central à l'appréhension de l'univers fermé dans lequel Claire est prisonnière. L'autorité et la confiance de la narratrice semblent aussi féroces que les puissances tyranniques qui mènent la vie de la protagoniste. Même les mises en scène ayant une part imaginaire ambiguë se présentent avec une certitude univoque. Nous démontrerons que le ton confiant en l'efficacité de l'illusion référentielle et en l'emprise totale de la narratrice sur son histoire reflète la position de Martin comme spécialiste par excellence en la matière des effets d'une

---

*pacte autobiographique*, 14) et lorsque le je de l'énonciation prétend à des niveaux variables d'emprise sur les souvenirs présentés, est pourtant atténuée dans le cas du texte de Claire Martin, qui écrit sur un ton assez uniformément assuré.

enfance enfermée.<sup>126</sup> Pour ce faire, nous nous référerons aux outils qu'emploie Martin pour affirmer l'« exactitude » de ses souvenirs, tout en aspirant à une emprise totale sur son histoire. Nous ferons notamment attention à ses stratégies visant l'encadrement de la lecture de *Dans un gant de fer*. Nous nous concentrerons sur l'insistance de Martin sur la « vérité » référentielle de son autobiographie et son autorité narrative. Les axes analytiques de cette étude sont l'orientation biographique de la stratégie de Martin, le rôle du non-dit dans son discours, son anticipation péremptoire des interrogations venant éventuellement du lecteur, la concentration de sa vision autobiographique sur le quotidien de la protagoniste, la caractérisation des adversaires de Claire, l'omniscience de la narratrice, les comparaisons à deux autobiographies contemporaines à *Dans un gant de fer* et le réalisme de Martin.

### **L'inspiration biographique de *Dans un gant de fer***

Philippe Lejeune avance que « le paradoxe de l'autobiographie littéraire, son essentiel double jeu, est de prétendre être à la fois un discours véridique et une œuvre d'art » (*Moi aussi*, 26). Ici, il indique « comme centre du système actuel cette tension entre la transparence référentielle et la recherche esthétique » et il se réfère à D. Mansell pour souligner que « de part et d'autre d'un point d'équilibre, il exist[e] une gradation continue de textes allant, d'un côté, vers la platitude du *curriculum vitae*, et de l'autre, vers la poésie pure » (*Moi aussi*, 26). Pour Claire Martin cet équilibre personnel que doit chercher tout auteur-autobiographe devient particulièrement problématique. Rejetant

---

<sup>126</sup> Ici, nous ne voulons nullement suggérer que Martin est dupe de l'illusion référentielle ou de celle de l'emprise totale d'un autobiographe sur l'histoire qu'il raconte. Nous désirons seulement avancer que le ton de confiance dans ces phénomènes qu'elle crée dans le cas de *Dans un gant de fer* renforce l'air autoritaire de l'expert qu'elle cultive spécifiquement pour ce texte.

explicitement l'éventualité que l'on apprécie son histoire uniquement, ou même principalement, sur le plan de son univers littéraire, elle exprime des objectifs qui évoquent avant la lettre la ressemblance du personnage au modèle<sup>127</sup> dont parle Lejeune. Ce théoricien associe la suprématie de la ressemblance comme objectif à la biographie et non à l'autobiographie :

*On aperçoit déjà ici ce qui va opposer fondamentalement la biographie et l'autobiographie, c'est la hiérarchisation des rapports de ressemblance et d'identité ; dans la biographie, c'est la ressemblance qui doit fonder l'identité, dans l'autobiographie, c'est l'identité qui fonde la ressemblance. L'identité est le point de départ réel de l'autobiographie ; la ressemblance, l'impossible horizon de la biographie. La fonction différente de la ressemblance dans les deux systèmes s'explique par là<sup>128</sup> (Le pacte autobiographique, 38).*

Nous avançons que l'accent que met Martin sur l'acceptation chez son public de la « ressemblance » de la vie de son personnage aux aberrations ayant cours dans son milieu réel évoque davantage des buts biographiques qu'autobiographiques. Cette ressemblance est toutefois impossible à établir, notamment pour les raisons suivantes. D'abord, la ressemblance entre la protagoniste et le modèle est trop difficile à mesurer et trop résistant au consensus pour être utile sur le plan analytique. En outre, nous verrons plus loin les observations de Lejeune sur l'impossibilité de faire qu'un texte ressemble à la vie d'une personne « réelle ». Or, quoique les développements théoriques sur l'autobiographie nous permettent actuellement de constater l'impossibilité du genre de ressemblance que vise Martin, considérons brièvement le parcours de Claire à la lumière de cette préoccupation quand même centrale de l'auteur. L'insistance martinienne que la

---

<sup>127</sup> C'est le mot qu'emploie Lejeune pour désigner la personne réelle à laquelle le protagoniste autobiographique se réfère.

<sup>128</sup> Les italiques sont de Lejeune.

« vraie » Claire a eu les mêmes expériences que le personnage soulève notamment une question intéressante sur le plan sociohistorique : À quel modèle Claire est-elle censée ressembler pour les premiers lecteurs de l'autobiographie de Martin ?

Il est vrai qu'à la parution de *Dans un gant de fer*, Martin était connue pour son travail dans l'œil public à Radio-Canada, deux romans, un recueil de contes et des textes savants. Donc, les lecteurs susceptibles de choisir son texte ont sans doute reconnu le nom de l'auteur et ils avaient probablement des attentes basées sur leur connaissance biographique de la personne à laquelle ce nom renvoie. Cependant, les traumatismes dont parle Martin dans son autobiographie sont très personnels, bien que ses souvenirs du couvent résonnent sur un plan plus collectif. En outre, l'expression explicite de ce genre de mauvais traitement sur un plan autobiographique était nouvelle au Québec. Même ceux qui connaissaient tous les projets publics de Martin n'avaient par là aucune raison de soupçonner l'étendue des misères qu'elle raconterait dans son autobiographie. Il faut dire qu'aux années soixante, il n'était pas encore d'usage d'exposer publiquement ses expériences en matière de mauvais traitements durant son enfance, ou de bénéficier de son influence de membre de l'élite, voire de personnage célèbre comme garantie de l'authenticité, de la pertinence et du bien-fondé de ce genre de dénonciations. Bien que quelques commentateurs qui connaissaient le patriarche de la famille en question aient défendu son caractère contre les accusations de sa fille dans des entretiens à la sortie de *Dans un gant de fer*<sup>129</sup>, nous n'avons pas trouvé de témoins faisant des observations capables d'appuyer ou de démentir les condamnations spécifiques dans le texte. Martin

---

<sup>129</sup> Voir Smart, Patricia, « Quelle vérité? *Dans un gant de fer*, sa réception et la question de la référentialité, *Voix et images*, volume 29, numéro 1 (85), automne 2003, 33-45, [id.erudit.org/iderudit/007537ar](http://id.erudit.org/iderudit/007537ar) 38. Elle cite une lettre de Romain Légaré du 13 mai 1967, Fonds Claire Martin, Bibliothèque nationale du Canada, Collection des manuscrits littéraires, boîte 7.

fait elle-même référence à plusieurs reprises à l'isolement de la maison paternelle, trop loin des yeux et des oreilles de ceux qui pourraient confirmer ses dires, ou les mettre en doute, revers qui a, pour elle, l'avantage de renforcer son autorité énonciatrice. Tout au plus, plusieurs lecteurs ont exprimé leur étonnement qu'une fille si maltraitée et dépourvue d'occasions de dépassement puisse se métamorphoser en une auteure confiante, adroite et respectée, et cela sur un ton admiratif, pas méfiant. *Dans un gant de fer* paraît avant l'adoption des coutumes actuelles qui préconisent le rapportage chez les enfants de la violence qu'ils subissent, l'intervention des autorités dans le but d'y mettre fin, le maintien des documents liés à ces procédés, et l'initiation de programmes de sensibilisation. Puisque dans ces conditions les attentes de ses premiers lecteurs ne sont pas nécessairement orientées vers le genre de révélations que fait Martin<sup>130</sup>, leur conception potentielle du « modèle » auquel la Claire de l'autobiographie pourrait ressembler reste particulièrement incertaine. Cela a des conséquences pour le désir de Martin que ses premiers lecteurs reconnaissent (dans les deux sens du mot) la Claire qu'elle (re)créée. Malgré ses insistances sur la conformité entre sa protagoniste et la fille « réelle » qu'elle était, la ressemblance que vise Martin ne peut pas dépendre de la sorte de vérification dont parle Lejeune en développant sa théorie de la biographie, comme nous verrons plus loin. Martin semble plutôt vouloir initier chez son lectorat une *nouvelle* reconnaissance des effets néfastes des attitudes parentales et institutionnelles qui empoisonnent l'enfance qu'elle explore dans son livre, une compréhension axée sur la

---

<sup>130</sup> C'est-à-dire qu'avant la prolifération des campagnes de sensibilisation que nous connaissons aujourd'hui, les lecteurs qui n'avaient pas de souvenirs *personnels* semblables à ceux de Martin avaient moins d'occasions de devenir conscients du mauvais traitement des enfants, notamment parce que les coupables ont intérêt à cacher leurs actes. Même lorsque les lecteurs encouragent et accompagnent volontiers l'autobiographe en sa condamnation des bourreaux, le caractère traditionnellement secret de la violence envers les enfants n'est pas propice à la *reconnaissance* de la détresse de Claire que Martin cherche chez son lectorat.

croissance en les bases historiques de son récit. Après tout, les lecteurs ne peuvent pas vraiment lire *Dans un gant de fer* à partir de leurs informations biographiques sur la vie professionnelle de Martin et de là, « contrôler » la ressemblance de Claire le personnage à la Claire Martin qu'ils connaissent déjà. Au contraire, Claire Martin les invite à constater que les horreurs qui gâchent la vie de Claire sont vraiment arrivées à la fille « réelle » qui est devenue Claire Martin. Cette attitude de lecture est donc l'inverse des tentatives de faire « ressembler » l'autobiographie à la vie que conteste Lejeune<sup>131</sup>. À cause de la nouveauté de son contenu, Martin ne semble pas s'attendre à ce que ses lecteurs lisent *Dans un gant de fer* contre des données biographiques connues ou qu'ils évaluent la vraisemblance ou la plausibilité de ce texte en fonction de leurs suppositions. C'est-à-dire que Martin n'invite pas son lectorat à aborder son autobiographie depuis une perspective *proprement* biographique. Cependant, sa stratégie vise peut-être l'inverse de la « confirmation » de son texte contre des informations biographiques connues, car Martin semble vouloir orienter ses lecteurs vers une nouvelle compréhension du mauvais traitement des enfants qui a réellement eu lieu à travers son récit, qui est, selon elle, assez « fiable » pour servir de donné stable.

Bien que Martin soit pionnière dans le domaine de la dénonciation autobiographique des pires abus de la paternité traditionnelle et de l'Église autoritaire, cela ne l'empêche pas d'exiger la reconnaissance de la part de ses contemporains. Dans cet ordre d'idées, reprenons aussi la « vérification » dont parle Philippe Lejeune : « Par opposition à toutes les formes de fiction, la biographie et l'autobiographie sont des textes *référentiels* : exactement comme le discours scientifique ou historique, ils prétendent

---

<sup>131</sup> Lejeune rappelle une définition intuitive, mais critiquable, de l'autobiographie lorsqu'il différencie la biographie et l'autobiographie : « L'autobiographie n'est-elle pas, comme son nom l'indique, la biographie d'une personne écrite par elle-même ? » (*Le pacte autobiographique*, 36).



apporter une information sur une “réalité”<sup>132</sup> extérieure au texte, et donc se soumettre à une épreuve de *vérification*<sup>133</sup> » (*La pacte autobiographique*, 36). Sur le plan biographique, si la vérification des expériences spécifiques de la petite Claire au moyen de la comparaison du contenu de *Dans un gant de fer* à d’autres sources *déjà existantes* semble peu fructueuse, sinon carrément impossible, pour les raisons évoquées plus haut, son texte semble appeler une autre sorte de vérification, ou plutôt de confirmation. Par là, nous voulons dire que son interpellation<sup>134</sup> de ses lecteurs incite à une acceptation de la « vérité » de son histoire, voire une sorte de corroboration. Cette invitation n’est pourtant pas sans l’ambivalence d’une énonciatrice qui veut tout de même protéger la « suprématie » de ses connaissances en matière des abus des régimes patriarcaux et cléricaux. En effet, elle semble viser des objectifs apparemment contradictoires. Nous verrons qu’elle veut la compréhension de son public, bien qu’elle mette l’accent sur le caractère presque unimaginable de la souffrance qu’elle évoque.

À cause de l’importance et de la nouveauté de son projet de sensibilisation concernant le mauvais traitement des enfants, Martin ne se fie pas à l’identité de son nom et de celui de sa protagoniste comme suggestion assez forte de la ressemblance de son histoire à la vie d’une « vraie » fille. Nous verrons que pour elle, la valeur historique et sociologique de son texte est trop fondamentale pour qu’elle s’expose au risque que son lectorat attribue trop d’importance relative à ses qualités littéraires<sup>135</sup>. Patricia Smart note effectivement que « [p]our celle qui, adolescente, s’est trouvée obligée de mentir pour

---

<sup>132</sup> Les guillemets sont de Lejeune.

<sup>133</sup> Tous les italiques dans cette citation sont de Lejeune.

<sup>134</sup> Nous verrons des exemples de cette interpellation plus loin.

<sup>135</sup> Des exemples de qualités littéraires pertinents ici comprennent la construction littéraire et la subjectivité, deux composantes de l’autobiographie que Martin semble vouloir atténuer en raison de ses objectifs documentaires.

cache la situation honteuse de la violence dans sa famille, la vérité est trop importante pour qu'elle se permette de brouiller les frontières qui la séparent de la fiction » (« Quelle vérité ? *Dans un gant de fer*, sa réception et la question de la référentialité », 37)<sup>136</sup>. Si Martin avait pu lire *Le pacte autobiographique* en préparant *Dans un gant de fer*, elle n'aurait donc pas partagé l'aisance avec laquelle Philippe Lejeune met au deuxième plan la ressemblance de toute façon impossible à atteindre, ou même à définir, dans une œuvre d'art :

L'autobiographie étant un genre référentiel, elle est naturellement soumise en même temps à l'impératif de ressemblance au niveau du modèle, mais ce n'est qu'un aspect secondaire. Le fait que *nous* jugions que la ressemblance n'est pas obtenue est accessoire à partir du moment où nous sommes sûrs qu'elle a été visée. (*Le pacte autobiographique*, 40).

De plus, la critique commente fréquemment l'introduction très confiante, le plus souvent dans le contexte de la valeur représentative, voire historique et sociologique de *Dans un gant de fer*, texte où la voix énonciatrice dit n'avoir « rien oublié » (*DGF*, 10) de l'enfance qui sera évoquée. Le passage suivant résume l'optique dans laquelle Martin voit son autobiographie. Nous nous permettons de citer un peu longuement pour montrer l'étendue des arguments défensifs :

On me dit, parfois, quand je parle de ce livre que j'écris : « C'est votre folklore. La mémoire n'y est pour rien. On n'a pas de sa petite enfance des souvenirs aussi précis. » Avec une pointe d'envie, je me dis que mon interlocuteur a vécu une enfance heureuse. L'enfance heureuse laisse peu de souvenirs. C'est un flot égal où flottent de menus objets : une partie de

---

<sup>136</sup> Plus haut à la même page, Smart évoque les affirmations de Martin, selon lesquelles son histoire est vraie sans être vraisemblable, ce qui, selon l'autobiographe, rendrait impossible son adaptation à un genre fictif, comme le roman. Smart donne la citation suivante comme source des observations de Claire Martin, données en entretien : Blois, « Quelques propos de Claire Martin : "Les souvenirs d'enfance ne sont pas tous affreux" », *Le Petit Journal*, 19 décembre 1965. Fonds Claire-Martin, Bibliothèque nationale du Canada, Collection des manuscrits littéraires, boîte 4a (Spicilèges).

campagne, un jouet préféré, un déjeuner d'anniversaire. Mais quand on a, chaque heure qui vient, raison de craindre que les malheurs d'aujourd'hui soient encore plus grands et plus nombreux que ceux d'hier, l'attention s'affûte et se révèle scandaleusement précoce. La mémoire aussi, par voie de conséquence (*DGF*, 11).

Les réflexions de Philippe Lejeune sur la biographie et la ressemblance<sup>137</sup> au modèle éclairent néanmoins l'impossibilité du côté référentiel du projet martinien. Or, ses analyses des différences entre la biographie et l'autobiographie nous permettent en même temps de mieux comprendre les attentes que Martin semble entretenir lorsqu'elle commence son texte sur ces affirmations axées sur la précision de sa mémoire. Nous examinerons plus longuement un peu plus loin les problèmes qui découlent de la perception de *Dans un gant de fer* dans une optique « biographique », mais d'abord il faut l'explorer à partir de ce que Martin dit à propos de son propre texte.

### **Le paradoxe de l'expérience « unique » racontée à la recherche de témoins**

Martin s'attend immédiatement à trouver des lecteurs sceptiques, et en même temps elle essaie d'annuler leurs doutes en raison de sa situation singulière. Cela semble écarter dès le début toute remise en question de l'histoire qu'elle s'apprête à raconter. Elle s'érige en narratrice privilégiée non seulement de ses propres souvenirs, mais son emploi du pronom « général » *on* (au lieu de la première personne du singulier) semble vouloir la consacrer comme représentante de tous les survivants d'une enfance pénible *contrairement* à ceux qui n'ont jamais connu la vraie douleur aux mains des autorités de l'enfance. Après tout, c'est dans le contexte de l'interaction (virtuelle) avec un public

---

<sup>137</sup> « pour la ressemblance, c'est l'opposition [de l'autobiographie] avec la *biographie* qui va devoir être précisée » (*Le pacte autobiographique*, 36).

qu'elle inclut ce passage argumentatif (*DGF*, 11, cité à la page 8). Ses lecteurs n'ont rien à gagner en glissant dans des comparaisons spéculatrices de « qui a souffert le plus ? », bravade infructueuse qui mène vite à l'impasse. Cela a l'effet d'attribuer par une sorte de défaut à Claire, et indirectement à Martin, la suprématie de la survivante ultime et d'écouter la voix narratrice à ce titre. Martin contraste l'enfance heureuse, c'est-à-dire banale, et celle dont elle parlera à l'aide d'expressions qui soulignent la trivialité de la première. Lorsqu'elle compare le « flot égal », le « peu de souvenirs » et les « menus objets » d'autres enfants aux malheurs croissants que connaît sa protagoniste (*DGF*, 11), le message est clair. De plus, les infortunés qui reconnaissent leur enfance dans celle de la protagoniste martinienne doivent accepter ses propos comme venant de sa mémoire pour ne pas mettre en doute leurs propres souvenirs. Ce paragraphe introductoire est justement organisé pour gagner le reste de « l'espèce enfant-martyr » (*DGF*, 11) en même temps que ceux qui ne connaissent pas la violence envers les enfants. La « vérité » elle-même de ce que Martin raconte n'est pas très pertinente pour une analyse littéraire de son autobiographie, et notre objectif n'est pas de la commenter. Nous avons plutôt tenté de démontrer ici que c'est en introduisant ses propos par ce jeu habile que Martin invite le lecteur à accepter son histoire comme vraie, condition de lecture incontournable du point de vue d'une auteure qui tient à démontrer sa connaissance *singulière* des pires conséquences de la dominance patriarcale.

Que l'introduction explicative de l'énonciatrice se concentre sur la défense de la vérité de son histoire, plutôt que sur l'exploration des liens complexes entre la protagoniste, l'auteure et le récit, établit une connexion problématique entre le récit et le

discours,<sup>138</sup> ainsi qu'une relation potentiellement difficile avec le lecteur. Elle aborde le lecteur directement et avec insistance, tout en niant la possibilité de la communication complète de son message. Cette tension suscite effectivement l'impression de passer à côté de révélations importantes mais insaisissables. Il faut dire que si Martin désire que son public reconnaisse et comprenne le modèle « réel » du vécu qu'elle (re)construit, sa position est en même temps axée sur ce que ses lecteurs ne connaissent pas, et selon elle, ne peuvent pas connaître.

La période où Dine est seule à la maison à s'occuper des petits durant un des alitements de la mère s'élabore dans les mêmes lignes que l'introduction citée plus haut. La voix narrative rappelle l'inconscience béate des lecteurs « à l'enfance heureuse »<sup>139</sup>, en évoquant l'étendue insoupçonnée de la souffrance de la sœur aînée : « [s]i peu que j'en dise, j'aurai toujours l'air d'en remettre. Et je ne sais peut-être pas tout » (*DGF* 115). Que Claire soit au pensionnat durant la saison en question permet à l'énonciatrice de donner l'impression d'avouer les limites de son emprise sur cet épisode, et de s'identifier un peu au lecteur qui est dans la position de celui qui s'informe. Cependant, l'envers non-dit de cette franchise et cette mesure apparentes est tout le contraire ; que l'horreur véritable de ce qui s'est passé dépasse la capacité de compréhension du lecteur, que celle qui parle est, et demeurera, la seule à avoir accès à cette information, et que si elle ne sait pas tout, combien plus innocent est le lecteur ! Après tout, Martin est la seule source

---

<sup>138</sup> Les définitions de base auxquelles nous nous référons ici lorsque nous employons les termes « discours » et « récit » proviennent de : Maingueneau, Dominique, *Éléments de Linguistique pour le texte Littéraire*, Troisième édition, Paris, Dunod, 1993 : « Relève du “discours” toute énonciation écrite ou orale qui est rapportée à son instance d'énonciation (JE-TU/ICI/MAINTENANT), autrement dit qui implique un embrayage. Le “récit”, en revanche, correspond à un mode d'énonciation narrative qui se donne comme dissociée de la situation d'énonciation » (35). Nous développerons notre examen de cette distinction au cours de ce travail, dans le contexte de l'autobiographie de Claire Martin.

<sup>139</sup> Cette expression est la nôtre, mais elle est entre guillemets parce que c'est Martin qui sépare ses lecteurs en deux groupes : ceux qui connaissent les malheurs d'une enfance pénible, et ceux qui ne les connaissent pas.

possible de sa propre autobiographie. Lorsqu'il s'agit de la mesquinerie dans laquelle le père et la belle-mère s'encouragent mutuellement, avarice qui fait notamment qu'ils mangent de la viande tandis que les enfants doivent se contenter de compote de pommes à la même table, nous avons affaire à des propos semblables : « Je ne raconterai pas tout. Il y a des choses qui sont trop bêtes ou trop difficiles à formuler. Trop incroyables aussi » (JD 197). Dans ces cas, la narratrice considère explicitement les réactions possibles du lecteur et pour elle le caractère « digérable » de son récit est ostensiblement d'une importance capitale, mais en même temps elle enlève de manière péremptoire la possibilité d'apprendre ce qu'elle supprime délibérément ou ne sait pas. Ce manque de confiance peut être plus difficile à accepter chez ses lecteurs qu'un épisode des plus surprenants. Reste que le *choix* de ne pas dire est un exercice de pouvoir, et encore davantage lorsque l'énonciateur évoque ce qu'il ne dit pas en faisant comprendre qu'il doute que son destinataire puisse assimiler son message. On peut effectivement dire que Martin emploie le non-dit pour établir la véracité de son récit. Elle fait allusion à des horreurs qu'elle qualifie d'incroyables, mais sans les préciser. Ces suppressions semblent destinées à garantir la « vérité » de ce qu'elle inclut de la vie de son personnage, ou bien, si nous empruntons le langage de Lejeune, à renforcer la « ressemblance » de l'existence de Claire à la réalité du mauvais traitement des enfants. Nous avons déjà avancé que Martin insiste sur la véracité du quotidien de Claire afin d'exposer ce fléau. Cela suggère une tentative de démontrer une « ressemblance » qui est peut-être l'inverse de celle décrite par Lejeune lorsqu'il critique la tendance qu'ont certains lecteurs d'autobiographies à évaluer la « ressemblance » du personnage autobiographique à ce qu'ils savent déjà de la « vraie » personne, i.e. le « modèle ». À cause du caractère secret

de la violence envers les enfants, surtout à l'époque où Martin fait publier son histoire, ses premiers lecteurs ne peuvent pas tenter d'« accorder » la brutalité qui gâche l'enfance du personnage à des expériences de la « vraie » Claire « connues » préalablement à l'aide d'autres sources. Le lecteur de *Dans un gant de fer* est, par contre, invité à constater la réalité des mauvais traitements des enfants à travers ce récit dont la narratrice insiste sur la vérité.

Oswald Ducrot commente un phénomène semblable à celui que nous venons de décrire dans *Dire et ne pas dire* lorsqu'il analyse la formule de la langue courante « *[n]e me demande pas mon avis, car, sinon, je te le donnerais*<sup>140</sup> » (7). Ducrot nous rappelle ici que ce conseil, comme tout autre, « se [prétend]<sup>141</sup> fondé sur l'intérêt du destinataire » (7), mais que « l'existence de ce discours particulier qu'est le conseil a tout l'arbitraire d'une institution » (7). Il faut dire effectivement que celui qui dispense des conseils agit en « expert », donc depuis un *statut* supérieur à celui de son interlocuteur, au moment de l'énonciation, et que toute réplique éventuelle ne peut se faire qu'après l'émission du conseil. En outre, l'émetteur du conseil en question ne justifie pas toujours, et même pas souvent, sa prétention à le donner. Ducrot explique ensuite le mécanisme qui permet à l'énonciateur d'éviter une dispute tout en faisant comprendre son opinion défavorable :

Pour justifier le conseil exprimé par *A*<sup>142</sup>, on doit donc montrer que l'interlocuteur a intérêt à ne pas interroger. Mais, pour qu'il en soit ainsi, il faut admettre, outre la prémisse explicite *B* (équivalente à *Si tu m'interroges, je te répondrai*), une prémisse supplémentaire *C*- non formulée- qui pourrait être, par exemple, *Ma réponse te déplairait*<sup>143</sup>. Et c'est justement cette prémisse *C* qui constitue, sur le plan de l'implicite, le contenu réel de la phrase globale. [Ces procédés] reviennent à laisser

---

<sup>140</sup> Les italiques sont de Ducrot.

<sup>141</sup> La structure de la phrase complète de Ducrot nécessitait un infinitif ici.

<sup>142</sup> c'est-à-dire « Ne me demande pas mon avis »

<sup>143</sup> Tous les italiques dans cette citation sont de Ducrot.

inexprimée une affirmation nécessaire, de façon évidente, à la complétude ou à la cohérence de l'énoncé, affirmation à laquelle son absence même confère une présence d'un type particulier : la proposition implicite se signale - et se signale seulement - par une lacune dans l'enchaînement des propositions explicites. Elle a une existence indiscutable, dans la mesure où la lacune est elle-même indiscutable, mais cette existence reste toujours officieuse- et objet possible de démenti- dans la mesure où le destinataire seul, et non le locuteur, est appelé à combler la lacune (7-8).

Cette sorte de conseil a également le pouvoir de mettre fin à toute discussion, puisque le destinataire comprend non seulement que s'il continue à poser des questions, il aura affaire à des propos désobligeants, mais que quelqu'un qui croit que son opinion compte pour son destinataire (c'est-à-dire celui qui énonce ce conseil) juge l'interlocution en cours indigne de son attention.

Si les propos qui nous intéressent ici ne sont pas des conseils, nous pouvons néanmoins commenter l'attitude qui les inspire à l'aide de l'analyse de Ducrot. Des phrases telles que « [s]i peu que j'en dise, j'aurai toujours l'air d'en remettre » (*DGF*, 115), et « [j]e ne raconterai pas tout. Il y a des choses qui sont trop bêtes ou trop difficiles à formuler. Trop incroyables aussi » (*JD*, 197) ont un contenu manifeste qui blâme les limites de la capacité expressive de l'énonciatrice, mais le non-dit est « *Vous ne pourrez jamais comprendre ce que j'ai vécu* ». Le lecteur est toutefois tenu à croire ce que la narratrice lui dit.<sup>144</sup> Cela inclut donc des significations liées qui ressemblent à celles signalées par Ducrot dans son exemple, des significations qui pourraient s'expliciter ainsi : « Vous avez intérêt à abandonner votre interrogation. / C'est moi qui détermine la fin de cette discussion ».

---

<sup>144</sup> La source de l'observation dans cette phrase est Paul Dubé, dans un commentaire sur une première version de ce chapitre.



## L'autoréflexion, l'ouverture et la préservation de l'autorité narrative

Liée au ton de l'expert qui domine *Dans un gant de fer* est la quasi-absence de réflexion concernant le fonctionnement de la mémoire et les interactions constantes entre l'énoncé et l'énonciation dans l'autobiographie de Claire Martin. Son assurance n'est pas loin d'évacuer les marqueurs d'incertitude tels que l'interrogation et les modalisateurs, et il y a très peu de signes d'autoréflexion sur l'inspiration et les motivations de la façon dont elle encadre sa protagoniste et son histoire. Tout questionnement de ce genre doit ainsi venir de l'extérieur, c'est-à-dire du lecteur.<sup>145</sup> Dans un article intitulé « Énoncé et énonciation : la rencontre du “moi/je”<sup>146</sup> dans *La détresse et l'enchantement* », Paul Dubé discute de la fréquence de ces signes d'une quête de confirmation<sup>147</sup> chez Gabrielle Roy, dont l'autobiographie intitulée *La détresse et l'enchantement* a été publiée après sa mort, en 1983 : « Ainsi, l'interrogation est une forme nécessaire pour l'auteure, non pour la réponse qu'elle suscite, mais parce qu'elle lui procure le mode de retour, le mode d'entrée par le présent dans le passé, et inversement » (20). Il fournit ici beaucoup de citations de l'autobiographie de Roy où le je de l'énonciation se demande explicitement si les perceptions qu'il est en train d'évoquer datent de la période de l'énoncé, ou si elles sont plutôt inspirées de réflexions postérieures. Dubé souligne également le rôle du modalisateur dans l'autobiographie de Roy, structure qui « est utile et fort utilisé[e] ici étant donné le statut suggestif et apparemment hésitant du discours, tout axé sur le questionnement » (21). La rareté des expressions de doute chez Claire Martin, par contre,

---

<sup>145</sup> Voir principalement le chapitre suivant à ce sujet. Ici, nous nous concentrons plutôt sur le non-dit et les « absences » dans le texte de Martin.

<sup>146</sup> Les guillemets sont de Dubé.

<sup>147</sup> Dubé fait explicitement le contraste entre le questionnement motivé par une demande d'information et celui inspiré par le désir de confirmer des suppositions de l'énonciateur (20).

ainsi que le ton sec de leur formulation suggèrent une dénégation de l'importance du doute en question ainsi qu'un déni de l'effet potentiel de cette incertitude sur le récit. Elle a effectivement tendance à écarter ces oublis avec nonchalance, de les présenter comme des trivialités. Plutôt que des interrogations ou des modalisateurs, nous avons souvent affaire à des commentaires tels que : « Nous étions donc, si ma mémoire est bonne, et en comptant l'évêque qui avait béni l'union, quinze ou seize personnes à ce déjeuner de noces. » (*JD*, 207)<sup>148</sup>. Si on supprimait l'inessentiel « si ma mémoire est bonne » de cette phrase de la description du mariage de Françoise, on aurait une phrase tout à fait déclarative. Cela crée l'impression d'un récit fermé, fini, plutôt que d'un dialogue entre le présent et le passé. Un autre exemple d'un passage qui s'avère péremptoire sous le couvert d'une apparente légèreté conversationnelle est celui qui évoque la présence diminuante de la grand-mère suivant le décès de la mère, période où le père est désormais plus libre de multiplier les interdits relatifs au contact avec les grands-parents maternels : « Durant cet été-là, je crois bien que grand-maman ne vint nous voir qu'une seule fois. En tout cas, je n'ai mémoire que de la visite qu'elle nous fit en compagnie des cousins de Sorel » (*JD*, 16). L'emploi de l'expression « [e]n tout cas » au début de la dernière phrase de ce passage semble effectivement mettre un point final au doute momentané et vouloir changer de sujet.

L'hésitation de Martin se concentre sur des oublis présentés comme marginaux à son histoire plutôt que sur les questionnements plus fondamentaux, voire inévitables, des stratégies qu'elle emploie pour (re)construire l'enfant et l'enfance qui sont explorés dans son texte. Or, bien qu'il soit théoriquement possible de formuler une autobiographie

---

<sup>148</sup> Cette phrase provient du passage qui évoque le déjeuner de noces de la sœur de Claire, Françoise, événement qui doit son ton sombre au mauvais caractère du père.

entièrement sur le plan du récit, sans intervention *explicite* du je de l'énonciation, que la narratrice martinienne aborde le lecteur sur le plan énonciateur en commentant son texte, et particulièrement la fiabilité de celui-ci, semble l'obliger (presque) à aborder les mystères omniprésents en matière de souvenirs et de leur modification, voire leur invention, à travers la réflexion de l'intéressé. L'inclusion des oublis eux-mêmes, nonchalante en apparence, fait surgir un discours qui souligne la « vérité » du reste. Elle aurait pu supprimer ces expressions d'incertitude ponctuelle, mais en signalant quelques lacunes de moindre importance, elle renforce son histoire tout en laissant paraître par moments une humanité faillible qui rend un peu plus « vraie » une voix narrative souvent plutôt détachée de ce qu'elle raconte. Il faut dire que la séparation que la narratrice établit entre elle-même et son récit donne une qualité péremptoire à son ton. Dans le cinquième chapitre du présent travail nous explorerons un autre effet de cette autorité textuelle, celui d'un partage de l'assurance des corps chargés officiellement d'examiner le statut des femmes au Canada (*Rapport Bird*) et l'efficacité des programmes éducatifs québécois (*Rapport Parent*). Nous verrons que les observations de Martin concernant la vie individuelle de sa protagoniste critiquent la misogynie et l'ingérence scolaire avec une valorisation de la vérité analogue à celle des études institutionnelles qui visent le bien public.

**La mise en scène de ses souvenirs, ou comment Claire Martin se taille un domaine autobiographique « unique »**

La présentation artistique de l'histoire de Martin, et, en effet, de celle de tout autobiographe, et surtout de ceux qui travaillent sur un plan littéraire, concerne non seulement les élaborations venant de la sensibilité créative de l'auteure, mais le processus de sélection qui mène au texte fini. Lorsque nous abordons la sélection, nous parlons également d'omission, ce qui risque d'engendrer des suppositions hardies. Nous ne pouvons connaître ni les expériences que Martin a délibérément supprimées, ni celles qu'elle a oubliées ou celles qui ne lui sont pas venues à l'esprit lors de son travail à partir du texte lui-même. Si des témoignages des connaissances de Martin pourraient bien contenir d'autres activités ou événements auxquels elle aurait participé au cours des années remémorées dans le récit qui nous intéresse, cela se situe hors de notre propos. Notre analyse de la présentation sélective qu'effectue Martin (comme tout autre autobiographe) ne consiste pas en la recherche de ses expériences personnelles supprimées, et encore moins en des tentatives d'expliquer leur absence de *Dans un gant de fer*. Nous opérons plutôt selon l'idée que l'autobiographie est le récit d'un vécu qui se développe en fonction de la perspective et des préoccupations de l'intéressé, et que ce sont ces questions qui sont les plus pertinentes lors de la lecture d'une autobiographie. Ainsi, comme nous ne pouvons pas chercher les expériences personnelles de Martin qui ne figurent pas dans son récit sans sortir de notre sujet et entrer dans une impasse infructueuse, nous sommes encore moins en mesure de spéculer sur les raisons de l'absence de ces expériences personnelles exclues, soit leur suppression délibérée ou inconsciente, ou leur oubli. De cette manière, nous examinerons les résultats de sa sélection des expériences retenues dans sa (re)construction nécessairement partielle de son enfance principalement en fonction d'autres considérations. Nous avons mentionné

plus haut que chercher les expériences personnelles de la jeune Claire Martin qui ne figurent pas dans l'autobiographie ainsi que les raisons de leur absence, ou « corriger » son texte à l'aide d'autres sources nous éloignerait de notre analyse de ce qu'elle juge important en racontant son histoire de vie. Néanmoins, il faut considérer l'absence de *Dans un gant de fer* de certaines circonstances et préoccupations principales de l'entre-deux-guerres au Québec qui ne touchaient pas directement la vie de la protagoniste. Il faut dire qu'une attitude de repli sur soi est palpable au cours de la lecture de *Dans un gant de fer*. L'histoire de Martin est celle d'un enfant, et la marginalisation de cette enfant tyrannisée par son père et incomprise de ses enseignantes est assumée par l'auteure comme l'explique le pacte autobiographique. Or, cette persécution est contenue dans l'enfance remémorée, une période de préoccupations très personnelles<sup>149</sup> pour cette fille aux expériences limitées. Le je de l'énonciation se présente comme quelqu'un qui a triomphé définitivement d'une jeunesse parsemée d'obstacles pour pouvoir mener une vie satisfaisante. De plus, l'auteure écrit depuis une position sociale et économique privilégiée. Comme les « voix adultes » impliquées dans ce récit sont assez étrangères à la marginalisation, soit par un certain reniement d'un passé douloureux, soit par un confort en des circonstances privilégiées, nous y voyons un engagement mitigé de la part de Martin pour ce qui est des projets de réforme au niveau sociétal. En revanche, comme les questions d'actualité des années vingt et trente font partie du dialogue public, elles « appartiennent » à tous ceux qui s'y intéressent et tout le monde peut débattre leur importance relative pour leur époque. De cette manière, Martin n'est pas l'arbitre privilégié de leur circulation, et un examen de leur peu de poids dans le texte de Martin

---

<sup>149</sup> quoique partagées par tout autre enfant aux prises avec un parent violent et une formation scolaire aux horizons limités

est pertinent ici. Toutefois, si nous devons nous demander pourquoi certains enjeux centraux de l'entre-deux-guerres ne figurent pas dans le récit, les raisons ne sont pas aussi importantes que les effets de cette absence sur le texte.

Gabrielle Roy est une autobiographe dont le récit *La détresse et l'enchantement* nous fournit des points de comparaison intéressants lorsque nous abordons le besoin de commenter l'évacuation presque totale de questions d'une pertinence aussi forte que celle de la crise économique des années trente du texte de Claire Martin. L'autobiographie de Roy sort en 1983, presque vingt ans après celle de Martin. Nonobstant, les protagonistes des deux récits vivent dans des circonstances assez semblables. Ainsi, ces conditions partagées servent de repères de base pour un examen de quelques lignes conductrices pourtant variant d'une autobiographie à une autre lorsque les protagonistes vivent pour la plupart à l'abri des bouleversements qui secouent la majorité de leurs compatriotes. Nous nous limiterons aux autobiographies de Martin et de Roy, étant donné le peu d'espace dont nous disposons pour cette section de ce chapitre. Notre objectif ici n'est pas de tenter de généraliser à partir de deux autobiographies, mais plutôt de souligner que ces deux auteures ayant beaucoup en commun sur le plan socioéconomique (l'âge, le confort matériel, l'accès au travail rémunéré avant de devenir auteures publiées, même des mariages relativement tardifs à l'intérieur desquels elles continuent à se développer sur le plan professionnel) élaborent néanmoins des récits aux fils conducteurs, aux objectifs qui semblent différer de façon marquée. Les deux auteures ne sont séparées en âge que de cinq ans. La protagoniste de Roy, l'aînée, travaille comme enseignante durant la Dépression, et celle de Martin, encore adolescente quand survient la crise économique, a un père ingénieur qui ne connaît pas le chômage. Si Claire vit dans un certain besoin, cela

s'explique uniquement par l'avarice de son père. Bien que Gabrielle<sup>150</sup> passe les années qui précèdent la Deuxième guerre mondiale en Europe, dans l'atmosphère tendue qui règne alors sur ce continent, Roy n'est pas loin d'évacuer ces circonstances de son texte. Paul Dubé le signale dans son article de 1987 intitulé « Le discours du destin : Prolégomènes à une étude de l'autobiographie de Gabrielle Roy ». Il demande en effet « [c]omment se fait-il qu'un des plus grands malaises de l'histoire, un monde en pleine déconfiture, n'existe pas dans la vie de Gabrielle ? Elle mentionne en passant Munich, la menace de guerre qui pèse sur l'Angleterre, les grands joueurs de l'histoire, sans plus » (21). Évoquant l'opposition intenable entre le regard vers l'intérieur de Gabrielle et l'engagement politique de Stephen, l'amoureux, Dubé avance qu'« [o]n peut également supposer que l'incompréhension totale de Gabrielle par rapport à l'engagement politique (359/ 421)<sup>151</sup> quand même remarquable de Stephen est le signe de son rapport au monde » (21). Un peu plus loin, il emploie effectivement le mot « égocentrisme » (21) pour caractériser la mentalité de la protagoniste à laquelle Roy attribue, selon Dubé, un destin littéraire qui éclipse la trivialité relative des expériences de Gabrielle : « Le lecteur est amené à se glisser dans la conscience du personnage ; il suit un cheminement parallèle à l'expérience anodine du vécu, et voit se dessiner un destin unique d'écriture dont le développement forme la trame principale de *la Détresse et l'Enchantement* » (13)<sup>152</sup>. S'il est tout aussi justifiable de souligner l'égocentrisme de la Claire de *Dans un gant de fer*, les liens entre son narcissisme et un destin d'écrivain semblent beaucoup moins évidents.

---

<sup>150</sup> Comme nous faisons pour Claire Martin, dans le cas de Gabrielle Roy nous emploierons le prénom pour désigner la protagoniste, et soit le nom, soit le prénom et le nom ensemble pour nous référer à l'auteure.

<sup>151</sup> Les références sont de Dubé.

<sup>152</sup> Dans son article, Dubé analyse la problématique des interactions entre l'énoncé et l'énonciation ainsi que celle du rôle de l'isolement de Gabrielle dans l'expression d'un destin littéraire chez la protagoniste royenne. En restant dans notre sujet, nous ne pourrions pas commenter ces questions longuement ; nous nous limiterons à considérer l'idée même d'un destin littéraire comme fil conducteur d'une autobiographie qui fait abstraction d'importantes préoccupations de l'époque à laquelle vit le protagoniste.

Le passage bref où Martin évoque l'écriture de romans qu'entreprend la petite Claire dans ses rares loisirs de pensionnaire semble sans liens précurseurs véritables avec la production de la Claire Martin connue par ses lecteurs. On met l'accent au contraire sur l'inachèvement et l'échec des tentatives littéraires de l'enfant : « J'en écrivais trois pages puis j'avais une meilleure idée et je commençais un autre [roman] » (*DGF*, 180). La narratrice martinienne ne dote la petite Claire ni d'avenir littéraire ni de « tempérament d'écrivain » ; elle se limite à faire de temps en temps des allusions au mariage heureux et à la vie affective satisfaisante de l'adulte qui partage le nom du protagoniste. Le lecteur n'a effectivement pas affaire à l'enfance d'un être qui semble touché du destin de façon singulière ou chargé mystérieusement d'une mission extraordinaire qui servirait de ligne conductrice à la vie explorée dans le texte. Or, les autobiographes qui développent un protagoniste qui se détache des « autres », qui a une vie « différente », peuvent plus facilement se permettre de faire abstraction de la situation socioéconomique des gens « ordinaires » de leur époque. Notons quelques passages qui soulignent la singularité dont Martin dote la vie de Claire.

Si le quotidien paisible de Gabrielle sert de décor contrastif à la découverte de l'obsédante et rare vocation de l'écriture, le texte de Martin met en scène une Claire aux prises avec un interminable ennui né de l'insipidité de son quotidien, ponctué de moments de terreur durant les attaques de bourreaux d'une monstruosité et d'une arrogance inouïes. Prenons, par exemple, le passage où la narratrice commente l'achat des équipements de tennis :

Il faut dire que, de temps à autre, il arrivait à mon père d'essayer de jouer les pères bons. Mais il était dit depuis longtemps qu'il ne pouvait rien faire avec mesure et bonheur. Ainsi, ce tennis, il nous l'avait donné parce qu'il



s'était rendu compte que, vraiment, notre ennui devenait dangereux (*JD*, 109).

L'ennui « dangereux » est peut-être la forme la plus extrême et hors du commun de cet état... Les passages au milieu de *La joue droite* qui parlent des corvées domestiques de la maisonnée et des « divertissements » familiaux inventés par le père donnent effectivement une bonne idée de l'existence tout à fait bizarre des enfants. Prenons la frustration qui fait que la narratrice conclut les remémorations des colères du père lorsque celui-ci perdait aux jeux qu'il imposait de temps en temps à ses enfants d'un sarcastique « [c]ar mon père n'avait jamais tort » (*JD*, 111). Cela reflète les rétorques typiques, voire stéréotypées, des enfants excédés par leurs parents, mais impuissants sous l'autorité traditionnellement incontestable du père de famille. Le comportement paternel perçu par la narratrice semble toutefois sortir des bornes du connu quand le père prononce ce genre d'assertions insensées lui-même sur un ton franc.

Lorsque la narratrice parle de l'inconscience du père, de la croissance de ses enfants et de sa tendance à punir les adolescents pour les enfantillages des petits, elle entre dans ce sujet en affirmant que le père s'en prend aux plus grands lorsqu'il voit un mur crayonné « à la hauteur physique d'un enfant de trois ans en plus d'être à sa hauteur mentale » (*JD*, 118) ou bien quand il suppose qu'une lettre écrite sans sa permission provient de Claire, qui est alors l'objet d'une surveillance particulièrement intense en raison d'une infraction précédente. Dans cette missive « ma petite sœur Thérèse, qui n'était encore qu'un bébé, racontait à une amie de pension qu'elle jouait à la poupée, etc. » (*JD*, 119). Quand Thérèse affirme avoir écrit cette lettre, « mon père crut avoir donné naissance à un génie » (*JD*, 119), stratégie inouïe pour couvrir son erreur. Les

pages décrivant l'arrogance de cet homme qui « n'a jamais compris qu'à un certain âge un enfant cesse d'être un enfant » (*JD*, 117) et qui « refusait de nous voir sortir de l'enfance » (*JD*, 119) sont ponctuées de débordements venant directement de la bouche de ce personnage comme « [t]u le sais, je finis toujours par connaître la vérité et je pense que tu ne pourrais pas citer une seule faute que tu as commise sans que je l'apprenne » (*JD*, 118). Le genre de renforcement de l'autorité paternelle contenue dans cette dernière phrase fait partie des sermons des pères les plus conscients de leur position de chef de famille. Néanmoins, Martin sépare définitivement le sien même des coutumes les plus patriarcales de sa société en juxtaposant ces paroles sans doute familières pour plusieurs de ses lecteurs à un personnage qui semble venir d'un autre univers où le temps ne fait pas vieillir, ou au moins où l'on peut faire comme si c'était le cas. Ici, il faut préciser que ce n'est pas l'improbabilité d'une telle pensée qui est en jeu, une question autant relative que spéculative. À ce point, il ne s'agit plus de croyances même beaucoup plus conservatrices que celles du voisin ou de crises de colère plus violentes que celles des autres pères. Nous avons plutôt affaire à l'élaboration d'une créature ayant des habitudes mentales qui la placent complètement hors de la compréhension la plus ordinaire, voire entendue, du temps qui s'écoule, ce qui sert à rendre les dires de Martin encore plus difficiles à réfuter.

Si la voix énonciative de *Dans un gant de fer* évoque la tendance généralisée des enfants à exagérer leur niveau de vie matériel et à atténuer les inconforts de leur vie familiale afin de se comparer avantageusement à leurs camarades, elle sépare de manière définitive son imagination hyperactive de la vantardise courante :

Comme la plupart des enfants, je luttais contre [mon] malheur par l'invention, la mythomanie, et comme les mensonges ne coûtent rien j'arrivais très vite à ne plus discerner entre l'incroyable et le vraisemblable. Je me faisais presque toujours pincer car les autres, les heureuses, connaissaient ce que je ne connaissais pas : les frontières du possible (*DGF*, 101).

Elle résume plus loin ses circonstances uniques : « Un puissant motif, celui-là même qui pousse les gouvernements dictatoriaux à interdire les voyages outre-frontière : la crainte que nous découvrissions que notre famille n'était pas la famille, que notre maison n'était pas la maison, que notre vie n'était pas la vie » (*DGF*, 127).

Nous avons déjà avancé que l'autobiographie de Martin semble être basée de manière fondamentale sur la *défense* elle-même de son histoire. Nous avons vu qu'elle emploie un antagoniste qui opère hors des contraintes qui refrènent les autres. De plus, la démonstration correspondante que sa protagoniste doit composer avec un adversaire qui semble ignorer jusqu'à la logique de base qui fait fonctionner la vie est un moyen de prévenir les contestations éventuelles sans avoir à expliciter son expertise singulière en matière de parents déraisonnables. En effet, le père circule dans son monde à lui, ce qui semble avoir pour objectif de mettre la narratrice à l'abri de tout questionnement concernant la plausibilité du comportement de ce personnage. L'épisode de la rénovation semble renforcer particulièrement la façon d'être du père, ses attitudes qui deviennent tout à fait contraires à la nature :

Cela tenait, je pense à la rare impatience qui le tenaillait et à quoi il obéissait comme en une sorte d'esclavage. Les travaux du rez-de-chaussée se voyaient bien plus que ceux qu'on ferait à l'étage ? Il voulait donc les voir tout de suite. C'est pour satisfaire à la même impatience qu'il cueillait les fraises encore vertes, qu'il ouvrait les fleurs avec ses doigts, qu'il portait un manteau de printemps le jour même de son acquisition, par une fin de février glacial (*JD*, 22-23).

C'est peut-être en effet la connaissance singulière de ces conditions de vie extrêmes, de ce qu'elles ont de plus isolant et déstabilisant, qui explique le caractère plutôt fermé de *Dans un gant de fer*. Martin s'attarde effectivement sur la qualité secrète de la souffrance de Claire, sur l'isolement de la maison familiale et l'impossibilité de se faire entendre crier au secours, ainsi que l'indifférence ou l'impuissance des autres adultes qui entourent l'enfant. Les voix dirigeantes du texte, c'est-à-dire celles de la narratrice et de la protagoniste, s'accordent pour communiquer un savoir spécialisé, donc difficilement réfutable, ce qui est incompatible avec une attention trop développée à la crise économique, par exemple, dont les retombées étaient bien connues aux années soixante, au moins sur les plans expérientiel et anecdotique<sup>153</sup>. Or, à la sortie de *Dans un gant de fer*, on ne parlait pas encore publiquement, sur le plan personnel, des mauvais traitements reçus par bon nombre d'enfants aux mains de leurs parents, ce qui aide à conférer à Martin une primauté spéciale.

Toutefois, que Martin érige ses « je » en experts du pire de la vie familiale traditionnelle et de la religion catholique, des manifestations les plus aberrantes des valeurs de son milieu, ne lui permet de dominer son sujet que de manière quelque peu paradoxale. Ses lecteurs connaissent eux aussi ces abus, et si les pères aussi déraisonnables que celui de la petite Claire sont rares, la suprématie de l'autorité paternelle dans la structure familiale traditionnelle permet aux pères d'imposer leur

---

<sup>153</sup> Dans *le mythe de la modernisation du Québec*, Claude Couture analyse les efforts de certains journaux d'atténuer les ravages de la Dépression pour justifier le maintien du système à peu près dépourvu de programmes sociaux ayant cours au Québec durant les années trente. Les études historiques de la gravité de la Crise qui prolifèrent depuis sont d'ailleurs corroborées par les expériences personnelles, souvent racontées, de ceux qui l'ont vécue.

volonté comme s'ils étaient infaillibles<sup>154</sup>. C'est justement en dirigeant une histoire si résolument « vraie », (et comprise, voir reconnue comme telle par la plupart des lecteurs) que Martin elle-même mine son emprise qui se veut absolue sur sa matière. Le contenu manifeste est ici particulièrement important, et il fonctionne de manière complémentaire et indissociable des fins de Martin, contrairement à celui de Roy. Les relents aux allures sociologiques des observations sur le climat intellectuel général de l'époque de la jeunesse de Martin semblent une tentative de renforcer son expérience et de faire des concessions, quoique ponctuelles, à ce qu'elle a de partagé. Toutefois, inclure les autres dans son récit n'est pas sans risques pour son autorité puisque cette stratégie invite d'éventuelles contradictions. Elle exprime elle-même sa conscience que sa protagoniste, au moins, a une certaine tendance à oublier ceux qui l'entourent, en expliquant ce genre d'omissions par l'environnement dans lequel elle grandit : « je n'étais censée exister que face à Dieu, qu'en fonction des rapports "humain-Dieu"<sup>155</sup>, les autres humains n'existaient pas. En marche vers l'éternité, face à Dieu, personne autour, petit objet en transit, je n'avais vraiment pas besoin de rien savoir, je n'avais besoin que d'être bigote » (*JD*, 136-7). Elle fait pourtant un effort de se situer pleinement dans son milieu, parmi les autres de sa cohorte : « Je crois que je ne suis pas vaniteuse et si je dis que je ne suis qu'un être moyen, je pense bien le dire sincèrement. Ce qui m'enrage, c'est de n'avoir pu explorer à fond cette modeste moyenne » (*JD*, 137). Or, la prépondérance de « je » dans ce passage mine la modestie de son contenu explicite.<sup>156</sup> Par contre, si elle semble commencer la phrase suivante sur un ton inclusif qui communique un désir d'interagir

---

<sup>154</sup> Selon les textes évaluateurs, les lecteurs de l'époque de la parution de *Dans un gant de fer* semblent pourtant reconnaître davantage les religieuses bornées et cruelles du pensionnat fréquenté par Claire.

<sup>155</sup> Les guillemets sont de Martin.

<sup>156</sup> La source de l'observation dans cette phrase est Paul Dubé, dans un commentaire sur une première version de ce chapitre.

avec les autres membres de sa génération et son public-cible, l'envers non-dit de la fin de cette phrase décourage en même temps tout questionnement de ses affirmations. En effet, si le je énonciateur est obligé, à partir de son expérience à lui et de son sens de la vraisemblance et de la probabilité, de croire ce que disent les autres de leur scolarité également insuffisante, cela oblige tout lecteur qui se croit de bonne volonté d'accepter l'histoire de Martin aussi promptement : « Souvent, j'entends des hommes se plaindre de n'avoir rencontré, eux aussi, que médiocrité au cours de leurs études et je n'ai, hélas ! aucune raison de ne pas les croire » (*JD*, 137).

### **Des adversaires solidement absents, et des ennuis moins redoutables**

Un autre type de contenu<sup>157</sup> qui joue un rôle décidément mineur dans l'univers autobiographique de Martin, et dont l'importance réduite a des effets sur son esthétique, est la place laissée aux perspectives des autres personnages. L'autorité et l'omniscience narratives que nous sommes en train d'examiner sont trop marquées pour permettre des points de vue vraiment concurrentes. Or, comme les descriptions, les actions et les paroles des gens qui entourent la jeune Claire occupent une proportion très importante de *Dans un gant de fer*, nous croyons pertinente l'interrogation que nous faisons sur le peu de poids réel qu'ont les points de vue antagonistes dans le développement de cette autobiographie. Après tout, c'est Martin elle-même qui leur attribue un espace prépondérant. Elle aurait pu se concentrer presque exclusivement sur la vie intérieure de

---

<sup>157</sup> Notre concentration sur des « types de contenu » qui figurent peu dans l'autobiographie de Martin nous permettra effectivement de commenter ses tendances générales en matière de choix de matériel à privilégier tout en réduisant notre risque d'entrer dans des spéculations trop pointilleuses et infructueuses sur des cas individuels et isolés d'omissions apparentes.

sa protagoniste, ce qui aurait donné un autre contenu et une autre esthétique à son texte, et qui aurait rendu la curiosité chez le lecteur concernant les gens qui « devaient évidemment » peupler la vie de la « vraie » petite Claire sans rapport à l'étude de son autobiographie. La personne physique du père lui-même fait écho à ce déséquilibre ; le géant « maître » de sa progéniture qui remplit la maison de ses rugissements, son pas lourd, ses caprices alimentaires et ses effets éparpillés ne peut néanmoins pas empêcher ses filles d'ouvrir le vaste salon à des réceptions les soirs de ses absences. Il faut dire que Martin ouvre plutôt une discussion<sup>158</sup> sur les gens qui entourent sa protagoniste, développement qui devient immédiatement central à l'appréhension du monde dans lequel la petite Claire circule. Nonobstant, que la narratrice maintienne tout le contrôle du récit dans un mépris total des bourreaux de la protagoniste ferme aussitôt la porte sur toute compréhension véritable de bon nombre de personnages. Ce paradoxe a l'effet de souligner l'absence implicite des autres à partir de leur « présence » si colorée et explicite, et nous permet d'interroger ces absences ainsi mises en relief, et, encore une fois, leurs effets sur le texte. Le passage suivant résume l'attitude de la narratrice ainsi que celle de la petite Claire envers le père :

Pauvre père ! De nous tous, c'était lui le seul enfant et- quand j'aurai dépassé l'intolérante adolescence- je ressentirai, à l'entendre ainsi extravaguer, une sorte de sentiment- qui n'était pas de la tendresse, car on n'en ressent pas pour ce qui vous est étranger, mais de l'indulgence peut-être- ressemblant à celui que vous inspire un garnement qui, dans la rue, tente de se faire valoir aux yeux des passants (*JD*, 120-121).

Ici, vers la fin du deuxième volume de l'autobiographie, nous avons affaire à une déclaration explicite d'une méconnaissance de ce personnage pourtant tant analysé,

---

<sup>158</sup> Nous employons le mot « discussion » ici pour souligner la force des réactions inévitables qui naissent chez les lecteurs de *Dans un gant de fer* à leur connaissance des bourreaux de la petite Claire.

même jusqu'à ses pensées les plus latentes, comme nous verrons plus loin. De plus, il n'y a aucun questionnement sérieux chez la voix énonciatrice relatif aux forces mystérieuses qui motivent celui qui rend si misérable l'enfance de la protagoniste. Il faut dire toutefois que la narratrice fait preuve parfois, si de manière ponctuelle, d'une vision beaucoup moins catégorique que celle de l'enfant lorsqu'elle évoque certaines religieuses. La narratrice va jusqu'à exprimer sa conscience de l'intransigeance de l'enfant. Prenons d'abord la mère Saint-Pascal, que Claire scandalise de ses propos mondains :

-La beauté vous semble préférable à la bonté ? s'écriait douloureusement la pauvre sœur dont la laideur était affligeante. [...]

Elle en avait la larme à l'œil, ce dont je négligeais de m'apercevoir. J'en tenais une qui était inoffensive. Je voulais pousser mon avantage à fond et la faire payer pour toutes les autres (*JD*, 69).

La « deuxième maîtresse de la division » (*DGF*, 213), est l'objet d'une mesure rétrospective semblable. Cette enseignante bat les enfants à coups de poing, « [m]ais elle était assez bonne institutrice. Seulement, nous n'étions pas à l'âge où ceci fait pardonner cela » (*DGF*, 213). Nous verrons que les interactions entre la protagoniste et ces deux religieuses s'avèrent d'une complexité exceptionnelle.

Lorsque la narratrice martinienne reconstruit les tendances générales de son milieu et quand elle a l'occasion d'analyser des personnages qu'elle trouve tout à fait représentatifs des résultats de ces tendances sur un ton distant, abstrait, elle s'exprime avec une confiance de spécialiste qui se note le plus souvent dans son texte. Elle fournit sans hésitations des conclusions explicatives claires et concises telles que

[n]ées trop tôt dans une société où les femmes se mariaient ou n'existaient pas, que de filles laides, à cette époque, prenaient le chemin du couvent où



on les engluait dans la bêtise la plus plate et où leurs talents, souvent réels, ne leur servaient qu'à développer une bonne technique de la gifle ou du coup de poing (*DGF*, 214).

Cette phrase généralisante termine un passage sur « la deuxième maîtresse de la division » (*DGF*, 213) qui fait écho à l'analyse de Georg Lukacs sur le type réaliste qui synthétise « l'universel et le particulier » (*Balzac et le réalisme français*, 9). Que cette enseignante vue momentanément dans son individualité n'ait pourtant pas de nom, chose rare dans ce texte, renforce le va-et-vient qu'entretient Martin entre ses propos universalisants et la spécificité des expériences qu'elle raconte. Ici, la narratrice examine le fonctionnement d'une religieuse individuelle ayant une distribution équilibrée de qualités et de défauts dans un milieu qui ne semble faire ressortir que ses défauts et réserver un traitement égal à toutes celles qui semblent inaptes à circuler sur le marché du mariage, quels que soient leurs talents personnels :

Un peu comme mon père, elle résistait mal à la tentation de sa force. Son coup de poing sur la tête- elle nous agenouillait devant elle avant de nous battre- nous faisait voir un assez complet assortiment de chandelles. Mais elle était assez bonne institutrice. Seulement, nous n'étions pas à l'âge où ceci fait pardonner cela. Je pense que, au fond, elle s'ennuyait à mourir en cet état où l'avait peut-être poussé sa laideur et son obésité. Il m'est arrivé de converser avec elle dans un de ses bons jours- rares- et elle possédait, je dois le dire, un joli sens de l'humour (*DGF*, 213-214).

En outre, il arrive parfois à la narratrice d'individualiser complètement même des personnages appartenant à la catégorie « méprisable », et on ne peut pas négliger de considérer les passages d'une introspection aussi troublée que celle inspirée par la situation qui suit :

Sœur Saint-Pascal ne jouissait d'aucune autorité. [...] Être l'objet de ses préférences ne me valait que le partage de l'inimitié dont on l'entourait. Si je l'avais aimée, j'aurais pu sentir, dans ce partage, une sorte de joie. Je n'y trouvais qu'irritation et j'apprenais que la plus grande exaspération nous vient de ceux qui nous aiment et que nous n'aimons pas,- surtout quand on a tendance, comme je l'ai, à s'abandonner à la pitié jusqu'à feindre l'amour, à ne pas savoir être pitoyable avec constance, et à se retrouver, pour finir, doublement irrité pour ce qu'on a donné et pour ce qu'on doit retirer (*JD*, 70).

Ici, nous avons affaire à une situation où la protagoniste semble ressentir des émotions plus complexes que d'habitude envers une religieuse, et où la narratrice reconnaît que Claire peut blesser cette personne sur une échelle humaine, individuelle et personnelle. Ce qui brouille encore davantage cette relation est que la narratrice n'a rien de spécifique à reprocher à Sœur Saint-Pascal ; cette institutrice n'est ni méchante, ni particulièrement bête, ni tout à fait ridicule. Il s'agit plutôt d'une banale affection non partagée, ennui commun mais délicat que Claire ne sait pas gérer, et qui nous donne un aperçu de traces d'incertitude et de consternation chez une fille qui semble détester ses antagonistes ailleurs dans le texte avec une uniformité qui trouve son écho dans l'énonciation. Il faut dire cependant que la voix narrative met le doigt fermement sur le problème et le résume sur un plan général sans pour autant élaborer la gêne de ceux qui font l'objet d'attentions non désirées, inconfort pourtant bien connu et souvent exploré dans les textes littéraires. En effet, même cette remémoration d'un moment de désarroi émotif d'une jeune fille se termine en une sorte d'analyse du « comportement humain » où figure la personne grammaticale du « on » général, en passant par un « nous » en quelque sorte « intermédiaire », qui renforce le caractère connu de cet embarras sur un ton encore personnel. Dominique Maingueneau souligne effectivement que « le glissement du *je* au

on permet de passer sans la moindre rupture narrative de l'expérience singulière à la généralité » (*Éléments de Linguistique pour le texte Littéraire*, 9).

Si Martin ne sort pas souvent de la binarité de ses personnages aimés et détestés ou méprisés, les interactions suivantes avec une camarade de pensionnat vont encore plus loin dans la confusion des sentiments :

Mais j'avais connu, dans mon premier pensionnat, une petite fille dont le père était assez pareil au mien. Comme le mien, il ne venait au parloir que pour gronder. C'était déjà humiliant. Or, Marie-Antoinette ajoutait à cette humiliation celle de la franchise.

–Mon frère nous traite comme des chiens, disait-elle avec innocence. Ma mère est une martyre.

Après de telles révélations, toutes les fillettes allaient jouer plus loin et je restais seule à écouter des confidences que j'aurais pu, mot à mot, répéter pour mon compte. Mais je n'osais pas m'attarder car Marie-Antoinette était considérée comme une pestiférée. Pourtant, je l'enviais un peu. Je la croyais courageuse. Elle n'était peut-être que naïve (*JD*, 57-58).

La protagoniste n'a aucun autre lien à Marie-Antoinette dans le récit, mais cette fille fournit une occasion d'explorer des doutes sur les motivations de Claire et de constater les hésitations de l'enfant concernant l'histoire que raconte le je de l'énonciation avec tant de confiance.

### **La coexistence trouble de l'omniscience narrative et l'exactitude référentielle**

Le souci d'exactitude référentielle explicité partout dans le texte est compliqué, voire compromis, par une omniscience littéraire. Celle-ci est incompatible avec la perspective particulière de la stricte remémoration d'un individu qui affirme avoir circulé

à l'intérieur d'un univers réel qui répond à celui qu'il (re)construit. Cette omniscience est parfois remise en question par des indications assez ambiguës de sources potentielles, mais pas avouées, du matériel faisant référence à des événements auxquels Claire n'a pas assisté selon le texte lui-même. Par exemple, lorsque Claire devenue adolescente commence à sortir socialement à l'insu de son père, elle ne peut pas empêcher sa petite sœur de lui rapporter ces excursions. Le passage où la narratrice raconte la perfidie de la sœur cadette de Claire en donne un exemple frappant : « Il<sup>159</sup> s'enfermait avec la petite dans son cabinet de travail, la prenait sur ses genoux, la caressait, puis il la questionnait. Plus elle avait à dire, plus mon père devenait caressant. Alors, naturellement, quand elle avait dit tout le vrai, elle inventait. » (*JD*, 15). Ici, le lecteur est témoin d'une interaction supposément privée entre deux personnages autres que la protagoniste, une interlocution à laquelle la narratrice n'aurait pas accès dans une situation plus strictement référentielle. Le manque de complicité déclaré entre Claire et Thérèse, la préférée de leur père, ainsi que le caractère secret et traître des conversations entre la cadette et son père met en doute la probabilité que Thérèse ait signalé de telles interactions à Claire à l'époque de leur occurrence. Si Thérèse devenue adulte a avoué cette trahison à sa sœur avec qui elle aurait plus tard développé une sympathie, le lecteur n'est pas avisé de cette circonstance. Une suggestion assez imprécise d'un changement d'attitude chez Thérèse évoque

---

<sup>159</sup> c'est-à-dire le père de la jeune Claire, et selon les prémisses du pacte autobiographique, de Martin elle-même. L'emploi très fréquent de pronoms personnels pour désigner le père de *Dans un gant de fer* semble souligner le mépris ressenti et avoué pour ce personnage. On a souvent commenté l'évacuation presque totale de son nom à lui, renforcée par l'adoption que fait l'auteure du nom maternel Martin ainsi que le passage introductoire suivant : « De tous les lieux communs, le plus commun c'est, je pense, que le temps est le plus grand des remèdes. Le temps... Et pour moi, et pour LUI. » (*Dans un gant de fer*, 9). Que ce « LUI » en lettres redoutablement majuscules soit la première mention du père communique à la fois la terreur de la petite Claire face à son bourreau et le dédain à son égard qui chevauche l'énoncé et l'énonciation.

toutefois la possibilité d'une entente conclue entre les filles peu après les séances dans le bureau du père :

Seulement, il arriva que si Thérèse conserva toujours la faveur de mon père, mon père ne conserva pas longtemps la faveur de Thérèse. L'enfant naît juste et il y a des complaisances qui l'humilient bien plus qu'elles ne le réjouissent. Petit, il essaie de profiter à fond jusqu'au jour où il comprend ce qu'est la laideur » (*JD*, 21).

Malgré le potentiel que contient ce changement d'attitude d'une connexion naissante entre les jeunes sœurs, l'observation qui y est intégrée sur le développement moral des enfants souligne la distance observatrice, analytique que maintient la narratrice entre elle-même et cet « enfant » qu'elle étudie en tant que type généralisé, comme dans les textes les plus traditionnellement réalistes. Patricia Smart cite ce passage pour renforcer son observation que « certaines réflexions de la narratrice, surtout sur l'enfance, confèrent aux mémoires une portée universelle » dans l'introduction à son édition de *Dans un gant de fer* (39).

Nous sommes en train d'évoquer des exemples de création littéraire qui soulignent le sens de possession totale de son histoire que veut communiquer Claire Martin. Nous avons vu que le je de l'énonciation s'installe parfois comme témoin d'échanges dont le je de l'énoncé semble être exclue. Toutefois, cela n'empêche pas la narratrice du récit de faire des observations désabusées sur les qualités romanesques de l'imagination de son père et surtout des suspicions dépravées de ce dernier. En effet, un exemple singulièrement illustrateur de cette tendance suit immédiatement la description aux allures romanesques que Martin fait des entretiens entre Thérèse et le père. Nous nous permettons de citer un extrait un peu long pour explorer la relation troublée qu'a

Martin avec les questions du contrôle du récit et les interventions de la fiction dans la perception et la présentation de l'expérience vécue. Le passage commence lorsque Thérèse, la sœur rapporteuse, annonce « -J'ai entendu Claire parler toute seule cette nuit » (*JD*, 15). Ensuite, le changement de paragraphe souligne un retour au moment de l'énonciation :

Il y a des gens qui parlent en rêve. Cela aurait pu m'arriver. Mais, pour m'entendre, il eût fallu que Thérèse ne dormît pas. Or, entre huit heures du soir et six heures du matin, le canon ne l'aurait pas éveillée. D'autre part, pour mon père, ce n'était pas là une assez belle histoire. Avec le plus urgent désir du monde, on ne peut guère en faire un drame. Il préféra s'imaginer que j'avais reçu mon frère dans ma chambre. C'était lui prêter beaucoup d'audace et de courage : pour me rejoindre, il lui aurait fallu parcourir un long corridor, passer devant la porte ouverte de la chambre paternelle, gravir un escalier aux marches particulièrement bruyantes, suivre, à mon étage, le corridor correspondant à celui du dessous, ouvrir ma porte et, finalement pénétrer dans ma chambre qui se trouvait située juste au-dessus de celle de mon père. Et puis, refaire tout cela en sens inverse. Qu'à cela ne tienne ! Quand on possède tout l'essentiel d'un aussi bon roman, on s'y accroche et pour longtemps (*JD*, 15-16).

Quand la narratrice de Martin contrôle le récit, son omniscience prend le dessus, même au prix de raconter des événements dont la petite Claire ne pouvait pas être témoin, au moins selon l'information donnée au lecteur. Ce n'est que lorsque d'autres personnages interviennent, notamment ceux avec qui Claire a une relation antipathique, que cela devient de la fiction, quoique les passages que nous commentons ici s'appuient sur une présence et une possibilité d'observation impossibles au raconteur à l'intérieur du scénario évoqué. Il faut dire que le père choisit de voir les situations à la lumière de ce qu'elles font pour renforcer sa perspective, quitte à remplir les trous de son absence par des informations compatibles. Cela rappelle l'attitude narrative de Martin. Elle accorde peu de place à l'oubli et à l'absence, et à l'invention qui comble ces lacunes dans la

présentation de sa propre histoire pourtant relevée de matériel qui vient du moment de l'énonciation. De plus, cette absence ostensible s'accompagne de commentaires singulièrement méprisants sur l'imagination romanesque de son père. Cela suggère un inconfort prononcé vis-à-vis de l'instabilité inexorable de la mémoire, la variabilité et le caractère partiel de la perspective et la tendance qu'a chaque individu de se souvenir de ses expériences et de les voir d'une manière qui renforce sa conception de soi et de ce qui l'entoure. Qu'elle se moque de l'impossibilité logistique des scénarios qu'invente son père tout en désaccentuant la part d'une omniscience narrative dans son texte à elle que personne ne peut avoir par rapport à sa propre vie, a l'effet d'accentuer le réalisme traditionnel de son point de vue.

En dépit de l'œil critique avec lequel nous examinons l'invention littéraire qui caractérise l'autobiographie (qui nous intéresse ici), il faut souligner sa richesse autant que ses qualités substitutives et souvent franchement manipulatrices. Les ajouts provenant du moment de l'énonciation constituent un véhicule important pour communiquer l'impression voulue, et la possibilité logistique devient une préoccupation secondaire.

Nous notons particulièrement que le côté fictif du projet autobiographique de Martin semble prendre le dessus notamment lorsqu'elle évoque des souvenirs particulièrement pénibles ou difficiles à mettre en mots d'une façon plus directe. Si certains passages semblent développés à partir de suppositions de l'auteure pour combler les illustrations de certains événements-clés auxquels sa protagoniste n'a pas pu assister intégralement, elle fait le plus souvent un effort marqué de signaler, ou au moins de suggérer, les sources des descriptions qui lui viendraient des témoins de ces incidents.

Cela renforce le caractère solidement référentiel de son récit, qui coexiste pourtant avec son emprise omnisciente sur son projet. Parfois, cependant, l'inspiration des « souvenirs » est plutôt ambiguë. Prenons, par exemple, l'hiver où les trois enfants cadets tombent malades de coqueluche à la suite de la démission d'Adèle, la servante de longue date. Claire est au pensionnat, et Dine, rappelée de ses études à l'alitement de la mère, est la seule à la maison pour les soigner :

Deux ou trois fois par jour, Dine devait plonger tout ce petit monde dans l'eau brûlante ce qui faisait de six à neuf bains d'une grosse demi-heure chacun, le temps que la coqueluche chauffe. Puis, pour que l'enfant ne se refroidisse pas dans les corridors glacés, elle le roulait dans une couverture et le portait dans son lit. Mais les lits étaient glacés, eux aussi, et la coqueluche refroidissait, le petit se mettait à tousser, à vomir, à saigner du nez. (*DGF*, 119).

Cette description vivante et physique, très axée sur les perceptions sensorielles, n'est pourtant réalisable que par l'intermédiaire d'un entretien avec Dine ou un effort considérable d'imagination. Martin préserve une ambiguïté notable pour ce qui est de son rôle créateur ici. Elle exclut d'abord sa présence durant la période de la maladie des enfants, et elle fait allusion à des traces perçues après, durant un parloir au printemps suivant, qui auraient pu alimenter sa (re)construction de ces événements : « Je n'ai jamais revu de mains [celles de Dine] dans cet état : fendillées, saigneuses, gonflées et d'un beau rouge homard, on aurait dit que des nazis avant la lettre étaient passés par là avec leurs tenailles et leurs mégots » (*DGF*, 120-1). Le passage où Martin évoque la provenance de l'histoire de la coqueluche est allusif, sans l'attribuer de manière définitive à Dine : « Bien plus tard, quand je fus en âge de recevoir ses confidences, elle m'avoua qu'elle s'était fait un honneur de cacher à tous, pour que maman ne l'apprenne pas, la vie menée



pendant ces six mois. Chapeau ! » (*DGF*, 121). Ici, la confidence explicitée concerne les horreurs *cachées de la mère*, pas l'histoire de ces expériences elles-mêmes, distinction qui laisse ouverte la possibilité que le scénario qui se trouve dans l'autobiographie doit beaucoup de sa saveur à l'imagination de Martin. Après tout, cette auteure *littéraire* ne fonctionne guère comme simple rapporteuse, et même la possibilité d'un rapport « pur » est difficile à accepter, puisque tout rapporteur modifie le message qu'il transmet en le transmettant, comme le souligne Dominique Maingueneau (*Éléments de Linguistique pour le texte Littéraire*, 95).

Le voyage de noces du père et de sa nouvelle femme est un spectacle de la jalousie déraisonnée du premier, ce qui fait que la belle-mère « nous avoua, plus tard, que le voyage de noces avait été plutôt pénible » (*JD*, 178). La narratrice suit cette conclusion d'une (re)construction des accusations du père : « -Cet homme t'a regardée. Qui est-ce ? C'est un amant qui t'a suivie jusqu'ici ? » (*JD*, 178), et d'une description des résultats de ses suspicions :

Après cela, tous les hommes qui flânaient, seuls, dans le hall de l'hôtel, furent soupçonnés d'être des amants délaissés qui avaient fait le voyage Québec-New-York dans l'espérance de retrouver leur infidèle et de pouvoir la contempler de loin. [...] sa femme fut bientôt réduite à traverser le hall d'hôtel au pas de course (*JD*, 178-9).

Si on ne dit pas explicitement qu'il s'agit ici d'un reportage de la belle-mère<sup>160</sup>,

l'incrédulité qu'elle exprime à plusieurs reprises devant les jeunes concernant le caractère

---

<sup>160</sup> L'aveu explicitement cité de la belle-mère concernant le caractère pénible du voyage est suivi de la reconstruction de l'accusation du père et de la description des scènes de jalousie à l'hôtel, ce qui laisse supposer qu'au moins l'essentiel de ce matériel vient d'elle, sans le dire. Cela permet à Martin de bénéficier de l'appui qu'une perspective concordante d'une autre prête à son histoire tout en gardant la possibilité de s'identifier comme l'auteure de l'incarnation créative, artistique de ce passage. Il faut dire qu'ailleurs dans le texte, la narratrice parle assez longuement de la confusion, des bégaiements et du manque d'esprit

de son nouveau mari établit une habitude de franchise à l'égard de ses beaux-enfants qui rend le partage de cet épisode avec la jeune Claire probable, mais pas certain.

Effectivement, lorsque Martin fait allusion à des sources potentielles de son matériel sans toutefois les citer explicitement, et en donnant simultanément l'impression contradictoire que les descriptions viennent de sa mémoire (quoique cela soit souvent impossible selon la logistique des scénarios évoqués), elle évoque de manière inattendue la perméabilité de la distinction entre le rapportage et l'invention dans l'autobiographie. Le lecteur est conscient de cette ambiguïté, d'ailleurs partie intégrante de tout texte ayant des prétentions autobiographiques, et il s'attend à ce qu'elle influence le projet autobiographique et les récits qui en résultent. Le cas de *Dans un gant de fer* est cependant notable, puisque Martin décrit longuement, et de façon d'ailleurs très visuelle, des événements auxquels Claire n'assiste pas et elle les juxtapose à des mentions « rassurantes » de témoins sans pour autant dire toujours que les scénarios proviennent d'eux. Elle maintient également un contrôle presque total<sup>161</sup> de son récit en garantissant sa « vérité » référentielle. Cette combinaison de stratégies fait que les portions de l'histoire que l'on peut potentiellement attribuer à l'imaginaire de l'auteure (en ne se référant qu'aux circonstances dans lesquelles se trouve la protagoniste) soulignent paradoxalement le désir qu'a Martin de présenter un texte lisse, d'une autorité omnisciente et soutenue, où les (ré)actions de tous les personnages renforcent sa vision des choses, non seulement aux yeux de l'intéressée, mais également selon les autres, que la narratrice co-opte avec des degrés variables de fermeté.

---

habituels de la belle-mère lorsqu'on l'interroge, ce qui laisse entendre que l'organisation finale de l'épisode a été l'objet d'importantes interventions narratives.

<sup>161</sup> à part d'assez fréquentes expressions d'incertitude sur les détails des épisodes racontés

Il faut dire avant d'aller plus loin que notre intention n'est pas de jouer les policiers, de condamner des exemples de manque de vraisemblance, voire d'« inexactitude » dans l'autobiographie de Martin. On a souvent indiqué que les « vérifications » extérieures des événements racontés ont tendance à s'avérer infructueuses et hors de propos puisque l'intérêt d'une autobiographie se trouve dans la perspective de l'auteur ainsi que dans l'incarnation littéraire, voire romancée de son histoire. Philippe Lejeune résume la contribution unique de l'imaginaire de l'auteur en matière de la (re)construction du développement du personnage avec qui il partage une identité : « l'autobiographe nous raconte justement-, c'est là l'intérêt de son récit-, ce qu'il est seul à pouvoir nous dire » (*Le pacte autobiographique*, 36-37). Ce chercheur connu pour sa définition concise de l'autobiographie mettant l'accent sur l'identité de l'auteur, du narrateur et du personnage<sup>162</sup> offre par là un moyen de sortir des impasses liées aux critères de ressemblance qui ne donnent que des classements spéculatifs et à la fois trop partiels et trop inclusifs, puisque les auteurs de tous genres de textes narratifs et artistiques ne peuvent pas éviter d'incorporer leurs expériences dans le développement de leurs personnages. Il s'attaque un peu plus loin au revers négatif de cette tendance intuitive chez le public à vouloir contrôler le degré de ressemblance entre le personnage autobiographique et un modèle construit par chaque lecteur à partir d'autres sources : « Que dans sa relation à l'histoire (lointaine ou quasi contemporaine) du personnage, le narrateur se trompe, mente, oublie ou déforme,- et erreur, mensonge, oubli ou déformation prendront simplement, si on les discerne, valeur d'aspects, parmi d'autres, d'une énonciation qui, elle, reste authentique » (*Le pacte autobiographique*, 39). En fait, Lejeune ne dit pas explicitement que le modèle est construit par le lecteur. C'est plutôt

---

<sup>162</sup> *Le pacte autobiographique*, 14.

notre compréhension interprétative des origines du modèle selon Lejeune, puisqu'il souligne à plusieurs reprises dans l'introduction de *Le pacte autobiographique* que c'est chez le lecteur que repose la responsabilité interprétative d'un texte. Dans cet ordre d'idées, nous ajoutons ici que ce modèle est différent pour chaque lecteur, qui a des connaissances et des attentes personnelles à ce sujet, ce qui rend le classement des textes comme autobiographies selon la ressemblance au modèle particulièrement résistant au consensus. Ainsi, nous n'emploierons pas de sources biographiques ou historiques pour tenter de « démentir » des extraits dont les références à des expériences vécues paraissent moins évidentes. Nous désirons indiquer plutôt les passages où l'invention littéraire est dominante, où elle semble faire mieux connaître la personnalité de la petite Claire<sup>163</sup> ainsi que le projet de Martin l'auteure et où cette création se perçoit comme partie intégrante de sa façon de communiquer son histoire de jeunesse. En revanche, nous avons déjà souligné des indications dans le texte lui-même qui semblent prévoir une réception du texte axée sur l'acceptation de sa valeur historique allant jusqu'à orienter la lecture en ce sens.

### **L'autorité narrative : Une attitude souvent prudemment atténuée, assumée avec confiance chez Claire Martin**

---

<sup>163</sup> Pertinence à ces questions référentielles, il s'agit de la personnalité du personnage de *Dans un gant de fer*, et non à celle de la « vraie » petite Claire, impossible à connaître avec assez de certitude pour en permettre une analyse fructueuse, au moins à partir d'une autobiographie, qui s'avère profondément investie de la perspective et des intérêts de l'auteure. Ce qui est encore plus central à notre compréhension du texte en question ici, et comme nous sommes en train de le noter, le protagoniste créé par un autobiographe s'appréhende à l'intérieur de l'univers littéraire dont il fait partie, en dépit de la suggestion, particulièrement insistante chez l'autobiographe, de liens repérables entre le texte et un hors-texte préexistant auquel il se référerait.

Les assurances d'une mémoire précise et complète, voire infaillible, qui se répètent dans le récit qui nous intéresse communiquent une confiance indomptable et quelque peu intransigeante chez la narratrice. De plus, elles fonctionnent comme une sorte d'indication implicite que la sélection des souvenirs présentés est délibérée et réglée par un fil conducteur bien défini. Le lecteur n'a nullement affaire ici aux tentatives, comparativement mesurées et marquées de déclarations ou de suggestions d'incertitude, que pourraient entreprendre d'autres autobiographes, de trouver un sens à leur vie en explorant des souvenirs qu'ils estiment fugaces, décousus ou partiels<sup>164</sup>. Il est effectivement possible, dans son autobiographie, de créer l'impression esthétique de se laisser guider par ses souvenirs, d'être ouvert à tous les sens que son histoire pourrait prendre sur son chemin. Ceux qui préfèrent cette approche peuvent même consacrer une place prépondérante aux réflexions sur l'instabilité et l'imprévisibilité de la mémoire et aux effets difficilement contrôlables de la situation du je de l'énonciation sur le texte. L'autobiographie de Claire Martin semble par contre puiser ses qualités littéraires dans sa perspective plutôt uniforme, comme si les événements et les personnages qui y figurent ont été sélectionnés pour le rôle qu'ils jouent dans l'univers qu'elle a préalablement décidé de (re)construire.

---

<sup>164</sup> Nous avons déjà avancé que *Dans un gant de fer* est parsemé d'abrogations momentanées de la mémoire ostensiblement infaillible qui guide sa construction. Prenons, en outre, le passage suivant : « Je ne sais plus bien. Il y eût d'abord ce sentiment d'incrédulité qui nous aide à traverser les premières secondes et puis les cris, les larmes, toute l'intempérance du désespoir innocent et, plus vague encore, la sensation de la toile blanche des guimpes sous ma tête, du breuvage chaud et poivré, de la sueur qui me mouillait les cheveux » (*DGF*, 226) lorsque la narratrice reconstruit le moment où Claire apprend que sa mère est morte. Nonobstant, même ce lapsus, cet instant de vulnérabilité complète, sert paradoxalement de renforcement à l'emprise de Martin sur son récit. En plus de la conscience aiguë du côté sensoriel, observable de l'incident, notons l'emploi du pronom objet « nous », qui renvoie l'expérience au domaine de la supposée nature humaine. Cela donne un aspect curieusement familier, « connu », à la sensation de confusion et d'égarement que Martin cherche à communiquer.

Il faut dire que ces deux attitudes vis-à-vis du parcours d'un personnage autobiographique<sup>165</sup> s'opposent de manière binaire. Nous les considérons surtout en tant que pôles extrêmes et théoriques des niveaux de contrôle stratégique qu'un autobiographe peut sembler exercer sur la sélection de souvenirs qu'il privilégie. Nous imaginons l'espace entre ces pôles, rempli de nuances infinies et variées de certitude autobiographique relative, comme un vaste champ qui sert d'outil à examiner la sorte d'emprise littéraire détectable chez un autobiographe vis-à-vis du passé qu'il désire (re)construire. Bref, Claire Martin semble développer son récit dans l'idée thématique et déterminée d'avance d'une fille persécutée mais indomptable qui triomphe régulièrement de la cruauté et de la bêtise sempiternelles de ses bourreaux à l'aide de pouvoirs d'observation, d'une ironie et d'une mémoire infaillibles. Cela fait inévitablement penser à quoi ressemblerait un texte développé sur un ton moins assuré, plus apte à différer les jugements du je de l'énonciation, quitte à laisser pointer de multiples points de vue qui risquent d'indiquer des conclusions ambiguës ou mitigées. Nous entreprenons cette étude consciente que chaque autobiographe développe ses propres moyens de naviguer le monde instable du souvenir et que le ton de confiance en ce qui est raconté est variable non seulement d'auteur en auteur mais aussi à l'intérieur d'une même autobiographie. Or, même le ton explorateur d'un texte délibérément oscillant est né d'une quête d'un personnage autobiographique spécifique plus ou moins bien défini, au moins par ses relations aux autres personnages, aux événements et au décor évoqués. Nous comprenons

---

<sup>165</sup> c'est-à-dire a) celle de créer l'effet de raconter (autant que possible) ce qui surgit dans le mémoire de l'auteur au cours de ses réflexions sur la période ciblée de la vie qu'il désire évoquer dans l'espoir que les souvenirs dominants s'assembleront pour composer un tout significatif qui sera repérable grâce à ce processus explorateur, et b) celle guidée par une sélection volontaire, où l'idée que l'écriture d'une autobiographie résulte en des « découvertes » chez l'autobiographe est désaccentuée au profit de l'impression que l'auteur pense « posséder » dès le début tout ce qui pourra se retrouver dans le texte, et qu'il choisit les souvenirs à élaborer en fonction des qualités personnelles du protagoniste qu'il désire accentuer ainsi que des conclusions qu'il veut que le lecteur tire de son récit de vie

effectivement qu'une autobiographie ayant une esthétique plutôt « ouverte » risque d'être aussi travaillée et dirigée qu'une autobiographie plutôt « autoritaire ». Une partie appréciable des effets flous qui surgissent dans une autobiographie moins traditionnelle peut résulter justement de réactions contre les conventions de la référentialité habituelle et d'interrogations de celle-ci. Les effets d'« ouverture » peuvent s'avérer aussi décisifs, prononcés et résolus que ceux de certitude déclarée.

Prenons ici deux exemples d'autobiographies publiées à la même époque que celle de Claire Martin, pour réfléchir brièvement aux stratégies qu'emploient ses contemporains pour répondre aux questions liées à la (re)construction de l'univers du sujet avec qui ils partagent un nom. Un autre autobiographe du Québec qui raconte son histoire en même temps que Martin, et dont certaines circonstances de vie font écho à celles de cette auteure est Paul Toupin, romancier, dramaturge, et membre de l'Académie Canadienne-Française. Né en 1917 ou 1918, il n'est plus jeune que Claire Martin que de trois ou quatre ans. Bourgeois et de circonstances aisées, il a eu sa formation scolaire au monastère. Les deux premiers tomes de son autobiographie en trois volumes nous intéressent davantage ici, car ils ont paru en 1960 (*Souvenirs pour demain*) et en 1969 (*Mon mal vient de plus loin*). Le troisième, *De face et de profil*, sorti en 1977, nous semble trop éloigné de l'époque sur laquelle nous nous concentrons.

Le texte de Toupin se différencie de celui de Martin pour ce qui est du ton et de l'esthétique. Dans le premier cas nous n'avons affaire ni à l'emprise totale et unilatérale, ni à l'insistance véhémement sur la précision référentielle qui caractérisent le récit de Martin. Toupin emploie le conditionnel modalisateur, mais à part quelques questionnements sur l'inspiration de ce qu'il écrit, le narrateur de Toupin ne commente

que rarement l'ouvrage au cours de son développement. Dans son article comparatif intitulé « L'enfance, une histoire », Yvon Bellemare note que « Si Claire Martin et Denise Bombardier racontent les événements qui ont marqué leur enfance, Paul Toupin se contente de les classer comme pour compléter un puzzle, celui de sa vie » (26). Ce regard vers l'intérieur est, selon Bellemare, « tout autrement de Claire Martin et de Denise Bombardier, qui énumèrent longuement le cheminement de leur enfance en émaillant le tout de points de repère que sont les dates » (« L'enfance, une histoire », 26). L'absence relative de dates et de précision contextuelle chez Toupin évoque effectivement une concentration accrue sur la recherche de son propre personnage autobiographique, plutôt que sur l'échafaudage d'un texte qui serait convaincant sur le plan référentiel. La vie généralement solitaire du protagoniste se déploie en elle-même, avec un minimum d'intervention de personnages secondaires, présence qui peut souligner justement le caractère auxiliaire de ces êtres et la suprématie du point de vue de l'intéressé. C'est le cas dans le texte de Martin, dont les nombreux bourreaux sont souvent unidimensionnels, malgré leur occupation d'une proportion importante de l'action. Que Paul finisse presque par flotter seul et sans attaches importantes<sup>166</sup> dans son univers permet au récit de Toupin d'éviter le ton de dogmatisme défensif qui infiltre celui de Martin. Paradoxalement, l'absence relative de conflits avec des personnages adversaires, voire carrément antipathiques chez Toupin donne à *Souvenirs pour demain* et *Mon mal vient de plus loin* des allures d'une histoire parmi d'autres, sans prétentions à la suprématie référentielle, puisque le lecteur n'est pas incité à mépriser les antagonistes du héros. Jean-Claude Brochu va encore plus loin lorsqu'il affirme que « [s]es récits

---

<sup>166</sup> S'il a une affection profonde pour sa grand-mère et son père, ces deux personnages disparaissent assez tôt dans l'histoire. Il est tellement uni à son amant(e) vers le début de *Souvenirs pour demain* que ce(tte) dernier(e) ne fonctionne pas indépendamment.



autobiographiques se tournent d'abord vers autrui, découlent d'une façon de parler de soi qui grandit les autres » (« *Souvenirs pour demain* », 137). On peut effectivement dire que le narrateur toupinien problématise l'égoïsme manifeste du protagoniste, puisque si ce dernier est l'objet des attentions des autres et la plaque autour de laquelle ils tournent, cela a pour résultat de souligner leurs attributs et de leur conférer une dignité propre. En effet, en commentant le passage sur la première relation amoureuse de l'intéressé, Jean-Claude Brochu va jusqu'à nier le narcissisme qui risquerait autrement de dominer le texte : « Atteint par l'amour comme le père par la mort, l'adolescent échappe au narcissisme, choisit d'investir dans une existence préférable à la sienne, meurt à lui-même. L'amour commence quand l'autre importe plus que soi. » (« *Souvenirs pour demain* », 138).

L'autobiographie de Simone de Beauvoir nous fournit un exemple d'un texte de l'époque qui est très souvent étudié, contrairement à celui de Toupin, qui attire relativement peu d'attention critique. Simone de Beauvoir, née en 1908, n'est plus âgée que Claire Martin que de six ans. Paru en 1958, le récit de Beauvoir intitulé *Mémoires d'une jeune fille rangée* remémore la jeunesse d'une enfant bourgeoise qui fréquente une école pour filles dont l'instruction est axée sur une formation catholique. Ces repères contextuels qui semblent rapprocher Simone de Beauvoir de Claire Martin comprennent pourtant d'importantes divergences par rapport à la situation de celle-ci. Si Simone grandit dans un milieu qui valorise le mariage, la maternité, et la vocation domestique comme buts ultimes pour l'avenir des filles, et les adultes qui entourent l'enfant doutent du potentiel séducteur que peut avoir une intellectuelle, ses parents n'hésitent pas à investir dans ses études et fêtent chacune de ses réussites scolaires. Elle étudie ce qu'elle

veut, et les contrôles sur ses lectures récréatives sont atténués de l'approbation parentale plus ou moins bienveillante qui accueille son exploration de diverses disciplines. Bien que l'école Désir promeuve les valeurs catholiques, cette institution (où Simone est d'ailleurs externe) est loin de l'environnement oppressif qui tourmente Claire. Même au niveau élémentaire de sa scolarisation, Simone ne semble jamais trouver insipide le matériel qu'on lui enseigne. Les souvenirs de Beauvoir et surtout les mentions du contenu des cours suivis par Simone témoignent qu'en France aux premières décennies du vingtième siècle, les filles de condition bourgeoise pouvaient bénéficier d'une formation intellectuelle plutôt développée.

Sur les plans thématique et structurel, par contre, les ressemblances entre les deux textes sont plus évidentes. Chez de Beauvoir, l'ordre chronologique dirige le déroulement encore plus fermement que chez Martin. Les activités quotidiennes et les angoisses personnelles de Simone dominant l'action. En revanche, la routine austère qu'elle suit est celle qu'elle s'impose à elle-même, la manifestation d'une volonté et d'une discipline *intérieures* dirigées vers le questionnement perpétuel des conventions et des idées reçues. Cet avenir est notamment axé sur la vie professionnelle et l'interaction avec un réseau beaucoup plus vaste qu'une famille, ce qui atténue le caractère fermé des ruminations d'une jeune femme dont le désintérêt total pour l'histoire et la politique est explicitée, malgré sa jeunesse passée en Europe entre les guerres mondiales et son amitié avec des membres du parti communiste. Kristi Siegel, en citant Claude Roy<sup>167</sup>, commente les préoccupations intellectuelles qui mènent les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, à l'exclusion, ou presque, des soucis plus « quotidiens » : « *Beauvoir's focus on what she*

---

<sup>167</sup> Roy, Claude, « Simone de Beauvoir », *Critical Essays on Simone de Beauvoir*. Dir. Elaine Marks, Boston, G.K. Hall & Co., 1987, 77-83.

*may control and order by her intellect so influences her autobiography that it becomes a terrain of the mind, curiously drained of any physical "landscapes, furnishings, dresses...traits that characterize a period, speak of a social climate »* (Roy 81) (*Women's Autobiographies, Culture, Feminism*, 43). Cette concentration sur l'esprit aux dépens de l'environnement physique suggère un accent sur l'avenir de la jeune protagoniste. Bien que les descriptions de la nature aux endroits de vacances soient assez nombreuses, ces paysages tombent hors les modes. Si la puberté de Simone adolescente la rend disgracieuse, les tracas de cette étape affectent tous les jeunes, de toutes les cultures et de toutes les époques.<sup>168</sup> La narratrice ne fournit pas de raisons particulières pour la coupe difforme des robes de Simone, qui ne semble d'ailleurs pas gênée outre mesure par ces vêtements. En revanche, les ennuis de la petite Claire sont très immédiats<sup>169</sup>, matériels et basés sur les craintes qu'entretiennent les représentants de la pensée religieuse la plus extrême de son époque. Prenons, par exemple, la consternation des sœurs face à la chevelure diablement frisée de la petite, et leurs tentatives laborieuses de la lisser, supposément pour évacuer une manifestation de la présence satanique, ou les subterfuges compliqués qu'entreprennent les filles de la famille de Claire pour se procurer des vêtements qui laissent voir autre chose que la tête, les mains et les pieds. Bien que ses intérêts demeurent assez variés et manquent ainsi de singularité (l'argumentation philosophique, l'enseignement, l'écriture littéraire...), la mission colossale de questionnement critique dont de Beauvoir dote sa protagoniste évoque le destin littéraire de la Gabrielle de Roy, tel qu'exposé par Paul Dubé. Cela marque un contraste notable

---

<sup>168</sup> Ici, nous nous référons uniquement aux manifestations physiques disgracieuses caractéristiques de cet âge, puisque le développement du concept total de « l'adolescence » connu actuellement est relativement nouveau.

<sup>169</sup> et donc fixés dans le passé, pour le je de l'énonciation

avec la persécution et l'isolement apparemment sans issue et sans justification qui enferment la petite Claire dans l'époque de l'énoncé.

Dans son ouvrage intitulé *Autobiographical Tightropes*, Leah D. Hewlitt fait des remarques sur l'autobiographie de Simone de Beauvoir qui seraient aussi pertinentes concernant celle de Claire Martin<sup>170</sup> :

*The distance between the narrator of the Memoirs and the story narrated has been amply pointed out by many of de Beauvoir's critics who have convincingly argued that its rigorous composition adheres to novelistic convention. The self-effacing narrative "I" often resembles an omniscient third person narrator overseeing the scenario (29).*

C'est néanmoins dans leur approche à la spécificité du projet autobiographique que ces deux autobiographes semblent diverger d'une manière fondamentale. Contrairement à celle de Martin, la narratrice beauvoirienne n'intervient pas pour tenter de convaincre le lecteur de la « véracité » de son histoire, ce qui suggère que de Beauvoir a confiance en le pouvoir évocateur, voire référentiel, de son identité à son personnage. Il faut dire que cette différence se reflète aussi dans l'attitude des deux auteures envers le contenu de leur récit. Nous avons déjà avancé que pour Martin, que le lecteur assimile son message concernant la brutalité de la violence domestique et la pauvreté de la formation que reçoit sa protagoniste chez les religieuses est d'une importance si capitale qu'elle semble vouloir éliminer la possibilité que l'on prenne son texte principalement pour une remémoration imaginative. Rappelons-nous qu'elle réfute d'avance les suppositions dans ces lignes : « On me dit parfois, quand je parle de ce livre que j'écris : "C'est votre folklore. La mémoire n'y est pour rien. On n'a pas de sa petite enfance de souvenirs aussi précis" » (*DGF*, 11). Simone de Beauvoir, par contre, ne travaille pas avec le but

---

<sup>170</sup> Voir le chapitre suivant pour des commentaires développés sur ce phénomène chez Claire Martin.

informatif de celle qui communique un contenu inaccoutumé. Le lecteur de ses autres textes avait accès à plusieurs principes de sa pensée ailleurs, notamment ses idées sur la nécessité exposées dans *Le deuxième sexe* (1949), par exemple. La (re)construction du développement intellectuelle de sa protagoniste peut ainsi fonctionner comme une histoire *imagée, voire romancée*, sans diluer sa force évocatrice.

Lié à l'importance relative de la perception de l'exactitude référentielle est le contrôle du trajet que prend l'autobiographie. Chez Claire Martin, les interventions des personnages qui entourent la protagoniste renforcent presque unanimement sa vision stable et manichéiste. Leah D. Hewlitt donne une vision plus dynamique et constructive de la confiance beauvoirienne: « *What strikes the reader most, perhaps, is the assertive energy in the narrator's constructions as they overlap with the young Simone's engaging drive in her projects toward self-realization, autonomy, and independence* » (*Autobiographical Tighropes*, 30-31). La voix narrative beauvoirienne reconnaît explicitement la recherche de l'absolu ainsi que l'intransigeance de Simone, ce qui a l'effet de situer ces attitudes par rapport aux mœurs de ceux qui l'entourent (le mariage de raison, la reproduction, la recherche du plaisir, pour n'en nommer que quelques-uns). Kristi Siegel avance effectivement que « *order<sup>171</sup> and the desire to control her life, her mind, and her body surface as [de Beauvoir's] autobiography's dominant theme* » (*Women's Autobiographies, Culture, Feminism*, 39). Toutefois, ce désir ne domine pas complètement ce que raconte la narratrice, qui élabore le récit sans interpeller le lecteur et qui développe des personnages complexes. En outre, au cours de sa formation, la jeune Simone est influencée par les autres, surtout des jeunes étudiants plus avancés dans leurs études, ce qui l'amène à modifier régulièrement sa pensée.

---

<sup>171</sup> Les italiques sont de Siegel.

## Les effets des personnages typiques sur l'autorité narrative

Une autre façon dont Claire Martin fait sentir sa présence en tant qu'auteure littéraire est lorsqu'elle analyse les pensées et les motivations de ses personnages sur un plan qui évoque les « types » que l'on associe traditionnellement au réalisme et au naturalisme français du dix-neuvième siècle. Dans son introduction à ces tendances intitulée *Lire le réalisme et le naturalisme*, Colette Becker explique que les types de personnages permettent de communiquer des renseignements sur les situations narrées, et particulièrement ceux qui sont nécessaires à la compréhension des antécédents et des circonstances d'arrière-plan, mais difficiles à introduire dans le cours normal de l'action sans le rompre par des interventions explicatives. Les personnages typiques servent également à « garantir »<sup>172</sup> la véracité de cette information (122-3). Il faut toutefois dire que *Dans un gant de fer* n'entre pas complètement dans la conception du réalisme de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle de Becker, puisque cette dernière insiste sur le rôle informatif qu'ont les personnages dans un récit qui « prend l'apparence du vraisemblable dans la mesure où l'auteur, abandonnant son omniscience, délègue son pouvoir non à un narrateur privilégié (qui serait son double), mais aux personnages qui deviennent des relais de l'information » (121-22). Dans le contexte autobiographique, par contre, l'identité de l'auteur, du narrateur et du protagoniste est une condition qui complique toute distance prétendue entre l'auteur et le protagoniste et les autres

---

<sup>172</sup> Les guillemets employés dans cette paraphrase des propos de Becker sont les nôtres, pour exprimer notre conscience que les garanties fournies par les personnages littéraires sont d'habitude provisoires, basées plutôt sur leur appréhension souvent partielle de la situation en cours, leurs intérêts personnels, etc. Becker n'emploie pas elle-même le verbe « garantir » dans cette section de son ouvrage.

personnages, puisque l'auteur a intérêt à présenter un protagoniste qui confirme sa conception de soi souvent flatteuse. L'exagération des bonnes qualités des personnages aimés et des défauts de ceux avec qui son protagoniste a des relations difficiles fait partie de cette vision. Si Claire Martin est un exemple extrême de cette tendance, il faut dire que l'on résiste mal à cette tentation tout à fait compréhensible. Martin (comme tout autobiographe, d'ailleurs), est très investie en la création d'une protagoniste crédible et sympathique, et des personnages qui reflètent sa version des interactions (re)construites. Cela fait plutôt penser à un réalisme plus ancien, comme celui de Balzac ou de Stendhal, évoqués par Colette Becker, où l'auteur se fait noter au point d'intervenir directement dans les scénarios développés (121). Cela arrive dans l'autobiographie de Martin, notamment lorsque la narratrice<sup>173</sup> s'arrête pour imaginer un entretien avec le lecteur :

-Vous n'allez pas, en plus, nous raconter une histoire de marâtre ?

- Je m'excuse, cher, je me doute bien que par moment vous vous dites que je charrie un peu. Je n'y peux rien. La vérité est parfois... etc. Je vais, en effet, vous raconter une histoire de marâtre (*JD*, 171).

Ici, l'auteure est évoquée de façon marquante, avec son potentiel d'interpeller directement ses lecteurs au sujet de ces questions qui l'affectent sur un plan si personnel, tandis que les propos narrés permettent moins de commentaires. Colette Becker discute de la progression allant des débuts de ce que le lecteur actuel entend par réalisme vers son incarnation naturaliste de la fin du dix-neuvième siècle. Ce mouvement va de

---

<sup>173</sup> Nous trouvons à propos de mettre l'accent sur l'identité de l'auteure et de la narratrice, étant données les références que la narratrice fait aux stratégies littéraires et aux goûts que l'auteure croit heurter : « Ici, je m'arrête pour parler au lecteur. C'est tout ce qu'il y a d'anti-littéraire, je le sais, mais je vous entends d'ici, cher, et je ne peux me retenir de faire un sort à notre dialogue » (*JD*, 171). Que l'auteure et la narratrice soient si explicitement entrelacées ici semble attirer une attention particulière sur la présence de l'auteure. Après tout, c'est l'auteure qui se préoccupe de la réception de son texte.

l'omniscience d'un narrateur privilégié qui se fait remarquer vers une narration qui vient de la perspective d'un personnage et de son appréhension partielle des situations dans lesquelles il se trouve. Cependant, Becker précise les signes de la présence de l'auteur, qui persistent même dans les textes qui se veulent les plus objectifs : « Le système de personnages mis en place, le choix des scènes, leur organisation (parallélismes, oppositions...), leur récurrence, l'utilisation de certaines images, etc., sont autant de manifestations de la voix de l'auteur qui se masque sous le procédé » (121). On a souvent qualifié *Dans un gant de fer* de texte « réaliste », mais sans vraiment préciser ce que l'on voulait dire par cette expression, en dépit des qualités textuelles très variées, voire contradictoires que l'on classe dans la catégorie de « réalisme ». Que la caractérisation réaliste de l'autobiographie martinienne ne soit pas l'objet de débats critiques est peut-être dû, au moins en partie, à l'ampleur du terrain touché par la catégorisation « réaliste ».

Martin emploie une omniscience narrative comparable à celle qui a cours au début du courant réaliste du dix-neuvième siècle ainsi que des types de personnages qui rappellent ceux qui permettent à Balzac, selon Georg Lukacs, de synthétiser « l'universel et le particulier » (*Balzac et le réalisme français*, 9). Le père de *Dans un gant de fer* en est un exemple frappant ; tout en s'enrageant avec une violence et une bêtise bien à lui, il évoque l'apogée du « mauvais père », un monstre pourtant reconnaissable qui abuse de sa position d'autorité dans une société androcentrique, système qui sévit sous des formes variées, partout dans le monde, à toutes les époques, à des intensités différentes. Si très peu de gens réunissent tous ses penchants détestables, cette figure inspirant tantôt la



terreur, tantôt le mépris est tout ce qui vient spontanément à l'esprit lorsque l'on entend parler de bourreaux.

Claire Martin va au-delà de son récit personnel pour passer au plan universel à l'aide de stratégies littéraires qui rappellent l'emploi de types de personnages qui, selon Lukacs, caractérisent le réalisme balzacien. De plus, elle joue sur les qualités « typiques » de certains personnages pour contrôler le flot de l'information donnée au lecteur d'une manière semblable à celle des réalistes et des naturalistes subséquents, tactique dont parle Colette Becker et que nous avons citée plus haut. Martin travaille justement durant les années soixante, ce qui lui donne accès à des modèles venant de plusieurs phases de l'aventure réaliste<sup>174</sup>. Elle est ainsi bien placée pour se forger une écriture qui rassemble même des outils en apparence quelque peu contradictoires, comme l'omniscience narrative et la communication de l'information à travers les perceptions d'un personnage qui a une perspective limitée. Becker donne comme exemples de types qui, sans mener le récit d'un regard totalisant, font passer des connaissances pertinentes ; le médecin, « qui regarde d'un œil encore plus pénétrant, prend des notes sur les membres de la famille dont il fait partie, dessine un arbre généalogique, explique les mécanismes de la transmission héréditaire à l'instar du romancier dont il est un double », ou bien « le bavard » (122). Ce dernier permet notamment d'insérer des informations importantes pour le lecteur dans le contexte de conversations avec d'autres personnages, et est ainsi un type « efficace » qui fait avancer l'action en même temps. Inversement, Becker

---

<sup>174</sup> Notons d'ailleurs que pour la composition de son autobiographie, Martin puise dans de nombreuses influences culturelles allant de la Bible aux maîtres de la littérature française assez récente. Il faut dire en outre que ces sources font massivement partie de corpus aux allures « sérieuses, classiques, canoniques, respectables », ce qui correspond au confort bourgeois dont jouit l'auteure sortie du désert intellectuel de son éducation. Si des réalistes et des naturalistes comme Balzac, Stendhal et Zola ont suscité une critique pas toujours élogieuse, voire parfois carrément dégoûtée à la sortie de leurs textes (*Lire le réalisme et le naturalisme*, 94-98), durant le vingtième siècle il fallait les avoir lus pour pouvoir se considérer instruit en matière littéraire.

nomme également un type qui crée des occasions de mise au courant pour le lecteur en raison de son *manque de connaissances* concernant son nouvel environnement : « le nouveau venu qui explore un milieu qui lui est inconnu et le fait connaître au lecteur en même temps qu'il le découvre » (123). Le type martinien du méchant ressemble effectivement davantage à l'étranger qui se renseigne au fur et à mesure qu'aux « fournisseurs » d'informations, avec la différence considérable que la narratrice ne parle pas du manque de connaissances légitime et temporaire d'un nouveau-venu, mais qu'elle souligne l'ignorance et la bêtise perpétuelles et inexcusables des figures autoritaires pour mieux s'établir en source unique et infaillible de l'histoire. Comme tout auteur, elle contrôle la circulation des informations pour faire passer son message. Comme certains réalistes et naturalistes, elle fait appel à la perspective, à la vie intérieure et à la circonstance du niveau de connaissances du type qu'elle explore (le méchant) pour faire avancer son récit. Ce qui est néanmoins spécifiquement notable chez Martin est qu'elle évoque la structure, la stratégie littéraire du personnage comme instrument de transmission (potentielle) d'informations au lecteur pour ensuite nier tout pouvoir éclairant, informateur, chez ce personnage. L'information communiquée est effectivement que la narratrice martinienne est la seule source fiable. Prenons par exemple le passage suivant, où Martin résume le caractère de la belle-mère ainsi que son non-fonctionnement communicatif. Qu'elle le fasse à la fin de son récit renforce non seulement l'impossibilité d'apprendre quoi que ce soit à travers les perceptions d'un méchant, mais cela rappelle le caractère insensé de tout ce que les personnages « méchants » ont pensé, vu et dit le long du récit. La manière qu'a la narratrice d'« instruire » le lecteur et de commenter explicitement l'ignorance de la « méchante »,

plutôt que de la laisser paraître uniquement à travers les actions et les paroles de cette dernière, entre pourtant en conflit avec l'autonomie apparente des personnages typiques usuels :

Il est toujours tentant d'essayer d'établir ce qui se passe dans la tête des méchants. La vraie méchanceté est une chose assez surprenante. Il y a plusieurs catégories. Et il pourrait y avoir plusieurs méthodes de classification dont la plus simple serait de reconnaître deux variétés : la méchanceté intelligente et la méchanceté imbécile. [...] Le gros monstre est toujours là SANS QU'IL SACHE LUI-MÊME POURQUOI » (*JD*, 194-5).

Ici, Martin parle de la belle-mère, méchante imbécile, bien entendu, mais placés ailleurs dans le livre, ces propos pourraient aussi bien se référer à son père, ces deux êtres fondamentalement cruels étant du même type. Lorsque la narratrice martinienne raconte, sur un ton triomphal, les nombreux subterfuges qu'invente l'héroïne pour recevoir des amis à la maison ou pour se procurer de jolis vêtements, par exemple, le thème récurrent est la crédulité du père associée de manière inséparable à sa méchanceté. C'est effectivement la naïveté paternelle qui met en relief l'intelligence de sa fille et fait avancer l'histoire. Liée à l'évocation chez Martin citée ci-dessus d'un « type » est une allusion à la préoccupation très réaliste et naturaliste du classement scientifique et la croyance qui l'accompagnait au dix-neuvième siècle que l'on peut faire le tour de la connaissance.<sup>175</sup> La façon confiante et finale dont Martin classe les méchants en deux types, après avoir brièvement considéré « plusieurs catégories » et « plusieurs méthodes de classification » en témoigne. Cette approche aux allures presque sociologiques ou

---

<sup>175</sup> Voir *Lire le réalisme et le naturalisme*, 52-53. Martin continue son analyse de la méchanceté sur un ton qui rappelle également l'intérêt qu'ont les réalistes et les naturalistes du dix-neuvième siècle pour la généalogie et les pathologies héréditaires (*Lire le réalisme et le naturalisme*, 94-98) : « Elle est là, comme ça, sans qu'on sache d'où elle provient, quels sont ses géniteurs, comment il se fait que vous la trouviez sur votre chemin » (*JD*, 195).

anthropologiques fait que son histoire sorte du domaine strictement autobiographique pour toucher aux pratiques « universalisantes » de la littérature traditionnelle.

## Conclusions

L'autorité qui se fait sentir partout dans l'autobiographie de Claire Martin, dans a) la certitude vis-à-vis de l'efficacité et de l'exactitude représentative de ses propos, b) les interventions de la narratrice où elle encadre et oriente la lecture, c) le non-dit, et d) l'emprise de la narratrice sur tout ce qui se passe, malgré sa perspective qui s'aligne ostensiblement à celle d'une participante au déroulement de l'histoire, communique une ambivalence notable envers le caractère personnel de son récit. Celle qui « d'un œil aigu » a « regardé passer [s]on enfance, avec un vif sentiment d'anomalie, de monstruosité » (*DGF*, 11), met souvent l'accent sur l'unicité, l'inouïe incompréhensibles des expériences de Claire. Elle universalise les personnages qui ont formé la jeune fille, en revendiquant la reconnaissance de la ressemblance de Claire à un modèle qui, à l'époque de la parution de *Dans un gant de fer*, est en train de se construire grâce à la corroboration et la compréhension de ses lecteurs.

L'autorité et la fermeté narratives qui sous-tendent l'élaboration de *Dans un gant de fer* rendent paradoxalement ambiguë la place de l'imaginaire et de la perspective dans le texte. Patricia Smart résume ainsi la spécificité de la perception de l'autobiographe : « la “vérité”<sup>176</sup> des mémoires de Claire Martin dépasse de loin la simple dimension référentielle, car il s'agit d'une œuvre *littéraire*, dans laquelle- tout comme dans un roman- le réel est transposé et doté d'une cohérence et d'une signification qui portent

---

<sup>176</sup> Les guillemets sont de Smart.

l’empreinte de la vision unique de l’auteur » (« *Dans un gant de fer*, sa réception et la question de la référentialité », 44). Ces remarques, qui évoquent pour nous la forme lisse de l’attitude narrative, nous invitent à examiner au chapitre suivant les interactions entre l’énonciation et l’énoncé qui soulignent cette uniformité *globale* en même temps qu’elles signalent les voix qui se contrebalancent pour assurer son équilibre.

## Chapitre 4

### L'énoncé et l'énonciation : les changements de plan à travers le langage

#### Introduction

Liée au contrôle total du récit manifesté par les affirmations si directes et explicites de la présence du je de l'énonciation, voire de l'auteure elle-même, que nous avons commenté au chapitre précédent, notre analyse présente se concentrera sur les stratégies qu'emploie Martin pour évoquer l'expérience de son personnage depuis le regard de sa narratrice. Nous verrons effectivement que les différences repérables entre la voix et la perspective du je de l'énonciation et celles du je de l'énoncé<sup>177</sup>, ainsi que les

---

<sup>177</sup> Rappelons que (le je de) l'énoncé et (le je de) l'énonciation auxquels nous nous référons dans le présent travail renvoient aux définitions suivantes, c'est-à-dire notre compréhension de ces concepts dans le contexte de *Dans un gant de fer*. Nous nous inspirons du premier chapitre de *Le pacte autobiographique* (13-46) et du premier chapitre de *Je est un autre* (10-31) de Philippe Lejeune, ainsi que des deux premiers chapitres de *Éléments de Linguistique pour le texte Littéraire* (1-55) de Dominique Maingueneau. Notons toutefois que Lejeune ne va pas aussi loin que nous dans l'explicitation de ces termes, et que nous interprétons ses idées de base pour les besoins de notre propre travail. Dominique Maingueneau, pour sa part, ne se concentre pas sur le cas spécifique de l'autobiographie. Nos définitions se réfèrent à une conception de l'autobiographie plutôt traditionnelle étant donné le récit assez conventionnel qui nous intéresse, et elles ne prétendent nullement être définitives. Il faut plutôt les prendre comme des *working definitions* :

l'énoncé : le plan de l'univers remémoré et (re)construit dans lequel circulent les personnages et de leur circulation dans cet univers elle-même

l'énonciation : le plan de l'optique rétrospective qui encadre la (re)construction de l'énoncé

le je de l'énoncé : se réfère à celui ou celle qui pense, parle ou agit en tant que personnage qui partage une identité avec l'auteur et le narrateur dans le contexte du déroulement de l'intrigue d'une autobiographie ; le je qui est supposé renvoyer au personnage de Claire dans le cas de *Dans un gant de fer*

le je de l'énonciation : se réfère à celui ou celle qui s'exprime au moment de l'écriture en tant que commentateur ou commentatrice sur le monde de l'énoncé, y compris (potentiellement) les pensées, les dires, les actions et les expériences des personnages d'une autobiographie ou sur le processus et les stratégies de création autobiographique de l'auteur. Par exemple, le je de l'énonciation peut communiquer des attitudes envers les souvenirs remémorés, comme le degré de certitude de l'auteur, ou des jugements rétrospectifs sur le comportement des personnages.

tentatives apparentes de « lisser » ces décalages, contribuent à la présentation (re)construite, voire fictionnalisée, de la vie de Martin. La présentation stratégique des différences entre le monde de l'énoncé et celui de l'énonciation est aussi soutenue que les assurances d'omniscience, de précision référentielle et d'autorité unique qui caractérisent les interventions plus directes et explicites de la main (de fer) directrice explorées dans le chapitre précédent. Toute tentative de faire parler son protagoniste à travers le filtre de l'énonciation contient nécessairement une part importante d'imagination. Or, la spécificité du texte de Martin se note souvent dans ses mouvements entre le je de l'énonciation et celui de l'énoncé, car ils reflètent la prééminence de ses préoccupations sociales. De ses affirmations fréquentes sur la capacité des enfants de constater le caractère aberrant et injuste du mauvais traitement qu'ils reçoivent en bas âge et de s'en souvenir, à la suggestion de leur capacité d'entamer un examen critique de ses mécanismes, il n'y a qu'un pas. Effectivement, nous verrons que cette lucidité qui est si près de s'expliciter s'exprime également dans la façon dont Martin se déplace entre la (re)construction des événements eux-mêmes et les commentaires évaluateurs qui les encadrent.

Pour souligner la force destructrice de la violence que subissent les enfants, Martin semble vouloir atténuer la différence entre l'expérience de l'enfant et les commentaires de la narratrice. Nous verrons plus loin que les enjeux sociaux de son message sont trop sérieux pour lui permettre de diviser, et par conséquent risquer

---

Philippe Lejeune s'exprime ainsi, à ce sujet : « Narrateur et personnage sont les figures auxquelles renvoient, à l'intérieur du texte, le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé ; l'auteur, représenté à la lisière du texte par son nom, est alors le référent auquel renvoie, de par le pacte autobiographique, le sujet de l'énonciation » (*Le pacte autobiographique*, 35).

Bien que les je autobiographiques puissent se confondre, on peut les distinguer à l'aide d'un examen des structures des phrases, notamment des temps verbaux employés, ce que nous tentons de faire dans le présent travail.

d'éparpiller et d'affaiblir les réactions de la protagoniste et celles de la narratrice. Paradoxalement, cela a l'effet de souligner les stratégies et l'artifice littéraires dont l'auteure a besoin pour « rapprocher » le quotidien de la fille terrorisée et les remémorations de l'adulte confiante et narquoise<sup>178</sup>. Nous verrons plus loin comment Martin opère pour distribuer la révolte et les jugements exprimés dans son récit, pour les situer tantôt dans une perspective adulte, tantôt dans l'esprit de l'enfant. Il faut dire que dans les cas comme celui-ci, où le contenu manifeste<sup>179</sup> d'une autobiographie est chargé d'une signification sociale particulière, toute attention portée aux processus de (ré)invention artistique évite difficilement de paraître motivée par une suspicion qui peut finir par miner la sensibilisation que l'autobiographe désire stimuler. Bien que l'on soit conscient que le lecteur ne peut connaître les événements abordés dans le texte que par l'intermédiaire de la raconteuse, et que ces épisodes ne prennent leur forme qu'au moment de l'énonciation, l'objectif dénonciateur de leur exposition mène à des assurances d'un récit fixe, inébranlable. Lorsqu'on souligne les endroits dans ce texte qui semblent signaler des différences d'état d'âme ou d'attitude entre la fille et l'adulte, on peut donner l'impression de vouloir accuser une histoire disjointe, aux fissures évidentes. Après tout, c'est le devoir de toute victime qui veut se faire reconnaître de donner un compte rendu conséquent. Ainsi, notre analyse des interventions de l'adulte dans l'histoire de l'enfant, notamment sur les plans des temps verbaux, du discours et des

---

<sup>178</sup> Ce « rapprochement » semble viser non seulement des effets littéraires qui renforcent l'optique *générale, panoramique* dans laquelle est conçu le texte, mais il permet également à Martin de comprendre les expériences de sa protagoniste et de les organiser en fonction de son état d'âme d'énonciatrice au présent du moment de l'écriture dont elle ne peut de toute façon pas se dissocier.

<sup>179</sup> L'expression « contenu anecdotique », souvent employée pour désigner les activités quotidiennes parfois banales des enfants-protagonistes dans les ouvrages critiques qui mettent l'accent sur l'esthétique des autobiographies semble difficile à employer ici parce que l'énonciation autobiographique des expériences de la petite Claire est elle-même révolutionnaire.



transitions entre les dialogues et la narration<sup>180</sup>, mettra en relief le caractère imaginé et construit, des événements narrés, sans nier la part de référentialité que peuvent avoir ces événements eux-mêmes<sup>181</sup>. En d'autres mots, à part le décalage entre l'énonciation et l'énoncé qui forme la problématique qui nous intéresse ici, nous voulons exprimer notre croyance en la sincérité et la bonne foi de Martin<sup>182</sup>, qui, nous en sommes persuadée, s'inspire de ses souvenirs au moment de l'écriture d'un réel vécu au moment de l'énoncé. En outre, si l'emploi de certains temps verbaux à certains moments de la narration suggèrent toujours la présence du je de l'énonciation, cela n'*exclut* pas forcément chez la protagoniste ou chez la vraie petite Claire l'état d'esprit évoqué. Notre examen se concentrera sur les effets produits par les changements de temps verbaux et l'insertion des paroles des personnages antagonistes dans la narration. Nous ne pouvons nous prononcer que sur les changements mesurables de voix qui semblent mettre en relief des

---

<sup>180</sup> Cette précision est nécessaire ici, puisque ce chapitre examine le *va-et-vient textuel* entre le je de l'énoncé et celui de l'énonciation, contrairement au précédent, qui examine les interventions où la voix énonciatrice interpelle directement le lecteur, affirme explicitement son autorité unique, et observe d'un œil omniscient plusieurs épisodes même après avoir établi l'absence et la non-participation de sa protagoniste. Nous voulons doter les ambiguïtés qui seront examinées dans ce chapitre d'une visée complémentaire aux assertions énonciatrices qui ont fait l'objet du troisième chapitre.

<sup>181</sup> La possibilité de reconstruire une vie en mots est l'objet de questionnements critiques fondamentaux [notamment de Philippe Lejeune, aux premiers chapitres du *Pacte autobiographique* (13-46) et de *Moi aussi* (13-35)]. De cette manière, nous nous exposons, nous en sommes consciente, aux pièges de l'acceptation conventionnelle du caractère référentiel de l'écrit par rapport au monde extra-textuel. Nous nous proposons toutefois de tenter d'atténuer ces risques en spécifiant que notre adhésion à cette illusion se limite aux questions concernant le degré *relatif* d'alignement reconnaissable entre le sens dénotatif du texte et les situations qu'il évoque. Cela bien sûr à l'*intérieur* du système de référentialité traditionnelle, qui est en lui-même globalement discutable, associant le texte si étroitement et de façon arbitraire à un hors-texte. La compréhension référentielle du texte de Martin est si centrale à l'appréhension de ses messages sociaux et de son esthétique traditionnelle que notre analyse doit se développer en fonction de ces suppositions de base.

<sup>182</sup> une fois pour toutes, puisque bien que nous désirions accorder à la douleur de Claire Martin et de l'enfant qui porte son nom le respect qu'elle mérite, la « vérité » historique du contenu manifeste de *Dans un gant de fer* n'est pas central à son fonctionnement comme autobiographie. Le ton catégorique de son texte nous semble d'ailleurs avoir une sorte d'effet pervers de l'ardeur qu'elle apporte à son histoire, émotion qui fait surface en opposition à l'effet de nonchalance qu'elle cultive lors des transitions entre les épisodes pénibles de la vie de la petite Claire.

réflexions tenues postérieurement au moment de l'énoncé<sup>183</sup>. Toutefois, nous sommes attentive aux différences observables entre l'énoncé et l'énonciation tout en étant consciente de lire la sorte de témoignage qui se veut assez uni pour convaincre le lecteur de la stabilité et de la fiabilité des accusations en question. Nous tenterons de repérer les changements démontrables entre le plan de l'énoncé et celui de l'énonciation tout en acceptant la possibilité d'un partage entre la narratrice, la protagoniste et la vraie petite Claire quant aux attitudes évoquées. Cela nous permettra de constater la fictionnalisation que fait la voix énonciatrice des événements (qui n'existent d'ailleurs pour le lecteur que grâce aux interactions entre la mémoire et l'imagination de l'auteure), sans pour autant leur attribuer un caractère fictif.

Ensuite, nous examinerons les glissements repérables entre l'énoncé et l'énonciation en rapport à la spécificité féminine qui sous-tend les expériences et les revendications abordées dans l'autobiographie de Martin. Cela prend une envergure particulièrement notable lorsqu'on le considère à la lumière des changements de la condition féminine au Québec (et ailleurs en Occident) entre les premières décennies du vingtième siècle et les années soixante.<sup>184</sup> De plus, la manière dont Claire Martin contemple sa protagoniste vis-à-vis de la croissance et de l'évolution de l'enfant vers l'âge adulte sera pertinente ici. Le récit prend fin durant l'adolescence de la fille, à l'époque où elle trouve des façons subreptices d'exercer sa volonté à l'insu de son père, mais avant qu'elle soit en âge d'affronter les complexités de la vie adulte. Il y a effectivement très peu de références à une Claire post-adolescente, à part une insistance

---

<sup>183</sup> quoique les *origines* non-spécifiées de ces réflexions puissent se situer au moment de l'énoncé

<sup>184</sup> Cette dernière problématique fait plus principalement l'objet du chapitre suivant, et le présent examen propose une analyse de l'autobiographie de Martin qui nous permettra d'établir plus loin des liens entre *Dans un gant de fer* et des textes officiels des années soixante sur la condition de la femme et la scolarisation.

sur l'indépendance et la capacité d'aimer qu'elle a durement gagnées au cours des longues années de réhabilitation intellectuelle et affective. Nous examinerons l'adoption de la perspective de la fille contrairement à celle de la mère chez les narratrices autobiographiques, avec une concentration sur ce que cela signifie dans le cas de Claire Martin. Nous verrons que le point de vue spécifique de l'enfant peut s'employer comme une affirmation d'un avenir ouvert et prometteur pour la narratrice ainsi que le personnage chez des autobiographes qui résistent elles-mêmes au sort qui a fait de leurs mères des opprimées. En plus des commentaires explicites sur la vie de servitude de la mère et l'insistance que sa fille ne suivra pas ce chemin dans l'autobiographie de Martin, nous avons déjà avancé que le va-et-vient entre l'énoncé et l'énonciation semble atténuer le décalage entre la protagoniste et la voix énonciatrice. Cela semble non seulement vouloir attribuer une sagesse « adulte » à l'enfant, mais dans le contexte que nous venons d'indiquer, il suggère inversement que le je de l'énonciation peut s'exprimer depuis une optique enfantine. Cette entreprise discutable sur le plan pratique crée néanmoins des effets textuels que nous examinerons plus loin.

### **Quelques réflexions sur le développement (traditionnel, mais en même temps innovateur) du récit de l'enfance**

Dans *Je est un autre*, Philippe Lejeune examine le jeu esthétique entre le présent et le passé, qui sous-tend d'ailleurs toute autobiographie littéraire, à partir de l'exemple de textes de Jules Vallès, récits d'enfance romancés, mais ayant une forte présence de caractéristiques narratives qui se trouvent traditionnellement dans l'autobiographie. Il

étudie notamment l'emploi que fait Vallès du « je » lorsqu'il raconte à la première personne du singulier et au présent les actions et les pensées d'un gamin qui partage son identité avec le narrateur. Lejeune note effectivement que l'emploi du présent de l'indicatif et de la première personne du singulier chez Vallès semble vouloir évoquer un enfant qui se présente directement au lecteur : « [p]our reconstituer la parole de l'enfant, et éventuellement lui déléguer la fonction de narration, il faut abandonner le code de la vraisemblance (du “naturel”<sup>185</sup>) autobiographique, et entrer dans l'espace de la fiction » (*Je est un autre*, 10). Plus loin, Lejeune constate la puissance évocatrice de ces deux stratégies chez Vallès lorsqu'elles sont combinées à l'emploi du style indirect libre et de l'interaction des niveaux de langue afin de troubler la perception de la source apparente des énoncés (*Je est un autre*, 14). Il faut dire que Lejeune attribue à Jules Vallès, qui est actif durant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, un statut de pionnier dans le récit d'enfance. Le récit de Martin brouille les voix narratives à l'aide surtout de deux de ces ressources, c'est-à-dire l'emploi du pronom « je » pour désigner la protagoniste autant que la narratrice, et le discours indirect libre, quoique son emploi de celui-ci serve davantage à ridiculiser et à subvertir les propos des personnages antagonistes. Contrairement à l'emploi du présent de l'indicatif que fait Vallès pour créer un effet de simultanéité entre l'enfance qu'il raconte et son présent d'énonciation, les divisions entre le passé simple et l'imparfait des épisodes racontés et le présent des commentaires évaluateurs accusent chez Martin une distinction souvent bien repérable entre Claire<sup>186</sup> et la narratrice. Pour ce qui est du niveau de langue chez Martin, contrairement au Vallès de Lejeune, les propos attribués en discours direct à l'enfant ainsi que ceux que prononcent

---

<sup>185</sup> Les guillemets sont de Lejeune.

<sup>186</sup> Comme au chapitre précédent, nous emploierons le prénom « Claire » pour désigner le personnage et soit « Claire Martin », soit « Martin » pour désigner l'auteur.

les autres personnages ne sont empreints d'aucun décalage important par rapport au reste du texte. On n'a même pas affaire aux raccourcis de prononciation habituels de la langue parlée à la vitesse de la conversation. On peut dire par ailleurs que cela témoigne de la fictionnalisation autant que de la stratégie se voulant reconstructrice de la parole de l'enfant chez Vallès<sup>187</sup>, puisque ces interactions n'ont rien des particularités langagières de ce qu'on pourrait présenter comme des « transcriptions » de dialogues qui auraient pu avoir eu lieu en temps réel. Ici, le réalisme pour lequel Martin est connue cède sa place, au moins momentanément, au désir martinien de communiquer la maîtrise énonciatrice de l'histoire à raconter. Curieusement, sa domination de son texte va si loin qu'elle finit par évacuer le genre d'« observation » des milieux du pensionnat et de la maison paternelle qui se manifesterait dans des dialogues aux allures plus réalistes, ayant toutes les particularités langagières et typographiques qui pourraient servir notamment à distinguer le parler des enfants de l'écriture d'une auteure. Il semble effectivement qu'une homogénéité énonciatrice rassurante puisse être spécialement en jeu lorsqu'un autobiographe désire mettre son protagoniste à l'avant-plan. Souligner la spécificité de celui-ci, comme le fait Vallès en lui cédant une part importante de la parole narrative, ou comme le fait Martin en fournissant une abondance de dialogue qui retient néanmoins l'esthétique de la voix de l'auteure, peut paradoxalement servir de repère stabilisant. Cela peut devenir une occasion de raffermir la présence de l'autobiographe, grâce aux impératifs de la fictionnalisation autobiographique. Qu'il s'agisse de la « reproduction »

---

<sup>187</sup> Il faut dire que la citation des paroles des personnages sur le ton d'une « reconstruction », voire d'une « transcription » de ce qui a vraiment été dit par ceux qui entouraient Claire Martin pendant son enfance serait tout aussi fictive. À part les doutes attendus sur la possibilité de se souvenir des paroles exactes que l'on entend ainsi que du contexte complet de leur prononciation (intonation, débit, etc.), le placement lui-même des propos retenus (dans tous les sens du mot) dans le contexte de l'énonciation autobiographique les met sur une scène complètement différente de celle des conversations initiales que l'autobiographe cherche à évoquer.

de la voix de l'enfant, ou de l'emploi d'un niveau de langue indifférenciable de celui du reste du texte pour ses paroles, les « interventions » de l'enfant soulignent de façon particulière la présence inventive de l'autobiographe. Pour faire reculer l'auteur au profit du personnage, ou au moins en donner l'impression, l'autobiographe a nécessairement recours aux stratégies littéraires qui mettent en relief son travail créateur.

### **Quelques réflexions générales sur le rôle du discours direct dans l'autobiographie**

Martin incorpore les pensées et les dires de ses personnages notamment au moyen du discours direct.<sup>188</sup> Dominique Maingueneau fait remarquer que « le discours direct est censé répéter les mots d'un autre acte d'énonciation et dissocie deux systèmes énonciatifs » (*Éléments de Linguistique pour le texte Littéraire*, 97). Dans les récits fictifs traditionnels, les paroles des personnages servent ostensiblement, à travers les conventions du dialogue écrit, à doter ces êtres d'une existence et d'un univers autonomes et séparés de la médiation de la voix narrative. Certes, les dires des personnages et la narration voient le jour à travers la subjectivité d'un seul auteur qui *organise* tout son texte depuis le point de vue de son énonciation (quoiqu'il puisse y *incorporer* des expressions réellement utilisées dans les milieux qu'il évoque sur le plan littéraire). Dominique Maingueneau note effectivement qu'

on doit même se demander si la notion de discours "rapporté" est bien pertinente dans le cas d'une fiction romanesque. Au fond, il n'y a discours "rapporté" dans ce cas que si l'on accepte le cadre instauré par l'illusion narrative. La narration ne rapporte pas des propos antérieurs qu'elle

---

<sup>188</sup> Bien qu'on puisse discerner un discours indirect libre très persistant, que le langage qui circule dans le milieu de la petite Claire soit pris en charge par la narratrice ne nous permet pas de l'aborder dans le *contexte* de l'énoncé (l'action de l'histoire). Nous parlerons plus loin de l'emploi du discours indirect dans l'énonciation.

altérerait plus ou moins, elle les crée de toutes pièces, au même titre que ceux du discours citant (*Éléments de Linguistique pour le texte Littéraire*, 96).

Les autobiographies qui comprennent des dialogues problématisent de façon particulièrement intense l'effet de rapportage. Lorsque l'auteur incorpore des paroles de conversations censées s'insérer dans le contexte de l'énoncé<sup>189</sup>, il doit équilibrer deux intérêts potentiellement conflictuels ; celui de (re)imaginer des interactions qui élucident la situation spécifique de l'énoncé, et celui de communiquer la signification de ces interlocutions depuis la perspective de l'énonciation, optique qui doit organiser l'ensemble de l'autobiographie. Si ces critères ont également leur rôle dans d'autres récits, ce qui différencie leur pertinence dans le contexte autobiographique est l'influence de certaines questions d'intégrité identitaire ou même d'amour-propre. L'autobiographe est attaché de manière très personnelle aux effets produits par les paroles de ses personnages et ces itérations doivent confirmer les jugements portés sur eux par le je de l'énonciation. Sinon, l'autobiographe est obligé d'aborder les écarts entre ce que disent ses personnages et l'encadrement énonciateur de ces dialogues, ce qui soulignerait des changements de perspective et donnerait un va-et-vient potentiellement très riche entre l'énoncé et l'énonciation, mais qui risquerait aussi d'entraîner chez l'autobiographe des doutes déstabilisants et même pénibles sur les relations qu'il croit avoir eues. Ou bien il doit *sciemment* modifier ce que lui souffle sa mémoire en faisant parler ses personnages, de sorte que leurs dires trouvent écho dans l'optique rétrospective qui guide le récit. Reste le cas de Martin et ce qu'elle choisit de faire de sa mémoire. Nous ne pouvons

---

<sup>189</sup> La stratégie même d'inclure des dialogues indique un désir de « transporter » le lecteur au moment de l'énoncé, au moins selon les conventions de l'illusion référentielle.

savoir quelles paroles « citées »<sup>190</sup> proviennent de souvenirs d'interlocutions ayant réellement eu lieu à l'époque de l'énoncé et quels dialogues sont des constructions imaginées plus ou moins intégrales. La spéculation concernant les origines des « citations » s'avérerait ainsi nécessairement infructueuse. Donc, ce qui nous intéresse concerne plutôt les signes textuels qui semblent indiquer une optique rétrospective. Comme les origines des itérations ne peuvent pas être isolées de manière définitive, nous considérerons plutôt les effets de maîtrise narrative produits par les dialogues et les phrases qui les entourent.

### **Le discours direct sans verbes introducteurs**

Souvent, les interjections qui s'insèrent dans le récit qui nous intéresse sont séparées des paragraphes narratifs et précédées d'un tiret, mais elles ne sont pas accompagnées de phrases introductives (sujet + *dire* ou un synonyme de *dire*). Nous voulons préciser que nous ne considérons pas ici les échanges à plusieurs répliques successives entre deux individus où les sujets parlants sont supprimés pour la raison *pratique* d'alléger les transitions d'un interlocuteur à l'autre et ainsi, le rythme du dialogue entier. Ici, il s'agit plutôt des paroles où l'absence de verbes introducteurs semble significative relativement à ce qui se dit. Dans le cas de *Dans un gant de fer*, cela semble une stratégie pour désaccentuer le décalage entre le caractère « historique » du récit et la qualité « discursive » des paroles des personnages. Sans l'encadrement de la narratrice qui rendrait explicite le changement de plan, et sans verbes introducteurs qui

---

<sup>190</sup> Ici, nous reconnaissons l'incorporation pour le moins potentielle d'expressions réellement itérées dans de vraies situations, tout en restant consciente de la spécificité de leurs sens dans le contexte de l'énonciation.



énonceraient un *acte* de parole, ces interjections semblent se proférer de façon autonome et prendre elles-mêmes le relais de la gestion de l'action. Comme la narratrice n'insiste pas sur le changement de plan qu'elles incarnent, leur contenu semble relativement important. Nous voyons ici notamment la coexistence du désir de présenter un texte uni(voque) qui soutient sans faille le point de vue de l'autobiographe et celui d'y faire figurer des personnages assez vivants<sup>191</sup> pour démontrer la force des assauts verbaux auxquels notre héroïne fait face ainsi que la bêtise agressive de ceux qui cherchent à la dominer. La scène où Gérard, le frère aîné, retourne à la maison paternelle pour vivre ses derniers jours à la fin d'une longue maladie est ponctuée de «- [t]u meurs par ta faute. Admets-le. Admets que tu meurs par ta faute » (*JD*, 32). Un peu plus loin, semi-comateux, la veille de sa mort,

il dut encore subir ce supplice.

-Avoue que tu meurs par ta faute. Réponds ! (*JD*, 32).

Que les paroles surgissent directement d'un passage narratif souligne la brutalité et l'incohérence de cette accusation. En outre, que Gérard soit obligé d'y participer, de répondre par l'affirmatif en mourant, suspend momentanément le mouvement de l'action. Martin réussit à illuminer l'obstination du père en insérant ses paroles dans le cours de la narration du récit. En effet, l'immobilisme qui se remarque dans la répétition des impératifs, qui ne réclament, d'ailleurs, qu'une confirmation de la culpabilité de celui qui

---

<sup>191</sup> Tout en employant cette expression, nous restons conscient du caractère unidimensionnel des personnages détestés (le père et la plupart des religieuses) abordés dans les chapitres précédents. Notre emploi du mot « vivants » doit ainsi s'entendre dans le sens de « vigoureux » et « colorés », ayant une personnalité forte.

est interpellé, se reflète dans le mouvement pénible des imparfaits routiniers de la narration qui entoure cette interlocution :

Tous les matins, avant de partir pour le travail, et tous les soirs en revenant, mon père allait converser avec Gérard. Converser... C'était chaque fois la même chose. [...] De fil en aiguille, le ton paternel montait. Gérard se mettait à tousser, mais cela n'avait pas d'importance, mon père pouvait parler plus fort que Gérard ne toussait. [...] Il le secouait et ne partait, finalement, que lorsque Gérard avait admis qu'il mourait pas sa faute (*JD*, 32).

Ainsi, Martin semble vouloir unifier son histoire. Le non-sens des dires les plus farfelus de l'adversaire de notre héroïne se fait toutefois confirmer ; comme il est tissé dans un récit autrement si ordonné, cet emportement semble curieusement encore plus gratuit et démesuré.

### **Les temps du passé employés pour gérer le passage appars du temps**

La qualité rythmée de certaines paroles<sup>192</sup> qui ne fait pourtant pas avancer l'action, s'exemplifie dans le passage où il est question de l'habitude du père de punir le premier enfant qu'il croise après la découverte d'une infraction, plutôt que de chercher le coupable. Cette négligence s'aggrave d'une ignorance apparente du fonctionnement de la chronologie, établie dans le passage narratif qui précède la citation : « Par exemple, il pouvait aussi bien nous accuser d'avoir crayonné le mur, même si nous avions dix ou douze ans, et que les crayonnages étaient à la hauteur physique d'un enfant de trois ans en plus d'être à son hauteur mentale » (*JD*, 118). Ce personnage se soumet néanmoins à une temporalité aussi rigide que personnelle : « En outre, comme nous étions sitôt

---

<sup>192</sup> qui ne sont pas accompagnées de verbes introducteurs

accusés, sitôt punis, il n'était absolument pas question que nous fussions innocentés » (*JD*, 118). Ici, les imparfaits communiquent une sorte de désespoir envahissant et cyclique, sévissant perpétuellement dans une prison domestique où le temps ne semble pas avoir de prise. La justification de la pensée paternelle est un discours « oral », ce qui explique sur le plan technique les passés composés : « -Ne t'imagine surtout pas que tu as été victime d'une injustice. Dieu a voulu que tu sois puni pour une autre sottise dont je n'ai pas eu connaissance » (*JD*, 118). Toutefois, les choix d'inclure ces propos et de les incorporer justement à un passage qui expose l'illogisme qui guide le père sont révélateurs. Dominique Maingueneau commente l'inadaptation du passé composé à communiquer des relations de cause et effet, vu que

le passé composé est peu compatible avec l'enchaînement narratif. Il pose les procès comme disjoints, tous passés par rapport au moment d'énonciation et, en raison de son lien avec l'accompli, les présente comme statiques, au lieu de les tourner vers les événements qui suivent (*Éléments de Linguistique pour le texte littéraire*, 45).

Cela structure de manière parallèle le contenu aberrant du raisonnement du père. Au lieu d'employer des connecteurs qui établiraient des liens « plausibles » entre la punition et une méconduite antérieure, le père invoque l'inscrutabilité, l'infaillibilité et l'atemporalité de Dieu. Le masculin « neutre » de l'enfant puni<sup>193</sup> dans cette itération indique d'ailleurs une stylisation énonciatrice (de la part de Martin) d'un type *général* de récriminations, plutôt que de suggérer la citation de paroles exactes. Le père « s'éloignait d'un pas rageur, puis il revenait » (*JD*, 118). Le paragraphe suivant entier consiste en

---

<sup>193</sup> Il y a beaucoup plus de filles que de garçons dans la famille, ce qui suggère que le plus souvent, c'est une fille qui reçoit ces punitions infligées au hasard.

-[j]'ai parlé d'une autre sottise dont j'aurais pu ne pas avoir connaissance, mais ne va pas t'imaginer qu'il y en a beaucoup qui m'échappent. Tu le sais, je finis toujours pas connaître la vérité et je pense que tu ne pourrais pas citer une seule faute que tu as commise sans que je l'apprenne (*JD*, 118).

Cette alternance entre les imparfaits narratifs routiniers et la logique entortillée des propos paternels suggère une sorte de piège sans issue, dont la petitesse relative se communique mieux depuis une emprise narrative totalisante. Cela permet une vue d'ensemble des événements et des paroles qui rendent compte de l'étroitesse d'esprit du père. Que les paroles semblent intervenir de manière indépendante, évoque un certain automatisme qui lisse davantage le va-et-vient entre le contexte de leur itération (l'enfance de Claire) et celui de leur « citation » (le moment de l'écriture). L'absence de passages introducteurs<sup>194</sup>, et de l'encadrement narratif manifeste qu'ils fournissent créent un effet de spontanéité. Le surgissement apparemment spontané des paroles du père a l'effet de les « actualiser », et ainsi de leur donner encore plus de force.

### **Le discours direct sans verbes introducteurs et l'attribution des paroles citées**

L'interjection apparemment spontanée de certaines itérations peut souligner leur rapport à un système de valeurs spécifique qui se donne pour universel. Cette présentation ambiguë des imprécations paternelles et formatrices incite à les comprendre également comme des manifestations de croyances et d'attitudes qui appartiennent à *leur milieu* tout autant qu'aux individus qui les prononcent. Ici nous entendons par « milieu » le fonctionnement des appareils qui ont pour objectif de maintenir la polyvalence de

---

<sup>194</sup> comme « Il a dit » ou « Il a rugi » avant les paroles « citées ».

l'encadrement clérical de la vie quotidienne au Québec durant l'entre-deux-guerres. Bien que cet espace à cette époque ne puisse évidemment pas se réduire à un système entièrement dominé par les impératifs et les interdits catholiques, *l'univers familial et scolaire dans lequel Claire circule* est réglé en tout par des interprétations extrêmement rigides de la pratique religieuse. Avant de passer à l'analyse des dialogues, prenons l'observation suivante de la narratrice concernant l'arrivée de la petite Claire à son premier pensionnat, car elle établit le contexte dans lequel il faut comprendre la formation de l'enfant :

Il semble qu'il ne soit pas venu à l'esprit des bonnes sœurs que je pusse ignorer tout des usages de la maison. C'est une façon que j'ai souvent remarquée dans les couvents des femmes. Ce qui s'y passe semble si important aux yeux des pauvres filles qui s'y sont retranchées de tout contact avec la réalité, qu'elles n'arrivent pas à comprendre qu'on puisse ignorer à quoi elles s'occupent chaque minute de leur vie. On attendait que je fasse ce que je devais faire sans m'expliquer en quoi cela consistait. [...] Je passai tout de suite pour une désobéissante et, en deux jours, je m'attirai plusieurs réprimandes (*DGF*, 63).

Ces remarques, qui commencent sur le plan du présent discursif et se terminent comme récit « historique » d'un épisode révolu de la vie de la petite Claire, renforcent curieusement ensemble la distance critique de la narratrice. Quoique les passés composés du début du passage suggèrent l'effet soutenu qu'a le phénomène en question sur la voix énonciatrice, le présent aux allures savantes, presque sociologiques, retient une autorité redoutable. Les passés simples, surtout lorsque Claire « pass[a] tout de suite pour une désobéissante » colorent la conclusion d'une incrédulité amusée, et apparemment hors de la portée d'exigences que la narratrice trouve irrationnelles. En effet, c'est cette

caractérisation de l'extrême spécificité de ce monde qui prépare une compréhension rétrospective des activités qui y ont lieu.

Le ricanement des sœurs à la découverte des lettres que Claire reçoit de Billy, le mari américain d'une nièce de la grand-mère maternelle, est un exemple d'un dialogue qui met en scène sur un plan plus implicite la fermeture d'esprit qui sévit au pensionnat. Le contenu évidemment comique de cette correspondance entre l'enfant et l'adulte, des plaisanteries sur des projets de mariage, est pris au sérieux, tandis que les religieuses, inconscientes de la spécificité de leur langue, et de ses difficultés pour les étrangers, se moquent collectivement de Billy : « -Congressman ! Pourquoi pas président des États-Unis pendant que vous y êtes ? Congressman ? Avec toutes ces fautes d'orthographe ! » (*DGF*, 93). Que cette insulte soit citée précisément sans être attribuée à personne en particulier<sup>195</sup> exemplifie la caractérisation rétrospectivement collective qui, nous l'avons déjà vu, souligne l'ascendant de la voix énonciatrice, influence qui se manifeste notamment lors des (re)constructions des propos les plus sèchement autoritaires. Cela nous invite à passer à notre discussion des simulacres d'interaction que sont les formules scolaires/ institutionnelles ainsi que les refrains parentaux qui ponctuent la narration.

Le langage du pensionnat, infusé d'insinuations, se prête à la confusion générale. Ici, on souligne la spécificité et le caractère inattendu des pièges qui attendent même les nouvelles élèves les plus accoutumées à l'austérité :

---

<sup>195</sup> Bien que la narratrice critique la bêtise et la méchanceté de la mère Saint-Chérubin dans ce passage, et c'est elle qui lit les lettres à haute voix devant la congrégation, ces paroles ne lui sont pas attribuées explicitement, et elles s'insèrent assez loin après la mention de son nom, dans un contexte de ricanement partagé, pour que leur source ne soit pas certaine. Un résumé dans la voix passive de l'épisode renforce davantage le ton de moquerie partagée : « Ce qui me vexait le plus c'était que mes fiançailles semblaient considérées comme de vrais projets, tandis que la réélection de Billy fut regardée comme une vaste blague » (*DGF*, 93).

Si notre climat familial fut toujours d'un puritanisme bien serré, nous avons quand même été habitués à désigner certaines fonctions par leur nom. Nous n'avons jamais employé, chez nous, de ces mots ridicules qui évitent l'emploi de pipi, par exemple, et qui signifiant la même chose ne sont pas plus distingués (*DGF*, 64).

Le passage subit du plan du récit à celui du discours, en faisant valoir la compréhensibilité pratique, durable et répandue des noms techniques des fonctions corporelles, souligne l'étroitesse de l'univers dans lequel les expressions édulcorées s'utilisent. Dans cet épisode où l'on essaie de réprimander Claire pour avoir parlé de « faire pipi » plutôt que d'avoir employé la formule acceptée, c'est-à-dire « aller en haut », on a non seulement une idée de la particularité du vocabulaire conventuel, mais on voit que l'impératif d'évacuer toute référence aux fonctions corporelles peut empêcher les religieuses de se faire comprendre. Si « aller en haut » est fonctionnel comme euphémisme pour les initiées, les itérations suivantes ne contiennent aucun indice utilisable : « -Vous n'oublierez pas de vous accuser de... Enfin, vous me comprenez... » [...] « -Vous savez bien ? Ce pour quoi vous avez été punie dès votre arrivée » (*DGF*, 69). La narratrice note effectivement qu'«[i]l faut vraiment ignorer ce qu'est un enfant pour croire qu'il sait ce qu'il a dit une heure plus tôt » (*DGF*, 65). Cette observation explicatrice sur le développement des enfants fait avancer le plan de l'énonciation parce qu'elle ne peut se proférer que par une voix adulte. Cela devient particulièrement démontrable lorsqu'on compare les deux phrases au passé simple qui la précèdent : « Pendant la récréation, je fus appelée par la religieuse-brosseuse qui se mit en devoir de me faire avouer mon péché. Il se trouva que je l'avais complètement oublié » (*DGF*, 65). Les enfants ne réfléchissent pas normalement aux limites relatives de leurs propres

pouvoirs de concentration, et l'emploi généralisant et impersonnel de la troisième personne du pluriel pour les désigner renforce la présence de la narratrice.

Si Martin insiste sur l'intelligibilité très localisée du langage du couvent scolaire, elle fait également ressortir l'ubiquité, au moins dans la pratique que Claire connaît, de certaines façons de « dire »<sup>196</sup> la religion. Le soir venu, une des sœurs, exaspérée par l'incompréhension de la petite concernant sa « mauvaise parole » (*DGF*, 65), a finalement recours à une stratégie qui fait partie de la réserve traditionnellement catholique, astuce (encore) connue partout où cette religion a de l'influence : « -Vous n'allez pas vous coucher sans avouer ? Songez que vous pouvez mourir cette nuit » (*DGF*, 66). Il faut dire que dans tout le passage qui raconte l'épisode où Claire dit « faire pipi » (*DGF*, 65), la voix accusatrice semble assez indéterminée. D'abord, il n'y a pas de structures introductrices *sujet + verbe* des paroles condamnatrices. En outre, la religieuse qui s'occupe de la gronderie n'est connue que comme « la première maîtresse de la division » (*DGF*, 63), un poste détenu de façon temporaire, et « la religieuse-brosseuse »<sup>197</sup> (*DGF*, 65), un rôle momentané. La circulation si libre de cette censure se constate avec étonnement : « cette bonne sœur, je ne lui avais pas parlé » (*DGF*, 65). Ainsi, bien que la source de ces itérations puisse souvent se déduire à l'aide du contexte<sup>198</sup>, leur représentation suggère qu'elles ne sont pas *vraiment* attachées à une locutrice spécifique, qu'elles ont plutôt une présence généralisée, au moins dans le monde conventuel où le comportement est prescrit selon des attentes implicites et des allusions

---

<sup>196</sup> Les guillemets sont les nôtres, et ils indiquent le caractère pas tout à fait orthodoxe de la grammaire de la phrase. Cette expression nous semble pourtant susceptible de communiquer le mieux le sens que nous voulons communiquer.

<sup>197</sup> c'est-à-dire celle qui administre dans la scène précédente des lavages de la figure à la brosse et au savon de ménage en guise de punition

<sup>198</sup> même si la locutrice en question n'est mentionnée qu'assez loin des paroles citées. Nous pensons aussi à l'épisode où l'on ridiculise Billy, travaillé plus haut.



protocolaires impénétrables aux non-initiés. De plus, certains de leurs discours circulent également dans d'autres contextes où le respect « spontané » des mêmes croyances apprises est exigé, comme dans le quotidien tout aussi réglementé chez Claire.

Plus loin, le père brandit effectivement la même menace que celle employée au pensionnat lorsque son fils André l'accompagne à un rendez-vous professionnel chez un ingénieur qui expose un tableau d'un nu dans son salon : « Te rends-tu compte que tu es, maintenant, en état de péché ? Qu'il peut nous arriver un accident de voiture et que tu irais en enfer ? Tu es allé communier ce matin et, cet après-midi, tu te complais à regarder des nudités » (*JD*, 151). Ce qui est particulièrement notable est que dans ces deux scènes, les interpellés ne saisissent pas ce qu'ils ont fait pour mériter de tels menaces.<sup>199</sup> De plus, au moins une partie de l'irritation ressentie par les figures d'autorité dans les deux situations est due justement au besoin d'explicitier l'infraction commise. Que Claire se trouve si souvent confondue par la bienséance ayant cours au pensionnat ou à la maison s'avère un moyen pour la narratrice de suggérer que l'éducation que la fille reçoit n'est ni naturelle ni nécessaire, d'exposer la dose considérable d'arbitraire qui participe à sa construction. Cette enfant en apparence perdue permet en outre d'unifier le texte. Sa confusion subalterne au moment de vivre son quotidien rigidement codifié rejoint l'incrédulité méfiante de la narratrice qui organise et examine ces scènes et qui est assez loin pour souligner la mesquinerie et le ridicule qui les caractérisent.

À la maison Claire a notamment affaire à l'inévitable « -[p]ense aux autres ! », suivi de près de la biblique « -[n]e fais jamais aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse » (*JD*, 154). Ces ritournelles éducatrices n'ont guère besoin d'introduction

---

<sup>199</sup> « Le beau de l'histoire, c'est qu'André n'avait pas vu le nu. Quand nous étions avec notre père, trop occupés à nous surveiller nous-mêmes, nous ne voyions jamais rien de ce qui nous entourait » (*JD*, 152).

attributive, bien que le père « t[ienne] sans cesse prêt » la deuxième phrase (*JD*, 154). Ce qui est remarquable ici est le positionnement de ces expressions dont des variantes font partie de toute éducation sociale dans des passages qui font voir non seulement la misanthropie du père mais la claustration extraordinaire de la famille. L'ignorance délibérée du père de toute œuvre d'art autre que ses propres « bondieuseries »<sup>200</sup> (*JD*, 153) qui couvrent les murs de la maison indique une inconscience du monde que nous ne pouvons pas prendre pour un exemple de l'esprit de son époque. Nonobstant, cette inculture se manifeste comme une interprétation *extrême* de la part d'obscurantisme qui doit accompagner tout régime sociopolitique axé sur l'obéissance et la suprématie d'un pouvoir divin. Nous sommes consciente que si le père de Claire vivait dans un autre contexte, sa personnalité se serait développée autrement, et toute disposition à l'intransigeance se déploierait à l'intérieur d'autres paramètres. Sur un plan moins spécifiquement dicté par la mégalomanie bien personnelle du père qui nous intéresse, et plus directement lié aux conceptions traditionnelles du père de famille, l'emploi paternel de ces formules parentales classiques peut s'interpréter comme un désir d'affirmer son autorité sur ses enfants. Que la narratrice, sardonique, traduise « -[p]ense aux autres ! » par « pense à moi » offre une inversion qui souligne la centralité non seulement du père de Claire, mais du père comme dirigeant de la famille (*JD*, 154). En effet, cette activation de langage typiquement et « éternellement » parental dans le contexte très particulier du quotidien de Claire permet de constater le degré auquel ses circonstances sont spécifiques. Il faut dire que cette juxtaposition du familier et de l'insolite permet de

---

<sup>200</sup> Sa concentration exclusive sur des sujets religieux est d'ailleurs accompagnée de sa condamnation de la nudité dans d'autres types d'art (*JD*, 150-152).

souligner le moment historique de l'enfance de Claire dans un texte qui mise sur l'autorité uniforme de la voix de l'auteure.

### **Les effets de l'approximation expressive sur l'énonciation**

Nous avons déjà mentionné plus haut la stylisation *implicite* de certaines paroles citées des personnages ; l'emploi de terminaisons masculines « neutres » dans des cas où le destinataire de l'itération est vraisemblablement une fille, et l'attribution imprécise d'insultes lancées dans un contexte de moquerie collective. Ici, nous nous concentrerons sur une stylisation plus *explicite*, c'est-à-dire qui comprend des ajouts délibérés de termes indiquant l'approximation expressive, comme « etc. » ou « bla-bla-bla ». Il faut d'ailleurs souligner que ces expressions ne s'utilisent pas quand l'émetteur prend ses propres paroles très au sérieux et désire les insuffler de dignité. Ainsi, la présence de ces termes à la fin de certains jugements impérieux se comprend comme une intervention critique de la part de la narratrice. Par exemple, ce dédain est palpable lors de la scène où il est question des coquilles d'œufs trouvées dans le verger. Le père, les ayant aperçues de loin et croyant avoir vu des œufs pleins, rentre dans la maison en fureur pour accuser les enfants d'avoir jeté de la nourriture : « -Mais c'est ça, dis-moi que je me suis trompé, dis-moi que je me suis trompé, dis-moi... etc. » (*JD*, 112). L'épisode des souris suit celui des coquilles. Ayant lu que les femmes « hystériques » ont tendance à voir des souris imaginaires, le père défend aux filles de disposer des pièges. Il s'énerve lorsqu'il entend les bruits de la capture des bêtes et quand Dine remarque leur présence : « -Hystérique ! cria mon père. Je m'en doutais bien que vous étiez toutes à moitié folles. En voilà la

preuve, bla-bla-bla... » (*JD*, 113).<sup>201</sup> Il faut dire que ces constructions font partie des crises les plus ridicules du père. Ainsi, la narratrice narquoise réussit à se distancier de la peur presque constante de Claire, et du père lui-même en rendant sa colère non seulement méprisante, mais momentanément diffuse, épuisée avant la fin de ses phrases. Toutefois, la continuité entre l'énoncé et l'énonciation est ici maintenue, car ces éruptions risibles sont accompagnées d'actes défiants des enfants *dans ces moments de l'énoncé*. Les nombreux commentaires sardoniques faits aux temps du discours à la fin de la narration des épisodes qui mettent en relief des comportements étonnants s'attribuent volontiers à la voix énonciatrice. En revanche, puisque les filles ne se révoltent d'habitude que lorsque le père est parti, la dissidence est notable quand Dine chuchote à Claire en pleine accusation paternelle, au moment où le père suppose à haute voix qu'un animal a vidé les œufs : « -Mais oui, et qui a soigneusement rentré les coquilles l'une dans l'autre » (*JD*, 112). Que Dine dispose des pièges dans la même pièce où le père vient de l'accuser de voir une souris imaginaire renforce l'impression que l'insoumission *ouverte* de la narratrice se retrouve également de temps en temps chez les jeunes autrement paralysés de terreur. Leur solidarité, leur partage des joies ainsi que des risques de leurs actes de dissidence fait que le triomphe de l'un appartienne à tous. Les enfants qui « jubili[aient] dans [leurs] barbes » (*JD*, 113) à l'accumulation des souris mortes agissent dans l'énoncé de manière à renforcer les observations railleuses de la narratrice.

Bien que la stylisation des paroles des religieuses se manifeste souvent de manière semblable, notamment avec des « bla-bla-bla » méprisants, cela se produit également à l'aide d'un vocabulaire qui évoque la routine scolaire et l'administration institutionnelle

---

<sup>201</sup> Il y a plusieurs exemples de l'emploi dédaigneux des expressions « etc. » et « bla-bla-bla » chez la narratrice. Nous nous limitons à ces mentions parce que les implications de ces inclusions sont comparables partout dans le texte.

de groupes. Par exemple, une sœur non identifiée exprime son étonnement que la petite Claire, qui manque des cours à cause de sa préparation à la première communion<sup>202</sup>, ne soit pas au courant de ce qui se passe lors de son absence : « -Comment ? Vous n'avez pas fait telle chose ? Vous n'avez pas recopié ceci ? Vous n'avez pas noté cela ? » (*DGF*, 147). « [T]elle chose », « ceci » et « cela », en plus de ne pas spécifier de quoi il s'agit, attribuent une certaine trivialité aux tâches en question. De plus, on ne dit pas « telle chose » en indiquant un objet auquel on veut attirer l'attention. L'automatisme et le rythme répétitif des reproches, ainsi que leur source indéterminée, évoquent une machine. Plus loin, nous avons affaire à « -[u]ne Telle, vous avez souri. Pourquoi ? » lors de la lecture d'un Évangile ayant les femmes enceintes comme sujet (*DGF*, 178). La forme d'adresse imprécise et impersonnelle, qui ne s'utilise pas dans des interpellations réelles, renforce la rigidité et la fermeture de l'univers conventuel que Martin semble vouloir reléguer à la non-existence. Si elle peut repousser ce monde comme aberration close et stérile<sup>203</sup>, n'admettant aucune interaction véritable, elle peut minimiser la participation de Claire à ses usages. Ainsi, cette stratégie a une double fonction quelque peu curieuse : distancier la narratrice et la situation de l'énonciation d'un organisme aux contours statiques et périmés tout en rendant moins sûr le positionnement de cette institution par rapport au je de l'énoncé. Il faut rappeler ici le rôle de l'illusion référentielle pour ce qui est des dialogues. Si on accepte le contrat de lecture proposé par l'inclusion des paroles citées, on doit imaginer que ces itérations se prononcent dans le contexte de l'énoncé. Quoique Claire soit obligée de circuler dans le pensionnat, et qu'elle y soit effectivement

---

<sup>202</sup> Elle est la seule de sa classe à avoir dix ans, l'âge de la première communion à l'époque, quel que soit le niveau scolaire de l'enfant.

<sup>203</sup> et ce faire à partir des paroles des religieuses elles-mêmes, plutôt que d'employer uniquement des commentaires évaluateurs, qui sont plus spontanément attribués à la voix énonciatrice et à ses intérêts.

enfermée, les interjections à la fois rigides et approximatives des religieuses sont vides de sens et de substance, ce qui force le questionnement même chez la fille de l'énoncé qui veut bien obéir afin d'éviter des ennuis. Si Claire fait constamment preuve d'ingéniosité pour contrevenir les interdits de la maison paternelle, son attitude à l'école où elle n'est qu'une enfant parmi des douzaines est plutôt celle de la résignation patiente, une stratégie de ne rien faire qui pourrait lui attirer de l'attention trop pointue avant son évasion certaine. Par contre, l'emprise de son père lui semble sans issue, puisque le départ de chez lui ne peut vraisemblablement se faire qu'à l'entrée dans les ordres ou au mariage. Comme le premier choix la dégoûte et le deuxième lui paraît impossible dans son quotidien de surveillance et d'interdiction, elle prend beaucoup plus de risques à la maison pour saisir les occasions de bonheur lorsqu'elles se présentent. Ainsi, la révolte de Claire est la plus perceptible quand il s'agit de désobéir au père.

### **L'encadrement des paroles citées de verbes introducteurs**

Quant aux paroles paternelles<sup>204</sup> accompagnées de la combinaison sujet parlant + verbe, il faut mentionner que Martin emploie rarement *dire*, qui est, d'après Dominique Maingueneau « le seul verbe réellement neutre » (*Éléments de Linguistique pour le texte Littéraire*, 101). Maingueneau observe que « [l]e choix du verbe introducteur du discours indirect a donc des conséquences importantes sur la manière dont le lecteur interprétera la citation ; ce verbe oriente d'autant plus efficacement que son action passe inaperçue » (*Éléments de Linguistique pour le texte Littéraire*, 101). Les discours indirects étant rares dans l'autobiographie de Martin, nous proposons d'appliquer les implications de cette

---

<sup>204</sup> Les paroles des autres « antagonistes » sont plus rarement introduites.

remarque aux discours directs dans le texte qui nous intéresse. Nous trouvons cette lecture particulièrement pertinente dans les situations où le verbe introducteur suit les paroles citées<sup>205</sup> directement, placé discrètement au milieu de la même phrase, et sans changement de ligne, ce qui est d'ailleurs assez souvent le cas dans le texte de Martin.<sup>206</sup> Les verbes introducteurs qui accompagnent les propos du père se concentrent dans deux catégories : ceux qui expriment la colère ou l'agitation (crier, éclater, rugir, tonner...) et ceux qui transmettent des jugements (professer, couper, prétendre, décréter, conclure...). Il faut dire que ces choix narratifs se font au moment de l'énonciation et ces verbes ont un effet particulièrement marquant dans un texte axé sur l'action. Notons en particulier la structure des interjections du père accompagnées de verbes qui suggèrent l'assurance catégorique. Le ton de sa réaction à la mort de la grand-mère maternelle se concrétise dans une courte phrase déclarative « -Le bon Dieu l'a punie elle aussi, conclut-il » (*JD*, 63). Plus loin, lorsque les filles prétextent l'éclatement spontané des bouteilles placées debout après avoir organisé une fête en l'absence du père, il les corrige brusquement : « - Pas cidre de champagne, coupa mon père avec agacement : notre ignorance lui faisait presque honte. Champagne tout court, ou vin de champagne » (*JD*, 179). Il y a relativement peu de description détaillée ; le lecteur est surtout appelé à tirer des conclusions concernant le caractère des personnages à travers leurs paroles et leurs actes

---

<sup>205</sup> Ici et ailleurs, notre emploi des expressions « citation », « cité », etc. pour discuter des dialogues dans l'autobiographie de Martin doit être compris selon les conventions de l'illusion référentielle. Bien que nous sachions que les paroles des personnages doivent une proportion importante de leur représentation au processus de création qui se déploie au moment de l'énonciation et ne sont donc pas vraiment citées, nous trouvons plus pratique de le signaler une fois dans une note plutôt que de mettre ces expressions entre guillemets partout dans notre texte.

<sup>206</sup> contrairement à ceux où le verbe introducteur précède les paroles citées. Dans ce dernier cas le changement de ligne et le tiret séparent le verbe introducteur des propos du personnage, ce qui attire l'attention sur le verbe.

ainsi que les réactions de Claire et de la narratrice.<sup>207</sup> La communication si « directe » aux phrases courtes, et relativement dénuée de stratégies qui semblent délibérément « esthétiques »<sup>208</sup> évoque le rapportage, une confiance en le caractère « fini » de l'énoncé. De cette manière, les verbes introducteurs des dialogues se distinguent comme des exemples particulièrement importants de l'intervention énonciatrice, tout en gardant le côté fonctionnel et structurel de leur rôle narratif et leur emplacement dans le cours des phrases, comme si de rien n'était. En revanche, que les verbes introducteurs aient des sens si irritants, voire repoussants, qu'ils expriment des emportements ignobles et des condamnations arrogantes de la part d'un personnage odieux, a aussi l'effet d'actualiser les propos qu'ils encadrent<sup>209</sup>, ce qui peut atténuer la distance *apparente* entre l'énoncé et l'énonciation. Ainsi, chez Martin les verbes introducteurs peuvent faire tantôt avancer, tantôt reculer les paroles des personnages dans le temps<sup>210</sup>, ce qui reflète la variabilité de leur fonctionnement. Les passés simples laissent les propos du père sur le plan de l'histoire, mais le présent discursif de leur contenu et la force de leur ton donnent à ces vociférations un dynamisme vivant qui communique la nécessité de l'exposé de Martin. Ce mélange de l'encadrement de l'abjection du père et de l'accentuation de l'intensité de ses vociférations renforce la stratégie unificatrice de Martin. Le relief textuel ainsi manifesté témoigne d'une sorte d'équilibre trouble entre deux intérêts qui s'engagent

---

<sup>207</sup> Nous verrons cependant plus loin le fonctionnement des adjectifs dans quelques passages significatifs.

<sup>208</sup> Bien que toute production textuelle ait une esthétique, nous avançons que celle de *Dans un gant de fer* est déterminée par les idéaux de la clarté référentielle et du dynamisme narratif, et se trouve ainsi formée par les caractéristiques utilitaires de la langue.

<sup>209</sup> Il faut mentionner que le passé simple de plusieurs verbes introducteurs place les itérations concernées sur le plan du récit et non du discours (*Éléments de Linguistique pour le texte littéraire*, 37). Nous n'aborderons pas à leur sujet un changement de plan, mais un rétrécissement de la distance temporelle perçue. Rappelons l'analyse que fait Maingueneau d'un « hors-temps » lié à l'autonomie temporelle de l'univers littéraire qu'évoque le passé simple (*Éléments de Linguistique pour le texte Littéraire*, 44). Cela suggère que bien que le lecteur connaisse avec assez de précision la période où a lieu l'action de *Dans un gant de fer*, sa perception de la distance *relative* de cette époque peut varier selon les indications que fournit Martin.

<sup>210</sup> c'est-à-dire rapprocher ces paroles soit à l'énoncé, soit à l'énonciation



mutuellement, celui de démontrer la force de la violence paternelle et celui d'affirmer la nécessité d'une voix narrative puissante, capable de contenir cette fougue. Ainsi, Martin crée une dynamique de légitime défense contre un tyran, ce qui appuie le bien-fondé de son absolutisme à elle.

Nous examinerons en détails une vocifération paternelle spécifique, un passage bref, mais qui exemplifie la complexité du va-et-vient entre l'énoncé et l'énonciation dans l'autobiographie de Martin. Lorsque le père rend visite aux enfants au parloir, la narratrice aborde sa salutation de la façon suivante : « -Vous êtes encore constipées, criait-il de sa voix perçante à quoi j'ai dû tant d'humiliations car, s'il est mortifiant d'être injurié, il n'y a pas de mots pour désigner ce que l'on ressent quand on est injurié à tue-tête, et par son père encore » (*DGF*, 123). Le passé composé qui rappelle d'autres humiliations et les commentaires impersonnels au présent suggèrent que cet entretien est une sorte d'événement-clé qui permet d'aborder une réflexion *générale* sur la prépondérance de ce genre de mauvais traitement. Selon Dominique Maingueneau, qui associe le passé composé au discours et le passé simple au récit<sup>211</sup>, « dans le “discours”<sup>212</sup> le *je* est le corrélat d'un *tu* implicite ou explicite » (*Éléments de linguistique pour le texte Littéraire*, 44). Ainsi, lorsque la narratrice emploie le passé composé « j'ai dû » dans le passage qui nous intéresse ici, il s'agit d'une interaction (virtuelle, avec le lecteur) qui affiche une certaine actualité continue de l'expérience de ces « humiliations » au moment de l'énonciation. Qu'il soit question de « tant d'humiliations » et de l'exacerbation progressive des circonstances (des injures, « à tue-tête, et par son père encore ») donne

---

<sup>211</sup> ainsi que Philippe Lejeune, dans un contexte spécifiquement autobiographique (*Je est un autre*, 30-31)

<sup>212</sup> Les guillemets sont de Maingueneau, et il les utilise systématiquement avec « discours » et « récit » pour signaler que son emploi de ces termes suit celui d'E. Benveniste dans *Problèmes de linguistique générale*, « Les relations de temps dans le verbe français », Paris, Gallimard, 1966. Notre emploi de ces termes suit celui de Benveniste et Maingueneau.

également l'impression que la narratrice ne fait que commencer, et cela a pour résultat d'attribuer à la souffrance une magnitude toujours croissante et incommensurable. En revanche, que le père « cria » l'insulte a l'effet de l'enlever de la situation de l'énonciation, et de la reléguer effectivement à l'univers fermé de l'énoncé : « [d]ans le cas du “récit”, il n'existe pas d'interlocution. [...] Le passé simple se développe dans le “hors-temps”<sup>213</sup> de la fiction, ne constitue donc pas un *passé* ; il suppose un univers textuel autonome, un rituel narratif proprement littéraire » (*Éléments de Linguistique pour le texte Littéraire*, 44). Cette phrase incorporant à une telle proximité les paroles d'un personnage et le discours de la narratrice témoigne de plusieurs intérêts. La fusion des plans de l'énoncé et de l'énonciation<sup>214</sup> suggère l'autorité univoque qui caractérise la stratégie autobiographique de Martin. De plus, l'évocation des effets persistants de l'attaque et l'incursion dans des observations générales, voire atemporelles, sur l'humiliation des enfants suivant un affront supposément défini semble vouloir étendre un empire continu sur un texte qui, appartenant au genre de l'autobiographie, joue habituellement sur les divergences de l'énoncé et l'énonciation.

### **Les effets des verbes introducteurs à l'imparfait sur l'énonciation**

Une autre tactique qu'emploie Martin pour brouiller les frontières entre l'énoncé et l'énonciation est un usage de l'imparfait qui paraît stratégique. Certaines exclamations paternelles s'introduisent à l'aide de verbes conjugués à ce temps. Dans un sens général, la « citation » directe de propos prononcés par des personnages à l'aide de verbes

---

<sup>213</sup> Les guillemets sont de Maingueneau.

<sup>214</sup> Il n'y a d'ailleurs pas de ponctuation indiquant des pauses dans tout le fragment « cria-t-il de sa voix perçante à quoi j'ai dû tant d'humiliations ».

introduceurs à l'imparfait semble une stylisation de l'expression verbale. Lorsque Maingueneau examine la fonction itérative de l'imparfait dans les textes où ce temps verbal encadre la locution, il constate que puisque les itérations spontanées ne se répètent pas mot à mot, il doit s'agir plutôt d'indications du type de propos en question : « Comme il est évident que le dialogue n'a pas dû se répéter sous ce forme, il en résulte que ce qui est répété et habituel c'est ce type de dialogue » (*Éléments de Linguistique pour le texte Littéraire*, 70).<sup>215</sup> Martin emploie l'imparfait notamment dans des contextes marqués autrement par des indices de singularité. Le retour exceptionnel du père d'une soirée qui fait partie d'un congrès professionnel, donc difficile à contourner, même pour cet être puritain et misanthrope, suggérerait normalement des reproches plus nettement limités dans le temps. Nous avons plutôt affaire à la récrimination suivante « -Une robe ouverte jusqu'ici, rugissait-il en mettant la main presque sur son derrière. Jusqu'ici ! » (*JD*, 150). Il faut bien attribuer cet imparfait à la tendance du père de répéter ses réprobations, puisque « [l]a femme du ministre de mon père<sup>216</sup> nous valut [des ennuis] qui durèrent des mois » (*JD*, 149). Martin conclut cette scène sur « [n]ous sortions à peine de ce scandale qu'il en survint un autre » (*JD*, 149), dont l'imparfait interrompu a l'effet d'étirer les épisodes, de signaler une suite de drames continue, voire en chevauchement. Prenons en outre la récrimination qui colore le passage où il est question de l'ensemble à mah-jong : « -Je fais tout pour vous distraire, criait-il, mais vous êtes si imbéciles que vous ne pouvez apprendre aucun jeu » (*JD*, 111). L'interlude du mah-jong qui s'insère après celui du tennis et à l'intérieur des commentaires sur le billard<sup>217</sup>, deux autres activités passagères décrétées par les caprices successifs du père, semble un moment spécifique et

---

<sup>215</sup> Ici, Maingueneau cite : Guiraud, P., *Essais de stylistique*, Paris, Klincksieck, 1971, 142.

<sup>216</sup> celle qui a porté la robe en question

<sup>217</sup> et dans un climat global dépourvu de loisirs approuvés par l'autorité paternelle

fermé dans la narration. Ainsi, l'inclusion d'un reproche qui serait repris indéfiniment semble délibérée. Ces exemples semblent vouloir non seulement fixer le caractère du père, mais ouvrir, voire « prolonger » des instances de l'énoncé pour les rapprocher de l'énonciation. De cette manière, l'uniformité du texte se voit encore renforcée.

### **Le fonctionnement ambigu du discours indirect libre et de la réappropriation d'un lexique institutionnel dans l'énonciation**

Beaucoup plus rare est l'emploi du discours indirect et de ses composantes structurelles, telles que les verbes introductoires (*dire* et ses synonymes) et la concordance des temps. Cette absence au profit des dialogues a un effet double et quelque peu paradoxal, qui permet de faire surgir des voix « multiples »<sup>218</sup> et animées, venant « directement » du moment de l'énoncé et actualisant des événements « passés », tout en suggérant une séparation palpable entre les propos cités et ceux de la narratrice. Comme cette dernière refuse d'incorporer les paroles des autres à son propre récit et de *les leur attribuer*, elle peut se distancier de leur point de vue tout en leur « donnant la parole ». Elle peut ainsi donner l'impression momentanée et plutôt conventionnelle d'atténuer le décalage entre l'énoncé et l'énonciation sans que sa condamnation des dires des bourreaux perde de sa force. Il faut bien dire que ce traitement est généralement réservé aux adversaires ; elle cite rarement les personnages avec lesquels sa protagoniste partage une complicité.

Le discours indirect libre, en revanche, fournit à Martin une stratégie privilégiée pour critiquer certaines mentalités ayant cours chez les tyrans qui gèrent l'enfance de sa

---

<sup>218</sup> quoique strictement contrôlées et fragmentées pour correspondre au discours totalisant de la narratrice

protagoniste. On a longuement commenté ailleurs les effets d'ironie humoristique<sup>219</sup> qui résultent de la « capture » et de la recontextualisation des paroles reconnaissables<sup>220</sup> en tant que formules de ceux qui exercent leurs privilèges et leur autorité avec un dogmatisme borné dans le genre d'univers qui opprime Claire. Nous ajouterons donc à cela quelques commentaires sur la mise en scène énonciatrice de fragments d'un langage éducatif qui ridiculise l'immobilisme du milieu formateur dans lequel Claire circule. Il faut dire que ces passages ne correspondent pas toujours exactement à des constructions vraiment cohérentes et insérables dans les discours de ses persécuteurs. Nous verrons dans le chapitre suivant que le discours indirect s'emploie souvent pour élucider des souvenirs particulièrement susceptibles d'être *partagés* entre l'énonciatrice et ses contemporains. Cela se fait notamment dans les contextes de la condition de la femme et de la scolarisation, deux enjeux extrêmement sérieux interrogés par des sources officielles, entre autres, à l'époque où Martin publie *Dans un gant de fer*. Laisant cette analyse plus complexe et suivie pour le chapitre séparé qu'elle mérite, nous examinerons ici le fonctionnement du discours indirect et de la transmission du sens, sinon du contenu, de certaines directives des personnages adultes dans deux situations épisodiques, et quelque peu ludiques.

D'abord, les explications de la routine de la famille pour ce qui est de l'assistance à la messe accusent le père d'une bêtise raide sans le mentionner, ce qui obscurcit l'émetteur originel d'« avertissements » tels que « les messes entendues à l'arrière de l'église ne valent rien » (*JD*, 156). On ne sait si ce fragment de phrase est un énoncé

---

<sup>219</sup> Voir, entre autres, la thèse de maîtrise de Mary Domareki, qui analyse les mécanismes qui créent de l'ironie humoristique dans l'autobiographie de Martin (60-79).

<sup>220</sup> Malgré le caractère personnel et la spécificité du projet autobiographique, la qualité reconnaissable et « vérifiable » de ces propos est centrale ; des expressions tout à fait particulières aux adultes qui entourent Claire n'interpellerait pas les contemporains de Martin avec la même force.

attribuable au père et intégré dans la phrase de la narratrice, ou s'il s'agit d'un résumé ou d'une interprétation que fait cette dernière de l'attitude générale du père. La structure des deux phrases complètes de ce passage est évocatrice. La fin de chaque phrase laisse échapper sur un ton blasé, avec une fausse simplicité, une exigence rigide et arbitraire, ce qui donne une impression durable de l'atmosphère étouffante remémorée : « Il fallait trouver des places dans les premiers bancs : les messes entendues à l'arrière de l'église ne valent rien. De même pour les offices tardifs : hiver comme été, nous allions à celui de six heures, seul efficace » (*JD*, 156). Dans la première phrase, la narration de la coutume de la famille à l'imparfait au début fait contraste avec le présent du deuxième fragment. Cela suggère sans l'affirmer qu'il faut attribuer cette critique de ceux qui s'assoient à l'arrière de l'église au père, quoiqu'on ne sache pas si la narratrice veut « faire dire » ces paroles au père ou si elle désire proférer son interprétation des raisons derrière ses habitudes. La deuxième phrase avec sa séparation graphique entre l'imparfait qui raconte l'assistance à l'office de six heures et l'assertion atemporelle que c'est le « seul efficace » a un effet analogue. De plus, cette combinaison de l'imparfait, du présent et d'un jugement qui ne contient pas de verbes ne permet pas de savoir s'il faut attribuer cette capacité de ravir ce discours d'un autre, ou de résumer ses manies avec une netteté si tranchante, à Claire ou à la narratrice. Ce genre de confusion les rapproche et contribue à l'effet d'uniformité dans le texte.

Prenons l'épisode vers la fin du premier tome où les religieuses interdisent aux pensionnaires de se faire onduler les cheveux. La chevelure frisée de Claire suscite d'abord la méfiance des sœurs et ensuite des tentatives de la coiffer. Cette scène joue sur un principe semblable à celui du discours indirect libre, avec la différence que des

fragments des phrases dramatisent de façon malicieuse l'absurdité des attitudes qui créent la situation, mais les propos exacts vont si directement au noyau de la pensée ridicule critiquée qu'elles ne pourraient pas être attribuées aux religieuses. Par exemple l'observation que « la bonne sœur croyait en Dieu, mais en un Dieu pas trop futé, malhabile de ses mains et, en tout cas, ignorant des règlements du pensionnat » (204) fait connaître la mentalité de quelqu'un capable d'interdire les variations innées de la texture capillaire, bien que l'on sache que cette religieuse ne dirait pas que Dieu est « malhabile de ses mains » ou « ignorant des règlements du pensionnat ». De plus, elle ne supporterait effectivement pas d'entendre de telles accusations, blasphématoires selon ses valeurs religieuses et incompatibles avec le principe de l'omnipotence divine. Cependant, ces croyances lui deviennent logiquement attribuables, la conclusion inéluctable de sa réaction aux cheveux de Claire. Suivent les références aux « têtes à cheveux réglementaires » (*DGF*, 206) et le dénouement de l'affaire, le moment où la protagoniste « obtin[t] la pleine et entière autorisation d'avoir les cheveux naturellement frisés » (*DGF*, 205), grâce seulement au statut de préférée d'une religieuse influente dont jouit une des sœurs de Claire. L'emploi d'un lexique autoritaire, administratif, institutionnel pour raconter cet épisode trivial et incohérent fait ressortir la petitesse d'esprit qui règne à ce couvent en dépit de la nonchalance apparente de la narration.

### **Le fonctionnement des adjectifs subjectifs depuis l'énonciation**

Dans un autre ordre d'idées, si les descriptions et la narration de l'action de *Dans un gant de fer* se profèrent selon le principe de l'omniscience narrative, un point de vue

qui manifeste sa suprématie comme si cela allait de soi, elles sont souvent plus *visiblement* empreintes de la subjectivité du narrateur, qui retient la responsabilité *manifeste* de leur profération. Dominique Maingueneau remarque que

les adjectifs subjectifs ne s'interprètent qu'à l'intérieur de l'énonciation singulière dans laquelle ils figurent : la classe des objets "poignants", "beaux", "charmants"... ne préexiste pas à l'acte d'énonciation ; ne sont "poignants", "beaux", "charmants"<sup>221</sup>... que les objets dits tels par l'énonciateur au moment où il s'exprime (*Éléments de Linguistique pour le texte Littéraire*, 123).

Quant à la narration des événements que raconte Martin, nous avons déjà avancé dans le chapitre précédent qu'elle s'élabore comme si la narratrice observait directement tout ce qui se passait, même à l'occasion des absences explicitées de la protagoniste avec qui elle partage une identité. *Dans un gant de fer* a effectivement très peu recours aux déictiques<sup>222</sup> qui souligneraient la vision particulière, et limitée, que permet toute perspective. Cependant, la sélection et l'élaboration d'épisodes et de personnages renforcent successivement la condamnation que fait la narratrice du milieu qui empoisonne la jeunesse de Claire, et cela à l'aide de plusieurs adjectifs subjectifs. La coexistence de l'optique de dominance panoramique et l'emploi de ce genre d'adjectifs, qui d'après Maingueneau cité plus haut, revient spécifiquement aux jugements faits par le narrateur au moment de l'énonciation, a l'effet de chercher à comprimer les situations de l'énoncé et de l'énonciation sous une seule autorité. Le passage suivant, sur les

---

<sup>221</sup> Les italiques sont de Maingueneau.

<sup>222</sup> notamment les déictiques spatiaux et temporels qui impliquent le positionnement *relatif* de l'énonciateur. Dominique Maingueneau définit les déictiques spatiaux ainsi : « Les déictiques spatiaux [...] s'interprètent grâce à une prise en compte de la position du corps de l'énonciateur et de ses gestes » (*Éléments de Linguistique pour le texte Littéraire*, 15). Il propose, entre autres, les exemples suivants : « devant/derrière, à gauche/à droite » (17). Maingueneau observe que les « déictiques temporels prennent pour origine le moment où [l'énonciateur] parle », et il donne de nombreux exemples, dont « maintenant » et « hier » (*Éléments de Linguistique pour le texte Littéraire*, 25).



exhortations à « faire son devoir » qui circulaient notamment au Québec durant l'entre-deux-guerres, fournit un exemple de ce mélange : « Il fallait donc procéder de la seule façon connue, si damnable soit-elle et si humiliante pour les pauvres femmes ! L'union des corps, l'union de ces guenilles, comme disaient les prédicateurs de retraite, quelle atroce nécessité ! » (*DGF*, 51). Les « pauvres femmes » et « l'atroce nécessité », évoquées dans un discours indirect libre<sup>223</sup> après que cette attitude a perdu beaucoup de son influence sur les mœurs, opèrent sur un plan ironique plutôt que descriptif. Il faut aussi mentionner que même beaucoup plus loin dans le récit, Claire ne comprend pas encore les fonctions sexuelles, ce qui situe ces exclamations encore plus loin du contexte de l'énoncé. Par contre, l'emploi des verbes à l'imparfait évoque presque un autre monde, aux croyances tout à fait farfelues, ce qui met l'accent sur ce passé comme entité fermée. Quand la narratrice arrive aux premières sorties avec des hommes, elle lamente qu'« [i]l y avait plus grave. Il y avait, tout au fond de moi, inavoué, l'assez vilain projet de faire payer pour toute l'espèce le mari qui me tomberait sous la main et, mariée jeune, j'aurais fait comme je l'entendais » (*JD*, 129). Ce « vilain projet » qui reste « inavoué » au moment de l'énoncé devient la matière d'un moment introspectif qui permet à la narratrice de constater rétrospectivement l'étendue malsaine de l'emprise du père sur les idées de la fille. Personne ne caractérise ses propres projets d'une telle façon au moment de les concevoir ou de les exécuter. On justifie plutôt ses comportements douteux, avec des doses variables d'inconscience et de mauvaise foi. Un projet n'est « vilain » que depuis la perspective de sa victime, ou depuis celle de qui l'observe de l'extérieur. Nous signalons pourtant qu'il y a *relativement* peu d'adjectifs subjectifs dans ce récit de

---

<sup>223</sup> ou dans un esprit analogue à celui du discours indirect libre, car bien que Martin emploie ces mots sur un ton ironique pour illustrer le puritanisme qui entoure Claire, la « source réelle » de ces expressions est trop générale et vague pour permettre au lecteur de les attribuer à quelqu'un en particulier

quelques centaines de pages dont le contenu est quand même massivement consacré au comportement des personnages et aux situations inouïes dans lesquelles se trouve la protagoniste. La référentialité réaliste s'expose plutôt sur un ton assez sec avec une économie de formes qui privilégie les verbes d'action.

Nous avons constaté dans ce chapitre que Claire Martin semble vouloir « lisser » la lecture de son texte malgré les différences de plan pour ce qui est de l'énoncé et de l'énonciation en même temps qu'elle désire distancier son actualité narrative de l'univers étrange dans lequel circule sa protagoniste. Nous désirons maintenant voir comment sa perspective qui se dit de l'enfant se déploie malgré le point de vue omniscient adopté pour gérer la dynamique du déroulement de son récit. Pour ce faire, nous nous inspirerons des références directes à la maternité dans l'autobiographie qui, sans être très nombreuses, nous fournissent des pistes intéressantes pour analyser cette orientation. Si Martin propose régulièrement des sortes de vignettes des misères de la maternité vécue selon les lois catholiques durant la jeunesse de sa protagoniste, il faut attendre le milieu de *La joue droite* pour que son je de l'énonciation se positionne explicitement *depuis son présent* par rapport au rôle de la mère. Elle interrompt ainsi le passage sur l'incapacité du père de modifier ses rapports avec ses enfants en fonction de leur âge :

Parce que je n'ai pas d'enfants et que je n'ai pas eu l'occasion de passer dans le camp des parents, j'ai conservé sur un point la mémoire bien fraîche : quand c'est l'enfant qui a raison, il ne sert de rien de vouloir le persuader qu'il a tort. Il ne sert de rien, non plus de lui faire croire que vous êtes de bonne foi : cette comédie-là, il la discerne aisément. Si, par-dessus le marché, vous l'empêchez de parler, d'expliquer pourquoi il pense avoir raison, alors là, j'aime autant dire que les sentiments qu'éprouve cet enfant sont si peu flatteurs que mieux vaut ne pas leur donner de nom. Ce dont l'enfant est assoiffé, ce n'est pas seulement de tendresse, de caresses, de cadeaux, mais de justice. J'ai eu soif ! (JD, 117).

Ce passage résume en effet l'attitude qui guide la préparation du texte, l'urgence de communiquer au lectorat la gravité de torts en besoin de redressement. Cet interlude aux temps du discours a dans ce sens l'objectif de transmettre la nécessité d'interroger les forces qui ont permis, voire facilité, les expériences qui ont inspiré l'histoire en cours. Le « vous » ici est sans doute employé de manière impersonnel, général. Néanmoins, que Martin ait choisi cette façon pourtant si directe, si conversationnelle de désigner ceux qui tentent de duper les enfants, au lieu d'employer « on » ou « les adultes », par exemple, ne peut pas manquer d'interpeller le lecteur. Cette tentative de prise de contact, en plus de la désignation aux allures scientifiques de « l'enfant » comme destinataire des supercherries adultes, confère aux enjeux discutés dans le texte une pertinence fiable et actuelle.

### **Le sujet universel face à la maternité**

Sidonie Smith expose deux types de sujet autobiographique dans l'introduction de *Subjectivity, Identity, and the Body*, « *the universal subject and [...] the embodied subject* » (5). Son chapitre caractérise le premier comme éternel, distinct en son individualité et son autonomie, certain de ce qui lui est intérieur et de ce qui lui est extérieur, suivant une progression linéaire et valorisant la pensée rationnelle, tandis que le deuxième opère selon une appréciation de ce qui est éparpillé dans le moi, de la non-permanence des rôles culturels et de l'interdépendance des êtres sociaux, des pouvoirs de la détérioration et de la désintégration, de l'émotif et de l'intuitif. Smith critique la prépondérance traditionnelle de la lecture binaire et la hiérarchisation de ces deux types

de sujets, division qui associe le sujet universel à l'homme et le sujet corporel<sup>224</sup> à la femme. De plus, elle constate la partialité et le privilège qui sous-tendent l'adoption du sujet universel tout en soulignant la non-universalité de ce sujet avantagé dans l'autobiographie. Smith affirme effectivement la puissance de ce genre comme moyen d'expression depuis des positions de marginalité. Si elle signale la domination historique du sujet universel, elle insiste sur les influences dérangeantes et innovatrices des autobiographies qui mélangent des façons de voir et d'incarner le moi afin de donner des sujets autobiographiques aux contours sciemment variés (1-23).<sup>225</sup> Chez la narratrice de *Dans un gant de fer*, ces attributs du sujet universel sont acceptés au point de mener à une organisation textuelle qui fait comme si le je de l'énonciation et celui de l'énoncé étaient assez unies pour pouvoir se substituer mutuellement à volonté. Sidonie Smith souligne chez le sujet universel la supposition que « *life can be represented, and that representation, like the self controlling it, is coherent, unified, univocal* » (*Subjectivity, Identity, and the Body*, 17). D'après la voix narratrice de *Dans un gant de fer*, l'appropriation de la perspective de l'enfant est possible pour le sujet autobiographique qui s'attribue le contrôle total de son texte, mais cette domination est facilitée par la situation de ne pas avoir de progéniture<sup>226</sup>. Il faut dire qu'ailleurs dans le texte, Martin rend explicite que son usage de l'expression « enfant » doit se comprendre dans le sens de la descendance et non de l'étape de la vie : « L'illusion est tenace au cœur de l'enfant (j'étais presque adulte, aussi employé-je le mot enfant pour signifier la relation entre le

---

<sup>224</sup> C'est notre traduction de « *embodied subject* » que nous proposons pour assouplir notre phrase. Notre emploi de « sujet universel » pour « *universal subject* » nous semble plus évident.

<sup>225</sup> Nous nous permettons d'inclure ce résumé un peu long de l'introduction de Smith à son ouvrage intitulé *Sexuality, Identity, and the Body* parce que nous trouvons nécessaire d'expliquer ses conceptualisations particulières des « *universal subject and embodied subject* » afin de pouvoir les examiner vis-à-vis des je de *Dans un gant de fer*. La pagination générale à la fin de notre résumé (1-23) est motivée par la façon qu'a Smith d'argumenter, qui développe ces idées ensemble le long du chapitre.

<sup>226</sup> Nous examinerons cette idée plus loin.

père et sa progéniture) [...] Quand il se frappe encore au même rocher, il est chaque fois blessé de frais et chaque fois plus grièvement » (*JD*, 189).<sup>227</sup> Dans le long passage cité plus haut<sup>228</sup>, en revanche, le point de vue visé, celui de la fille, semble déterminé de façon non seulement linéaire, mais chronologique. Notre protagoniste traverse les étapes de l'enfance, qui aboutissent à une composition cognitive indicative de l'adulte<sup>229</sup>, quoique le récit prenne fin à l'adolescence<sup>230</sup> de Claire. Or, malgré les différences de perspective

---

<sup>227</sup> Cette lamentation survient lors des mauvais soins accordés à Dine par le père et la belle-mère après l'accident où elle se brûle en allumant le chauffe-eau. Nous avons supprimé les phrases entre celles citées parce qu'elles ne sont pas liées à l'argument que nous sommes en train de proposer.

<sup>228</sup> à la page 222 de ce chapitre du travail présent : « Parce que je n'ai pas d'enfants et que je n'ai pas eu l'occasion de passer dans le camp des parents, j'ai conservé sur un point la mémoire bien fraîche : quand c'est l'enfant qui a raison, il ne sert de rien de vouloir le persuader qu'il a tort. Il ne sert de rien, non plus de lui faire croire que vous êtes de bonne foi : cette comédie-là, il la discerne aisément. Si, par-dessus le marché, vous l'empêchez de parler, d'expliquer pourquoi il pense avoir raison, alors là, j'aime autant dire que les sentiments qu'éprouve cet enfant sont si peu flatteurs que mieux vaut ne pas leur donner de nom. Ce dont l'enfant est assoiffé, ce n'est pas seulement de tendresse, de caresses, de cadeaux, mais de justice. J'ai eu soif ! » (*JD*, 117).

<sup>229</sup> Nous nous exprimons de cette façon un peu curieuse pour évoquer l'expérience, le « bagage » mental, le vécu, qui peuvent différencier un adulte d'un enfant.

<sup>230</sup> L'adolescence comme étape entre l'enfance et l'âge adulte est un concept relativement nouveau, et certains situeraient l'« invention » de cette phase en tant que phénomène aux années cinquante où la fréquentation, voire la complétion de l'école secondaire se généralise. Cela suggère que Claire n'aurait pas pu vivre la période appelée maintenant l'adolescence comme nous la comprenons actuellement, même si son père était enclin à permettre l'entraînement social et l'expérimentation qui mènent à une connaissance initiale et graduelle de la vie adulte. Notons de toute façon qu'une partie considérable de *La joue droite* est consacrée à ce père qui tient à marier ses filles, mais qui n'accepte pas qu'elles aillent aux endroits où elles pourraient rencontrer des garçons, qu'elles s'habillent autrement qu'en enfants ou qu'elles aient aucune connaissance du monde. Tout se passe en effet comme si le père voulait que les filles passent directement de l'enfance la plus enfermée au mariage et à l'élevage des enfants, et cela sur un ton narratif incrédule et exaspéré. De cette manière, les difficultés de la fille « presque adulte » (*JD*, 189) semblent une sorte de plaidoyer pour une période transitionnelle identifiable à l'adolescence qui se concrétise justement comme stade de vie reconnu à l'époque de l'écriture de *Dans un gant de fer*. Ces revendications contribuent aussi à attester une continuité entre Claire l'enfant et Claire Martin l'adulte/ auteure qui partagent une identité. Les liens entre les incarnations enfant (manifeste) et adulte (virtuelle, projetée) de la protagoniste se notent aussi dans le passage concernant la remémoration de Claire devenue « presque adulte ». Ici, il est question de l'espoir que conserve l'enfant-progéniture à travers la vie (on précise qu'il ne s'agit pas de l'enfant en bas âge) de voir un jour des signes de bonté dans un parent cruel (*JD*, 189). Or, cette attente s'exprime sur un ton qui laisse entendre que l'enfant imagine cet avenir *distant* en face d'une longue relation parent-enfant qui reste à vivre, ce qui suggère non seulement la jeunesse relative de l'« enfant » (il est évident que cette enfant « généralisée » indique notre protagoniste), mais une évolution des interactions parent-enfant : « [L'enfant] se persuade que ce cœur va s'amollir avec le temps » (*JD*, 189). De plus, le statut (encore/ toujours) dépendant de l'enfant vis-à-vis des parents est bien en jeu ici, le besoin de *réagir* en fonction des dispositions affectives des parents : « [L'enfant] ne demande pas mieux que d'oublier, entre deux catastrophes, jusqu'où peut aller la méchanceté humaine » (*JD*, 189).

entre le je de l'énoncé et le je de l'énonciation<sup>231</sup>, nous avons affaire à une *narratrice* qui réclame une proximité soutenue aux événements décrits caractéristiques de celle de l'enfant-protagoniste. Le je de l'énonciation n'est jamais « pass[é] dans le camp des parents », ce qui lui a permis de « conserv[er] sur ce point la mémoire bien fraîche », comme si ces circonstances constituaient un refus de suivre le cours « normal » ou attendu des choses et garantissait une « pureté » de mémoire particulière. On a la curieuse impression qu'avoir des enfants imposerait une sorte de coupure infranchissable sur un courant de la vie qui serait autrement régulier et unidirectionnel, et que cette division le trancherait en un « avant » et un « après », rendant le premier moins accessible.

### **La condition maternelle située dans l'énonciation de *Dans un gant de fer***

Si le contenu manifeste de *Dans un gant de fer* se concentre sur l'objectification *concrète et sociale* des femmes qui peut s'aggraver avec l'enfantement dans une société traditionnelle, les observations suivantes de Sidonie Smith sur le corps féminin sont révélatrices pour ce qui est de la signification symbolique (du rejet) de la maternité :

*There is no isolable core of selfhood there<sup>232</sup> for woman, for in the act of heterosexual intercourse, the female body is penetrated by the body of the other and in the experience of pregnancy, that other that is part of the subject takes up greater and greater space inside until it is suddenly expelled. Inside is outside; outside inside (Subjectivity, Identity, and the Body, 12).*

---

<sup>231</sup> que nous sommes en train de repérer notamment à l'aide de l'examen des temps verbaux, par exemple

<sup>232</sup> Elle se réfère à l'hymen, qui dans son argument précédent, est une structure qui marque l'endroit où l'intérieur et l'extérieur se rencontrent à l'intérieur du corps féminin lors de la pénétration sexuelle. Ce tissu fragile forme ainsi une frontière qui paraît ambiguë et instable selon les valeurs du sujet universel qui privilégient une démarcation nette entre lui-même et ce qui n'est pas lui-même (*Subjectivity, Identity, and the Body*, 12). Nous ajouterons le paradoxe que l'acte hétérosexuel détruit cette barrière en même temps qu'il témoigne de sa présence.

Ce brouillage identitaire associé au corps féminin est une ambiguïté à laquelle Martin ne peut s'identifier. Nous avons plutôt affaire à des analyses des contraintes qu'imposent les valeurs traditionnelles sur la vie des mères.<sup>233</sup>

Lorsque Lori Saint-Martin examine le traitement des mères romanesques chez les auteures québécoises des années soixante, elle constate qu'elles « sont presque toujours cruelles, maltraitantes ou simplement indifférentes ». Les années soixante-dix annoncent « la mise à mort symbolique de la “mère patriarcale”<sup>234</sup> » (*Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, 48). Saint-Martin précise que ces phénomènes littéraires sont situés dans leur contexte, de même qu'Anne Brown, qui publie un article sur le fonctionnement aberrant des mères traditionnelles comme personnages romanesques dans des circonstances qui ne leur permettent aucune subjectivité.<sup>235</sup> L'autobiographie qui nous intéresse participe à ces tendances critiques de son époque avec son refus explicite de la maternité vécue dans les conditions imposées par la loi patriarcale, bien qu'elle ne spécifie pas toujours les circonstances situées précisément dans le temps et l'espace, comme nous le verrons plus loin. Cela peut donner l'impression que son rejet du rôle maternel est total et catégorique. Quant à ses dispositions esthétiques qui sont plus traditionnelles, on voit difficilement comment sa valorisation d'un sujet autobiographique stable, nettement distinct et maître unique de son histoire lui permettrait d'explorer les richesses de la variabilité et de la réciprocité

---

<sup>233</sup> Nous incluons cette mention du sujet corporel relativement à la grossesse et la maternité d'après Smith pour donner un exemple des théories féministes qui contestent la domination du sujet universel. On n'interrogeait pas encore cette suprématie à l'époque de la sortie de l'autobiographie de Martin, mais nous trouvons nécessaire de signaler les questionnements qui ont suivi *Dans un gant de fer* pour situer les suppositions et les valeurs qui avaient cours à l'époque où Martin écrit.

<sup>234</sup> Les guillemets sont de Saint-Martin.

<sup>235</sup> Brown, Anne, « Brèves réflexions sur le roman féminin québécois à l'heure de la Révolution tranquille », *L'autre lecture : La critique au féminin et les textes québécois*, Tome I, sous la direction de Lori Saint-Martin, Montréal, XYZ éditeur, 1992, 139-53.

qu'éluciderait une considération plus développée des rôles de l'interactivité et de l'interdépendance dans la construction de la subjectivité. On pourrait bien dire que ces formes de contact trouvent une manifestation particulièrement intense en la grossesse, condition que la narratrice de Martin refuse absolument. Lori Saint-Martin résume ainsi les liens entre la relation mère-fille et les formes littéraires :

le rapport mère-fille doit s'envisager, non comme un simple thème littéraire, mais comme une *dynamique*<sup>236</sup> complexe qui se trouve à la source même de l'écriture au féminin et qui surdétermine les structures narratives et même, dans une certaine mesure, le langage (tournures syntaxiques, figures, etc.) (*Le nom de la mère*, 17).

Ainsi, le contrôle unilatéral qu'exerce la fille-narratrice sur *Dans un gant de fer*, le mouvement résolument chronologique du texte, ainsi qu'une certaine généralisation des misères de la condition maternelle suggèrent un puissant désir de laisser la mère dans le passé, quoique beaucoup du contenu manifeste de ce récit soit consacré aux interactions aimantes entre Claire et sa mère et le chagrin de la première au décès de la seconde.

Nous sommes en train de voir que cette ambivalence est reflétée dans le rapport entre l'énoncé et l'énonciation. D'une part, l'omniscience qui caractérise une proportion importante de la narration demande une certaine séparation entre la narratrice et l'univers de l'énoncé. D'autre part, Martin semble vouloir « lisser » les glissements entre le monde de sa protagoniste et le présent de l'énonciation pour accentuer un contenu important sur le plan socioculturel et pour assurer son lectorat de la fiabilité de sa mémoire. Le refus du rôle de la mère, est, pour elle, étroitement lié à l'« exactitude » de son autobiographie. En plus de citer les difficultés imposées traditionnellement aux mères dans la vie quotidienne, elle attribue à la maternité le pouvoir de la « séparer » de ses souvenirs. On a

---

<sup>236</sup> Les italiques sont de Saint-Martin.



effectivement l'impression qu'elle trouve dans le statut de fille l'autorité de sa voix. La rupture qui, selon elle, résulterait de l'enfantement, détruirait non seulement son sujet autobiographique unitaire, mais aussi la continuité linéaire de son récit. Elle redoute cette éventualité comme une perte de la stabilité de son texte, plutôt que de questionner la suprématie des valeurs traditionnelles qui se manifestent souvent dans des œuvres au développement linéaire, à une seule voix narratrice. Le caractère transitionnel de l'autobiographie de Martin dans le trajet féministe est apparent ici. Il faut dire avant d'aller plus loin que les femmes ont des enfants, ou pas, pour des raisons variées, et que le rôle de la mère ne définit pas nécessairement leur vie. Pour ce qui est des raisons pour lesquelles l'*auteure* qui nous intéresse n'a pas eu d'enfants, ou du poids que cette situation a eu dans sa vie « réelle », nous ne voulons évidemment pas spéculer. Or, dans l'univers de *Dans un gant de fer*, l'enfantement est présenté comme une entrave particulièrement décisive au développement de la subjectivité, quand ce n'est pas la mort tout court. Il faut dire que la narratrice de Martin rejette la maternité en citant des obstacles à l'affirmation de soi qu'elle semble juger inhérents à cet état. Elle n'envisage pas de changements de mentalité qui tiendraient compte du rôle de l'androcentrisme dans les valeurs (littéraires) traditionnelles, et qui amélioreraient les conditions dans lesquelles les mères vivent, pour leur offrir plus d'occasions de s'exprimer sur le plan artistique. Elle ne revendique pas l'ouverture à d'autres façons d'écrire, qui mettraient en scène des valeurs autres que l'autorité unitaire et la linéarité. Elle s'engage dans l'activité littéraire, et elle condamne les aberrations du rôle féminin traditionnel, mais en des termes compréhensibles pour les élites traditionnelles. Nous ne désirons nullement donner l'impression de reprocher à Martin de ne pas être allée assez loin en ses contestations,

mais nous voulons plutôt situer *Dans un gant de fer* dans une phase transitionnelle de l'histoire littéraire féministe, à l'instar d'Isabelle Boisclair (*Ouvrir la voie/x*, 153).

L'attitude envers l'enfantement dans l'autobiographie de Martin nous semble un exemple particulièrement révélateur des préoccupations d'une pensée en transition vers le féminisme. Dans un monde qui n'est pas orienté vers la participation totale des femmes dans la vie, qu'elles soient mères ou pas, le refus de la maternité peut sembler une stratégie pratique pour celles qui désirent se construire une vie professionnelle. Avant de pouvoir changer les conditions de travail dans des domaines réservés aux hommes, les femmes doivent d'abord y entrer, même si les orientations existantes ne reflètent pas leurs perspectives. Martin démontre cette nécessité au niveau du contenu et de la forme de *Dans un gant de fer*. Dans ce texte, elle renie la maternité parce que cet état n'est pas nécessairement propice au développement d'un sujet unitaire<sup>237</sup>, et parce qu'il empêche le développement de toute subjectivité chez la femme lorsqu'il est vécu dans les conditions que connaît la petite Claire. De plus, l'enfantement la séparerait de façon linéaire d'un souvenir « exact » du monde de l'énoncé et le récit autoritaire que ce souvenir permettrait. Nous sommes en train de voir que d'autres façons de concevoir la subjectivité, qui tiennent mieux compte de perspectives autres que celle de la suprématie masculine, connaîtront plus tard un essor particulièrement marqué.

Avant de continuer, nous voulons atténuer nos commentaires sur la maternité telle qu'examinée dans l'autobiographie de Martin et les mettre dans le contexte global de cet ouvrage. Plus particulièrement, la phrase citée ci-dessus qui lie le fait de ne pas avoir d'enfants et l'intégrité de la mémoire nous paraît intéressante et semble suggérer les conséquences que nous sommes en train d'évoquer. Cependant, quoique ce rapport de

---

<sup>237</sup> c'est-à-dire le seul sujet imaginable, selon la pensée traditionnelle

cause à effet soit explicite, il s'exprime dans une seule phrase, et ne doit ainsi pas se prendre pour un enjeu central de *Dans un gant de fer*. Si nous interprétons cette phrase un peu longuement, c'est simplement pour « compléter » notre pensée, et non pas pour lui attribuer une signification prépondérante relativement au reste du texte. De plus, nous verrons un peu plus loin que les passages qui déplorent les *conditions traditionnelles* dans lesquelles les mères vivent la maternité sont plus nombreux, ce qui coïncide avec l'accent que Martin met sur la valeur historique de son autobiographie. Nonobstant, il faut se rappeler que ses commentaires sur les retombées néfastes de l'enfantement dans le contexte des exigences androcentriques et cléricales sont plutôt limités dans l'ensemble de son texte, bien qu'elle s'exprime avec force à ce sujet. Elle ne discute notamment pas d'occasions spécifiques de développement personnel refusées aux mères venant d'un milieu traditionnel où l'on s'attend à ce qu'elles sacrifient leurs intérêts individuels au bien de leur famille. Par contre, nous verrons surtout dans le chapitre suivant du présent travail que le nombre très restreint de rôles et d'activités proposés à Claire en tant que fille, ainsi que la pauvreté de la formation scolaire offerte aux enfants de sa génération font l'objet d'analyses martiniennes nettement plus détaillées. Si la maternité *abordée à partir des souvenirs retenus pour le récit de Martin* semble assez catégoriquement incompatible avec les valeurs de la narratrice, il faut dire que la proportion du texte consacrée à cette question n'est pas très importante. De cette manière, nous ne voulons pas donner l'impression d'examiner les quelques propos sur la maternité *au même titre* que la préoccupation sociale principale de l'auteure, c'est-à-dire l'éducation<sup>238</sup> des enfants, et surtout des filles. En outre, le souci de créer un texte uni et « fiable » marque

---

<sup>238</sup> dans les deux sens du mot

l'esthétique de *Dans un gant de fer* fondamentalement, et les quelques propos sur la maternité ne donnent qu'un exemple de ce phénomène.

### ***Dans un gant de fer et l'ordre du texte***

Il nous faut considérer ce que la structure générale, « macroscopique » de l'autobiographie suggère pour les interactions de l'énoncé et l'énonciation. Pour cela, l'attitude de Martin envers la chronologie de son texte est spécialement pertinente. Philippe Lejeune critique les tendances conventionnelles à (re)construire et à organiser la vie du protagoniste autobiographique dans l'ordre de son *déroulement* (re)imaginé, en commençant souvent par la naissance, pour finir à la période la plus « récente » de cette vie à être incorporée dans le récit.<sup>239</sup> Martin ne creuse ni la naissance de sa protagoniste, ni l'accouchement de la mère, donc nous n'avons pas à examiner une narration nécessairement inventée<sup>240</sup> de ces événements dans le contexte du va-et-vient entre l'énoncé et l'énonciation. Lejeune commente le caractère poétique, lyrique et psychologique des récits de naissance (*Moi aussi*, 310-337), formes que l'autobiographie réaliste qui nous intéresse ne permettrait pas. En effet, elle fait exprès de *préciser* et de *situer* son premier souvenir à l'âge de deux ans, de façon à garantir son souci d'exactitude et l'authenticité référentielle de l'épisode : « Le plus lointain de mes souvenirs, j'avais deux ans, est charmant. Fort vague mais charmant. [...] Un peu moins

---

<sup>239</sup> Voir en particulier le chapitre intitulé « L'ordre du récit » dans *Les Mots* de Sartre » dans *Le pacte autobiographique*, Seuil, Paris, 1975, 197-243.

<sup>240</sup> Bien qu'à la limite, elle ait pu s'inspirer des souvenirs des témoins de la *plus petite* enfance du bébé qu'elle était, le récit qui en résulterait ne pourrait s'alimenter véritablement de sa propre compréhension (au moins consciente) de cette période et s'échapperait ainsi de façon trop évidente à son contrôle. Il faut par contre souligner que son inclusion de sa date de naissance, donnée sous la forme déclarative au passé composé de « Je suis née, le 18 avril 1914... » (*DGF*, 12) et de sa généalogie (*DGF*, 12-26) suivent le traitement conventionnel de la naissance commenté par Philippe Lejeune dans *Moi aussi*, 310-337).

de mémoire et le deuxième passait au premier rang, ce qui eût été pour moi un assez grand malheur » (*DGF*, 15). Curieusement, même l'incorporation du verbe *être* au présent de l'indicatif qui évoque la réflexion du je de l'énonciation ainsi que la suggestion de la faillibilité de sa mémoire renforcent son assurance concernant l'étendue *fiable* de cette faculté.

Pour ce qui est de la jeunesse de la protagoniste, si elle se lit de manière globalement, « macroscopiquement » chronologique, c'est-à-dire elle commence par la petite enfance et elle se termine sur le début de la vie adulte, le mouvement du texte passe d'un épisode au suivant, sans tenter de lier ces souvenirs par des *transitions* systématiquement organisatrices. Ainsi, nous avons affaire à une structuration plutôt thématique, qui en même temps qu'elle privilégie la perspective rétrospective de l'énonciatrice, elle laisse voir les intérêts totalisateurs de cette dernière. Comme il n'y a pas vraiment de « cours » de l'action, les expériences de Claire, et notamment les « preuves » de la méchanceté et la bêtise des persécuteurs de ce personnage, semblent plutôt *s'empiler* pour former un dossier ou un procès irréfutable. La linéarité de *Dans un gant de fer* se note sur le plan global, mais elle se constate moins facilement durant la lecture, puisque l'histoire saute d'un épisode à un autre. On ne pourrait pas vraiment qualifier le déroulement de *progression*. Le manque de transitions qui lieraient les événements racontés constitue une qualité qui différencie en partie le parcours de Claire de ceux d'autres sujets universaux d'après la théorisation de Sidonie Smith. Cette critique souligne deux stratégies des autobiographes qui entreprennent un « *pursuit of selfhood* » traditionnel : un trajet « *horizontal* », sur lequel le « *self* » peut passer « *consecutively through stages of growth, expanding the horizons of self and the boundaries of*

*experience through accretion* », et un trajet « *vertical* », sur lequel il se creuse « *to find the irreducible core, stripping away mask after mask of false selves in search of that hard core at the center, that pure, unique or true self* » (*Subjectivity, Identity, and the Body*, 18). Or, l'autobiographie de Martin se distingue de ces deux modèles. D'abord, en plus du contenu manifeste qui met en scène une fille au potentiel gaspillé qui stagne dans une école abrutissante, nous avons déjà avancé que l'accumulation de ses expériences ne s'organise pas dans une *suite*. Quoiqu'on puisse bien dire que notre protagoniste porte des masques car elle se déguise pour circuler dans un univers qui exige l'obéissance et la conformité, il s'agit de camouflage pour ne pas attirer l'attention de ses bourreaux. Pour Claire, se faire remarquer résulte toujours en punitions et en une marginalisation accrue ; en suivant superficiellement le modèle restrictif qu'on lui propose, elle accède paradoxalement à une sorte de paix provisoire et limitée depuis laquelle elle peut planifier et exécuter les activités réellement mais momentanément libératrices de sa vie sociale et intellectuelle clandestine. Toutefois, il ne s'agit pas d'une connaissance ou d'une révélation graduelle d'une sorte de noyau de caractère essentiel ; nous avons plutôt affaire à une fille qui ne change pas beaucoup au cours de la narration, une jeune uniformément développée dès le début qui *attend une évolution des mœurs* pour pouvoir déployer son moi authentique. Dans ce positionnement d'une protagoniste autobiographique, nous discernons une stratégie de sensibilisation à la condition féminine traditionnelle. Au lieu d'embarquer sur un des trajets les plus attendus, c'est-à-dire le développement ou la « découverte » de son moi autobiographique, Martin renverse ce scénario classique pour exposer une protagoniste déjà « complète » mais paralysée, pétrifiée dans un monde encore inapte à reconnaître son potentiel. La progression est

virtuelle, à venir, et à faire non à l'intérieur du personnage, mais à l'extérieur, au sein de son milieu social et culturel. Il semble en effet que cette façon de répondre à la quête de soi traditionnelle soit une manifestation de la tendance « préféministe » qu'Isabelle Boisclair attribue à Claire Martin, argument auquel nous nous référerons également plus loin dans le contexte de l'identification de la narratrice avec le rôle de l'enfant. Cette mouvance des années soixante qui, selon Boisclair, oppose dialectiquement un passé de captivité à un avenir de libération pour les femmes (*Ouvrir la voie/x*, 155) trouve un écho *formel* dans l'autobiographie de Martin.

### ***Dans un gant de fer et le corporel***

Martin re-équilibre momentanément son emprise unilatérale<sup>241</sup> et assez désincarnée sur le texte avec des lueurs d'une identification positive à l'être physique de Claire. Ces passages font connaître une jeune fille *à la découverte* du potentiel de son corps, ce qui souligne (de façon quand même ponctuelle) la différence entre le je de l'énoncé qui explore son monde et celui de l'énonciation qui commande le déroulement du récit depuis une perspective omnisciente. Les passages où il est question des robes difformes portées en famille et les vêtements de mode confectionnés et endossés dans l'absence du père indiquent une voie vers la nouvelle liberté et le plaisir qui viennent quand les filles assument leur corps de femme. De plus, la fatigue et les blessures qui résultent de la servitude domestique à la maison paternelle se transforment en intérêt et en

---

<sup>241</sup> La remarque suivante de Sidonie Smith qui commente la perspective autonome du sujet universel rejoint nos arguments dans le chapitre précédent sur les tendances observationnelles réalistes de Martin : « *the self comes to identify, classify, and know the world in a monologic engagement that establishes individual consciousness as the center and origin of meaning* » (*Subjectivity, Identity, and the Body*, 7).

envie d'apprendre des compétences utiles lors de l'exécution de tâches semblables chez la grand-mère qui, au lieu de donner des ordres, démontre un désir de partager ses connaissances avec sa petite-fille. Toutefois, si le fonctionnement et la puissance *du corps féminin* ne sont pas vraiment encore associés en 1965 au Québec à la valorisation féministe de la multiplicité et de la réciprocité, il faut dire que l'attachement martinien au type de sujet universel que Sidonie Smith élucidera plus tard s'avère très éloigné des tendances qui marqueront les décennies suivantes. L'identification martinienne à un sujet universel comparable à celui que dessine Smith démontre une connexion ambivalente au matériel, une réalité qui tout en exerçant une influence considérable dans toute vie<sup>242</sup> a une emprise particulière dans le quotidien des femmes et des filles qui circulent dans un milieu traditionnel. Cela dit, il faut souligner que Martin ne supprime pas le physique, au contraire. Ce qui est significatif ici est que plusieurs des évocations de ce qui est corporel critiquent les coutumes du milieu dans lequel Claire grandit. Elles se concentrent sur la puberté traversée dans l'ignorance et la crainte et la dégénération du bien-être des femmes associée aux maternités forcées et répétées, sans vraiment envisager comment la transformation en femme et l'enfantement pourraient se vivre autrement. Curieusement, ce sont ces aberrations liées à la reproduction qui se trouvent sans issue.

### ***Dans un gant de fer et les souvenirs de l'enfant***

Malgré les efforts de Martin de préserver une uniformité narrative qui garantirait l'intégrité de son histoire, ce qui semble effectuer une coupure tout aussi catégorique

---

<sup>242</sup> malgré les prétentions de certains auteurs de représenter certains personnages comme « purs esprits », ou presque



dans le texte est l'accent sur la *préservation* d'un « déjà-là » « complet » et fermé, et non sur un travail autobiographique conscient de son développement rétrospectif et cumulatif. Si l'emploi du connecteur « parce que »<sup>243</sup> établit une relation de cause-effet entre les deux occurrences de ne pas être parent et de se souvenir de son enfance, l'emploi des temps du discours pour constater rétrospectivement un lien entre le fait de ne pas avoir d'enfants et l'intégrité de la mémoire désaccentue en revanche tout sens de continuité et sépare le présent de l'énonciation du récit raconté. L'explication de ce lien sur le plan du discours a effectivement des conséquences curieusement doubles. Nous avons vu qu'il transmet le désir à l'époque de l'énonciation de régler des comptes, ou au moins de comprendre et d'expliquer les mécanismes qui ont permis le genre d'injustices souffertes par Claire de l'intérieur, de la perspective de qui les a vécues. Cependant, cela s'effectue à l'aide d'une narratrice qui s'exprime en tant qu'individu qui se veut complètement affranchi du monde aberrant du récit, et ainsi capable d'en donner une vision aussi panoramique qu'analytique. Il semble que Martin veuille s'attribuer simultanément la crédibilité d'attestation de qui n'a jamais vraiment quitté le monde de l'énoncé *et* la distance qui permet un examen totalisant.

Nous nous permettrons un bref détour pour signaler que si Martin raconte de nombreux épisodes mettant en scène des enfants débrouillards, capables de se construire une certaine vie sociale dans le dos du père, elle atténue leur ingéniosité en soulignant la

---

<sup>243</sup> Ici, et pour le reste de ce paragraphe, nous nous référons de nouveau au passage cité pour la première fois à la page 222 de ce chapitre du travail présent : « Parce que je n'ai pas d'enfants et que je n'ai pas eu l'occasion de passer dans le camp des parents, j'ai conservé sur un point la mémoire bien fraîche : quand c'est l'enfant qui a raison, il ne sert de rien de vouloir le persuader qu'il a tort. Il ne sert de rien, non plus de lui faire croire que vous êtes de bonne foi : cette comédie-là, il la discerne aisément. Si, par-dessus le marché, vous l'empêchez de parler, d'expliquer pourquoi il pense avoir raison, alors là, j'aime autant dire que les sentiments qu'éprouve cet enfant sont si peu flatteurs que mieux vaut ne pas leur donner de nom. Ce dont l'enfant est assoiffé, ce n'est pas seulement de tendresse, de caresses, de cadeaux, mais de justice. J'ai eu soif ! » (*JD*, 117).

bêtise de leur adversaire qui « n'avait aucune perspicacité » (*DGF*, 68), « croyait que nous mentionnons quand nous disions la vérité et vice versa » (*DGF*, 68-69) et « ne pratiquait pas souvent le deux et deux font quatre » (*JD*, 169). Ces explications de la réussite des exploits de supercherie accomplis par les jeunes de la famille sont significatives. Elles permettent de constater les différences entre les risques courus par des adolescents astucieux, certes, mais surtout en un mal de divertissements assez désespéré pour mener à la témérité<sup>244</sup>. Mais surtout, elles soulignent l'assurance de la voix narrative qui connaît la fin du règne de terreur du père, qui raconte la bravoure des enfants depuis la perspective de celle qui sait qu'ils ont réussi à se soustraire définitivement de la persécution paternelle, et donc qui gère le récit à sa guise. Les insistances sur l'extraordinaire ineptie du père aident à situer le je de l'énoncé et ses co-conspirateurs dans des circonstances qui rendent pratiquement possibles leurs activités. Sans cette explication de la réussite de leurs complots, les jeunes se confondraient avec la narratrice aux allures infaillibles. Il faut dire qu'ici, la narratrice ne donne pas l'impression que les enfants sont aussi assurés qu'elle ; elle brise momentanément la confiance uniforme de la narration.

### **La (pro)création et la marginalisation des femmes**

Le signalement de la condition de « non-parent » attribue effectivement une autorité singulière à la voix énonciatrice. Nous verrons aussi plus loin que la

---

<sup>244</sup> Nous ne voulons pas mettre en doute l'exécution des nombreux complots qui ont trompé le père. Nous désirons plutôt cerner les indications de différences entre l'audace des personnages qui agissent au moment de l'énoncé sans savoir si leurs projets seront découverts et l'omniscience de la voix énonciatrice qui sait qu'en général, les enfants auxquels l'énoncé se réfère se sont bien tirés de ces aventures.

concentration sur la conservation, voire sur l'empêchement de la corruption de la mémoire<sup>245</sup> suggère un souci d'exactitude « négatif » envers un passé conçu comme délimitable et fini qui coexiste paradoxalement avec le potentiel censé ouvert de la fille. Ici, il faut comprendre « fille » dans deux sens : la jeune Claire elle-même et son statut d'enfant contrairement au rôle maternel de sa mère. Nous avons déjà cité quelques ouvrages du corpus théorique et critique consacré à l'analyse et à la déconstruction du mythe de la mère immobilisée dans son immanence. Nous sommes en train de voir comment l'autobiographie de Claire Martin, comme d'autres autobiographies de femmes, d'ailleurs, se raconte depuis une perspective qui se veut de la fille, c'est-à-dire décidément pas de la mère, dans le double désir de souligner le rejet du chemin de la soumission emprunté par la mère, et d'affirmer le potentiel qu'a la fille (la protagoniste ainsi que la voix narrative) de vivre autrement, d'imposer sa subjectivité.

Si Claire Martin n'arrive pas à envisager la maternité autrement qu'en les termes de l'objectification observée par sa protagoniste, sa condamnation du mépris dont *la mère de Claire* est la cible se fait dans des contextes très spécifiques. Un exemple notable est l'exposé du discours aberrant des religieuses du couvent. Le passage en question, qui intervient d'ailleurs durant la petite enfance de Claire, est celle où Dine annonce au pensionnat que « -[m]aman a eu une belle petite fille » à la naissance de Thérèse, la sœur cadette (*DGF*, 78). On la corrige en insistant qu'elle aurait dû dire « -[j]'ai eu une belle petite sœur » (*DGF*, 78). Les commentaires de la narratrice qui suivent ces « citations » critiquent au présent les implications pudibondes de ce redressement, c'est-à-dire la

---

<sup>245</sup> Elle emploie effectivement le mot « fraîche ».

distanciation de la naissance d'un enfant de l'évocation de son sexe anatomique<sup>246</sup>, de l'acte sexuel, de la grossesse et du travail. Cela se fait sur un ton moqueur au discours indirect libre qui vire à l'analyse : « Il va de soi que la naissance d'une sœur est un événement décent où la chair n'a pas de place tandis que celle d'une fille, même pour une maman chrétienne et tout, implique un enfer charnel qu'on se doit d'ignorer » (*DGF*, 78). Nous avons affaire de plus à une critique de la dévalorisation du rôle maternel chez les sœurs. La mère n'a pas de *fille*<sup>247</sup> ; son enfantement se voit effacé derrière l'insertion de la *sœur* dans la famille qui est d'ailleurs menée par le père. Cet exposé nuancé du traitement aberrant de la mère se montre pourtant ambivalent ; plutôt que de revendiquer une valorisation véritable, non réductrice, de la maternité, et plus spécifiquement de la mère dans le récit qui nous intéresse<sup>248</sup>, la narratrice se limite à insister sur le refus catégorique de ce rôle. Ce rejet est pourtant provoqué par la constatation des conditions particulières dans lesquelles enfantent les femmes qui suivent l'interprétation la plus sévère de la loi catholique.

Si la protagoniste et la narratrice de *Dans un gant de fer* ne considèrent guère le potentiel productif de la maternité, la disposition critique de Martin envers la procréation s'exprime plus directement lorsqu'il s'agit de l'héritage paternel. Le passage où il est question de la ressemblance des enfants à l'un ou l'autre des parents s'ouvre sur l'affirmation que les plus jeunes étaient, au début, moins maltraités par le père à cause

---

<sup>246</sup> « Fille » implique plus immédiatement le sexe de l'enfant, tandis que « sœur » évoque davantage son rôle dans la famille.

<sup>247</sup> Si l'idée répandue de la « possession » de l'enfant par la mère a déjà été l'objet de remises en question fertiles (dans *La Virevolte* de Nancy Huston, entre autres), ce n'est pas le sujet qui nous intéresse ici. Nous réfléchissons plutôt à la suppression discursive de la mère de l'économie reproductrice.

<sup>248</sup> On ne trouve notamment pas dans l'autobiographie de Claire Martin des déconstructions potentiellement fécondes de la « reine du foyer », mythe qui circulait avec une insistance particulière lors des réfutations des revendications du suffrage féminin qui avaient cours durant l'entre-deux-guerres (voir le deuxième chapitre de ce travail), et qui retenait encore de l'influence au moment de l'énonciation de *Dans un gant de fer*.

des cheveux blonds et des yeux bleus qu'ils tenaient de lui, et se termine sur Marguerite, qui « avec l'adolescence, [...] se mit à ressembler merveilleusement à maman, en blond. Son sort s'en trouva bouleversé » (*DGF*, 119). L'attitude de l'autobiographe envers le phénomène de la parenté et de l'appropriation paternel des enfants se déploie cependant avec plus de véhémence un peu plus tôt dans la lecture. La narratrice cite d'abord, hors d'une interlocution particulière, le circulaire et répétitif « -[m]oi à qui tu dois la vie... Toi qui me dois la vie... » auquel il est impossible de répondre (*JD*, 108). Suit une introduction discursive et analytique : « Devoir, quand la reconnaissance vous est impossible, c'est assez douloureux et ça devient tout à fait moche si c'est de la vie qu'il s'agit » (*JD*, 108). On retourne ensuite au moment de l'énoncé :

Lorsque je fus assez avertie pour comprendre à quoi je la devais, comment il se faisait que j'étais là, moi, un être humain, avec mon existence à mener et ma mort à mourir à l'autre bout, toute cette horreur qui m'était imposée en conséquence d'un bref plaisir pris aux dépens d'une pauvre femme malade, apeurée, réduite à l'état d'objet dont on se sert et qu'on pousse du pied après ; quand je compris que je n'étais rien que le résultat de cette chose commise sans amour, subie avec horreur et religion d'une part, et menée avec haine de l'autre, je m'offris quelques bonnes fureurs. J'avais beau chercher un sens à tout cela, je n'y arrivais pas. Mon sort, et celui de tous mes frères et sœurs, me semblait pire que celui des animaux. Je ne comprenais pas comment il se faisait que nous avions été, d'avance, condamnés à être haïs, mais que nous avions été faits quand même (*JD*, 108).

La qualité aberrante de cet engendrement suppose une fermeture envers l'avenir, voire une absence de potentialité décrétée dès le début. La « mort à mourir à l'autre bout » clôt la trajectoire de la vie aussitôt qu'elle est commencée dans ce schéma. Ce scénario est effectivement qualifié dans le paragraphe qui le suit d'« équation », complète et finie. (*JD*, 108). Ici, l'enfant dépérit au même titre que la mère à cause des conditions

dans lesquelles sa naissance se produit. Le « bref plaisir », la femme « réduite à l'état d'objet », le sort « pire que celui des animaux », la condamnation d'avance des enfants, communiquent une vision d'ensemble d'immanence liée à la procréation. Ce qui plus est, à part la mention de la religion, ce passage ne situe pas l'immobilisation qui caractérise ici la reproduction dans les circonstances spécifiques et extrêmes de la famille qui nous intéresse. Bien que cela soit entendu, on ne spécifie pas que les participants de l'acte sexuel évoqué sont les parents de la protagoniste. Cela donne, au moins momentanément, l'impression qu'il s'agit de la répétition anonyme d'un viol millénaire. En outre, le résultat de cet acte est « un être humain », comme tout le monde. Il s'agit d'un refus général de la maternité ; ou plutôt de son incarnation la plus pénible, qui peut avoir cours partout et toujours, il suffit que la subjectivité de la mère comme individu soit attaquée. Les temps du récit relèguent ce désespoir à la jeunesse de la protagoniste, et la transition vers l'épisode suivant concerne le je de l'énonciation qui a « pu aimer, plus tard, trouver la chair bonne » (*JD*, 108). Or, ce développement demeure un « mystère », expliqué « peut-être [...] [par le fait d'] avoir si souvent entendu mon père répéter que l'amour est stupide et la chair abjecte. Peut-être que l'esprit de contradiction m'a sauvée de la frigidité comme de tous les autres malheurs » (*JD*, 108). En effet, le chemin entre le découragement apparemment sans issue de l'énoncé et le bien-être paisible de l'énonciation reste dans l'obscurité ; nous n'avons aucune idée du parcours qui a permis d'arriver à une sexualité épanouie après la terreur et le dégoût associés initialement à l'acte sexuel. Les passés composés brisent le récit ordonné et connecté cité ci-dessus qui raconte l'aversion croissante du je de l'énoncé. Cet individu comprend progressivement dans ce passage le piège qui referme sa mère, et il y a peu dans la démoralisation

répandue qui suggère que cette situation n'est pas commune à de très nombreuses femmes. Ici, la perspective de l'enfant doit se comprendre surtout dans le sens oppositionnel, « négatif » d'un refus de la position de la mère. L'engendrement dont Claire est le résultat et le lien mère-fille sont malsains, ce qui empêche notre protagoniste d'envisager la reproduction de ce duo avec une fille à elle.

Dans une optique romanesque, Lori Saint-Martin résume la difficulté des conditions dans lesquelles la fille issue d'une famille traditionnelle observe sa mère : « Au delà de l'ambivalence qui caractérise l'ensemble des rapports humains, la relation mère-fille est chargée de conflits exacerbés par les contraintes sociales, notamment par la féminité que la mère doit, de gré ou de force, transmettre tel un cadeau empoisonné » (*Le nom de la mère*, 301). Pour la voix de fille de Claire Martin, la solution semble à l'époque de l'énonciation se présenter sous les formes de la rupture de la chaîne familiale en plus de la quête de la subjectivité ailleurs que dans la procréation. Saint-Martin confirme cette tendance à la non-identification dans les romans : « Les filles récusent toute ressemblance, sur le mode du déni [...] Pour faire leur vie, elles sont prêtes à brûler tout ce qui se trouve derrière » (*Le nom de la mère*, 56). Comme nous sommes en train de voir, la narratrice rejette l'hérédité paternelle qui risque spécifiquement d'abîmer le caractère de Claire et une objectivation ancestrale de la mère qui semble inévitable. En outre, le changement du sujet de discussion est révélateur ; la narration passe subitement et curieusement du rejet de l'engendrement<sup>249</sup> à la connaissance du plaisir sexuel. On a

---

<sup>249</sup> Si ce refus concerne explicitement les misères extrêmes citées du passage qui nous intéresse, il faut dire également que c'est la seule vision de la maternité que Martin nous offre. Donc, pour ce qui est des deux tomes de *Dans un gant de fer*, d'ailleurs la seule source que nous puissions vraiment considérer dans une étude du projet *autobiographique* de Claire Martin, la mère exploitée demeure la mère qui influence l'auteure. L'absence de suggestions que la maternité peut parfois être saine, ou même épanouie, nous oblige à conclure que pour les je de *Dans un gant de fer*, la condition maternelle est néfaste. Nous verrons plus loin que bien qu'ailleurs dans le texte la persécution liée à la reproduction féminine soit située dans le

effectivement l'impression que Martin ne veut pas vraiment aborder la maternité depuis le plan de l'énonciation, en dépit de l'ambivalence potentiellement riche et manifestement irrésolue des sentiments de Claire envers sa mère. Un rare moment de réflexion à ce sujet se fait au présent de la narration, certes, et comprend une bonne mesure d'introspection. Rétrospectivement, la narratrice est capable d'exprimer ce pour lequel Claire n'a pas de mots : « Bien que je l'adorasse, je crois que j'en voulais à maman d'avoir épousé cet homme, de me l'avoir donné pour père, d'être trop faible pour le réduire. Cela, bien entendu, tout au fond de moi, dans l'informulé » (*DGF*, 134). Néanmoins, la perspective de l'enfant déçue prend toute la place. La narratrice ne fait preuve d'aucune tentative d'explorer le point de vue de la mère, ou de la voir comme individu à part entière. Il faut dire, en outre, que si les multiples difficultés auxquelles la mère fait face forment un thème récurrent du développement de *Dans un gant de fer*, ses propres pensées sont rarement explorées.

Nous ne voulons pourtant pas donner l'impression que l'optique sombre dans laquelle la maternité est considérée est systématiquement dépourvue de contexte. Bien au contraire, on établit dès le début les particularités malades du milieu :

Ma pauvre mère et ses contemporaines ont vraiment vécu l'étape la plus étouffante de l'aventure féminine.

---

contexte spécifique du milieu dans lequel Claire circule, la narration n'envisage pas la maternité autrement, ne propose pas des conditions qui pourraient améliorer le sort des mères. Même si nous quittons l'autobiographie de Martin, nous ne trouvons aucune mère épanouie dans les romans martinien des années soixante. Gabrielle de *Doux-amer* (1960), une auteure réussie, est sans enfant, ce qui peut pourtant s'expliquer par la rareté des mères qui avaient la possibilité d'exercer un métier créatif à l'époque. La mère de *Quand j'aurai payé ton visage* (1962) fait preuve des attitudes bornées associées aux bourgeois les plus conformistes. Pour trouver, seulement, une mère *heureuse*, il faut chercher jusqu'à *L'amour impuni* (2000). Ce personnage se contente nonobstant de pourvoir aux besoins de son mari et de son fils, elle ne vise ni le développement personnel, ni l'invention.



Aventure, je crois, plus pénible ici qu'ailleurs car, si à l'écart que nous soyons, nous avons été au point de croisée de toutes les réactions, au carrefour le plus battu qui se vît jamais sur le chemin de la cagoterie (*DGF*, 13).

Suivent des scénarios d'un catholicisme assez spécifique. Prenons par exemple le curé qui défend à la femme de ménage de la famille de subir l'hystérectomie « sous prétexte qu'elle était encore d'âge à procréer », en dépit de ses six enfants et du danger mortel auquel elle s'exposerait en cas d'une nouvelle grossesse (*JD*, 89). L'air perpétuel et implacable de cette interdiction se communique dans les imparfaits qui encadrent la discussion remémorée : « “Mais elle serait morte et elle a six enfants” rétorquaient les pauvres réprouvés. “Ce n'est pas Dieu qui a inventé les opérations et une autre aurait pu élever ses enfants” répondait le curé » (*JD*, 89). Que le je de l'énonciation « pense bien qu'à cette époque, pour les hystérectomies, les curés avaient plus à dire que les médecins » (*JD*, 89) a l'effet d'éloigner le refus de cette intervention du présent de la narration, de le situer dans un autrefois aux allures « préscientifiques ». Malgré cette distanciation et cet ancrage de l'épisode dans l'énoncé, comme nous avons avancé plus haut, les horreurs de la maternité menée et encadrée de sorte que les femmes en sortent blessées et terrorisées quand elles n'en meurent pas tout court sont la seule, et donc la définitive incarnation de la maternité selon les je de *Dans un gant de fer*. Il n'y a aucune tentative de réexaminer cette condition depuis l'époque de l'énonciation, période où les règlements procréatifs catholiques qui mettent en danger le bien-être et la vie des femmes d'âge reproductif avaient d'ailleurs moins de prise que durant l'entre-deux-guerres.<sup>250</sup> Le

---

<sup>250</sup> Deux chapitres en particulier de *The Catholic Origins of Quebec's Quiet Revolution (1931-1970)* de Michael Gauvreau, couvrent l'évolution dans les attitudes envers le mariage et la reproduction menée par des groupes de jeunes élites catholiques au cours de la période indiquée. Le chapitre 3 (77-119) examine l'importance croissante accordée à la compatibilité et à l'épanouissement sexuel mutuel des époux et le

désespoir s'accroît et se perpétue lorsque le père est au courant des sorties de Dine. Sa fille doit subitement le convaincre qu'il s'agit d'une relation sérieuse et

[a]u bout de vingt-quatre heures, c'était "Puisque tu vas te marier..." et conseils généraux sur le saint état de mariage, l'obéissance au mari, l'éducation chrétienne des enfants et l'obligation de les allaiter longtemps de façon que le mari puisse se satisfaire (ça n'était pas dit comme ça) sans que sa femme soit sans cesse enceinte. C'était, au reste, le système que mon père avait imposé à maman. Autrement, je raconterais ici l'histoire de quatorze enfants-martyrs au lieu de sept (*JD*, 131).

Cette simple constatation de la répétition paternelle des mêmes messages, accompagnée d'une récapitulation d'une douleur multigénérationnelle et cyclique, renforce la difficulté qu'a Martin à incorporer le concept de la reproduction à l'avenir, de percevoir son potentiel (pro)créateur.

Si Martin se limite à lamenter le rôle néfaste de la mère qui subit les usages les plus intransigeants du catholicisme ultra-conservateur ayant cours dans le milieu où grandit sa protagoniste, son traitement de la *formation* des jeunes s'ouvre davantage au potentiel d'un avenir prometteur. Cela est particulièrement significatif parce que même si son je de l'énoncé est né trop tôt pour bénéficier des changements dans les pratiques scolaires et universitaires ayant cours à l'époque de la Révolution Tranquille, son autobiographie laisse entrevoir des lueurs d'espoir pour ce qui est des nouvelles possibilités d'apprentissage. Le passage qui concerne la première femme à fréquenter une

---

chapitre 5 (175-246) explore les nouvelles interprétations de la loi catholique pour ce qui est de la contraception. Si la procréation illimitée demeure la position officielle de l'Église, ce texte témoigne d'une discussion intensifiée des avantages de la planification des rapports sexuels dans l'objectif d'avoir une emprise accrue sur le nombre et le *timing* des naissances. Bien que les initiatives dans ce sens elles-mêmes n'aillent pas très loin dans la contestation, que l'esprit de ces réformes soit axé sur la qualité de vie des deux époux, et des parents éventuels, est révélateur. Le diktat de la procréation non contrôlée coûte que coûte se voit interrogé chez plusieurs jeunes de manière particulièrement organisée et soutenue durant la période transitionnelle de la Révolution Tranquille.

université de la ville de Québec<sup>251</sup> est notable, puisqu'il positionne cette « audacieuse »<sup>252</sup> en tant que fille de ses « parents qui permettaient à leur enfant de se fourvoyer dans un milieu si peu en accord avec la vocation féminine ! » (JD, 137). L'admiration joyeuse qui colore les réflexions de cette section sur l'avenir<sup>253</sup> prometteur pour les générations futures<sup>254</sup> de femmes instruites démontre une identification avec les jeunes femmes qui bénéficient encore pleinement de la liberté qui semble accompagner le statut de fille et non de mère. La référence railleuse formulée au discours indirect libre aux limites de la « vocation féminine » dans la citation précédente trouve effectivement un redoublement funeste et contrastif à la page suivante dans cette phrase souvent citée : « Mais les maternités annuelles, les nuits blanches, les jours noirs, les allaitements, les lessives, la cuisine et pour finir l'éclampsie ou les fièvres puerpérales, rien à dire. Vocation féminine » (JD, 138). Notons aussi que l'absence de verbes ou d'autres marqueurs temporels dans cette vision cyclique du soin des enfants renforce l'idée de stagnation éternelle que Martin associe à l'état maternel. Il faut dire que la condamnation qu'elle fait des conditions *historiquement et culturellement spécifiques* qui empêchent les filles d'entreprendre des études véritables ou de faire ce qu'elles veulent de leur vie ne se voit pas toujours dans ses lamentations sur le sort des mères (traditionnelles), qui est, lui aussi, tout aussi contextuellement déterminé. L'intéressée à laquelle cette autobiographie

---

<sup>251</sup> Comme cette femme n'est ni nommée ni présentée au lecteur, et elle faisait sans doute partie d'un (petit) groupe de pionnières, nous interprétons ce « personnage » du texte de Martin comme représentante symbolique de toutes les femmes qui ont participé aux refus initiaux d'accepter l'exclusivité masculine traditionnelle aux études supérieures. Une recherche Internet n'a pas donné de réponse précise pour la première femme à être admise à une université de la ville de Québec, ce qui nous amène à spéculer qu'il n'y a pas eu *une seule* première étudiante, mais qu'il s'agissait plutôt d'une première cohorte comprenant des femmes.

<sup>252</sup> L'expression est de Martin, et elle figure à la même page que la citation qui suit cette note (JD, 137).

<sup>253</sup> depuis la perspective de l'énoncé

<sup>254</sup> depuis la perspective de l'énoncé

se réfère<sup>255</sup> atteint la mi-vingtaine avant de pouvoir « mettre deux idées bout à bout » (*JD*, 134), mais la saveur univoque du texte laisse entendre que la fille inventive et « autodidacte » (*DGF*, 181) du premier tome a beaucoup en commun avec la femme qui a finalement pu repenser les plus ignorantes de ses propres idées. La voix de l'énonciation prolonge l'espoir de l'apprentissage futur mélangé au regret du temps perdu à relire les livres médiocres auxquels la jeune Claire a accès : « Et dire que le temps me manque, maintenant, pour relire autant que je le voudrais ! » (*JD*, 140). Ainsi, nous avons affaire à un chemin d'apprentissage vu autant du point de vue projectif que rétrospectif, mêlé d'un plaisir indirect qui permet, dans un certain sens à la fille précoce et à la femme aguerrie de partager les triomphes des femmes de la génération suivante. Les ambitions de Claire commencent en effet à se réaliser pour d'autres au moment de l'énonciation.

## Conclusions

---

<sup>255</sup> Nous ne pouvons vraiment parler de « protagoniste » ici puisque Claire n'est qu'adolescente à la fin du texte qui suit un ordre chronologique approximatif, et on peut cerner la Claire autobiographique avec plus d'assurance dans les passages où les temps du récit sont employés. Il ne s'agit pas tout à fait de la narratrice non plus, qui s'identifie plutôt d'après ses fonctions de conteuse et de commentatrice que d'après sa connexion ostensiblement directe aux expériences de l'intéressée de l'autobiographie. Il faut dire d'ailleurs que toute la phrase que nous citons ici est formulée de manière singulière : « Quand j'aurai avoué qu'à vingt-cinq ans j'étais fasciste et antisémite- et ça n'est pas un aveu qui m'est facile car le racisme est bien l'infirmité la plus répugnante parmi les diverses laideurs de l'humanité- quand j'aurai avoué ça, dis-je, on peut bien reporter d'un an encore ma capacité de mettre deux idées bout à bout » (*JD*, 134). Le futur antérieur suggère l'anticipation d'un événement à venir (l'aveu). Or, l'aveu s'est déjà produit, puisque l'emploi même de l'expression « aveu » implique automatiquement l'(auto)accusation ou la reconnaissance d'une faute. Le je qui dit « [q]uand j'aurai avoué » ne soupçonne supposément pas encore la prise de conscience à venir tout en la signalant. Ce « pressentiment » paradoxal et artificiel donne une impression d'omniscience troublante qui compresse le temps pour « boucher les trous », pour suggérer que tous les je ont accès aux mêmes connaissances, qu'ils sont tous aussi « fiables » les uns que les autres, que la maîtrise de l'histoire est uniforme. Curieusement, cela se fait à l'aide d'un contenu manifeste qui examine les égarements du passé. Le je qui dit « [q]uand j'aurai avoué » occupe une curieuse sorte de *no man's land* entre le je de l'énoncé « antisémite et fasciste » et le je de l'énonciation qui a avoué les erreurs en question. De par le sens du verbe, celui qui avoue assume ses propres erreurs. Pourtant, on ne peut même pas dire « ses » erreurs parce que le je « antisémite et fasciste » n'est ni le sujet qui va les avouer, ni celui qui les a avouées. Si l'aveu se produisait au moment de l'énoncé, ce je ne serait effectivement ni fasciste ni antisémite.

Vu que le projet autobiographique de Claire Martin n'explore ni de manière très explicitement introspective ni de façon très « littéraire » les effets de l'énonciation sur l'énoncé, qu'elle construit son texte plutôt sur le principe inverse, misant sur la référentialité de la langue et l'intégrité de son histoire, nous nous sommes concentrée sur son insertion des paroles de ses personnages et ses choix des temps des verbes pour tenter de cerner le va-et-vient entre l'énoncé et l'énonciation. Cette analyse nous a permis d'examiner dans ce chapitre les mécanismes qui sous-tendent l'assurance déclarée dans le chapitre précédent. Nous avons noté que ses mouvements entre le plan du discours et celui du récit tendent à se confirmer mutuellement, ce qui a pour résultat un texte qui semble univoque, voire unilatéral. Ses stratégies de mise en scène des dires de ses personnages visent un encadrement serré, tout en laissant voir la férocité des antagonistes de Claire. L'attitude pour le moins méfiante de Martin envers la condition maternelle s'exprime à travers une revendication du rôle de l'enfant chez sa narratrice. Ce positionnement sous-tend le texte au dessein uni(voque) et il trouve son écho dans la stabilité voulue du sujet universel auquel Martin s'identifie. Dans notre chapitre final nous étudierons le langage (souvent emprunté et reconstitué au discours indirect) qu'elle emploie pour aborder les deux enjeux majeurs de la condition féminine et de la scolarisation vis-à-vis de la discussion de ces questions dans les documents officiels des années soixante.

## Chapitre 5

### *Dans un gant de fer* et les projets de réforme des années soixante

#### Introduction

Nous avons examiné dans le premier chapitre du présent ouvrage le contexte littéraire dans lequel *Dans un gant de fer* est publié. Ici, pour situer l'autobiographie de Claire Martin relativement à d'autres types de pensée à l'époque de sa parution, nous nous pencherons notamment sur des textes réformateurs savants-officiels qui nous semblent représentatifs des préoccupations des années soixante au Québec. Comme les insatisfactions exprimées dans l'autobiographie concernent principalement les conditions de vie des femmes et l'expérience décevante de Claire à l'école, nous analyserons le traitement martinien de ces problèmes vis-à-vis des revendications analogues dans les Rapports Bird et Parent. Il ne s'agit pas vraiment de comparer les textes pour contrôler le degré auquel ils se confirment mutuellement, ou de tenter de « corroborer » le contenu personnel de l'autobiographie, mais de voir comment les textes se complètent. Il est évidemment question de deux types différents de textes, et leurs particularités influencent et limitent tout rapprochement. Cependant, il faut dire que *Dans un gant de fer* et les Rapports ont beaucoup en commun, non seulement thématiquement, mais sur le plan de l'expression. L'autobiographie de Martin mise sur une référentialité documentaire « fiable », et les Rapports proposent clairement des améliorations aux lois et aux programmes existants à l'aide de données et d'enquêtes auprès de particuliers. Quoique les Rapports n'aient été lus directement que par une élite spécialisée, les attitudes

derrière leur formulation ont modifié le travail et la vie quotidienne de tous en même temps qu'elles ont été inspirées par les exigences différentes de la vie « moderne ».

Avant de passer à l'analyse de ces sources principales, nous trouvons pertinent d'ajouter une deuxième section introductive sur le fonctionnement potentiel de l'autobiographie comme source historique. Après avoir présenté ces considérations initiales, nous passerons à une considération de l'envergure *manifestement* collective de *Dans un gant de fer*. Ensuite, nous examinerons le *Rapport Bird* afin de constater les façons dont les observations des chercheurs et de Martin se complémentent concernant les rôles féminins et le mariage. Nous verrons que les croyances et les pratiques dont nous discuterons laissent des traces différentes, ce qui problématise le fonctionnement potentiel de l'autobiographie comme un document parmi d'autres. De plus, nous comprendrons les récriminations martiniennes concernant les ressources et la philosophie éducatives de l'époque de son enfance à la lumière des discours réformateurs du *Rapport Parent*. Nous verrons que la protagoniste de *Dans un gant de fer* semble justement *attendre* les changements qui seront préconisés officiellement quarante ans après son enfance. Notre point de vue rétrospectif nous permettra de voir que les revendications communes entre Martin et les contributeurs aux Rapports s'expriment différemment, et que ces tensions témoignent d'intérêts *variables* derrière les consensus qui ont permis des remises en question à grande échelle des rôles des femmes et de l'appareil scolaire.

### **L'autobiographie comme source historique**

Nous verrons dans la section suivante du présent travail quelques passages qui suggèrent que des aspirations de représentation collective alimentent le projet autobiographique de Claire Martin. Pour commencer à situer la visée documentaire de Martin relativement aux textes officiels qui abordent des problèmes semblables, il convient de nous rappeler la contemporanéité des antécédents de la discipline qui est devenue, notamment aux États-Unis, *women's history*. Dans *The Majority Finds Its Past*, qui combine l'autobiographie et la théorie, Gerda Lerner raconte ses débuts d'étudiante au doctorat en histoire durant les années soixante (xvii-xxxii). Elle cherche à démontrer, à l'aide de textes de femmes<sup>256</sup> et non des textes que des hommes ont écrits à leur sujet (118, 136), que la participation féminine à l'évolution sociétale est considérable, et que les activités des femmes sont plus liées aux « grands moments des époques » que l'on pourrait penser en lisant l'histoire traditionnelle. Elle revendique notamment la reconnaissance que l'histoire des femmes, loin d'être marginale ou même séparée des événements décisifs, indique souvent l'*intégration* des activités des hommes et des femmes, leur participation commune aux projets qui façonnent leur existence (121, 131). Il faut dire qu'elle développe ces idées tout en restant consciente du statut subalterne et des rôles traditionnels des femmes (116, 120). Les écrits que Lerner examine sont d'ailleurs massivement personnels et autobiographiques, étant donnée l'exclusion traditionnelle des femmes des positions d'influence officielle, et elle insiste sur la pertinence politique de ces genres de textes (122, 136). Liée à ces notions est la phrase qui est devenue « *[t]he early rallying cry of the white, middle-class feminist movement* », selon l'expression de Sidonie Smith (*Subjectivity, Identity, and the Body*, 160). Si le

---

<sup>256</sup> Elle se concentre sur les écrits des Américaines, et l'Amérique changeante depuis l'indépendance, mais ses techniques de lecture se prêtent à d'autres contextes.



refrain « le personnel est politique » est maintenant si familier qu'il est presque devenu un slogan, voire un lieu commun, il faut dire que la conscience qu'il évoque était révolutionnaire quand Gerda Lerner l'historienne et Claire Martin l'autobiographe travaillaient, chacune à sa manière, pour faire valoriser les perspectives féminines. Lerner ne réclame rien de moins que la révision de l'histoire traditionnelle pour y incorporer les perspectives féminines (*The Majority Finds Its Past*, 126, 142). Or, son travail de pionnière suscite en 1963 les doutes de ses directeurs de thèse, qui n'attribuent d'abord qu'un intérêt limité et éphémère, et un statut périphérique vis-à-vis de l'histoire traditionnelle, à ce projet (xxii, xxv). Rendue en 1979, Lerner constate avec plaisir que d'autres historiennes ont pris le relais et que l'importance de *women's history* ne fait plus de doute (142).

Que Gerda Lerner affirme au milieu des années soixante la pertinence des textes des femmes dans le mouvement vers une compréhension plus complète du passé coïncide de manière frappante avec la parution de l'autobiographie de Claire Martin, puisque celle-ci met l'accent sur la valeur documentaire de son témoignage. De plus, on l'a lu au début d'une manière typiquement « historique », en considérant surtout la factualité des événements racontés ; c'est-à-dire qu'on l'a trouvé digne d'être jugé en tant que représentation de la réalité, quoique certains aient estimé que ce but n'a pas été atteint (voir le premier chapitre du présent ouvrage). À la différence des premiers lecteurs de l'autobiographie de Martin qui songeaient à sa valeur historique, nous ne considérons pas la « vérité vérifiable » de ce qu'elle raconte, mais plutôt les formes que prend sa participation aux débats des années soixante. Actuellement, pour nous l'étude de *Dans un gant de fer* à côté des textes officiels visant une explication de pratiques sociales ou

éducatives devenues désuètes, ou qui n'ont jamais vraiment fonctionné, ainsi que le développement de remèdes appropriées, est d'un intérêt particulier. Si les Rapports étudiés ici ne se présentent pas explicitement comme de l'histoire, les qualités documentaires du projet de leurs auteurs mettent quand même l'accent sur les aspects historiques de leur travail. En cherchant une compréhension aussi complète et inclusive que possible de l'époque du passé québécois qui nous intéresse, dans l'esprit de *women's history*, nous examinerons *Dans un gant de fer* et les textes officiels qui lui sont contemporains en restant consciente de la spécificité du point de vue et des intérêts de chacun. Nous pourrions ainsi valoriser la contribution personnelle d'une femme qui écrit avant l'arrivée généralisée des femmes aux postes d'influence, *ensemble avec* des textes qui résument les modifications institutionnels qui changeront de manière fondamentale la vie des femmes et des élèves, deux groupes directement concernés dans l'autobiographie de Martin. Cette sorte d'appréciation du récit littéraire qui nous intéresse permet de relativiser la suprématie des discours officiels de l'époque, et la version de la réalité qu'ils affirment. Il faut dire qu'examiner l'autobiographie de Martin face aux documents réformateurs des années soixante nous permet de la comprendre dans un sens particulier, puisque ce qu'elle partage avec ces textes fait ressortir ce qui est original dans sa contribution aux courants revendicateurs de l'époque. *Dans un gant de fer* fait écho à nombre des préoccupations officielles qui lui sont contemporaines, ainsi qu'à l'assurance qui caractérise le ton savant employé par les dirigeants socioculturels. Or, son approche personnelle et littéraire complète le caractère administratif et utilitaire des Rapports pour nous offrir un aperçu de la *profondeur* des réclamations, des besoins non satisfaits, d'un individu. Rappelons que les perspectives individuelles sont également un fondement

des textes officiels, puisque les conclusions de ces documents s'alimentent, au moins en partie, d'enquêtes auprès des particuliers. L'autobiographie de Martin est une (re)construction de situations superlatives, d'exemples extrêmes de la souffrance partagée par sa génération, quoiqu'elle insiste également sur la singularité de ses souvenirs. Cependant, elle fait aussi appel à des expériences partagées, ce qui met en relief une dimension plus directement et explicitement collective de son histoire.

Lorsqu'on considère la contribution potentiellement historique de *Dans un gant de fer*, il faut rester conscient des deux objectifs apparemment contradictoires de Martin. Pour cette auteure, la spécificité du milieu qu'elle évoque est fondamentale, et elle la commente notamment sur deux plans. Le temps et l'espace de l'entre-deux-guerres au Québec donnent le contexte général de l'intrigue. Rappelons en outre la mentalité particulière qui gouverne la vie de Claire en tant que fille individuelle, c'est-à-dire le puritanisme paternel qui semble excessif, voire incroyable, à ses connaissances et aux proches de sa famille nucléaire.<sup>257</sup> Il faut dire que ces réactions affectent la vie sociale de Claire malgré l'austérité qui se généralise durant l'entre-deux-guerres au Québec. Sur le plan du contenu, Martin situe ses écrits, et elle en limite l'envergure. Linda Anderson souligne effectivement la pertinence d'un « *documentary aspect of the*<sup>258</sup> *autobiography, which maps the complexities of the social subject existing in a particular time and place* » (*Women and Autobiography in the Twentieth Century*, 142). Elle nous rappelle toutefois qu'il faut tenir compte des circonstances variées qui résultent de la situation économique et des attitudes envers l'ethnie et la sexualité. Sidonie Smith souligne

---

<sup>257</sup> Rappelons par exemple l'incrédulité des amoureux des sœurs de Claire, face aux accusations paternelles d'impropriété qui gâchent même les fréquentations les plus innocentes (*JD*, 199-200) et la liberté relative dont jouissent les cousins (*JD*, 181-182).

<sup>258</sup> Elle se réfère ici à l'autobiographie *Zami: A New Spelling of My Name*, d'Audre Lorde, mais son observation est pertinente pour ce qui est du cas qui nous occupe.

également la spécificité de toute entreprise autobiographique, qui doit néanmoins être alimentée du contexte dans lequel elle se développe : « *Intent on bringing culturally marginalized experiences out from under the shadow of an undifferentiated otherness, the autobiographical manifesto anchors its narrative itinerary in the specificities and locales of time and space, the discursive surround, the material ground, the provenance of histories* » (*Subjectivity, Identity, and the Body*, 158). De plus, sa mention du « *discursive surround* » et de la « *provenance of histories* » fait allusion à la spécificité du langage de l'énonciation autobiographique, en plus de celles des conditions de vie examinées dans l'univers de l'énoncé. Il faut dire que les expériences que Martin se remémore en tant que femme sont effectivement « *culturally marginalized* », et que sa façon de raconter reflète une relation trouble au langage « officiel » de l'époque où elle écrit. Nous reviendrons à cela plus loin. Pour ce qui est du positionnement de Martin relativement aux vecteurs de l'ethnie, de la sexualité et des circonstances économiques, Smith souligne que « *[d]ifferent alignments toward the dominant private space condition different cultural constructions of "woman", different cultural practices for women* » (*Subjectivity, Identity, and the Body*, 160). Rappelons que le « *dominant private space* » auquel Smith se réfère est celui de l'homme blanc de la classe moyenne. Il faut considérer que Martin est elle-même blanche et de la classe moyenne, lorsqu'on contemple sa perspective, qui a beaucoup en commun avec les façons de voir du soi-disant sujet universel.<sup>259</sup> La certitude représentative de son texte est inextricable de son appartenance à une ethnie et à une classe dominantes. Nous avons vu d'ailleurs dans le chapitre précédent du présent travail que l'assurance discursive de Martin, ainsi que sa confiance en la cohérence

---

<sup>259</sup> Nous avons signalé des qualités universalisantes de sa perspective dans le troisième chapitre du présent travail.

représentative de son texte, indiquent une prétention à une intelligibilité universelle, et opposent le caractère personnel de son je autobiographique.

Nous sommes également attentive aux difficultés plus « pratiques » que présente l'étude de l'autobiographie de Martin et des Rapports Bird et Parent ensemble. Prenons d'abord le décalage entre l'énoncé de *Dans un gant de fer* et le contexte des réformes proposées. Pour nous concentrer sur les points de contact entre les textes officiels et l'autobiographie, nous mettrons l'accent sur l'énonciation de celle-ci, c'est-à-dire sur la perspective de la narratrice au moment de raconter, qui se manifeste notamment dans les passages qui *commentent* l'action du récit. Ainsi, notre conscience des besoins insatisfaits des jeunes, et particulièrement des filles<sup>260</sup>, se trouve enrichie, puisqu'elle est alimentée d'études savantes ainsi que de souvenirs personnels. Comme la Claire autobiographique, ainsi que ses expériences, sont des (re)constructions littéraires, notre point de référence est moins la fille elle-même que ce que nous suggère ce personnage relativement à l'enfance que Martin désire évoquer. Reste que la déception de l'auteure rejoint les regrets des chercheurs, et ce qu'elle aurait voulu pour la Claire de ses souvenirs répond aux recommandations des savants, qui se lamentent, d'ailleurs, que les améliorations en question se fassent tant attendre. Il est vrai qu'on ne peut pas chercher sans danger à appliquer les solutions d'une époque aux problèmes d'une autre. Même si plusieurs inégalités comme, justement, celles liées au sexisme, persistent à travers les changements politiques et sociaux, les conditions de leur déploiement, et les formes qu'elles prennent, se modifient avec les valeurs. Nous sommes consciente que les attitudes et les ressources publiques en circulation durant la jeunesse de Claire ne sont pas aptes à contrer les mentalités traditionnelles. Ainsi, toute insistance sur la scolarisation intensive des filles et

---

<sup>260</sup> qui grandissent guidés par les valeurs traditionnelles, et reçoivent un enseignement traditionnel à l'école

leur préparation à une carrière sérieuse aurait eu du mal à se faire entendre à cette époque. La narratrice de Martin le dit elle-même : « Je ne savais rien et je vois mal comment il aurait pu en être autrement » (*JD*, 136). Reste que les propositions des équipes Parent et Bird, tout comme les réformes analogues qui s'instituent ailleurs en même temps, se font dans l'optique de *corriger les inégalités et les erreurs du passé*, que cela soit à l'aide d'une nouvelle compréhension de la discrimination sexuelle comme socialement constituée et non naturelle, ou bien des dernières découvertes sur le développement des enfants, pour ne nommer que deux types d'innovations. Il faut dire que l'optique rétrospective influence sans doute les souhaits exprimés dans l'autobiographie d'une éducation moins sexiste et plus intéressante pour les deux Claire, la littéraire et la « vraie ». Toutefois, Martin ne médite pas sur les bénéfices tout hypothétiques qu'auraient offerts les technologies du mi-siècle, ou même les dernières découvertes de la psychologie du développement, dans les couvents ou les foyers de l'entre-deux-guerres. Elle dispute plutôt une fermeture d'esprit et un gaspillage de *potentiel* qui lui semblent souvent délibérés. Notons que Claire lit plus de livres, sort avec des garçons, apprécie la culture populaire, se plaît à décorer son corps de jeune femme, bref, elle vit mieux quand elle désobéit aux injonctions du père et des religieuses qui règnent sur son monde « officiel » extrêmement petit. Qu'elle se trouve des alliés pour lui prêter des livres et la fréquenter selon les contraintes bizarres imposées par le besoin de clandestinité (lui) indique que pas tout le monde suit les consignes du catholicisme le plus rigide, loin de là. Nous avons déjà commenté les stratégies employées pour souligner le fanatisme singulier du père. De par ses aventures secrètes, Claire entrevoit déjà un avenir où elle ne sera plus réduite au silence par la « cagoterie » (*DGF*, 13) de son éducation.

Martin crée en effet une fille qui attend justement le genre de réformes que préconisent les experts des Rapports Bird et Parent. Vu de cette manière, le décalage entre l'énoncé et l'énonciation semble, au moins momentanément, désaccentué ou rétréci, peut-être pour insister sur la pertinence durable des problèmes en question. Que la discrimination sexuelle et les lacunes dans le système scolaire constatées dans les Rapports trouvent écho dans les aberrations de l'éducation (dans les deux sens du mot) de Claire confère une actualité indéniable à l'autobiographie de Martin. Nous verrons comment Martin offre des perspectives différentes de la formulation officielle des problèmes à résoudre et des mesures correctrices proposées. Nous garderons également à l'esprit les différences génériques entre les documents officiels et le texte littéraire, et nous verrons comment les formes employées par Martin présentent ces revendications sous un jour différent.

### **L'envergure *manifestement* collective de *Dans un gant de fer***

La coiffure terne des pensionnaires (*DGF*, 192), et la brève discussion de la nourriture maigre et immangeable servie au pensionnat (*DGF*, 188-190) sont des exemples saillants de l'objectif documentaire de Martin, puisque ces privations sont partagées par toutes les pensionnaires et elles sont décrites en détails. En outre, ces passages représentent une incursion, au moins momentanée, dans une sorte de récit plus traditionnellement « historique » ayant une envergure plus explicitement et délibérément collective. Rappelons que cela se passe dans un texte autobiographique très axé sur des

réactions personnelles aux difficultés d'une fille isolée et incomprise au pensionnat, et vivant un étrange cauchemar domestique dans une maison familiale retirée.<sup>261</sup>

L'épisode de la « permission » octroyée exceptionnellement à Claire d'avoir les cheveux frisés en dépit des règlements du couvent met l'accent sur la singularité de ses ennuis. Cette autorisation implique un revers de conformisme obligatoire. En revanche, c'est le partage de l'uniformité forcée qui est souligné un peu plus haut dans le texte lorsqu'il s'agit de la description de la coiffure préconisée :

Il faut dire, ici, qu'il n'y avait dans ce pensionnat qu'une seule façon permise, orthodoxe, de se coiffer : chaque côté de la tête, les cheveux retombaient sur les oreilles, pendant que toute la partie médiane, ramenée vers l'arrière, était retenue par un ruban de moire noire. Toute autre coiffure était considérée comme criminelle. Nous étions horribles là-dessous, mais c'était justement cela, je pense, qu'on cherchait (*DGF*, 192).

Ici, on évoque une sorte de solidarité entre les filles qui sont toutes gratuitement « horribles ». En effet, dans un texte où l'on se moque allègrement de la « laideur » variable des religieuses qui portent elles aussi un seul uniforme mal seyant, il n'est pas question de critiquer les défauts physiques spécifiques des autres élèves, malgré leur tendance à ostraciser la fille qui nous intéresse. Or, Martin commente également la liberté relative dont peuvent jouir les « externes »<sup>262</sup>, selon les usages de leur propre foyer.<sup>263</sup>

---

<sup>261</sup> Nous désirons surtout avancer que les exemples mentionnés ici sont des extraits où Martin semble vouloir mettre l'accent sur ce que Claire partage avec ses contemporaines plutôt que le caractère singulier de sa vie familiale.

<sup>262</sup> terme employé par Martin et utilisé dans le langage des pensionnats où Claire vit pour désigner les élèves qui rentrent dans leur famille à la fin de la journée

<sup>263</sup> Notons que la phrase suivante concernant une des externes commente pour une fois ce qui semble extraordinaire à Claire, et non ce que la narratrice estime surprenant pour le lecteur. Cela donne l'impression d'une brève sortie du monde fermé et oppressif créé dans le texte. Nonobstant, plutôt que d'imaginer vraiment une autre vie, cette observation sert davantage à mettre en relief l'extrême sévérité qui règle celle de Claire : « J'imaginai autour de cette enfant toute une vie familiale facile, relâchée, quelque chose de fascinant, le comble de l'étrangeté » (*DGF*, 192). Cette élève qui n'assiste pas aux messes obligatoires et qui « avait assurément un père qui “prenait pour elle” » (*DGF*, 192) évoque toutes celles qui n'en ont pas.



Prenons l'émerveillement qui colore le passage concernant la rebelle qui se fait couper les cheveux, celle qui « suscitait notre admiration secrète. La mienne en tout cas » (*DGF*, 191). Ici, l'enchaînement de ces deux phrases suggère un renforcement mutuel entre le « nous » de l'ensemble des pensionnaires et le je autobiographique. Dans la première, une émotion<sup>264</sup> est ressentie par « nous », et dans la deuxième, le même sentiment appartient au « je ». Ce partage met en valeur le côté collectif du texte de Martin. Le jour où Simone arrive en cours avec sa nouvelle coiffure, « elle semblait écouter, dans une paix qu'elle était bien la seule à éprouver au milieu de l'effervescence générale » (*DGF*, 193). L'observation relativement détaillée de l'élève qui réussit à contourner les règlements renforce l'assujettissement de toutes les autres.

On souligne la solidarité des filles également dans l'évocation de leur alimentation. Martin débute ainsi le passage en question : « Je grandissais beaucoup et je le faisais dans l'inanition. Au demeurant, nous étions toutes là. Que de visages livides, que de mains transparentes, que de bas vides de mollets ! » (*DGF*, 188). Ici, nous avons de nouveau affaire à une succession de deux phrases qui désignent un état partagé entre le je et le groupe auquel il appartient à travers l'emploi des premières personnes du singulier et du pluriel. La souffrance partagée liée au goût et à l'odorat, deux sens associés généralement à l'expérience et aux préférences personnelles, est envahissante, n'épargnant personne : « Une odeur immonde s'insinuait sous chaque porte, jusque dans la chapelle où nos méditations se trouvaient, de ce fait, orientées sans effort vers l'esprit de mortification » (*DGF*, 188-9). Que ces sensations s'éprouvent simultanément lors de l'exécution d'une activité aussi individuelle et silencieuse que la méditation accentue encore davantage l'esprit de corps qui se manifeste ici. Même les religieuses, qui

---

<sup>264</sup> c'est-à-dire l'« admiration secrète »

s'intéressent pourtant à cultiver une disposition d'abnégation dans leurs élèves, n'arrivent pas vraiment à colorer la fadeur des repas d'une vertu idéalisée : « Nous n'avons pas besoin d'exhortation à la frugalité et mère Saint-Protais, qui le sentait aussi bien que nous, s'en abstenait » (*DGF*, 189). En effet, que Martin souligne autant le partage et l'ubiquité de ce dégoût qui n'a pas besoin de se dire parmi celles qui l'éprouvent, et qui n'admet aucun prétexte justificateur, met en relief une sorte de conscience collective des conditions inacceptables dans lesquelles ces élèves doivent apprendre. Que cela se fasse dans le contexte de la nourriture servie au couvent évoque de façon particulière les filles qui sont obligées de la manger, et non pas uniquement la voix énonciatrice. Ainsi, la (re)création de ce genre de réaction viscérale fait partie de la contribution originale de Martin à la discussion des défaillances des institutions scolaires traditionnelles.

Il ne faut cependant pas aller trop loin dans notre observation de la solidarité entre Claire et ses compagnes de pensionnat. Si en famille les enfants se secondent sans se poser de questions, l'attitude envers les situations où Claire est appelée à faire partie du front commun au couvent est moins clairement fraternelle. La scène où la sœur cuisinière perd une épingle de sa cornette en préparant le gruau en donne un exemple. L'épisode commence toutefois sur un ton assez solidaire. Sans l'avertissement de la fille qui fait la vaisselle en échange de sa place au pensionnat, les autres élèves n'en sauraient rien : « Jeter la purée, pas question. Mettre en garde les soixante enfants qui s'apprêtaient à la manger non plus. N'avouez jamais » (*DGF*, 190). Ici, nous avons affaire à une stratégie semblable au discours indirect libre, avec la différence que ces propos évoquent des pensées inavouables, au point, presque, de ne pas pouvoir se dire.<sup>265</sup> Or, cette exposition

---

<sup>265</sup> Dans le chapitre qui précède celui-ci, nous avons commenté un phénomène semblable, mais dans le contexte de la confusion que suscitent les cheveux frisés de Claire, c'est l'incongruité et le non-sens des

verbale attribue fermement à l'ensemble des religieuses la mesquinerie, la négligence et l'arrogance derrière l'*acte* de servir une bouillie qui contient une épingle « quatre-vingt-dix-neuf chances contre une » (DGF, 190). Cette dénonciation indirecte distancie l'énonciatrice de l'accusation, et refuse ainsi toute discussion, même virtuelle, avec ses adversaires. L'emploi des infinitifs *jeter* et *mettre* renforce l'échelle habituelle et institutionnelle du manque d'égards pour les besoins des élèves dans un système scolaire axé davantage sur l'autorité du personnel. Nous verrons plus loin que le *Rapport Parent* fait lui aussi appel à la nécessité d'une considération accrue du point de vue des élèves dans la dynamique de l'apprentissage, et cette scène de Martin en fournit un complément personnel au résumé Parent des nouvelles connaissances pédagogiques à ce sujet. Notons que si la sévérité de Martin est quelque peu intransigeante, elle communique un dégoût profond que les critiques officielles et nécessairement diplomatiques des insuffisances en question ne peuvent pas exprimer. Les Rapports sont des documents politiques ainsi que des résumés de recherche, et ils ne peuvent ainsi pas présenter leurs conclusions sous la forme de jugements de valeur ou de réactions émotives qui risquent d'être diffamatoires.

C'est à la conclusion de l'épisode que la voix énonciatrice sépare Claire de ses compagnes : « Il ne restait qu'une solution, prier. Je ne sais si l'on osa s'adresser à Dieu lui-même ou s'il existe une sainte qui s'occupe de ces cas mais je sais que les invocations allèrent bon train tout le temps du repas. On fit bien, car on ne retrouva l'épingle, ni dans la purée, ni ailleurs » (DGF, 190). En soulignant son ignorance du destinataire des prières et en caractérisant les demandeuses d'un « on » impersonnel et indéfini, la narratrice fait

---

propos « attribués » aux religieuses qui rendent leur itération sérieuse impossible. Il n'y a effectivement aucune conjoncture qui permettrait d'accorder la permission d'avoir les cheveux frisés ou de parler avec logique de Dieu ignorant des règlements, par exemple. Or, nous avons vu que ces phrases évoquent la petitesse d'esprit qui crée la *situation* où Claire se trouve obligée de « justifier » son « refus » de se conformer à la coiffure préconisée.

comprendre que *Claire* est trop rationnelle et trop avisée pour chercher docilement une solution divine à un problème causé par des défauts de caractère humains. De plus, l'évocation d'une sainte responsable d'une situation aussi spécifique permet de se moquer subtilement d'une sorte de bureaucratie<sup>266</sup> céleste qui reflèterait la trivialité des activités de la plupart des religieuses dessinées par Martin. Nous avons tenté de démontrer ici que Martin cherche à accentuer le partage de certaines expériences, tout en dotant son sujet autobiographique d'une perception privilégiée des circonstances évoquées.

### ***Le Rapport Bird : considérations générales***

Un texte venant du volet officiel de la prise de conscience des enjeux liés à la condition féminine s'intitule le *Rapport de la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada*, et il est peut-être mieux connu sous le titre du *Rapport Bird* pour Florence Bird, qui en est la présidente.<sup>267</sup> Ce projet, entrepris par des spécialistes pour le gouvernement fédéral, est publié en 1970. Il expose de nombreux enjeux affectant les Canadiennes, fait la synthèse de plusieurs études sociologiques<sup>268</sup> élucidant les circonstances dans lesquelles elles vivent et propose des stratégies ayant pour but de leur assurer des chances vraiment égales à celles des hommes. Ce rapport a une envergure fédérale, et on met l'accent sur ce que les provinces ont en commun. Malgré cela, les spécificités provinciales sont considérées, et on le note quand des provinces individuelles se détachent de façon marquée des tendances déterminées. Le

---

<sup>266</sup> Ici, nous entendons cette expression dans son sens péjoratif.

<sup>267</sup> Nous emploierons désormais ce titre raccourci.

<sup>268</sup> entreprises au cours des années soixante

texte est divisé en chapitres, chacun présentant un domaine de la vie économique ou sociale où des réformes s'avèrent nécessaires afin de mieux respecter les droits des femmes. À l'intérieur de chaque chapitre, nombre de considérations sont avancées en paragraphes numérotés, et accompagnées de données pertinentes et de recommandations visant de nouvelles lois et pratiques. Des propositions liées sont groupées ensemble et leur développement est projeté en étapes qui s'ensuivent. Cette continuité permet de lire le rapport comme un tout plus ou moins uni, plutôt que comme une série de recommandations séparées.

***Dans un gant de fer, le Rapport Bird et l'interrogation des rôles « naturels »***

En situant l'autobiographie de Claire Martin, spécifiquement sa valeur documentaire, relativement à ce qui se passe sur ce plan plus officiel, nous restons très consciente du point de vue et des objectifs différents des deux textes. Cela n'empêche qu'il y a chevauchement considérable dans les thèmes qui y sont abordés, ce qui compte pour beaucoup dans le cas de ces ouvrages dont le contenu est d'une importance souveraine. De plus, les formes d'expression se ressemblent de manière frappante, puisque les deux projets misent sur la fonctionnalité représentative de la langue, la clarté informatrice et l'autorité énonciatrice. En effet, si nous avons constaté au premier chapitre du présent travail la non-participation de Martin à l'expérimentation formelle des années soixante sur le plan littéraire, ses tendances documentaires à la saveur omnisciente se manifestent justement à une époque où les rapports officiels se multiplient en collaboration avec un État québécois qui veut administrer de manière de plus en plus

intense les services dont les citoyens ont quotidiennement besoin. En revanche, le *Rapport Bird* est résolument axé sur les mesures concrètes à prendre sur le plan sociétal pour améliorer *l'avenir* de toutes les Canadiennes, quelles que soient leurs circonstances, tandis que *Dans un gant de fer* s'intéresse davantage à l'exposition de la situation extrêmement difficile d'une seule fille qui a vécu à une époque que l'on veut considérer bien révolue. Malgré cette différence de perspective, la narratrice de l'autobiographie de Martin rejoint de façon indéniable les développeurs de politiques égalitaires travaillant durant la même période.

Le premier chapitre du *Rapport Bird*, intitulé « La femme canadienne et la société », résume les idées reçues traditionnelles qui attribuent une vocation domestique naturelle aux femmes, ainsi qu'une aptitude moindre aux activités qui exigent de l'ambition et de l'assurance. Ce chapitre introductoire sert à contextualiser et à expliquer l'importance des changements qui seront proposés. En effet, la contestation de la vision stéréotypée de « la femme » est une racine fondamentale de la philosophie qui motive les réformes proposées, et son exposition au premier chapitre permet de justifier les propositions, une fois pour toutes, et donc d'alléger leur formulation dans les autres chapitres (*Bird*, 1-21). Ainsi, les échos de cette pensée germinale chez Claire Martin nous paraissent pertinents pour situer la participation de son autobiographie aux courants revendicateurs des années soixante. Tout en soulignant le caractère essentialiste et déraisonnable des suppositions sur la « nature » féminine, l'équipe Bird cite un sondage effectué par deux journaux en 1968 qui constate la persistance de ces croyances :

La moitié des réponses [des hommes] reçues par le *Toronto Star* affirment que la place de la femme est au foyer. Dans *Le Devoir*, la majorité dit préférer un homme à une femme comme patron. L'ensemble de ces

opinions attribuent [*sic*] à la femme un manque de maîtrise sur ses émotions, qui l'empêcherait de cumuler carrière, mariage et maternité (*Bird*, 14).

Sur un plan évidemment plus personnel<sup>269</sup>, Martin évoque une autre sorte d'enquête ayant lieu auprès des individus de son milieu, qui suggère des conclusions analogues :

Était-ce<sup>270</sup> bien la place d'une jeune fille ? [...] Et que pouvaient bien penser d'elle les compagnons de l'audacieuse ? Et le cerveau féminin, comment réagirait-il à ce traitement inhabituel ? Toutes questions que la moitié de la ville posait à l'autre moitié. Les réponses étaient diverses sauf sur un point où tout le monde s'entendait : pas de mariage possible pour la fille. Jamais, jamais, jamais, aucun homme sur la terre québécoise ne voudrait épouser cette savante.

-Et pourquoi, s'il vous plaît ? demandais-je aux garçons qui venaient chez nous et qui, presque tous, étudiaient à l'université.

J'obtenais en réponse des haussements d'épaule, des « Ben, voyons ! » ou, quelquefois, des phrases toutes faites sur l'organisation de la femme (*JD*, 137).

Il faut bien dire que l'action de ce passage a logiquement lieu vers la fin des années vingt, bien avant les initiatives de généraliser la remise en question des rôles traditionnels. Pourtant, dans ce passage de *La joue droite*, la fréquence des verbes à l'imparfait et l'absence de verbes au passé simple ont l'effet de rendre possible la lecture sur le plan de l'énonciation de l'importance des enjeux qui préoccupent les contemporains de Claire<sup>271</sup>, voire d'actualiser cette pertinence. En effet, l'emploi des imparfaits suggère que la portée de ces observations de Martin est apte à dépasser le moment de l'énoncé, et que ces

---

<sup>269</sup> mais peut-être pas vraiment moins scientifique, car l'équipe Bird émet ses réserves sur la représentativité des lecteurs de deux journaux vis-à-vis du grand public. (*Bird*, 14). Nous extrapolons que ces réticences s'appliqueraient autant à l'étude sur les lectrices des magazines féminins, citée plus loin.

<sup>270</sup> Il s'agit de l'université.

<sup>271</sup> Elle aurait tout aussi bien pu narrer ce passage comme un épisode, avec des verbes au passé simple, donc son choix exclusif de l'imparfait est significatif, et il crée des effets particuliers, qu'ils soient intentionnels ou pas. Voir notre examen des temps du passé relativement à l'énoncé et à l'énonciation dans le chapitre précédent.

remarques sont tout aussi actuelles au moment de l'énonciation. Nous sommes en train de voir qu'aux années soixante, le caractère encore actuel du phénomène décrit par Martin se confirme ailleurs.

Dans *Manuel de sociocritique*, Pierre V. Zima commente l'absorption par le texte littéraire du langage du contexte et des textes sociaux et culturels dans lesquels il est immergé. Nous nous inspirerons des analyses qu'il effectue des textes littéraires abordés dans cet ouvrage pour examiner quelques liens entre le langage employé dans les Rapports Bird et Parent. Claire Martin n'a sûrement pas considéré les « Rapports » directement en élaborant son autobiographie.<sup>272</sup> Néanmoins, nous examinerons les qualités langagières de ces textes officiels qui semblent assez répandues, assez indicatrices des attitudes de leur époque pour pouvoir influencer le langage d'une auteure. Sans faire partie de l'élite dirigeante, elle dispose cependant des ressources culturelles et communicatives d'un écrivain professionnel et d'une ancienne personnalité de radio. De plus, les écrits officiels sont également influencés par les préoccupations et les attentes des citoyens qu'ils sont censés servir, et ces Rapports aspirent à refléter l'intérêt public. Ainsi, nous trouvons pertinent de comparer, en tant qu'exemples concrets de ce phénomène, quelques caractéristiques langagières des passages que nous sommes en train d'examiner.

Les extraits que nous venons de citer concernant la « nature » féminine évoquent, chez Martin ainsi que dans le *Rapport Bird*, une *nouvelle* compréhension des rôles changeants des femmes, une conscience qui ne se prend pas sans les hésitations, voire l'angoisse, qui peuvent accompagner les changements sociaux profonds. Zima avance que « les valeurs sociales n'existent guère indépendamment du langage et : les unités

---

<sup>272</sup> Le Rapport Bird est sorti en 1970, cinq ans après *Dans un gant de fer*.



lexicales, sémantiques et syntaxiques articulent des intérêts collectifs et peuvent devenir des enjeux de luttes sociales, économiques et politiques » (*Manuel de sociocritique*, 121). De plus, il affirme que « c'est sur le plan sémantique et lexical que les intérêts sociaux s'articulent le plus clairement dans le langage » (120). Prenons l'importance accordée à « la place de la femme » (*Bird*, 14) et « la place d'une jeune fille » (*JD*, 137). Dans les deux textes, l'emploi de ces expressions suggère que l'on pose toujours la question, à savoir où « placer » la femme, c'est-à-dire que l'on parle encore de déterminer « sa place », et de la lui montrer. Ensuite, l'article défini singulier de « la place » évoque une seule place convenable pour ladite femme. Il serait tentant d'attribuer le cliché catégorique « la place de la femme est au foyer » (*Bird*, 14) aux attitudes irrémédiablement traditionnelles de la moitié des hommes qui répondent à l'enquête, et de le déconsidérer en tant qu'expression d'une hostilité *extrême* à l'épanouissement des femmes. Citée dans un texte réformateur comme celui de l'équipe Bird, l'expression semble appartenir à un discours définitivement réactionnaire. En revanche, l'interrogation émise par la narratrice de *Dans un gant de fer* suggère que la notion de « la place de la femme » peut encore affecter même les mentalités de ceux qui rejettent en principe les limites imposées sur les femmes par une conception binaire de la différence entre les sexes. Il faut dire que « [é]tait-ce bien la place d'une jeune femme ? » est évidemment une question malicieuse. Or, qu'elle se pose en ces termes suggère que la notion de « la place de la femme » est encore, aux années soixante, un *sujet de discussion* dans un monde en transition où les vieilles valeurs s'avèrent inadéquates, mais où l'on travaille *petit à petit* à développer de nouvelles façons de valoriser le potentiel féminin.

La nouveauté relative de ces discussions s'exprime toutefois de manière semblable dans les deux textes pour ce qui est des modes verbaux employés. Chez « la femme », le « manque de maîtrise sur ses émotions, qui l'empêcherait de cumuler carrière, mariage et maternité » (*Bird*, 14) est *paraphrasé* par l'équipe Bird d'après les réponses recensées. Dans la paraphrase, le conditionnel « empêcherait »<sup>273</sup> exprime le doute des experts qu'il s'agisse vraiment d'un lien causatif entre un prétendu « manque de maîtrise sur ses émotions » et l'incapacité « de cumuler carrière, mariage et maternité » (*Bird*, 14). Il faut dire que l'équipe Bird affirme constamment les leurres de la notion d'une « nature féminine », et qu'elle constate ailleurs (293-300) une raison non-essentialiste pour les difficultés des mères qui travaillent : le manque de garderies. Nous reconnaissons la profondeur des changements qu'elle propose. Or, l'emploi du conditionnel dans cette paraphrase des dires des enquêtés évoque le rôle transitionnel du doute dans la remise en question d'attitudes jadis fondamentales pour la vie traditionnelle, doute qui s'insinue dans les fissures de l'édifice avant de le déconstruire. On considère encore les dires de ceux qui veulent maintenir leur position dominante, mais on y insère une méfiance par rapport à leur parole.

Claire Martin entrevoit la fin de la subjugation de la femme elle aussi en employant des verbes au conditionnel de manière stratégique. La question suivante aurait pu être posée *sincèrement* par des bien-pensants qui auraient entendu parler de la première femme de la province à fréquenter l'université au moment où elle a entrepris des études : « Et le cerveau féminin, comment réagirait-il à ce traitement inhabituel ? » (*JD*, 137). La formulation de cette inquiétude au discours indirect libre laisse ambiguë sa

---

<sup>273</sup> Bien que cette expression exacte puisse provenir d'un ou plusieurs participants du sondage, elle ne prend pas la forme d'une citation directe dans le *Rapport Bird*. Elle se trouve dans un paragraphe explicatif de l'équipe Bird sans guillemets. Ainsi, nous la considérons comme une paraphrase.

source, et elle a l'effet de rapprocher, au moins momentanément, le passé et le présent (de l'énonciation). Que Martin ressuscite de manière pertinente cette question sans l'attribuer à un interlocuteur du passé souligne la nouveauté, encore aux années soixante, de la fréquentation universitaire des femmes. Pour saisir l'intention narquoise de Martin, il faut comprendre que relativement peu avant la sortie de son autobiographie, ces sortes de questions se posaient couramment et candidement. En outre, cette question crée une fausse complicité initiale entre la narratrice et le lecteur éventuel qui aurait des idées traditionnelles sur les étudiantes. Ce dernier pourrait d'abord approuver les doutes exprimés superficiellement par la question, pour ensuite se faire prendre dans le sarcasme de la narratrice. La formulation de la conclusion du paragraphe confond également l'emplacement temporel du souci qu'elle exprime : « Jamais, jamais, jamais, aucun homme sur la terre québécoise ne voudrait épouser cette savante » (*JD*, 137). Bien que nous sachions que « cette savante » est une pionnière du passé dans l'autobiographie, le conditionnel déstabilise cette temporalisation, ce qui souligne la persistance des idées surannées que l'on cherche à changer à l'époque où Martin écrit. Ces passages du *Rapport Bird* et de *Dans un gant de fer* mettent en relief la nouveauté de la participation féminine normalisée à la vie professionnelle et le contexte transitionnel dans lequel l'équipe Bird et Claire Martin travaillent.

La « citation » d'un fragment de conversation entre la jeune Claire et ses compagnons est particulièrement révélatrice. Claire demande à ceux-ci pourquoi personne ne voudrait se marier avec une femme qui a fait des études. Les « haussements d'épaule, [l]es “Ben, voyons !” ou, quelquefois, [l]es phrases toutes faites sur l'organisation de la femme » (*JD*, 137) illustrent l'arbitraire du privilège masculin. Que

toutes ces façons de fermer la discussion sur la participation féminine à la vie active soient effectivement vides de contenu expose le manque de vrais fondements appuyant la domination masculine.

Ce passage de *Dans un gant de fer* est également notable en ce qu'il se réfère à un apport de sources relativement indépendantes, venant de l'extérieur du cercle de proches chéris et d'adversaires qui peuplent l'univers très clos de l'énoncé. Bien entendu, ici, comme ailleurs, nous ne pouvons savoir si les paroles « citées » ont été vraiment prononcées par de vrais gens dont les personnages s'inspireraient, et ce n'est pas notre objectif de spéculer à ce sujet. Il faut ainsi que nous nous concentrons sur leur encadrement par la voix énonciatrice, phénomène qui nous donne des indices sur les intentions de l'auteure. Nous avons constaté dans le chapitre précédent que les dires des personnages sympathiques sont rarement évoqués, et que ceux des bourreaux sont inclus de manière à renforcer le point de vue et les intérêts manichéens de la narratrice. Ainsi, leurs paroles ne constituent pas vraiment des contributions d'autres voix. Or, l'intéressée de *Dans un gant de fer* n'a pas de liens personnels avec les locuteurs (virtuels) dans le passage cité ci-dessus. Les questions posées au discours indirect libre dans le premier paragraphe, possiblement par des citoyens indéterminés, passent pour des inquiétudes courantes de l'époque. Dans cette même veine, le *Rapport Bird* confirme l'hésitation ressentie non seulement par des hommes, comme nous venons de le voir, mais par des femmes aussi :

Un autre mémoire<sup>274</sup> présenté à notre Commission et basé sur un échantillon de 11,153 lectrices d'un magazine féminin, rapporte que 73 pour cent des femmes au foyer et 54 pour cent des femmes qui ont un

---

<sup>274</sup> Les informations bibliographiques données sont les suivantes : *Châtelaine*, Section de Toronto, Toronto, Ont.

emploi croient que les hommes préfèrent que la femme soit peu ambitieuse dans sa carrière. [...] Au Québec, dans une étude faite pour la Commission, sur 2,000 femmes interrogées, sept pour cent disent qu'elles choisiraient une profession libérale ou un poste comportant des responsabilités (directrice d'école, par exemple) comme « profession idéale »<sup>275</sup> ; moins de 25 pour cent mentionnent un travail semi-professionnel. Les autres préféraient des métiers ne comportant pas autant de responsabilité ou d'exercice de l'autorité (*Bird*, 15-16).

La conclusion des contemporains de Claire correspond de manière frappante aux craintes des citoyens cités dans le *Rapport Bird* qui hésitent à reconnaître le caractère artificiel des barrières qui limitent les rôles que peuvent avoir les femmes : « Les réponses étaient diverses sauf sur un point où tout le monde s'entendait : pas de mariage possible pour la fille. Jamais, jamais, jamais, aucun homme sur la terre québécoise ne voudrait épouser cette savante » (*JD*, 137). Malgré l'attachement à la division des tâches selon le sexe que démontrent les répondants dans les deux textes, les interrogations explicites sur les rôles féminins et masculins semblent caractériser elles-mêmes les années soixante.

Le chapitre du *Rapport Bird* intitulé « L'éducation » se consacre dans une proportion considérable au fonctionnement persistant des stéréotypes masculins et féminins à l'école. Les échos entre la critique que fait l'équipe Bird de la propagation de ces messages et la réflexion de la narratrice de *Dans un gant de fer* sont notables. Dans le premier texte, on critique les exemples donnés dans les manuels scolaires employés au Québec :

Par exemple, dans *Épine en fleur*, livre de lecture pour les débutants, de courtes phrases, accompagnées d'illustrations, font des différences très nettes entre les activités des filles et celles des garçons. « Olga tricote une écharpe », « Ida berce sa poupée », « René escalade le mur », « Oscar sera pilote »<sup>276</sup>. Les filles ne se préparent qu'à devenir mères de famille, tandis

---

<sup>275</sup> Ces guillemets apparaissent dans le rapport.

<sup>276</sup> Ces guillemets apparaissent dans le rapport.

que les garçons s'adonnent à toute une gamme d'activités et envisagent un grand nombre de carrières (*Bird*, 199).

L'équipe Bird donne plusieurs autres exemples de cette vision dans les textes que l'on continue à proposer aux écoliers à l'aube des années soixante-dix. Au moment de faire des recommandations, l'équipe affirme regretter

que les éducateurs continuent à se servir de manuels qui accordent si peu d'importance aux capacités de la femme. En conséquence, la Commission recommande que les gouvernements provinciaux et territoriaux adoptent des manuels scolaires dans lesquels on montre des femmes qui, tout comme les hommes, se livrent à des activités, et exercent des professions, très variées (*Bird*, 199).

Bien que le projet de Claire Martin soit plutôt axé sur la remémoration du passé, elle expose la durabilité de ses regrets concernant son apprentissage gâché : « [P]ourquoi n'avais-je pas eu le droit de choisir autre chose ? Et pourquoi ne pouvais-je mettre la main sur les outils nécessaires, sur le rossignol qui me servirait à forcer la porte de cette damnée prison ? Il aurait fallu que je rencontrais des gens qui auraient pu m'aider. » (*JD*, 139). Les phrases interrogatives laissent entendre que cette angoisse affecte encore le je de l'énonciation. En outre, l'emploi intermittent du présent indique un témoin et un exemple bien vivants des conséquences d'une formation étroitement déterminée par les rôles féminins traditionnels : « Je ne savais rien et je vois mal comment il aurait pu en être autrement. [...] Au moins il était acquis que les garçons devaient en apprendre assez pour gagner leur vie. Nous, les filles, nous n'avions à gagner que le ciel et pour gagner ça, moins on en sait, mieux cela vaut » (*JD*, 136-7). Comme Martin condamne ici les effets d'une philosophie formatrice générale durant l'enfance de sa protagoniste, son je

de l'énonciation devient en quelque sorte un spécimen<sup>277</sup> indiquant les résultats à long terme de ce gaspillage institutionnel de talent. Cette fonction représentative est accentuée par son emploi du pronom « nous » pour caractériser « les filles ». Si les responsables des réformes scolaires et de la condition féminine travaillent d'après des échantillons de la population et des statistiques, le projet de Martin contribue un volet personnel aux constatations qui se généralisent à l'époque où elle écrit. Certes, les réformateurs cherchent à améliorer la condition féminine ayant cours durant les années soixante, et non celle que vit la Claire de *Dans un gant de fer*, celle dont se souvient Martin qui publie son autobiographie quarante ans après l'époque de l'énoncé. Il reste néanmoins que la pensée binaire qui motive la différenciation des occasions de réussite selon le sexe est encore visiblement ancrée dans certaines attitudes qui sous-tendent l'enseignement aux enfants et qui persistent dans une proportion non négligeable du grand public. La frustration durable d'une femme d'âge mûr qui a vu sa vie amoindrie par les limites imposées à priori sur son apprentissage témoigne du non-fonctionnement des vieilles idées d'une façon complémentaire aux préoccupations prospectives et réformatrices des chercheurs. Lorsque la narratrice de Martin remémore toutes les activités que Claire a dû abandonner,<sup>278</sup> le tour rapide des quelques leçons de piano<sup>279</sup>, des initiations sans lendemain à la peinture et au théâtre et du regret de ne pas avoir appris à nager aboutit à

---

<sup>277</sup> L'*exemple* narratif de l'expérience scolaire de Claire est pertinent, bien entendu, moins pour le catalogue des insuffisances particulières de sa formation, et davantage pour l'impression de privation intellectuelle qui affecte le je de l'énonciation.

<sup>278</sup> Nous employons le passé de manière délibérée ici, puisque la plupart des compétences énumérées, à l'exception de la musique, ne font même pas partie de l'action. La seule mention de ces activités concerne leur abandon péremptoire et presque immédiat.

<sup>279</sup> Notons les passés simples qui soulignent le caractère ponctuel et aléatoire de son introduction à cet instrument : « Mère Saint-Pascal profita [des éloges de mon père après une de mes performances musicales réussies] pour parler, de façon pathétique, "d'un talent qui se perdait". Bref, après une demi-heure de discussion, mon père, poussé à bout donna son assentiment [à des leçons de piano] » (*JD*, 72).

une conclusion claire : « Hélas ! je ne sais plus, sur une portée, distinguer un do d'un mi. [...] Mais ma vie est pleine de ces regrets. [...] Je ne sais que coudre et faire la cuisine. Je suis bien de l'époque où les femmes en savaient toujours trop » (*JD*, 72). Les dégâts causés par les idées traditionnelles prennent ici un caractère tenace, inexorable et empesé qui force le lecteur à constater ce gaspillage d'une façon impossible à comprendre à travers les données scientifiques qui prolifèrent dans le climat ambiant de recherche officielle durant une période où les sciences sociales gagnent en importance. Qu'une femme s'attribuant sur le plan personnel l'expérience des modèles éducatifs que déplore l'équipe Bird participe aux débats en question, même de manière indirecte et peut-être non sollicitée, souligne l'actualité et l'importance de la mission de ce comité, et vice-versa. Plus loin dans son texte, Martin aborde encore plus directement l'étrécissement des habitudes éducatrices dictées par le sexe de l'enfant : « J'estimais qu'une femme doit savoir faire une fine reprise, couper et coudre un costume tailleur, monter une mayonnaise et rouler une ballotine, repeindre un mur, planter un rosier, changer un pneu et construire une maison, pourquoi pas, si cela se trouve » (*JD*, 138). Qu'elle énumère ensemble, sans les distinguer, des compétences relevant des sphères traditionnellement masculine et féminine conteste la division accoutumée. *Le Rapport Bird* fait des exhortations très semblables : « L'éducation à la vie familiale devrait enseigner aux garçons à s'occuper des enfants, à coudre, à faire la cuisine ; et les filles devraient s'initier aux travaux manuels que font plus souvent les hommes. Nous estimons que ces cours devraient être mixtes, et commencer au niveau de la maternelle » (*Bird*, 210). Notons en particulier le ton assuré que partagent les deux textes ; on met l'accent sur le



caractère évident de la nécessité de repenser les rôles féminins et masculins à une époque où les stéréotypes à cet égard sont encore en vigueur.

### ***Dans un gant de fer, le Rapport Bird et le mariage***

Dans le chapitre du *Rapport Bird* intitulé « La femme et la famille », on aborde le besoin d'encourager un changement d'attitude envers le mariage chez les jeunes filles :

Il convient d'ajouter qu'une éducation mieux conçue pour la jeune fille, qui la mette à même de donner vraiment sa mesure dans des domaines qui lui plaisent et qui augmente le sens qu'elle peut avoir de sa propre valeur et de son importance, peut encourager un mariage plus tardif. Dans de telles circonstances, elle ne chercherait pas à éviter la discipline scolaire ou l'autorité des parents. La Commission estime que l'adoption de ses recommandations portant sur l'éducation et sur l'emploi ne seront pas seulement utiles pour la jeune fille, mais qu'elle lui offrira une variété de solutions attrayantes qui la dissuaderont de se marier trop jeune et d'en supporter les conséquences désastreuses (*Bird*, 264-5).

Nous nous permettons de discuter de ce passage et des affirmations semblables dans l'autobiographie de Martin de manière détaillée parce que ce paragraphe va au noyau d'un problème central. Plusieurs difficultés abordées par les réformateurs de la condition féminine surviennent lorsque les filles voient le mariage comme une évasion. Le mariage hâtif vu comme solution d'urgence pour s'échapper d'une situation insupportable<sup>280</sup>, ou comme formule magique pour « devenir vraiment femme »<sup>281</sup> renforce l'attitude traditionnelle que toute activité que peut entreprendre une femme est accessoire aux rôles de mère et d'épouse. En effet, bon nombre des recommandations Bird sont conçues pour

---

<sup>280</sup> qui revient souvent à un manque de respect pour la subjectivité de la fille en question, quelles que soient les formes que prennent les mauvais traitements dont elle peut souffrir

<sup>281</sup> L'équipe Bird note la persistance de cette attitude chez les jeunes femmes de l'époque de la rédaction du Rapport (197).

contrer cette notion périmée, par exemple, les revendications d'un système de garderies fonctionnel (297-300), ou bien le développement de lois relatives à la planification familiale qui tiennent davantage compte de la volonté des femmes (310-323). De manière semblable, un enjeu central de *Dans un gant de fer* est l'indépendance tant désirée de la protagoniste. Cette nécessité s'exprime sur un ton de regret pour la vie de prisonnière que la fille mène, mélangé de satisfaction lorsqu'elle réussit à passer outre les interdictions de son père, et cela sans convoler avec son premier prétendant. Toutefois, ce besoin est aussi renforcé négativement par le moyen du contre-exemple omniprésent de sa mère, qui se marie justement quelque peu désespérée et en souffre les conséquences funestes : « À vingt-trois ans, maman était encore célibataire et j'imagine qu'autour d'elle on s'inquiétait » (*DGF*, 12). Rappelons que dans le contexte des ménages traditionnels, où le mari travaille hors du foyer et la femme s'occupe des enfants en dépendant de son salaire, le mariage oriente la vie des femmes davantage qu'il affecte celle des hommes. Il faut dire notamment que Claire, une jeune femme qui aurait « donné [s]es dix-huit ans au premier chien coiffé déguisé en mari » (*JD*, 76), fait face à un exemple particulièrement intense de la situation que déplore la Commission. Notons qu'en plus d'ironiser sur ces circonstances déplorables, Martin témoigne des conditions de vie de sa protagoniste dans un langage plus direct et tout à fait sérieux, qui semble vouloir écarter tout soupçon d'exagération : « Nous étions, c'était évident, si malheureuses qu'il fallait bien que nous comptions sur le mariage pour nous sortir de là » (*JD*, 76). Martin souligne également l'inexistence apparente d'issues autres que le mariage, sur un mode imagé ainsi que de façon plus « documentaire ». Le mariage d'une sœur aînée s'annonce avec un lyrisme notable : « Françoise se mariait ! Rien qu'à la regarder, j'entendais déjà la musique de

l'hymne à la liberté. J'ignorais que ces musiques-là ne sont pas toujours des marches nuptiales, et qu'il ne faut pas mélanger les genres » (JD, 204). En même temps la narratrice aborde de façon terre à terre la situation de Claire : « Moi aussi, je me marierais. N'étais-je pas amoureuse d'un garçon, moi aussi ? Du moins, j'en étais persuadée, car à vingt ans déjà je n'avais pas encore appris à voir la différence entre l'amour et le désir de quitter la maison paternelle » (JD, 204). Notons que dans ces exemples les expressions métaphoriques sont accompagnées de près d'affirmations qui articulent un message semblable dans un langage plus « ordinaire ». De cette manière la valeur informatrice de ces passages prend de l'ampleur.

Il est marquant que l'on parle de la mise en pratique future, à l'aube des années soixante-dix, d'une philosophie éducatrice qui aurait abordé les besoins à peu près exacts de la protagoniste de l'autobiographie qui nous intéresse. Nous sommes certes consciente du rôle de l'autobiographe qui évalue rétrospectivement la situation de sa protagoniste, à l'aide de l'expérience de vie d'une adulte qui a su identifier les lacunes de son éducation et s'épanouir en dépit de celles-ci. De plus, il faut attribuer à l'attitude du je de l'énonciation une certaine assimilation concomitante de ces « nouvelles » valeurs qui se font sentir avec une insistance particulière durant les années soixante. En outre, il est difficile de concevoir ce que les autorités éducatrices auraient pu faire pour concilier le soutien répandu de valeurs qui proposent beaucoup de choix aux filles avec la suprématie attribuée au mariage et à la maternité durant les années trente.

Notons d'ailleurs qu'encore au début des années soixante-dix, les recommandations de l'équipe Bird préconisent le mariage *tardif*, et qu'elles évitent de présenter cet état comme optionnel. Or, lorsque les femmes sont capables de gagner leur

vie, le mariage devient *pratiquement* facultatif, malgré les pressions sociales qui peuvent toutefois les orienter vers des unions non désirées. Ainsi, nous avons affaire à une certaine qualité équivoque dans l'attitude de l'équipe Bird, puisqu'on veut faire en sorte que le mariage devienne librement choisi sans vraiment interroger son statut d'objectif présumé. Il faut dire que le discours de Martin semble, pour ce qui est du mariage, plus « moderne » que celui du *Rapport Bird*. Sa narratrice se réjouit que « [l]a chance a[it] voulu que je me marie à trente et un an » (JD, 129). La réflexion se termine ensuite sur « [ç]a n'était pas un an trop tard » (JD, 129). Il n'y a aucun commentaire sur les épreuves de la solitude ou même sur les ennuis sociaux auxquels font face, surtout à l'époque dont elle écrit, les femmes se trouvant célibataires à trente ans. Bien que des commentaires de ce genre soient encore attendus d'une voix narratrice parlant en 1966 d'une femme née en 1914, elle n'évoque pas de soulagement que Claire se soit enfin mariée, se concentrant justement sur l'importance du développement personnel de sa protagoniste. L'absence de discussion autour de ce célibat prolongé déprécie les normes sociales concernant le mariage, et affirme ainsi de façon particulièrement évocatrice le concept du mariage comme choix véritable.

Les extraits cités nous semblent témoigner d'un lien frappant entre les regrets pour la fille individuelle du passé et les aspirations pour l'avenir de l'ensemble de la population. Que le je de l'énoncé de Martin, qui subit les pressions susceptibles d'entraîner un mariage précipité, voie le jour juste avant la parution du *Rapport Bird*, a l'effet de créer un lien entre les jeunes femmes des années soixante qui commencent alors à prendre les décisions qui orienteront leur vie, et leurs aînées. Que la situation de Claire ressemble autant à celle esquissée par l'équipe Bird indique la pérennité des problèmes

liés au mariage entrepris en guise d'évasion. Cela dit, le texte de Martin sort à une époque où l'on reconnaît officiellement l'aberration de considérer que les femmes passent naturellement de la garde paternelle à la protection de l'époux, et ainsi à envisager les femmes comme citoyennes à part entière, capables de mener une vie productive indépendamment d'un soutien masculin. Notons quand même que le *Rapport Bird* ne fait pas appel à des manifestations de perspectives féminines.<sup>282</sup> Le gaspillage du potentiel féminin causé par les pressions qui peuvent forcer des mariages néfastes ne peut pas se mesurer et laisse peu de traces. Bien que l'on déplore ces dégâts officiellement dans les textes connectés au *Rapport Bird*, les renoncements des femmes qui se marient contre leur gré sont souvent hypothétiques<sup>283</sup>, et ils ne font pas l'objet de l'Histoire. De cette manière, le témoignage de Martin, dont la protagoniste se trouve aux prises avec des influences qui s'opposent à l'exercice libre de sa volonté, fournit un document particulièrement important concernant les forces agissant sur une jeune femme qui embarque dans sa vie d'adulte dans un contexte traditionnel. Il reste que ceux qui ont des valeurs extrêmement conservatrices ne reconnaissent pas le concept des femmes indépendantes de leur père ou de leur mari. Ainsi, cette façon de penser n'entraîne pas la prolifération de documents officiels indiquant les insatisfactions des femmes face à leurs « choix ». Les témoignages des femmes individuelles gagnent ainsi en importance

---

<sup>282</sup> À part le passage cité plus haut, on ne se concentre pas trop sur les difficultés supplémentaires que peuvent avoir les femmes de réaliser d'autres projets ou de s'épanouir sur d'autres plans après s'être mariées très jeunes, surtout si le mariage a lieu à la hâte ou s'il est motivé par une grossesse. En outre, on parle très peu ici des bienfaits de l'indépendance féminine, soit à l'intérieur du mariage, ou hors de celui-ci. Il est plutôt question de vouloir changer les lois pour augmenter l'âge minimum auquel on peut se marier afin de réduire le taux d'échec des couples canadiens, et des chiffres sur la séparation et le divorce selon l'âge servent à appuyer ces recommandations (261-265). Bien entendu, les femmes souffrent de ces ruptures, et lorsqu'on agit pour en éviter autant que possible, en interdisant des unions entre mineurs, par exemple, cela peut avoir un effet bénéfique sur leur bien-être. Or, on parle peu de la qualité de vie des femmes très jeunes à l'intérieur du mariage.

<sup>283</sup> C'est-à-dire que l'on ne peut pas savoir ce qu'elles auraient fait si elles étaient restées célibataires.

relative, et en particulier celui de Martin, car elle est la première à aborder le sujet sur le plan autobiographique au Québec. Que ces textes, comme celui de Martin, puissent être littéraires ne compromet pas leurs qualités informatives ou d'attestation, au contraire. Il ne s'agit pas d'une vérification de faits, mais plutôt de la compréhension des effets de leurs circonstances sur les principales intéressées.

### **La valeur d'une documentation variée dans le cas de l'éducation des filles**

Partout dans le *Rapport Bird*, et notamment dans le chapitre sur l'éducation<sup>284</sup>, on souligne constamment l'importance d'encourager les filles et les femmes à identifier et à cultiver leurs vrais aptitudes et goûts, plutôt que de se plier aux normes sociales traditionnelles qui favorisent la pratique provisoire d'un métier « féminin » en attendant le mariage. Les réformateurs qui s'occupent spécifiquement de l'école, par exemple, semblent avoir davantage recours à des indicateurs assez concrets, mesurables et « objectifs » des limites imposées traditionnellement aux femmes. Les discours sexistes des manuels scolaires et les pratiques d'orientation professionnelle des jeunes selon leur sexe laissent des traces relativement repérables et interprétables, étant donné le caractère public et « officiel » de l'appareil scolaire. Notons en particulier que la nécessité de contraster explicitement les rôles des garçons et des filles dans ces textes touchant à la

---

<sup>284</sup> Dans ce chapitre (*Bird*, 183-253), l'expression « éducation » se réfère spécifiquement aux questions touchant l'expérience des filles à l'école. Par contre, le passage que nous commentons dans le chapitre intitulé « La femme et la famille », qui concerne les mariages précoces pour éviter « l'autorité des parents » ainsi que « la discipline scolaire » (*Bird*, 264), touche l'éducation dans deux sens, c'est-à-dire l'apprentissage à la maison des normes de conduite en plus de la formation scolaire. Le *Rapport Bird* propose de nombreux changements au matériel et aux pratiques de formation à l'école, ce qui couvre l'aspect scolaire, « public » de l'éducation. Il n'est toutefois pas clair comment et dans quelle mesure il compte influencer le comportement individuel des parents, ce qui semble limiter son emprise pour ce qui est des manifestations d'une autorité parentale assez rigide pour entraîner les filles vers des mariages hâtifs.

formation scolaire force l'itération des choix plus nombreux et divers offerts aux hommes. En revanche, les coutumes sociales, culturelles et conjugales qui réduisent les femmes à la dépendance peuvent paraître plus « naturelles » parce qu'elles se déploient dans la vie quotidienne, plus vaste et moins structurée que les programmes scolaires. Dans ce contexte, le privilège masculin arbitraire qui entraîne la subordination des femmes peut plus facilement sembler une réaction logique, voire prévoyante et consciencieuse, à l'incapacité féminine, plutôt qu'une cause de cette condition là où elle existe.<sup>285</sup> En revanche, quand les pratiques discriminatoires sont institutionnellement explicitées sur le plan scolaire, si on prend et documente activement la décision officielle de former des filles selon les suppositions traditionnelles concernant la « nature » féminine, cela semble *inviter* davantage la discussion. Lorsqu'on considère la planification et la préparation *préalables* des échafaudages institutionnels et très standardisés qui servent à guider les élèves dès le plus jeune âge, il est très difficile de ne pas supposer que les limites fixées sur la formation des filles s'imposaient *afin qu'elles deviennent* inaptés à l'exercice de l'autorité et de la plupart des métiers. Certes, les pouvoirs qui préconisaient ces pratiques n'étaient pas orientés pour concevoir cette relation de cause et effet, et le statut quo leur semblait garanti par l'ordre divin des choses. Par contre, aux années soixante, les tendances propices aux initiatives anti-discriminatoires permettent une re-interprétation des vieilles habitudes, facilitée par la documentation qui a dû sous-tendre l'élaboration des programmes scolaires dès leurs débuts.<sup>286</sup> Martin complète les informations factuelles existantes à l'aide de sa

---

<sup>285</sup> Nous nous référons évidemment à une incapacité de l'ordre beauvoirien, c'est-à-dire entraînée par une impuissance non intrinsèque, mais fabriquée par les conditions extérieures.

<sup>286</sup> Voir Dumont, Micheline et Nadia Fahmy-Eid, *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes (1840-1960)*, Montréal, Boréal Express, 1986. Les textes de ce

perspective personnelle sur le quotidien d'une fille individuelle qui ne peut pas s'épanouir dans les programmes qu'on lui propose.

En lisant « L'évolution des programmes d'études (1850-1960) », on peut d'ailleurs constater la différence entre les documents qui décrivent les grandes lignes de la philosophie éducatrice<sup>287</sup> et le manque de données concernant le *contenu réel et quotidien* des cours. Ce texte de Marie-Paule Malouin et Micheline Dumont suggère une certaine indépendance permise à chaque congrégation<sup>288</sup>, et il y a beaucoup moins d'informations indiquant comment le temps alloué à chaque matière s'employait et quel matériel spécifique on choisissait de travailler à l'intérieur des grandes lignes disciplinaires prônées (84). De plus, nous avons affaire à des consignes très détaillées pour ce qui est du comportement exigé des élèves<sup>289</sup> et des commentaires sur la nécessité

---

recueil examinent la documentation quelque peu lacunaire mais abondante qui témoigne des philosophies derrière la scolarisation des enfants durant la période étudiée. Nadia Fahmy-Eid situe notamment les attitudes envers les filles relativement à celles qui gouvernaient la formation des garçons pour constater que la « nature » féminine servait de justification pour les programmes de filles qui, au cours des années et malgré les différences entre les orientations, demeuraient comparativement allégés en maths et sciences, ainsi qu'en matières qui aiguisent le sens critique (« Un univers articulé à l'ensemble du système scolaire québécois », 41-43).

<sup>287</sup> Voir notamment « La philosophie de l'enseignement » de Lucia Ferretti dans Dumont, Micheline et Nadia Fahmy-Eid, *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes (1840-1960)*, Montréal, Boréal Express, 1986 (143-166).

<sup>288</sup> Dans cette section du présent travail, sauf si elles sont indiquées autrement, les écoles dont nous discutons sont les pensionnats de filles opérant durant l'entre-deux-guerres, soit les institutions qui peuvent être les plus semblables à celles de l'énoncé de *Dans un gant de fer*. Nous ne pouvons être plus précis ; Claire fréquente quelques pensionnats différents et Martin ne les nomme pas, donc nous lisons l'expérience de la fille qui nous intéresse en réfléchissant à ce que les pensionnats des années vingt et trente avaient généralement en commun. De toute façon, nous gardons à l'esprit que l'autobiographie de Martin n'est pas un document historique comme les autres, et ne peut ainsi pas être l'objet de la vérification, de la correction, ou même du genre de comparaison qui caractérise normalement la recherche historique. Notons que nous nous référerons à de textes historiques plus récents comme ceux contenus dans *Les couventines* principalement pour leur synthèse des types de documents disponibles concernant la période de l'entre-deux-guerres.

<sup>289</sup> Voir notamment les pages 59-65 de « Vivre au pensionnat : le cadre de vie des couventines » de Nadia Fahmy-Eid dans Dumont, Micheline et Nadia Fahmy-Eid, *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes (1840-1960)*, Montréal, Boréal Express, 1986 (47-66).



de corriger les désobéissantes de manière ferme, mais mesurée et constructive<sup>290</sup>.

Cependant, il y a peu d'indices concernant le traitement spécifique réservé à celles qui s'écartaient des rythmes stricts de la vie au pensionnat, surtout dans les cas de filles qui sortaient régulièrement des rangs. Ainsi, l'autobiographie de Martin peut fournir une perspective importante pour ce qui est de la manière dont les élèves vivaient leurs années scolaires durant la période de l'énoncé de *Dans un gant de fer*. Nous avons déjà avancé que ses critiques cinglantes de l'inintelligence de la plupart des institutrices ainsi que de l'insipidité de leur instruction sont si catégoriques qu'elles illustrent l'autorité qui sous-tend son entreprise autobiographique autant que les compétences des enseignantes qu'elle évoque. Par contre, il y a mention dans *Les couventines* de plusieurs rapports aux autorités scolaires, emplois de temps et journaux intimes rédigés par des religieuses enseignantes. L'étude de ces documents sort de notre sujet, mais nous pouvons néanmoins supposer que ces écrits présentent les méthodes éducatives de leurs auteures de manière sympathique. La dernière section de ce recueil, « Souvenirs de pensionnats » (275-296), est consacrée à quelques souvenirs d'anciennes pensionnaires d'époques variées, demandés spécifiquement pour cette publication. Cette diversité de textes a un intérêt particulier dans le cas de l'histoire scolaire, puisque comme nous venons de voir, les directives standardisées que suivaient les responsables de la formation des filles ne peuvent pas indiquer ce qui se passait à tout moment et dans chaque situation.

Quand il s'agit des questions historiques pour lesquelles une documentation « officielle » abondante existe, la lecture de ces textes à côté des récits autobiographiques

---

<sup>290</sup> Voir notamment la page 119 de « La pédagogie (1850-1950) » de Claudette Lasserre dans Dumont, Micheline et Nadia Fahmy-Eid, *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes (1840-1960)*, Montréal, Boréal Express, 1986 (113-140).

abondant des expériences personnelles qui y sont liées peut servir à déstabiliser et à relativiser les interprétations des documents qu'on tend à considérer plus « objectifs ». Les textes personnels suscitent plus immédiatement des réactions critiques concernant les intérêts et les préjugés de leurs auteurs. Ils se contredisent et se complètent tout en coexistant. De cette manière, leur inclusion dans notre conception de l'histoire peut favoriser une discipline moins leurrée par l'attrait de trouver une seule explication définitive pour chaque mystère du passé, ainsi que la disposition à abandonner et à remplacer les théories successivement afin d'y arriver. Cette mission traditionnelle de l'Histoire est d'ailleurs un privilège que tendent à s'approprier ceux qui dominent la construction des récits qui mènent le fonctionnement social, afin de renforcer et perpétuer leur puissance.

Martin est la première à raconter sur le plan autobiographique des expériences d'une fille aux prises avec une formation dogmatique et un père misogyne, et elle le fait dans un texte d'une référentialité conventionnelle et autoritaire. Comme nous avons vu dans le premier chapitre du présent travail, on a d'abord lu *Dans un gant de fer* selon des critères de vraisemblance et de précision. Ces conditions de lecture rappellent celles qui régissent l'étude historique traditionnelle. Considérons, par exemple, le zèle avec lequel on approuvait l'autobiographie de Martin si on trouvait qu'elle correspondait à d'autres « preuves »<sup>291</sup>, ou bien on la jetait si on y lisait trop de matériel qui ne correspondait pas à ses expériences. De plus, que l'on ait évalué, à une époque où le concept traditionnel de l'Histoire<sup>292</sup> allait encore (presque) sans dire, ce récit personnel pour son potentiel

---

<sup>291</sup> Le plus souvent il s'agissait des souvenirs personnels du critique.

<sup>292</sup> c'est-à-dire non seulement l'idée d'une seule version canonique de l'Histoire (à la fois), mais aussi l'Histoire peuplée massivement d'hommes, de conquérants, de chefs politiques, etc. Voir Lerner, Gerda,

représentatif des expériences de son peuple, témoigne du sérieux avec lequel on était prêt à considérer les tribulations d'une fille, racontées par une femme<sup>293</sup>. Dans un sens, et de notre point de vue rétrospectif, le traitement initial si rigoureux<sup>294</sup> de *Dans un gant de fer* dans les comptes-rendus de ce récit semble indiquer une acceptation plutôt prometteuse de la participation d'une femme individuelle dans le développement de l'histoire sociale du peuple. Cela ne veut évidemment pas dire que l'autobiographie de Martin détient le statut d'un document scientifique, ou que l'on pourrait citer les « informations » qu'elle propose comme si elles étaient des faits. Cela n'empêche que les études historiques semblent favoriser maintenant plus que jamais l'étude simultanée d'histoires multiples qui communiquent plusieurs perspectives. Cette ouverture implique la relativisation qui permet aux histoires multiples de former un ensemble cohérent et de nous aider à bénéficier des contributions individuelles sans exagérer leur importance. Les textes référentiels, mais littéraires, peuvent faire partie de ce dialogue parce qu'ils examinent et manifestent des phénomènes et des attitudes d'une certaine époque. Donc, le moment où *Dans un gant de fer* a paru lui a permis d'être d'abord évalué selon les valeurs de l'histoire traditionnelle. Or, de nos jours, nous pouvons examiner le même ouvrage depuis une conception plus hétérogène du passé. Dans les chapitres précédents nous avons essayé de cerner les intentions qui motivent la version qu'offre Martin de la vie au pensionnat, et ici notre tâche est de situer sa contribution à notre compréhension du

---

*The Majority Finds Its Past, placing Women in History*, Chapel Hill and London, University of North Carolina Press, 1979, 2005, 122-140.

<sup>293</sup> Rappelons que pour les premiers lecteurs de *Dans un gant de fer*, avant le développement de l'étude vraiment littéraire de l'autobiographie comme genre et de la distinction entre l'auteur et le personnage, Martin était supposée être Claire et Claire était supposée être Martin. Donc, la Claire du récit se comprenait *en termes* d'une existence réelle, voire historique, et le lecteur décidait d'y croire ou non à partir de cette hypothèse. Cette approche fondamentale à l'appréhension de Claire le personnage passait souvent sans mention dans les débats autour de la vraisemblance de ses épreuves.

<sup>294</sup> selon la conception qu'avaient ses premiers lecteurs de ce qu'une autobiographie devait être

monde qu'elle illustre<sup>295</sup>. Quoique nous ne le voyions que rétrospectivement, en mettant deux types de textes différents ensemble, les revendications de l'individu qu'est Claire Martin pour sa protagoniste<sup>296</sup> rejoignent celles de l'équipe Bird pour l'ensemble des femmes canadiennes et québécoises. À son tour, le regard rétrospectif de Martin exprime le regret que l'on n'ait pas pu faire des réformes semblables beaucoup plus tôt, des transformations qui auraient pu<sup>297</sup> améliorer l'existence de Claire.

### ***Le Rapport Parent : considérations générales***

En 1963<sup>298</sup> le *Rapport de la Commission royale d'enquête sur l'enseignement*, mieux connu sous le nom de *Rapport Parent*<sup>299</sup>, d'après Monseigneur Alphonse-Marie Parent, le président de la Commission, constate la nécessité de réformer le système scolaire québécois en fonction de quatre développements fondamentaux de l'époque : l'explosion de la fréquentation scolaire, les progrès scientifiques et technologiques, la modification du style de vie et l'évolution des attitudes (*Parent*, I, 57-71).<sup>300</sup> Tout en restant consciente de la spécificité du Québec, et en considérant sa situation particulière,

---

<sup>295</sup> Bien que Martin crée son monde autobiographique, cela se réfère à ses souvenirs de vrais pensionnats, d'une vraie maison familiale et d'un vrai milieu social.

<sup>296</sup> Notons que les passages de *Dans un gant de fer* où il est question de réclamations de meilleures conditions de vie pour Claire ou de regrets pour ses chances ratées se composent depuis l'énonciation.

<sup>297</sup> Nous avons choisi le conditionnel passé ici, et ailleurs dans le texte, bien qu'il puisse suggérer que la Claire de l'autobiographie a vraiment existé. Sans vouloir tomber dans le piège de confondre notre protagoniste avec la vraie Claire, nous trouvons que le choix de ce mode et de ce temps évoque le monde de l'énoncé. En effet, nous trouvons que le conditionnel passé peut fonctionner comme une hypothèse sur le *personnage* que Martin aurait pu développer si ses souvenirs avaient été différents. Or, il faut quand même considérer les intentions référentielles de Martin.

<sup>298</sup> Les trois tomes de ce document sont publiés entre 1963-1965.

<sup>299</sup> Nous emploierons désormais ce titre raccourci.

<sup>300</sup> Dans le Rapport on note en outre la relation réciproque entre ces développements et les réformes scolaires. Nous paraphaserions le phénomène ainsi : Si la société est différente, il faut former le peuple autrement. Si on forme le peuple autrement, la société sera différente. Ces changements se soutiennent mutuellement (*Parent*, I, 57-74).

l'équipe Parent note que des besoins semblables se font sentir de façon générale partout en Occident (*Parent*, I, 57).<sup>301</sup> Relativement à nos intérêts vis-à-vis de l'autobiographie de Claire Martin, c'est surtout le quatrième item de la liste qui nous intéresse, puisque, comme nous avons vu dans la section sur le *Rapport Bird*, ce sont les attitudes « modernes »<sup>302</sup> de l'énonciation qui encadrent la représentation de la vie traditionnelle de Claire.

Le *Rapport Parent* a une structure semblable à celle du *Rapport Bird*, avec des chapitres thématiques et des enjeux numérotés, qui forment cependant une progression conceptuelle. À la suite d'un aperçu historique des services scolaires en évolution depuis 1608 (*Parent* I, 1-20), les chapitres sont divisés selon les types et niveaux de formation proposés ainsi que les problèmes que doivent résoudre les divers actants.

### ***Dans un gant de fer, le Rapport Parent, et les ressources éducatives***

Claire Martin aborde des difficultés durables d'accès à des ressources éducatives ou intellectuelles convenables, surtout pour les filles. Les frustrations de sa protagoniste et de sa narratrice se concentrent notamment sur le manque de livres, à l'école et à la maison : « À la rentrée de janvier, j'emportai mon livre<sup>303</sup> au couvent où il ne fût pas mieux vu qu'à la maison. Mère Saint-Protais, comme tous les sots que j'ai connus,

---

<sup>301</sup> Le *Rapport* mentionne brièvement les pays en voie de développement, et délimite clairement des attentes différentes selon le niveau d'industrialisation : « Dans les pays sous-développés ou en voie de développement, on cherche par tous les moyens à organiser l'enseignement de base pour toute la population et à assurer au moins à une élite un enseignement supérieur. Dans les pays industrialisés, on repense l'enseignement en fonction des besoins nouveaux, on remet en question les programmes et les structures administratives et pédagogiques, on tente des expériences, on cherche des voies nouvelles » (*Parent*, I, 57).

<sup>302</sup> Nous tentons d'employer ce terme ambigu, mais quand même utile, dans un sens relatif et comparatif lorsqu'il apparaît dans notre texte.

<sup>303</sup> reçu des grands-parents maternels à Noël

employait couramment l'expression "perdre son temps à lire"<sup>304</sup> » (*DGF*, 187). On passe ici du passé simple du récit au passé composé du discours. Cela fait allusion à la persistance des philosophies éducatives traditionnelles misant sur la capacité qu'auraient les enseignants de transmettre eux-mêmes tout ce dont leurs élèves pourraient avoir besoin, c'est-à-dire d'être la source unique de leur apprentissage. *Le Rapport Parent*, qui, nous le verrons, préconise les nouvelles méthodes actives, propose justement ce qui aurait pu tirer Claire de son abrutissement, sans exiger d'autres améliorations radicales de l'enseignement à son pensionnat : « Quelle que soit la compétence d'un maître, l'un des meilleurs services qu'il puisse rendre à ses élèves, c'est de leur donner le goût de la lecture » (*Parent*, IIB, 311). Notons que la narratrice de *La joue droite* affirme le revers négatif de cette observation : « C'est un grand crime que de ne pas mettre une bibliothèque ordonnée à la portée de l'enfant qui aime lire » (*JD*, 139). Nous sommes effectivement en train de voir que l'exposition que propose Martin du pire de l'éducation traditionnelle met l'accent sur l'accusation. C'est une disposition incompatible avec les paroles optimistes et ouvertes sur l'avenir des textes réformateurs officiels. Or, ses dramatisations extrêmes de l'ingérence des ressources éducatives fournissent des contre-exemples spécifiques et diffamatoires que seule la perspective d'un individu peut donner.

D'autres exemples de la mentalité éducative qui veut que l'enseignant domine tout l'apprentissage de l'écolier se trouvent dans les passages où les sœurs essaient de faire croire aux filles que la lettre *q* se prononce *que*, ou que le lac *Titicaca* se dit *Titicana*<sup>305</sup> (*DGF*, 179), comme si leurs élèves n'allaient jamais entendre les vraies prononciations de ces expressions et comprendre qu'ailleurs, on n'avait pas imaginé de

---

<sup>304</sup> Les guillemets sont de Martin.

<sup>305</sup> pour nier la ressemblance sonore de *q* à *cul* et le *caca* dans *Titicaca*

telles pruderies. Les enseignantes responsables de ces tentatives de mystification représentent sans doute une extrémité de la pudibonderie<sup>306</sup>, tandis que l'équipe Parent se concentre sur l'idéal couramment admis du « courage devant la vérité » et affirme ensuite que « [c]'est le devoir des maîtres de créer cette mentalité dans l'école et de se dégager du dogmatisme qui caractérise encore trop d'enseignants » (*Parent*, IIIB, 214). « La vérité » dans le sens du savoir absolu se prête mal à l'étude critique qu'encouragent les réformes scolaires, et ce sont justement les esprits les plus étroits qui se croient le plus fermement en possession de cette valeur. L'emploi que fait l'équipe Parent de ce concept problématique doit se comprendre dans un sens plus restreint. Le « courage devant la vérité » envisagé est spécifiquement la capacité d'accepter ce que l'on observe ou ce qui est démontré, même si cela s'avère déplaisant ou incommode, voire incompatible avec ses croyances ou ses sensibilités. Ainsi, quoique la leçon de prononciation de *Dans un gant de fer* appartienne au monde très particulier d'une autobiographie littéraire située à quarante ans avant la parution du *Rapport Parent*, il semble que cela soit justement le genre d'enseignement que les réformateurs veulent décourager. Or, ils ne peuvent pas vraiment inclure des exemples du genre « *Titicaca* ou *que* », puisqu'ils seraient trop anecdotiques pour leur texte officiel, savant et politique. Donc l'équipe Parent doit laisser ces histoires, pourtant illustratrices de leur argument, dans le domaine du non-dit, en se

---

<sup>306</sup> quel que soit le lien entre ces passages de l'autobiographie et le vécu de la vraie Claire. Si une leçon de ce genre a vraiment eu lieu, les prononciations proposées *elles-mêmes* sont surprenantes, mémorables et peu sujettes à des interprétations énonciatrices. La narratrice fait même un clin d'œil à ses lecteurs, qui ont peut-être observé l'embarras de leurs propres instituteurs qui n'ont pas voulu dire *Titicaca* durant les cours de géographie : « les Américains du Sud n'étaient-ils pas assez malpropres pour appeler un de leurs lacs "Titicaca" ? » (*DGF*, 179). Cette interrogation directe au lecteur l'invite à confirmer la pruderie impliquée dans le discours indirect libre. Même dans le cas possible d'un événement inventé, que Martin soit assez déçue en remémorant les enseignantes de l'élève qu'elle était pour faire participer ses personnages à une telle aberration indique une insatisfaction durable et profonde pour ce qui est de l'authenticité et de l'utilité de l'enseignement dont elle se souvient. En d'autres mots, c'est surtout un sens du comble du ridicule qu'elle communique lorsqu'elle caractérise l'atmosphère éducative qu'elle condamne.

concentrant plutôt sur l'affirmation des idéaux à émuler. C'est pour cela que nous examinons les buts éducatifs rationnels préconisés dans un document des années soixante, ces objectifs qui sous-tendent tout système scolaire « moderne », à la lumière de l'inhibition qui sévit au pensionnat de Claire durant les années vingt. Enfin, ces épisodes martiniens en apparence ludique renferment une condamnation de l'étouffement qui règne dans une école qui fait comme si le monde extérieur n'existait pas.

*Le Rapport Parent* aborde plus directement le déclin relatif du rôle de la transmission du savoir et l'accentuation correspondante du développement des outils de recherche dans le concept moderne de la formation des jeunes. Au pensionnat remémoré par Martin, il est effectivement très peu question de lecture indépendante, comme le souligne un passage vers la fin du premier tome :

On pouvait voir, dans notre classe, une manière de bibliothèque - en tout cas, c'est le nom qu'on lui donnait ; il s'agissait d'une bonne douzaine de volumes placés sur le rayon d'un meuble qui contenait surtout des encriers, de la craie, des chiffons pour l'époussetage - seulement, on n'avait pas prévu, à l'horaire, de temps perdu pour la lecture et, de toutes façons, nous n'avions pas la permission de toucher à ces livres qui étaient venus là le diable sait comment (*DGF*, 187-8).

Dès le début de la phrase, la narratrice exprime ses doutes concernant la fonction réelle du meuble, qui est en effet une bibliothèque de nom seulement. Notons l'énumération des objets qui passent directement du nécessaire proprement scolaire aux équipements de nettoyage. Bien que les « chiffons pour l'époussetage » s'utilisent vraisemblablement pour effacer les tableaux noirs ici, l'évocation de cette besogne rappelle autant l'enlèvement de la poussière dans le contexte domestique, et par la suite, le destin de ménagère qui attend Claire et ses camarades. Quelques pages plus loin, Martin soupçonne



les religieuses de se servir des filles pour assurer le nettoyage du couvent « [s]ous prétexte d'enseignement ménager » (*DGF*, 196). Les études des élèves et leur avenir prédéterminé fondent ensemble dans la conclusion du passage : « Nous allâmes recevoir nos prix avec des mains où les échardes et les crevasses venaient en concurrence, des mains de jeunes femmes de peine en leurs débuts » (*DGF*, 196). Simone de Beauvoir analyse le cycle répétitif et improductif<sup>307</sup> du travail domestique dans *Le deuxième sexe* (I, 112). Il est particulièrement révélateur que Martin rappelle l'époussetage, une corvée qui doit se refaire même dans une maison où règne une parfaite inactivité, puisque ce sont les peaux mortes qui forment la poussière. La saleté en question n'est même pas le résultat d'un dynamisme quelconque, comme l'énergie des enfants, ou la pratique de l'artisanat domestique. De plus, cette phrase est un des rares passages dans le récit consacrés à la description, ce qui souligne le lien entre la pauvreté des ressources d'apprentissage dont Claire dispose et la misère qui caractérise son existence. Que les livres y soient apparus « le diable sait comment » est une allusion espiègle à la perdition qui attendrait celles qui oseraient les ouvrir, selon les injonctions traditionnelles, voire antiques, contre l'alphabétisation des femmes.

Si Martin explique la quasi-absence de lecture au pensionnat fréquenté par sa protagoniste en invoquant le mépris envers les enfants et la paresse intellectuelle qui y règnent, l'équipe Parent constate le peu de livres que les écoliers pouvaient jusqu'alors consulter sur un ton préoccupé mais évidemment moins réprobateur :

---

<sup>307</sup> dans le sens qu'il ne produit rien de nouveau. Nonobstant, presque quarante ans plus tard, en 1987, Marguerite Duras examine la vigueur et la satisfaction qui peuvent accompagner l'exécution de ces corvées lorsque cela se fait à l'extérieur d'une économie conjugale qui les associe essentiellement aux femmes (« La maison », 55-64).

Notre système d'enseignement s'est trop souvent contenté, jusqu'à tout récemment, d'écoles et de classes sans bibliothèques et sans livres, ou de quelques bibliothèques de classe, dans des armoires fermées à clé, ou encore d'une bibliothèque générale de collège, mais ouverte aux seuls professeurs (*Parent*, IIB, 312).

Ces bibliothèques fermées à clé font toutefois écho à la défense d'emprunter les livres au pensionnat de Claire. Or, le ton prospectif et ambitieux du chapitre du *Rapport* sur les bibliothèques envisage des lieux de lecture « accueillant[s], d'accès facile, où le silence et la paix, où la bonne organisation administrative facilitent la lecture, le travail, la recherche » (*Parent*, IIB, 312). La question du rôle de la lecture dans l'apprentissage est un exemple d'un problème éducatif où les récriminations de Martin fournissent des souvenirs et de l'émotion personnels là où le *Rapport Parent* ne peut sortir des faits, et doit s'exprimer de manière diplomatique. Quel que soit le lien entre les expériences de la vraie petite Claire et le texte de Martin, il faut reconnaître que la façon dont les individus vivent et se remémorent le climat intellectuel de leur école est une mesure de l'enseignement qu'ils ont reçu. Nonobstant, le partage de ce souci entre Martin et les chercheurs Parent fait ressortir l'importance centrale des bibliothèques scolaires dans un système qui vise à se concentrer désormais sur l'accompagnement de l'élève dans ses propres découvertes, plutôt que sur l'apprentissage des dires de l'enseignant.

Lorsque Claire quitte le pensionnat, le bilan de ces années reflète la fadeur d'une formation qui décourage l'initiative intellectuelle et la recherche individuelle. Rendue à la fin de ses études, elle « ne savai[t] pas comment [s]'y prendre pour découvrir ce qu'il fallait savoir » (*JD*, 135) ; elle n'a pas les outils de base qui doivent provenir d'une formation axée, si peu soit-il, sur l'application de compétences de pensée et de recherche à de nouvelles situations, bref, sur la préparation à l'avenir. La narratrice résume la

durabilité de la déception ainsi : « [p]endant ces dix années, je n'avais rencontré personne- sauf la mère du Bon-Conseil, mais j'étais si petite- pour m'expliquer que l'étude est chose aimable » (*JD*, 136). Il faut examiner les temps des verbes pour trouver le je de l'énonciation qui s'en est sorti. L'ignorance de celle qui « ne savai[t] pas comment [s]'y prendre pour découvrir ce qu'il fallait savoir » (*JD*, 135) cède finalement la place à celle qui sait que « l'étude est chose aimable » (*JD*, 136).

Notons en particulier un parallèle saillant entre la lassitude professionnelle dont Martin accuse les sœurs enseignantes dans son autobiographie et celle constatée encore une trentaine d'années plus tard par l'équipe Parent. Il faut dire qu'aux années soixante, les communautés religieuses sont beaucoup moins fréquentées par les écoliers que durant l'enfance de Martin. Or, l'équipe Parent note que les parents qui tiennent à ce que leurs petits reçoivent une formation confessionnelle *commencent seulement* à accepter que des catholiques qui ne sont pas des religieux s'occupent de leurs enfants.<sup>308</sup> Nous pouvons ainsi supposer que bon nombre des instituteurs travaillant dans les écoles confessionnelles sont religieux de vocation aux années soixante, quoique le Rapport ne donne pas de chiffres concrets pour la proportion des enseignants qui sont des religieux. De toute façon, le découragement professionnel qui sévit depuis longtemps au niveau institutionnel s'exprime de façon palpable et semblable dans les deux textes, qu'il s'agisse de religieux ou non. Prenons d'abord un passage-clé du *Rapport Parent*, qui résume quelques problèmes liés au personnel en général, sans préciser s'il s'agit de

---

<sup>308</sup> Le changement de mentalité fait notamment la différence entre « l'Église-institution » et les valeurs religieuses interprétées et transmises par des individus : « On accepte davantage aujourd'hui que la confessionnalité de l'école ne tienne pas à la présence d'un personnel enseignant formé de religieux et de religieuses ; et que cette présence de l'Église soit assurée dorénavant par des chrétiens agissant comme tels, et non pas nécessairement par l'Église-institution » (*Parent*, I, 69).

religieux, de laïcs, d'instituteurs qui travaillent dans des institutions spécifiquement non-catholiques ou de toutes ces catégories prises ensemble :

Le manque d'égards des commissions scolaires à l'endroit du corps enseignant, le peu d'initiative qu'on lui laisse, l'instabilité de l'emploi et l'absence de barèmes régissant les promotions, cet ensemble de facteurs crée l'impression que l'enseignement est une occupation temporaire ou un pis-aller. Il faut donc de toute urgence revaloriser la profession d'enseignant, organiser le recrutement et améliorer la formation des professeurs (*Parent*, I, 77).<sup>309</sup>

Si le *Rapport Parent* est évidemment plus axé sur l'avenir et sur la résolution concrète de problèmes que l'autobiographie de Martin, chacun de ses reproches étant suivi de recommandations précises pour améliorer les conditions d'apprentissage<sup>310</sup>, on ne peut nier les ressemblances entre les deux examens pour ce qui est du manque de motivation qu'ils révèlent chez le personnel enseignant.

---

<sup>309</sup> Ce passage semble critiquer l'état global du personnel, puisqu'il ne fait pas la différence entre les membres de communautés religieuses, les laïcs enseignant dans un contexte catholique, et ceux qui travaillent dans des institutions non-catholiques. Nous supposons que le groupe décrit ici inclut des non-religieux, puisqu'il est notamment question de « l'instabilité de l'emploi » et de l'enseignement vu comme une « occupation temporaire ». Ces conditions n'affectent sans doute pas autant la vocation religieuse, la situation stable par excellence. Ce qui est moins clair est comment les engagements et les congédiements des religieux travaillant pour les commissions scolaires fonctionnent dans les faits à l'époque de la publication du *Rapport Parent*. Ce document précise que tous les instituteurs ont des contrats annuels. Comme ils peuvent « en appeler à un tribunal d'arbitrage » s'ils se trouvent congédiés « après trois années de service », l'équipe Parent constate qu'une pratique courante est de renvoyer tous les enseignants avant qu'ils atteignent leurs trois ans, sans devoir justifier cette démarche. Après, on peut réengager qui on veut. Ainsi, on n'a pas à accorder d'augmentations de salaire à ceux qui ont plus d'expérience, parce que personne ne peut accumuler d'ancienneté (*Parent*, IIIB, 210-211). Ce régime met évidemment tous les enseignants dans une situation précaire, quels que soient leurs aptitudes et leur dévouement au métier. Nous nous demandons quand même comment on faisait à cette époque pour enlever définitivement des écoles (et non des établissements religieux enseignants) les religieux dont la performance était nettement insuffisante. D'une part, ils semblent en principe tenus aux normes des commissions scolaires dans un nouveau système qui veut miser de plus en plus sur la qualité uniforme de l'enseignement et la transparence plutôt que sur l'autorité de l'instituteur. D'autre part, leur appartenance à un ordre enseignant est supposément consacrée par Dieu. Le *Rapport Parent* ne se prononce pas sur ce dilemme apparent. Voilà un problème qui nous semble exemplifier les difficultés du système scolaire en transition.

<sup>310</sup> « Nous supposons que la formation des maîtres comportera une initiation à l'expérimentation et à la recherche, et que les maîtres actuellement en exercice pourront aussi recevoir cette initiation » (*Parent*, IIIB, 214).

Pour sa part, Martin voit l'entrée en religion et la carrière d'institutrice qu'elle implique si souvent comme les conséquences d'une incapacité de plaire aux hommes. Quoique sa conclusion soit trop généralisante, elle met le doigt sur le nœud d'un problème fondamental ; les difficultés qu'ont les femmes de s'épanouir lorsqu'on ne leur propose que les deux idéaux réducteurs de la femme au foyer et de la religieuse :

Nées trop tôt dans une société où les femmes se mariaient ou n'existaient pas, que de filles laides, à cette époque, prenaient le chemin du couvent où on les engluait dans la bêtise la plus plate et où leurs talents, souvent réels, ne leur servaient qu'à développer une bonne technique de la gifle ou du coup de poing. Nous ignorons que ces violences sont les soupapes de la sexualité contrariée (*DGF*, 214).

Cette analyse franche des forces culturelles qui empoisonnent les tentatives de bon nombre de femmes de mener une vie productive hors du mariage et de la maternité conçoit l'enseignement effectivement comme un pis-aller<sup>311</sup>. Cela ne se fait pas pour déprécier cette vocation importante et potentiellement satisfaisante, mais plutôt pour souligner la stagnation qui sévit lorsque la priorité des institutrices est d'utiliser leur position et leur autorité pour dompter les élèves. L'ouverture et la curiosité intellectuelle fleurissent mal autant chez les enseignants que chez les écoliers quand il ne s'agit que de « faire obéir, obéir, obéir » (*JD*, 136). Il faut dire que le contenu manifeste de *Dans un gant de fer* concernant ce qui ferait que les femmes deviennent sœurs enseignantes (leur « laideur »), leurs conditions de travail (« la bêtise la plus plate ») et ce qui provoquerait leur violence (leur « sexualité contrariée ») est beaucoup plus cru que les raisons données si diplomatiquement pour l'apathie des instituteurs évoqués dans le *Rapport Parent*. De

---

<sup>311</sup> C'est l'expression exacte employée dans le *Rapport Parent*, et elle résume aussi le point de vue de Martin, qui voit l'enseignement au couvent comme le sort qui attend celles qui échouent d'abord aux jeux de séduction qui mènent au mariage.

plus, le passage de *Dans un gant de fer* fait allusion au problème *spécifiquement féminin* de l'enseignement vu comme une des rares vocations adaptées aux qualités « naturellement féminines ». Cet essentialisme a sans doute contribué à la formation d'innombrables institutrices inaptes, donc frustrées. Bien qu'aux années soixante, les métiers proposés aux filles ne soient pas souvent beaucoup plus variés, le *Rapport Parent* n'aborde pas cet aspect du problème, se limitant à de brefs passages qui parlent d'une ouverture encore plutôt théorique du monde professionnel aux femmes, sans considérer les pressions sociales et les stéréotypes qui peuvent influencer les filles dans les faits. La section intitulée « Nouvelle conception du rôle de la femme » note le fait accompli de la présence accrue des femmes dans plusieurs domaines, bien que leur participation qui tend à diminuer après le mariage se constate sur un ton quelque peu blasé et leur interruption du travail durant la petite enfance des enfants se prenne pour acquis :

Les attitudes se sont modifiées aussi à l'égard du rôle de la femme, dont les fonctions économiques, politiques et sociales sont beaucoup plus étendues. Presque toutes les jeunes filles travaillent avant leur mariage ; et cela dans toutes les classes sociales. Bien des jeunes femmes continuent de travailler après leur mariage, du moins pour un certain temps ; plusieurs retournent à un emploi après quelques années de mariage, lorsque les enfants sont à l'école (*Parent*, I, 70).

Reste que les causes sous-jacentes de l'immobilité qui peut sévir chez les enseignants sont comparables, d'après l'équipe Parent et Claire Martin. Autant dans un texte scientifique et officiel des années soixante expliquant le besoin de la standardisation et de la professionnalisation de l'enseignement qui se fait alors sentir urgemment, que dans un récit littéraire et personnel qui propose des explications allant plus directement au cœur

des circonstances personnelles<sup>312</sup> d'un groupe d'institutrices de l'entre-deux-guerres<sup>313</sup>, les problèmes de base s'avèrent être un manque d'outils pédagogiques efficaces et la supposition que l'enseignement est ce que l'on finit par faire si ses autres projets échouent. Cette impression<sup>314</sup> rend difficile le recrutement de ceux qui ont une véritable aptitude pour le domaine, qu'il s'agisse de religieuses au cœur de l'entre-deux-guerres ou d'instituteurs potentiellement laïcs qui établissent leur carrière juste avant de pouvoir bénéficier des améliorations des conditions de travail prônées par l'équipe Parent. De plus, cette caractérisation du métier va jusqu'à la non valorisation du potentiel des enseignants. Leur préparation peut être plus ou moins aléatoire, mais il y a paradoxalement peu de place pour l'invention et l'initiative personnelle.

---

<sup>312</sup> L'approche de Martin fait ressortir des paradoxes intéressants ici. Elle aborde des questions on ne peut plus intimes, voire indiscutables, ou même inavouables, liées à l'apparence physique et la sexualité. On dit d'ailleurs « se sentir bien ou mal *dans sa peau* », par exemple. Ces préoccupations sont pourtant partagées (dans les deux sens du mot), influençant profondément (positivement ou négativement) le trajet de la vie de tous et se manifestant dans les comportements publics. Le jugement des autres est important pour ce qui est de l'apparence physique ainsi que pour la façon dont on mène sa vie sexuelle, car ces facteurs sont décisifs pour l'insertion sociale. Même l'emploi de l'expression « laides » est problématique. C'est un jugement de valeur, un adjectif que Dominique Maingueneau dirait « subjectif », qui ne peut s'appliquer aux religieuses dites « laides » que « par l'énonciateur au moment où il s'exprime » (*Éléments de Linguistique pour le texte Littéraire*, 123). Cela met le lecteur dans une position difficile. Si on accepte la parole de la narratrice, on entre dans son monde à elle et on suit son point de vue. Or, les religieuses de l'autobiographie sont censées se référer à des gens qui ont vraiment existé, ce qui souligne davantage le parti pris du jugement sur leur « laideur » et met l'accent sur l'imposition de cette qualité *de l'extérieur*. Cependant, Maingueneau nous rappelle aussitôt que « les jugements de valeur les plus "personnels" s'appuient sur des codes culturels » (*Éléments de Linguistique pour le texte Littéraire*, 123). Ainsi, même sans disposer de plus d'information, le lecteur a une bonne idée de ce que Martin veut dire par « laides », c'est-à-dire qu'il peut imaginer les sœurs du récit en se référant aux types de traits que le consensus juge disgracieux. En revanche, la « sexualité contrariée » se réfère à des besoins non satisfaits, ce qui est une description d'une situation, et donc une assertion moins « personnelle ».

<sup>313</sup> Rappelons que ces religieuses sont des personnages (re)construits à l'aide de la mémoire de l'auteure et selon les conditions de la représentation (verbale). Or, il faut tenir compte des intentions de Martin, qui sont d'illustrer les institutrices de la vraie Claire, telles qu'elle les connaissait, en dépit de l'illusion référentielle. Une conscience de ce contexte doit guider toute lecture de sa caractérisation des sœurs. Toutefois, les évaluations plus scientifiques du personnel enseignant travaillant avant les réformes de l'équipe Parent se communiquent également à travers les mots, selon les mêmes conventions de la représentativité, et sont ainsi également sujettes aux influences de ces codes. Il est effectivement intéressant d'examiner ces deux textes ensemble, puisqu'ils semblent mettre une foi égale en l'intelligibilité et l'efficacité d'un langage « clair » et référentiel.

<sup>314</sup> Quel que soit le lien entre les religieuses (re)créées par Martin et celles qui ont travaillé avec la vraie Claire, Martin est témoin de l'attitude envers l'enseignement durant son enfance, et ces connaissances sous-tendent même la mesure d'invention dans son travail.

Ce sont effectivement des individus qui s'occupent de la formation des jeunes. Martin fournit des caractérisations individuelles qui seraient sans doute trop anecdotiques et spéculatrices pour être utiles sur le plan scientifique, dans le *Rapport Parent*.<sup>315</sup>

Prenons d'abord mère Saint-Fortunat : « Je pense que, au fond, elle s'ennuyait à mourir en cet état où l'avait peut-être poussé sa laideur et son obésité » (*DGF*, 213-214), qui exemplifie les circonstances générales qui entraînent les femmes vers le couvent, selon Martin. C'est une constatation personnelle qu'elle assume comme telle en employant les expressions « [j]e pense que » et « peut-être ». Pour ce qui est de mère Saint-Protais, elle semble aller plus droit au cœur du pire des manquements proprement intellectuels d'un système qui ne valorise pas assez le rôle des enseignants, problème qui sévit encore aux années soixante, selon l'équipe Parent (quoique sans doute pas au même degré) : « Comme elle ne comprenait pas le sens de ce qu'elle enseignait, mère Saint-Protais exigeait le mot à mot » (*DGF*, 181). Bien que la « pénétration » dans l'esprit du personnage au début de la phrase évoque l'omniscience littéraire, que mère Saint-Protais exige « le mot à mot » permet également de *déduire* qu'elle ne comprend pas le matériel en question. La raison probable pour cette exigence est la possibilité de corriger « le mot à mot » sans réfléchir. Par contre, la paraphrase est un meilleur outil pour contrôler la compréhension (et non pas la mémorisation) des élèves, mais elle demande aussi une connaissance de la matière de la part de l'enseignant. Sur un ton plus général, le *Rapport*

---

<sup>315</sup> Cette sévérité ne s'avère pourtant pas gratuite. Si elle n'est pas « objectivement » fiable, elle a stimulé des discussions des expériences personnelles qui ont souligné l'importance d'un système scolaire mieux organisé et plus axé sur les besoins des élèves et la responsabilité des enseignants. Les perspectives des anciens élèves eux-mêmes sont indispensables à une compréhension plus complète des conditions dans lesquelles les écoliers travaillaient dans le passé. Elles sont particulièrement pertinentes quand les reproches en question concernent des méconduites et des insuffisances potentiellement gênantes, voire nuisibles à la réputation d'individus ou d'organismes encore actifs qui ont intérêt à les rationaliser, même s'ils veulent améliorer leur performance. L'inconvénient de ces contributions est pourtant la tendance des premiers lecteurs de *Dans un gant de fer* de se concentrer trop sur la « vérisimilitude » et la « vérifiabilité » littérale du contenu.



*Parent* constate les limites de « l'enseignement traditionnel », qui « a généralement poursuivi des objectifs plus immédiats ; il n'a pas cultivé particulièrement l'esprit d'initiative et le sens de la responsabilité » (*Parent*, IIA, 88). Cela fait écho à la conformité intellectuelle imposée en même temps aux enseignants qui doivent travailler dans un tel système. Plus loin, Martin poursuit sa caractérisation de mère Saint-Protais, qui répète les mêmes leçons « tous les ans, en Histoire de l'Église [...] la sœur ne ressentait pas le besoin d'en connaître davantage et ce n'est que cela, au fond, l'ignorance » (*DGF*, 188). L'emploi que fait Martin d'un personnage littéraire mais référentiel pour personnifier ce problème trouve écho dans les recommandations générales de l'équipe Parent :

La curiosité et la probité intellectuelles sont les deux vertus dominantes que [les enseignants] ont la responsabilité d'éveiller et de développer. [...] Non seulement il faut développer et meubler la mémoire ; on doit aussi faire appel à l'imagination et aux dons créateurs. Ces facultés sont trop souvent étouffées par un enseignement qui valorise plutôt l'érudition que l'expression (*Parent*, IIA, 13-14).

Si Martin donne des exemples très concrets des défaillances d'un système scolaire ayant des politiques assez réactionnaires, pour Martin ainsi que pour l'équipe Parent, l'accent est sur le caractère *institutionnel* du problème. Dans les deux textes, on se concentre aussi sur des analyses des causes et des effets.

### ***Dans un gant de fer, le Rapport Parent et la philosophie éducative***

Le *Rapport Parent* aborde dès le premier tome « la conception moderne de l'éducation » (*Parent*, I, 76) comme développement de la capacité d'adapter avec

souplesse ses connaissances à divers contextes. Ici, il s'agit de « préparer l'individu à la vie en société » (*Parent*, I, 75). On affirme qu'il « ne suffit plus d'apprendre à l'enfant à lire, à écrire et à compter » (*Parent*, I, 76). Au début du deuxième tome on ajoute qu'« on doit, en quelque sorte, “apprendre à apprendre”<sup>316</sup>, savoir étudier par soi-même, être curieux, et capable de nourrir cette curiosité » (*Parent*, IIA, 37). Martin attribue cette faculté à sa protagoniste, mais dans un sens plus négatif que prospectif. Claire devient « autodidacte » (*DGF*, 181) non pas grâce à une préparation polyvalente et imaginative, mais à cause des carences dans sa formation : « C'est une étrange décision à prendre, quand on est à l'école et qu'on a onze ans, mais avec cette bonne sœur-là<sup>317</sup> il y avait vraiment trop de risques » (*DGF*, 181). Pour sa part, l'équipe Parent emploie l'expression « autodidacte » dans un sens constructif : « Il s'agit de disposer modestement chacun de nos élèves à être, autant qu'il le pourra, et pour toute sa vie, un autodidacte » (*Parent*, IIB, 311)<sup>318</sup>. Malgré le désespoir qui motive l'audace de Claire, et le hasard qui la règle<sup>319</sup>, Martin aborde ici un des concepts-clés de la réforme éducative. Ce qui plus est, elle attribue à sa protagoniste des comportements correctifs à la situation oppressive qui résulte de la consommation « mot à mot » (*DGF*, 181) du matériel proposé. En effet, on a l'impression que *Claire* est consciente de la nécessité de prendre son propre apprentissage en main, et qu'il n'est pas question d'une narratrice qui donnerait rétrospectivement une forme et un sens à ces frustrations remémorées. Il s'agit notamment de la découverte *enfantine* de l'expression, un moment précis et isolable dans

---

<sup>316</sup> Ces guillemets apparaissent dans le texte.

<sup>317</sup> Il s'agit de mère Saint-Prottais. Voir notamment les autres citations à son sujet dans le présent travail.

<sup>318</sup> L'équipe Parent indique qu'il s'agit d'une citation de Jean Guéhenno, mais il n'y a pas d'informations bibliographiques correspondantes.

<sup>319</sup> « J'improvisai, au gré de ma fantaisie, mon petit programme » (*DGF*, 181). Le passé simple situe d'ailleurs cette initiative dans l'énoncé.

le passé : « Au cours de mes recherches dans le dictionnaire, j'avais trouvé le mot "autodidacte"<sup>320</sup> » (*DGF*, 181). Encore une fois, Martin démontre comment les besoins urgents que doivent satisfaire les réformes éducatives officielles sont ressentis par des individus. En outre, que la protagoniste de *Dans un gant de fer* se débrouille déjà aux années vingt pour circonvenir la rigidité de sa formation suggère que le développement de programmes scolaires axés sur l'activité de l'élève se sont fait attendre trop longtemps.<sup>321</sup>

Nous nous inspirons encore une fois du *Manuel de sociocritique* de Pierre V. Zima lorsque nous constatons que l'expression « autodidacte », utilisée dans le *Rapport Parent* ainsi que dans l'autobiographie de Martin, semble particulièrement caractéristique du contexte de la production de ces deux textes. La qualité transitionnelle de l'époque se communique à travers le sens compensatoire, correctif que Martin attribue au mot, et à sa signification prospective, axée sur l'avenir, selon l'équipe Parent. L'importance institutionnelle future du concept de l'autodidacte s'exprime d'ailleurs par un champ sémantique qui s'insère dans le document : « l'esprit d'initiative et le sens de la responsabilité » (*Parent*, IIA, 88), la curiosité et la probité intellectuelles [...] l'imagination et [les] dons créateurs » (*Parent* IIA, 13-14). Dans les deux cas, « autodidacte » semble être toutefois doté d'une valeur transformatrice, celle de la solution d'une grande portée à un problème fondamental.

---

<sup>320</sup> Les guillemets sont de Martin.

<sup>321</sup> Notons que la « précision » de ce souvenir est secondaire, même dans un contexte documentaire. L'important est la signification de son inclusion, c'est-à-dire que Martin l'auteur *pense* (encore) au moment d'écrire que les cours offerts à la fille qu'elle était n'étaient pas assez intéressants pour motiver les enfants. De plus, même si l'épisode était complètement inventé, il ferait quand même écho, sur un plan littéraire, aux préoccupations officielles de l'époque de sa parution. Nous ne voyons pas cette correspondance comme une « garantie » de la pertinence des revendications de Martin, mais plutôt comme une convergence d'intérêts.

Si pour l'équipe Parent autant que pour Martin l'individu, les défaillances de la préparation des instituteurs du passé créent un climat d'apprentissage stérile, les deux entités critiquent l'environnement scolaire lui-même, et leurs observations se reflètent mutuellement. *Le Rapport Parent* procède ainsi : « Nous avons regretté de ne pouvoir trouver dans nos écoles élémentaires, sauf exception, le climat de simplicité, de détente, de confiance, de joie qui est si important pour l'épanouissement de l'enfant. Trop souvent le climat actuel de l'école élémentaire ferme l'enfant, le replie sur lui-même » (*Parent*, IIA, 94). On peut bien dire que ce regret sous-tend bon nombre des passages de *Dans un gant de fer*, et crée une fermeture figurée envahissante. Or, l'épisode où Claire, plus jeune et moins expérimentée en écriture que ses camarades, est trop lente en passant des dictées manifeste l'atmosphère tendue physiquement, et la narratrice emploie justement des synonymes des mots de l'équipe Parent :

Elle<sup>322</sup> me couvait, elle corrigeait mon maintien, elle m'enseignait à me défaire de cette habitude que j'avais de me contracter et qui finissait par agglutiner mes doigts, mon crayon, mon cahier à mon nez, mes yeux, mes cheveux, dans un espace étroit d'où il ne sortait plus rien de bon, sorte de nœud dans lequel je me ligotais (*DGF*, 106).

Le relâchement momentané, les gestes surprenants parce que simples et humains font ressortir encore davantage le malaise répandu.

Plus loin, l'équipe Parent aborde « la discipline scolaire » en posant les questions suivantes : « Mais ne pourrait-on pas la concevoir autrement que comme une comptabilité des fautes et des oublis de l'enfant ? Ne pourrait-on pas la rendre plus confiante envers l'enfant, moins tracassière ? » (*Parent*, IIA, 94). Martin offre un exemple extrêmement mesquin de la tendance évoquée par l'équipe Parent quand elle

---

<sup>322</sup> Il s'agit de mère Marie-du-Bon-Conseil, une des rares religieuses avec qui Claire a un bon rapport.

remémore le tournoi de conjugaison qui sert à décider où placer les deux dernières filles de la liste d'élèves lors d'une rentrée. Les plus fortes étant destinées à la « section A », et celles qui ne seraient pas aptes à continuer leurs études étant reléguées à la « section B », Claire et Fernande passent une interrogation sur les verbes irréguliers pour déterminer qui fera partie de la classe A. Il faut dire que le concours évoqué se prête justement à la compilation d'une liste de bonnes réponses contre une autre composée d'erreurs pour chacune des deux filles. Martin emploie un discours indirect libre au ton blasé pour mettre en relief la petitesse d'esprit et la légèreté qui règlent la formation des enfants de l'entourage de Claire : « Pas question de nous prendre toutes les deux en section A, car on ne considèrerait pas le seul mérite. On considèrerait aussi le nombre : tant de fillettes en section A, tant d'autres en section B » (*DGF*, 167). Les apparences d'une logique pratique et raisonnable soulignent l'aberration qui consiste en fixer les possibilités futures qu'auront les jeunes selon ce système arbitraire. L'épisode se termine sur la « victoire » de Claire, annoncée ainsi : « -Vous serez donc en section A. Je le regrette, car Fernande est très forte en arithmétique » (*DGF*, 169). La narratrice explicite ensuite le non-sens de l'observation : « Nous n'avions pas été questionnées sur l'arithmétique et je trouvais la réflexion bien digne de son auteur. J'étais dégoûtée » (*DGF*, 169). Cette expérience personnelle de la « comptabilité »<sup>323</sup> évaluatrice exemplifie la tendance constatée par l'équipe Parent.

Si ce souvenir semble illustrer l'accent que les méthodes d'évaluation traditionnelles mettent sur l'énumération des fautes des élèves, tendance tant déplorée par l'équipe Parent, il est impossible de connaître le lien éventuel entre l'*arbitraire* du

---

<sup>323</sup> C'est justement l'expression qu'emploie l'équipe Parent (*Parent*, IIA, 94), et elle s'applique très bien à la situation évoquée dans l'autobiographie de Martin.

jugement exercé par l'enseignante de Claire et ce qui pouvait se passer dans les écoles de l'époque de l'enfance de Martin. L'autobiographe évoque l'autorité de la religieuse, et les décisions discrétionnaires laissent moins de traces que les politiques imposées automatiquement. En fait, quand il s'agit du traitement des élèves sur le plan individuel plutôt qu'institutionnel, la particularité de la situation rend spécialement importants les témoignages des individus. L'observation suivante de Philippe Lejeune nous vient à l'esprit : « l'autobiographie nous raconte justement-, c'est là l'intérêt de son récit-, ce qu'il est seul à pouvoir nous dire »<sup>324</sup> (*Le pacte autobiographique*, 37). Même dans ce contexte quelque peu plus « pratique » que celui envisagé par Lejeune, nous avons moins affaire à un rapport spécifique qui serait précieux parce qu'il proviendrait d'une « garante » qui serait peut-être la seule à avoir eu l'expérience en question, et davantage à une affirmation de l'intérêt qu'ont les histoires des particuliers en elles-mêmes. En d'autres mots, un souvenir d'une situation inhabituelle peut souligner la « présence » de l'individu afin de complé(men)ter les discours « officiels » qui mettent plutôt l'accent sur les règlements et les politiques, la conformité nécessaire au fonctionnement de tout système.

*Le Rapport Parent* commente plus longuement l'ancien système que l'on tente alors de rendre plus authentique, celui qui est traditionnellement basé sur les examens et le classement des élèves, et qui s'avère généralement assez rigide :

La motivation au travail pouvait se résumer en deux principes : “chacun pour soi” et “passer avant les autres”<sup>325</sup>. Pour favoriser ce genre de rendement, la discipline faisait du silence et de l'immobilité les grandes vertus scolaires. [...] Par ailleurs, la capacité de s'exprimer, soit par la

---

<sup>324</sup> Nous sommes toutefois consciente que ce n'est pas tout à fait ce que Lejeune veut dire. Il parle plutôt de l'unicité de la perspective autobiographique, quels que soient les événements racontés.

<sup>325</sup> Ces guillemets apparaissent dans le texte.

parole, soit par les arts, peut être irrémédiablement compromise si l'école élémentaire réduit l'enfant au silence et à la passivité à un âge où sa spontanéité doit être particulièrement favorisée et orientée (*Parent*, IIA, 98-99).

En effet, dès que Claire s'exprime hors des limites des tâches préconisées, elle se fait gronder. Les romans qu'elle écrit pour tromper son ennui donnent la réprimande suivante de mère Saint-Protais : « primo, [...] j'avais des goûts inquiétants ; secundo, [...] il était impossible que j'aie trouvé ce que j'écrivais toute seule car j'étais bien trop sotte pour jamais pouvoir écrire un livre de ma vie ; tertio, [...] il n'y avait jamais eu de rois au Canada et [...] mon Napoléon était une stupide invention » (*DGF*, 180). La cible de ce discours indirect libre est ostensiblement le je de l'énoncé lui-même. Or, cette attaque si directe et spécifique, surtout son troisième item, a non seulement l'effet de ridiculiser mère Saint-Protais<sup>326</sup>, mais aussi celui d'exposer l'impossibilité de créer quoi que ce soit au couvent.

Martin va d'ailleurs plus loin que l'équipe Parent, en abordant l'inhumanité qui tend à régner dans une école trop axée sur la consommation de l'information : « On pourrait penser qu'un être normal m'eût dit : "Vous aimez écrire, c'est fort bien, continuez, c'est en forgeant etc." Pensez-vous ! » (*DGF*, 180). Ces mots positifs sont des formules véritablement formatrices, plutôt que des injures destinées à décourager toute sortie du matériel. Il est notable que la « citation directe » de ces paroles *hypothétiques* serve également à souligner la différence entre cet encouragement imaginé et l'attaque (encore plus) « réelle ».

---

<sup>326</sup> L'emploi dans l'énonciation des nombres ordinaux latins permet à Martin de faire un clin d'œil à la fausse sagesse des dires de la religieuse.

Selon Pierre V. Zima, « le texte littéraire n'est ni une image de la société ni une illustration du discours théorique : il transforme (traduit) certains problèmes sociaux en problèmes sémantiques et narratifs » (*Manuel de sociocritique*, 105). En ce qui concerne le problème de la motivation des élèves, ce qui est présenté de manière explicative dans le *Rapport Parent* se voit de manière personnelle et narrativisée dans l'autobiographie de Martin. Le *Rapport Parent* donne directement un lien théorique de cause et effet, qui concerne les élèves en général : « Par ailleurs, la capacité de s'exprimer, soit par la parole, soit par les arts, peut être irrémédiablement compromise si l'école élémentaire réduit l'enfant au silence et à la passivité à un âge où sa spontanéité doit être particulièrement favorisée et orientée » (*Parent*, IIA, 98-99). Martin, pour sa part dramatise l'effet de la stérilité pédagogique d'une enseignante particulière sur une élève spécifique. Cette différence semble liée au lectorat et aux usages divergents de deux textes : le premier a un emploi utilitaire, et il est destiné aux quelques lecteurs chargés d'organiser les réformes scolaires. Les membres de son public relativement restreint peuvent être déjà bien placés pour connaître l'état des choses, quoique certaines constatations puissent être difficiles à accepter. Ainsi, ce document peut servir à réunir les données nécessaires et affirmer des consensus. Par contre, si des milliers de lecteurs de *Dans un gant de fer* finissent par s'identifier à son contenu et son ton, cela ne peut s'anticiper. En écrivant ce récit, Martin ne peut parler que pour elle-même. De plus, son texte est littéraire, et doit se lire ainsi. Sa valeur documentaire vient plutôt des sortes d'expériences et de réactions qu'il évoque, c'est-à-dire de son atmosphère, et non de la « vérité » référentielle de son contenu littéral. Il faut également reconnaître sa valeur de témoignage.<sup>327</sup>

---

<sup>327</sup> La source de cette observation est les commentaires de Paul Dubé sur une première version de ce



## Conclusions

Lorsqu'on examine l'implication de Martin dans les questions qui ont affecté ses contemporains, on pourrait l'accuser avec raison de faire preuve d'un certain narcissisme<sup>328</sup> en (re)construisant *le monde de la fille qu'elle était*. Les privilèges de cette enfant d'une famille aisée font que Martin exclut de son récit des enjeux majeurs de l'époque de l'énoncé, tels que le krach boursier de 1929 et les instabilités de l'entre-deux-guerres en Europe. Or, pour ce qui est de l'énonciation, il faut dire que les expériences personnelles racontées ont une résonance indéniable avec les réformes qui interrogent le statut des femmes et restructurent la formation des jeunes durant les années soixante. C'est grâce justement à sa perspective d'individu qu'elle peut contribuer quelque chose de nouveau à notre compréhension de ces mouvances et des conditions *vécues*<sup>329</sup> qu'elles cherchent à améliorer. Rétrospectivement, nous pouvons constater que les ambitions référentielles et documentaires de Martin constituent un premier pas vers un partage de l'autorité historique. De nos jours, on admet couramment les partis pris derrière toutes les versions du passé, même les plus dominantes, et le besoin de les relativiser à l'aide d'autres sources ayant des intérêts concurrents. Cependant, quand Martin publie son autobiographie, ses visées représentatives voient le jour dans un contexte où la subjectivité d'une femme n'est pas reconnue avec la même confiance que celle d'un

---

chapitre.

<sup>328</sup> tout en restant conscient qu'il s'agit d'une autobiographie. Il faut dire d'ailleurs que Martin insiste sur le caractère fermé du monde de Claire. Il n'est donc pas question d'un narcissisme tout à fait inconscient.

<sup>329</sup> Pour nous, ici, le concept de « vécu » concerne moins les « faits » historiques ou les épisodes anecdotiques, et davantage les effets des souvenirs qui en découlent chez un individu qui a l'expérience d'avoir circulé dans un milieu particulier, avec un certain rapport aux discours dominants.

homme. Ainsi, son exposition d'un univers *autobiographique* où les valeurs traditionnelles tournent à l'aberration la plus flagrante constitue une affirmation innovatrice de ses propres intérêts. Certes, elle prétend à une autorité énonciatrice analogue à celle qui cherche à dominer sa propre héroïne. Cela la rend moins crédible selon les valeurs *actuelles* de l'autocritique et la relativisation de son propre point de vue. Ce sont justement les revendications de ceux et celles qui doivent lutter contre la marginalisation<sup>330</sup> qui, de nos jours, nous sensibilisent à la responsabilité de tout interlocuteur de spécifier sa perspective. La conscience du caractère partiel et partial de sa propre expérience permet à l'individu d'affirmer sa subjectivité sans (donner l'impression de) l'imposer aux autres. Claire Martin, qui travaille à l'aube de la période où ces valeurs se font sentir de plus en plus, insiste sur l'égalité des sexes tout en employant des stratégies discursives traditionnelles qui évoquent la domination, ce qui semble paradoxal et suggère son rôle transitionnel dans l'écriture féministe. Or, son assurance discursive et narrative trouve écho dans le ton administratif et explicatif des textes « officiels » qui sortent en même temps que *Dans un gant de fer*.

---

<sup>330</sup> selon le sexe, la situation économique, l'ethnie et la sexualité. Celui qui correspond aux « normes », c'est-à-dire l'homme blanc hétérosexuel de la classe moyenne, est traditionnellement, et souvent encore, le « standard » contre lequel on constate la différence. Or, les progrès des cinquante dernières années remettent en question cette suprématie. Voir Irigaray, Luce, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1977 (23-32, 85-101, 167-193) pour une discussion critique de la suprématie masculine dans ce contexte. Considérons aussi des exemples de textes plus récents, plus directement liés à l'autobiographie et qui mettent l'accent sur la spécificité de la perspective du sujet pour ce qui est de la situation économique, l'ethnie et la sexualité, en plus du sexe. Voir notamment Smith, Sidonie, *Subjectivity, Identity, and the Body. Women's Autobiographical Practices in the Twentieth Century*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1993 (1-23, 154-182) pour une remise en question du sujet universel. L'anthologie suivante concerne le fonctionnement du sexe, de la situation économique, de l'ethnie et de la sexualité dans une sélection d'autobiographies de femmes : Brodzki, Bella and Celeste Schenck, *Life/Lines. Theorizing Women's Autobiography*, Ithaca and London, Cornell University, 1988. Voir Gilmore, Leigh, *The Limits of Autobiography. Trauma and Testimony*, Ithaca and London, Cornell University Press, 2001 pour un examen de récits qui ne correspondent pas aux définitions androcentriques de l'autobiographie, et dont les formes innovatrices communiquent la diversité de leurs auteurs. Ces interrogations laissent comprendre que le positionnement *conscient* de tout sujet, quelle que soit sa situation pour ce qui est du sexe, des moyens économiques, de l'ethnie et de la sexualité, est devenu incontournable dans toute analyse féministe ou postmoderne.

*Dans un gant de fer*, ainsi que les Rapports Bird et Parent, témoignent de l'époque transitionnelle où ils paraissent, et lorsqu'on les considère ensemble, cela devient encore plus clair. Le regret que les aberrations de la pensée traditionnelle se font durablement sentir colore ces textes. Les commentaires que fait la narratrice de l'autobiographie de Martin depuis l'énonciation sur la situation de Claire rejoignent la visée corrective des Rapports. Toutefois, leur sortie dans une période charnière se manifeste différemment, selon la publication. Si Martin remémore impitoyablement des souvenirs spécifiques de son propre passé pour témoigner en détails des pires manifestations des vieilles idées, la détermination des équipes Parent et Bird est plutôt axée sur l'avenir, les résultats encore prospectifs et généraux des réformes qu'elles prônent. Il faut dire également que Martin offre une perspective sur des enjeux spécifiquement féminins liés à l'appareil scolaire, optique qui est moins présente dans le *Rapport Parent*. On ne peut pas aborder l'exactitude factuelle des épisodes que Martin raconte. Néanmoins, son exploration *en elle-même* des actes discrétionnaires des enseignantes de Claire et de son *quotidien* rappelle au lecteur actuel l'existence de perspectives complémentaires, ou même concurrentes, aux politiques correctives officielles qui visaient le fonctionnement amélioré des écoles au niveau institutionnel.

Claire Martin offre une narrativisation des problèmes qui motivent les changements attitudinaux des années soixante. Il faut dire que les situations *précises* qu'elle aborde ne pourraient pas faire partie des documents réformateurs savants officiels. Or, elle s'exprime avec une autorité qui rappelle celle des experts Bird et Parent, ce qui a l'effet de revendiquer l'inclusion du récit personnel d'une femme individuelle dans la conception traditionnelle de *la* réalité. Que Martin emploie cette stratégie plutôt que

d'explorer les possibilités d'un langage littéraire qui interrogerait l'assurance représentative suggère son positionnement dans une attitude transitionnelle entre celle de la pensée conventionnelle et la contestation. Le partage de préoccupations très semblables que nous avons constaté, quoique ces enjeux soient explorés en termes administratifs par les réformateurs et de manière personnelle par Martin, a cependant l'effet de déstabiliser la frontière traditionnelle entre les domaines public et privé. Le flou de cette « division » n'est plus à démontrer, et sa pertinence pour les interprétations féministes est bien établie. Toutefois, les Rapports Bird et Parent et l'autobiographie de Martin démontrent ensemble cette pénétrabilité qui, à leur sortie, restait encore à élucider.

## Conclusions

Les premiers lecteurs de *Dans un gant de fer* comparent le quotidien de la jeune Claire à leurs propres expériences, et la plupart constatent des correspondances entre l'étroitesse d'esprit qui règne aux couvents dans le récit et les pensionnats de leur propre enfance. L'appréciation proprement littéraire des condamnations que fait Martin de l'absolutisme des adultes qui entourent Claire commence notamment à voir le jour avec la monographie de Robert Vigneault en 1975, moment qui coïncide d'ailleurs avec les recherches de Philippe Lejeune sur la complexité de l'autobiographie en tant que genre littéraire. Nous avons vu que l'appréciation littéraire de *Dans un gant de fer* se poursuit durant les années subséquentes, avec une intensité particulière au cours des deux dernières décennies. Des études récentes, notamment de Patricia Smart, Isabelle Boisclair et Laurent Mailhot, mettent l'accent spécifiquement sur les revendications d'égalité entre les sexes dans le texte et les stratégies littéraires qu'emploie Martin pour ridiculiser les bourreaux de sa protagoniste.

Pour notre part, nous avons examiné en détail la *centralité* d'un contenu qui expose pour la première fois sur le plan autobiographique les mésaventures de Claire maltraitée par un père misogyne et violent et par des religieuses mesquines et bornées. Ainsi, nous avons pu avancer que les objectifs représentatifs de Martin semblent trop importants pour qu'elle mette l'accent sur l'expérimentation esthétique, une tendance littéraire centrale à l'époque de sa parution. Pour illustrer ce propos, nous avons comparé l'omniscience de la narratrice martinienne aux perspectives narratives innovatrices d'*Une saison de la vie d'Emmanuel*, de Marie-Claire Blais. Or, la narratrice martinienne

démontre de façon espiègle mais ferme que les formules répétées par les religieuses pour renforcer leur autorité sont vides de contenu. Cette stratégie semble avoir beaucoup en commun avec les tactiques qu'emploie Gérard Bessette pour souligner le manque de signification qu'ont les valeurs conventionnelles et le discours de la censure dans *Le libraire*.

Nous avons également proposé une analyse de *Dans un gant de fer* qui se concentre sur les rapports entre l'univers de Claire et les commentaires encadrants que fait la narratrice sur ce qu'elle raconte. Nous avons examiné notamment l'omniscience narrative, l'emploi des personnages pour renforcer le point de vue de la narratrice unique et les interpellations directes au lecteur. Nous avons constaté que la mesure considérable d'invention que ces stratégies impliquent<sup>331</sup> troublent la relation entre l'auteure et son récit. Martin semble mettre l'accent sur des visées concurrentes<sup>332</sup>, sans vraiment les concilier. Rappelons que l'invention est indissociable de la création autobiographique, non seulement comme nécessité pratique, mais aussi comme source de richesse esthétique, et le rôle de l'imaginaire est souvent assumé par l'autobiographe<sup>333</sup>. Pour ce qui est du cas de *Dans un gant de fer*, Martin crée une dynamique paradoxale entre sa narratrice, sa protagoniste et la « vraie » Claire. Elle affirme la vérité et l'exactitude référentielles des aventures de sa protagoniste, tout en adoptant un point de vue totalisant du monde de Claire, une optique incompatible avec la perspective partielle qu'a toute personne « réelle ». De plus, Martin semble avoir des attentes quelque peu contradictoires

---

<sup>331</sup> Les inventions sont souvent *explicitées* de manière très directe par la narratrice lorsqu'elle affirme l'absence de Claire en racontant certains épisodes.

<sup>332</sup> c'est-à-dire une perspective omnisciente de l'univers de sa protagoniste *et*, simultanément, un récit du vécu de la « vraie » Claire. Or, toute personne réelle perçoit son monde dans une optique partielle.

<sup>333</sup> Nous avons vu ce phénomène dans le cas de l'autobiographie de Gabrielle Roy et dans les analyses de Philippe Lejeune.

de son lectorat. Elle insiste sur la singularité des expériences de sa protagoniste, incompréhensibles, voire inconcevables, pour ceux qui ne les ont pas vécues, en même temps qu'elle exige la reconnaissance chez ses lecteurs de la réalité et de l'envergure sociale des mauvais traitements dont Claire est la victime. Certains des premiers lecteurs de *Dans un gant de fer* sont hostiles, et ils se limitent à accuser Martin d'intransigeance et d'invention sur un ton suspicieux et défensif. Des lecteurs plus récents apprécient les qualités littéraires et sociohistoriques de son exposé. Après tout, des souvenirs d'expériences réellement vécues, et leurs effets à long terme sur l'autobiographe, forment le texte, même si le quotidien rapporté du personnage est influencé par l'imaginaire et la formulation esthétique de l'auteure. Or, on a beaucoup moins étudié les formes textuelles. Ceux-ci témoignent de l'emprise de Martin sur son texte et de l'insistance sur sa véracité référentielle ainsi que des effets paradoxaux qui en résultent. Nous avons essayé de démontrer le caractère trouble<sup>334</sup> des passages où la narratrice intervient directement dans l'encadrement et l'orientation de la lecture. L'urgence avec laquelle Martin transmet un contenu important sur le plan documentaire, mélangée avec son anticipation de la qualité incroyable de l'information « vraie » qu'elle a à communiquer, a pour résultat curieux de souligner les inventions qui « uniformisent » son autorité narrative.

Nous avons également tenté de cerner des liens moins explicites entre les visées documentaires de *Dans un gant de fer* et l'assurance avec laquelle Martin emploie des stratégies pour unifier le monde de Claire et les considérations rétrospectives dans lesquelles il est encadré. Son mouvement entre le plan de l'énoncé et celui de

---

<sup>334</sup> Nous nous référons à la complexité potentiellement riche que peut dénoter cet adjectif, et non pas à son sens péjoratif de *louche* ou *suspect*.

l'énonciation, c'est-à-dire son emploi stratégique des temps des verbes et son encadrement des paroles des personnages, tend à « lisser » les glissements entre le présent de la narratrice et la jeunesse de Claire. Au lieu d'exploiter le potentiel esthétique qu'offre le questionnement du fonctionnement du souvenir, Martin semble créer un effet pour désaccentuer le temps écoulé entre le vécu qu'elle reconstruit et le moment de l'énonciation pour « minimiser » la perte de l'intégrité de sa mémoire. Sa concentration sur l'« exactitude » de son récit se manifeste notamment dans sa conception de l'enfement. Nous avons vu qu'elle attribue explicitement à la maternité le pouvoir de la « séparer » de ses souvenirs d'enfance.<sup>335</sup> Sur un plan plus formel, nous avons constaté des liens entre son sujet autobiographique unitaire et le « sujet universel » comme le conçoit Sidonie Smith.

*Dans un gant de fer* a suscité au cours des deux dernières décennies des interrogations savantes concernant sa place dans les questionnements des habitudes traditionnelles, et notamment, les bases androcentriques de ces conventions. La coexistence de son esthétique plutôt traditionnelle et de son matériel contestataire manifeste complique les efforts de situer ce récit paradoxal. Ainsi, Isabelle Boisclair attribue un rôle transitionnel à *Dans un gant de fer* dans le parcours féministe. Nos analyses formelles nous ont amenée dans le même sens. En outre, notre examen de l'autobiographie de Martin face aux documents réformateurs officiels des années soixante, à savoir les Rapports Bird et Parent, souligne dans une autre optique la

---

<sup>335</sup> Rappelons que le passage suivant résume l'assurance de son sujet unitaire, ainsi que le désir de redresser des torts qui fait partie intégrante du raison d'être de l'autobiographie : « Parce que je n'ai pas d'enfants et que je n'ai pas eu l'occasion de passer dans le camp des parents, j'ai conservé sur un point la mémoire bien fraîche : quand c'est l'enfant qui a raison, il ne sert de rien de vouloir le persuader qu'il a tort » (*JD*, 117). Bien qu'il soit question ici de « parents » et non pas de « mères », nous avons vu que la narratrice rejette spécifiquement la maternité à d'autres endroits dans le texte.



participation de Claire Martin à des revendications charnières. Nous avons noté que l'autobiographe semble regretter que l'enfant qu'elle était n'ait pas reçu une éducation<sup>336</sup> très semblable à celle préconisée dans les recommandations des équipes Bird et Parent. Nous avons vu que les souhaits de Martin et les mesures correctives des Rapports s'expriment dans des formes analogues, en dépit des différences fondamentales entre un texte littéraire et un Rapport officiel. Martin crée effectivement l'effet d'une fille qui *attend* le genre de réformes qu'apporteront les Rapports Bird et Parent. Les améliorations de la condition féminine et de la formation scolaire réclamées autant chez Martin que chez les équipes Bird et Parent reviennent à une préoccupation pour la satisfaction de besoins qui se font alors sentir depuis longtemps. Rappelons qu'au deuxième chapitre nous avons remarqué des manifestations « officielles » d'un souci des besoins du peuple durant l'entre-deux-guerres, une autre période qui a entraîné de nouvelles façons de faire. Si les projets de colonisation bien-intentionnés mais irréalistes et lourds d'idéologies périmées n'ont pas porté fruit, les interventions intensifiées et systématiques des pouvoirs gouvernementaux ont fait davantage pour assurer le bien public. Or, les conceptions dominantes des rôles féminins durant les années vingt et trente, surtout dans le contexte éducatif, semblent orientées vers la préservation de l'autorité masculine, plutôt que le respect des besoins et des intérêts des femmes et des filles.

L'autobiographie de Martin rejoint les préoccupations « officielles » de l'époque de sa publication, mais sur un plan individuel et personnel. Ainsi, nous sommes incitée à la considérer dans le contexte d'une conception collective et plurivoque de l'histoire. On peut effectivement avancer que les visées documentaires de Martin sont orientées vers

---

<sup>336</sup> dans les deux sens du mot, c'est-à-dire la formation reçue à l'école, ainsi que l'apprentissage des normes sociales

une participation à la construction de l'histoire, et à une époque où la suprématie de l'Histoire traditionnelle est encore en vigueur. Après tout, Martin tient à *informer* le public des effets d'une éducation autoritaire et misogyne sur la fille qu'elle était. À l'aide du concept de *women's history*, dont Gerda Lerner est une pionnière<sup>337</sup>, nous avons pu avancer qu'à travers son autobiographie très référentielle et « véridique », Martin semble affirmer son implication directe dans l'histoire du Québec. Cette participation conteste la représentation traditionnelle des femmes, selon laquelle elles sont accessoires aux exploits des hommes, ou même effacées des récits historiques. Nous avons cependant constaté le rôle transitionnel, et quelque peu conflictuel, qu'on peut attribuer à Martin dans le développement d'une conception plus ouverte de l'histoire. Le positionnement de *Dans un gant de fer* à un moment transitionnel dans l'interrogation des valeurs androcentriques est approprié. Son sujet autobiographique unitaire se confronte notamment à la relativisation de son propre point de vue qu'exigent les valeurs féministes et postmodernes ayant maintenant cours. Nous sommes restée consciente de la différence entre l'orientation totalisante que privilégie Martin et la sensibilisation actuelle aux limites de toute perspective parce qu'elle nous semble résumer le plus important de ce qui sépare le texte qui nous intéresse des féminismes plus récents et plus « reconnaissables » de nos jours. Grâce à notre compréhension de la spécificité de notre conception du féminisme à l'aube du vingt-et-unième siècle, nous avons pu apprécier l'anti-traditionalisme de l'approche martinienne au témoignage, à l'histoire et au questionnement des normes sociales *dans le contexte tout aussi spécifique* d'une société qui commence à interroger ses fondements arbitraires et injustes.

---

<sup>337</sup> à l'époque où Martin écrit *Dans un gant de fer*, d'ailleurs

## Œuvres citées et consultées

Allard, Jacques, « *Le libraire de Gérard Bessette ou “comment la parole vient au pays du silence”* », *Voix et images du pays*, 1, 1, 1970, 51-62.

<http://id.erudit.org/iderudit/600205ar>

Anctil, Pierre, *Fais ce que dois : 60 éditoriaux pour comprendre Le Devoir sous Henri Bourassa 1910-1932*, Québec, Éditions du Septentrion, 2010.

Anderson, Linda, *Women and Autobiography in the Twentieth Century. Remembered Futures*, London and New York, Prentice Hall/ Harvester Wheatsheaf, 1997.

Aquin, Hubert, *Prochain épisode*, Montréal, Fides, 2002.

Aylwin, Ulric, « Vers une lecture de l'œuvre d'Anne Hébert », *La barre du jour*, 2, 1, été 1966, 2-11.

de Beauvoir, Simone, *Le deuxième sexe*. Tomes I et II, Paris, Gallimard, 1949.

-----, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1958.

Becker, Colette, *Lire le réalisme et le naturalisme*, Deuxième Édition, Paris, Armand Colin, 2005.

Belleau, André, *Le romancier fictif : essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, 1980.

Bellemare, Yvon, « L'enfance, une histoire », *Québec français*, numéro 63, 1986, 25-28.

<http://id.erudit.org/iderudit/45561ac>

Benckroun, Siham, « Être une femme, être marocaine, écrire », *Le récit féminin au Maroc*, sous la direction de Marc Gontard, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005, 17-23.

Bernard, « Prochain épisode ou l'autocritique d'une impuissance », *Parti pris*, 4, 3-4,

- novembre-décembre 1966, 78-87.
- Bessette, Gérard, *Le libraire*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France Ltée, 1968.
- Bird, Florence et al., *Rapport de la Commission Royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada*, Ottawa, Approvisionnement et Services Canada, 1970.
- Blain, Maurice, « Anne Hébert ou le risque de vivre », *Liberté*, 1, 5, 1959, 322-330.  
<http://id.erudit.org/iderudit/59672ac>
- Blais, Marie-Claire, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Montréal, Les Éditions du Boréal pour le Canada, 1991.
- Boily, Nicole, « Témoignage sur l'engagement féministe de Thérèse Casgrain », *Thérèse Casgrain : Une femme tenace et engagée* Éd. Caron, Anita et Lorraine Archambault et al., Québec, Presses de l'Université de Québec, 1993, 79-80.
- Boisclair, Isabelle, *Ouvrir la voie/x. Le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990)*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2004.
- Bombardier, Denise, *Une enfance à l'eau bénite*, Paris, Éditions du Seuil, 1985.
- Bouchard, Gérard, *Les deux chanoines : Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2003.
- , *La pensée impuissante : échecs et mythes nationaux canadiens-français, 1850-1960*, 2004.
- Bourassa, Henri, *Femmes-hommes ou hommes et femmes : Études à bâtons rompus sur le féminisme*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1925.
- Bourbonnais, Nicole, « Robert Vigneault à l'écoute de Claire Martin », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, 3, 1976, 27-29.  
<http://id.erudit.org/iderudit/1366ac>

- Brochu, Jean-Claude, « Souvenirs pour demain : lecture d'un texte de Paul Toupin par Jean-Claude Brochu », *Mœbius : écritures/littérature*, numéro 124, 2010, 135-139. id.erudit.org/iderudit/61704ac
- Brown, Anne, « Brèves réflexions sur le roman féminin québécois à l'heure de la Révolution tranquille », *L'autre lecture : La critique au féminin et les textes québécois*, Tome I, sous la direction de Lori Saint-Martin, Montréal, XYZ éditeur, 1992, 139-53.
- Brûle, Michel, « Introduction à l'univers de Marie-Claire Blais », *Sociologie de la littérature : Recherches récentes et découvertes*, Bruxelles, Éditions de l'Institut de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles, 1970, 175-185.
- Chatillon, Colette, *L'histoire de l'agriculture au Québec*, Montréal, Éditions l'Étincelle, 1976.
- Coquillat, Michelle, *La poétique du mâle*, Préface de Colette Audry, Paris, Gallimard, 1982.
- Couture, Claude, *Le mythe de la modernisation du Québec. Des années 1930 à la Révolution tranquille*, Montréal, Éditions du Méridien, 1991.
- Darsigny, Maryse, « La "femme moderne" selon Thérèse Casgrain : une analyse de son discours féministe des années trente » *Thérèse Casgrain : Une femme tenace et engagée* Éd. Caron, Anita et Lorraine Archambault et al., Québec, Presses de l'Université de Québec, 1993, 119-138.
- Desilets, Alphonse, *Pour la terre et le foyer : Économie rurale et domestique, éducation et sociologie*, Québec, Chez l'auteur, 1926.

- Dickinson, John et Brian Young, *A Short History of Quebec*, Third Edition, Montreal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 2003.
- Domareki, Mary, *La voix défie : une étude de l'œuvre autobiographique de Claire Martin*, Thèse de maîtrise, University of Maine, 2004.
- Dorion, Gilles, « Bibliographie de Claire Martin », *Voix et images*, 29, 1, (85), 2003, 87-101. <http://id.erudit.org/iderudit/007541ar>
- Dubé, Paul, « Le discours du destin. Prolégomènes à une étude de l'autobiographie de Gabrielle Roy », *Écriture et politique. Actes du septième Colloque CEFCO*, 1987, 9-21.
- , « Énoncé et énonciation : la rencontre du "moi/je" dans *La détresse et l'enchantement* », *Portes de communications : Études discursives et stylistiques de l'œuvre de Gabrielle Roy*, Dir. Claude Romney et Estelle Dansereau, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1995, 9-26.
- Ducrot, Oswald, *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Troisième Édition, Paris, Hermann, 1991.
- Dumont, Micheline et Johanne Daigle, « Les couventines », in *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes (1840-1960)*, Dir. Dumont, Micheline et Nadia Fahmy-Eid, Montréal, Boréal Express, 1986, 189-225.
- Dumont, Micheline et Nadia Fahmy-Eid, « Souvenirs du pensionnat » in *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes (1840-1960)*, Dir. Dumont, Micheline et Nadia Fahmy-Eid, Montréal, Boréal Express, 1986, 275-296.

- Dupont, Antonin, *Les relations entre l'Église et l'État sous Louis-Alexandre Taschereau 1920-1936*, Montréal, Guérin, 1973.
- Duras, Marguerite, « La maison », in *La Vie matérielle. Marguerite Duras parle à Jérôme Beaujour*, Paris, Gallimard, 1987, 53-79.
- Évrard, Franck, *Lire le roman policier*, Paris, Dunod, 1996.
- Fahmy-Eid, Nadia, « Un univers articulé à l'ensemble du système scolaire québécois », in *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes (1840-1960)*, Dir. Dumont, Micheline et Nadia Fahmy-Eid, Montréal, Boréal Express, 1986, 27-44.
- , « Vivre au pensionnat : le cadre de vie des couventines », *Les couventines : L'éducation des filles au Québec dans les congrégations enseignantes 1840-1960*, Éd. Micheline Dumont et Nadia Fahmy-Eid et al. Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 47-66.
- Ferretti, Lucia, « La philosophie de l'enseignement », *Les couventines : L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes 1840-1960*, Éd. Micheline Dumont et Nadia Fahmy-Eid et al. Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1986. 143-166.
- Foisy-Geoffroy, Dominique, *Esdras Minville : Nationalisme économique et catholicisme social au Québec durant l'entre-deux-guerres*, Québec, Éditions du Septentrion, 2004.
- Frechette, Jean. « Les enfances de Claire Martin », *L'action nationale*, 56, 4, décembre 1966, 386-9.

- Gaboury, Jean-Pierre, *Le Nationalisme de Lionel Groulx : Aspects idéologiques*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1970.
- Gagné, Gilles et Jean-Philippe Warren, *Sociologie et valeurs : Quatorze penseurs québécois du vingtième siècle*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2003.
- Gauvreau, Michael, *The Catholic Origins of Quebec's Quiet Revolution, 1931-1970*, Montreal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005.
- Gould, Karen, *Writing in the Feminine : Feminism and Experimental Writing in Quebec*, Carbondale and Edwardville, Southern Illinois University Press, 1990.
- Groulx, Lionel, « La survivance canadienne-française et la terre », *Semaines sociales du Canada Douzième session Le problème de la terre*, Montréal, École Sociale Populaire, 1933, 327-347.
- Hewitt, Leah D., *Autobiographical Tighropes*, Lincoln, Nebraska, University of Nebraska Press, 1990.
- Huston, Nancy, *La virevolte*, Montréal, Léméac, 1994.
- Irigaray, Luce, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1977.
- Jean, Michèle, « L'enseignement supérieur des filles et son ambiguïté : Le collège Marie-Anne, 1932-1958 », *Maîtresses de maison, maîtresses d'école : Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, Éd. Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont et. al., Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1983, 143-170.
- Kwaterko, Joseph. *Le roman québécois de 1960 à 1975 : idéologie et représentation littéraire*, Montréal, Éditions du Preambule, 1989.



- Lasserre, Claudette, « La pédagogie (1850-1950) », in *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes (1840-1960)*, Dir. Dumont, Micheline et Nadia Fahmy-Eid, Montréal, Boréal Express, 1986, 113-140.
- Leduc, Paule. « Le Roman », *Études littéraires*, 2, 2, 1969, 205-13.  
<http://id.erudit.org/iderudit/500077ar>
- Légaré, Romain, [article sans titre sur *Dans un gant de fer* de Claire Martin], *Culture*, 27, 1966, 210-11.
- , [article sans titre sur *La joue droite* de Claire Martin], *Culture*, 27, 1966, 484-6.
- , [article sans titre sur *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais], *Culture*, 27, 1966, 483-4.
- Lejeune, Philippe, *Je est un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1980.
- , *Moi aussi*. Paris, Éditions du Seuil, 1986.
- , *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975.
- Lerner, Gerda, *The Majority Finds Its Past. Placing Women in History*, Chapel Hill and London, University of North Carolina Press, 1979, 2005.
- Linteau, Paul-André et al. *Histoire du Québec contemporain*, Tomes I et II, Montréal, Boréal, 1989.
- Lukacs, Georg, *Balzac et le réalisme français*, Trad. Paul Laveau, Paris, François Maspero, 1967.
- Mailhot, Laurent, « Sur les deux joues : relecture d'un diptyque », *Voix et images*, 29, 1, (85), 2003, 47-64. <http://id.erudit.org/iderudit/007538ar>

- Maingueneau, Dominique, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Troisième Édition, Paris, Dunod, 1993.
- Major, Jean-Louis, « Le roman depuis 1960 », *Liberté*, 7, 6, (42), 1965, 461-63.  
<http://id.erudit.org/iderudit/59995ac>
- Malouin, Marie-Paule et Micheline Dumont, « L'évolution des programmes d'études », in *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes (1840-1960)*, Dir. Dumont, Micheline et Nadia Fahmy-Eid, Montréal, Boréal Express, 1986, 83-112.
- Mann, Susan, *Lionel Groulx et L'Action française : Le nationalisme canadien-français dans les années 1920*, Trad. Manon Leroux, Montréal, VLB Éditeur, 2005.
- Marcel, Jean, « L'univers magique de Marie-Claire Blais », *L'action nationale*, 55, 4, décembre 1965, 480-83.
- Martin, Claire, *L'amour impuni*, Québec, L'instant même, 2000.
- , *Dans un gant de fer*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France Ltée., 1965.
- , *Dans un gant de fer II- La joue droite*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France Ltée., 1966.
- , *Doux-amer*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1960.
- , *Quand j'aurai payé ton visage*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1962.
- Maslow, Abraham H., « A Theory of Human Motivation », *Psychological Review*, 50 (4), 1943, 370-96.
- Minville, Esdras, « L'œuvre de la colonisation », *L'actualité économique*, volume 9, numéro 8, novembre 1933, 333-349.

- , « Le réservoir de la race », *L'action française*, volume XV, numéro 5, mai 1926, 258-276.
- Pagé, Pierre, *Anne Hébert*, Ottawa, Fides, 1965.
- Parent, Alphonse-Marie et al., *Rapport de la Commission Royale d'enquête sur l'enseignement dans la province du Québec*, Tomes I, II et III, Imprimerie Pierre Des Marais, 1963-1965.
- Pelletier-Baillargeon, « Les bonnes sœurs de Claire Martin », *Maintenant*, 62, février 1967, 64-65.
- Perrier, Philippe, « La jeune fille d'aujourd'hui », *L'action française*, volume XVI, numéro 2, août 1926, 163-70.
- Pilon, Jean-Guy, « Dans un gant de fer », *Liberté*, 8, 1, (43), 1966, 68-9.  
<http://id.erudit.org/iderudit/30046ac>
- Renaud, André, « Dans un gant de fer », *Relations*, 304, avril 1966, 116.
- , « La joue droite », *Relations*, 310, novembre 1966, 314.
- Rivard, Yvon, « Claire Martin : Notre théoricienne du cœur humain », *L'action nationale*, 56, 10, juin 1967, 1041-6.
- Robillard, Hyacinthe-M, « Marie-Claire Blais ou le nécessaire bistouri », *Maintenant*, 54, juin 1966, 211-13.
- Roy, Gabrielle, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1993.
- , *La Détresse et l'Enchantement*, Montréal, Fonds Gabrielle Roy, 1996.
- Rumilly, Robert, *Chefs de file*, Montréal, Les Éditions du Zodiaque, 1934.
- Saint-Martin, Lori, *Contrevoix : Essais de critique au féminin*, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1997.

- , *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Montréal, Nota bene, 1999.
- Siegel, Kristi. *Women's Autobiographies, Culture, Feminism*. New York, Peter Lang, 1990.
- Smart, Patricia, *Écrire dans la maison du père*, Montréal, Québec/ Amérique, 1988.
- , « Introduction », Martin, Claire, *Dans un gant de fer*, Édition critique par Patricia Smart, Montréal, Les Presses Universitaires de Montréal, 2005, 7-52.
- , « Quelle vérité? *Dans un gant de fer*, sa réception et la question de la référentialité, *Voix et images*, volume 29, numéro 1 (85), automne 2003, 33-45.  
[id.erudit.org/iderudit/007537ar](http://id.erudit.org/iderudit/007537ar)
- Smith, Sidonie, *Subjectivity, Identity and the Body: Women's Autobiographical Practices in the Twentieth Century*, Bloomington, Indiana University Press, 1993.
- Thivierge, Nicole, « L'enseignement ménager, 1880-1970 », *Maîtresses de maison, maîtresses d'école : Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, Éd. Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont et. al., Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1983, 119-142.
- Toupin, Paul, *Mon mal vient de plus loin*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France Ltée., 1969.
- , *Souvenirs pour demain*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France Ltée., 1960.
- Tremblay, Roseline, *L'écrivain imaginaire. Essai sur le roman québécois 1960-1995*, Préface de Jacques Allard, Montréal, Éditions Hurtubise HMH Ltée, 2004.

- Trofimenkoff, Susan Mann, « Henri Bourassa and “the woman question” », *Journal of Canadian Studies/ Revue d'études canadiennes*, volume 10, numéro 4, novembre 1975, 3-11.
- Trudel, Françoise-P., [article sans titre sur *Les chambres de bois* d'Anne Hébert], *Relations*, 224, août 1959, 221-22.
- Vachon, Georges-André, « L'espace politique et social dans le roman québécois », *Recherches sociographiques*, 7, 3, 1966, 259-79.  
<http://id.erudit.org/iderudit/055318ar>
- Vigneault, Robert, *Claire Martin Son oeuvre, les réactions de la critique*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France Ltée., 1975.
- , « Prochain épisode », *Relations*, 306, juin 1966, 185.
- Vigod, Bernard L., *Quebec Before Duplessis: The Political Career of Louis-Alexandre Taschereau*, Kingston and Montreal, McGill-Queen's University Press, 1986.
- Wyczynski, Paul, « Anne Hébert de Pierre Pagé », *Livres et auteurs canadiens 1965*, 108-109.
- Zima, Pierre V., *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard Éditeur, 1985.

